This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

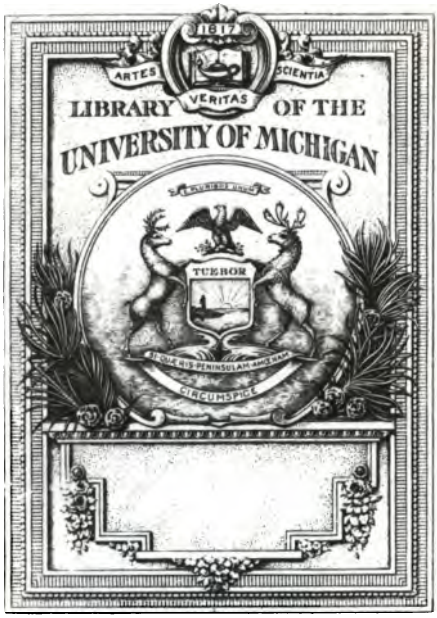
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SIC ICUMSPICE

LE ROMAN

AU

DIX-HUITIÈME SIECLE

EN VENTE A LA LIBRAIRIE HACHETTE

DU MÊME AUTEUR

Le Roman au dix-septième siècle, un volume in-12; prix. **3 50**

(*Ouvrage couronné par l'Académie Française*)

Rivarol, sa vie, ses idées, son talent, un volume in-8°; prix. **7 50**

(*Ouvrage couronné par l'Académie Française*)

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE LITTÉRAIRE

LE ROMAN

AU

DIX-HUITIÈME SIÈCLE

PAR

André LE BRETON

PROFESSEUR A LA FACULTÉ DES LETTRES DE BORDEAUX

PARIS

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

(ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET Cie)

15, RUE DE CLUNY, 15

1898

LE ROMAN AU XVIIIe SIÈCLE

CHAPITRE Ier

LE ROMAN A LA FIN DU RÈGNE DE LOUIS XIV ; COURTILZ DE SANDRAS.

Bien que le roman moderne ait ses origines au XVIIe siècle (1), ce n'est qu'au siècle suivant qu'il est sorti de l'enfance.

Nos premiers romanciers n'étaient point sans talent ; il y a du charme, de la délicate sensibilité chez d'Urfé, de la verve chez La Calprenède, un peu d'observation et beaucoup d'esprit chez Sorel et Scarron. Mais pour fonder au XVIIe siècle un genre dont l'autorité des anciens n'avait point légitimé et consacré l'existence, à peine eût-ce été assez que d'avoir du génie. Très goûté des Précieuses qui lui avaient servi de marraines, le roman partagea leur soudaine disgrâce ; les moqueries de Molière et de Boileau le discréditèrent, et toute chance parut lui être ôtée de prendre rang dans notre

(1) *Le Roman au XVIIe siècle*, du même auteur.

littérature. Nous rêvons malgré nous aujourd'hui d'un roman d'analyse qui serait de l'auteur de *Bérénice*, d'un roman de mœurs que l'auteur des *Caractères* aurait écrit : vaine chimère. Ils ne se doutaient pas, ces amoureux du vrai, que le genre cher à Cathos et à Madelon pût un jour et mieux qu'aucun autre se prêter à l'expression du vrai ; ils n'y voyaient qu'un frivole jeu d'esprit, ouvrage de femmes, amusement de femmes, et ils s'en écartaient avec dédain. Le préjugé était si fort qu'en 1678 l'exquise *Princesse de Clèves* n'en eut pas raison. Le roman demeura diffamé sur le Parnasse, et vingt ans plus tard, entre tant de preuves que Fénelon a données de son indépendance d'esprit, c'en est une que d'avoir composé, fût-ce en cachette, ce *Télémaque* qui n'est plus pour nous qu'un poème en prose, mais qui pour ses contemporains était un roman.

A part Fénelon, les romanciers qu'ont produits les trente-cinq dernières années du règne de Louis XIV, se sont tous recrutés dans la bohème littéraire du grand siècle. Nommerai-je Vannel, Lesconvel, Le Noble, Preschac, Mmes d'Aulnoy, de Murat, du Noyer, Durand, Mlles Lhéritier, de La Force, de La Rocheguilhen ? Ce ne sont pas les plus obscurs, et il va de soi qu'entre leurs mains le roman ne pouvait se développer qu'avec incertitude et lenteur. Leur nombre, toutefois, et leur effroyable fécondité prouvent assez qu'en dépit de sa réputation il avait des lecteurs, et qu'il était déjà plus facile de le railler que de se passer de lui. Le catalogue qu'a dressé Lenglet-Dufresnoy des romans publiés avant 1734 ne compte pas moins de 400 pages, et des ouvrages dont il y est fait mention les trois quarts au moins sont postérieurs à 1680. A dater de là ils

pullulent, attestant la vitalité croissante du genre. S'il n'était pas encore une puissance, il était en train d'en devenir une.

Ne regrettons pas trop qu'il soit resté longtemps en proie aux grimauds. Il devait au mépris des délicats et des doctes un inestimable avantage : celui d'être libre, et telle est bien l'explication de la grande fortune qu'il a faite au siècle dernier, au milieu de la décadence des autres genres. Il échappait aux contraintes et aux timidités du classicisme qui s'était refusé à l'adopter. N'étant pas pris au sérieux, il avait le droit de tout dire ; n'étant pas assimilé à l'œuvre d'art, il avait le droit de peindre ce que l'art officiel ne peignait pas ; et de 1680 à 1715, déjà, il est visible qu'il s'y essaie.

D'une part, il confine alors au libelle et s'ouvre à l'esprit d'opposition qui n'osait pénétrer ni dans la tragédie, ni dans la comédie, ni dans l'éloquence de la chaire, ni même dans la satire. Sorte d'enfant perdu, d'aventurier sans nom et sans scrupule, il ne se contente pas de prendre modèle sur l'impertinente *Histoire* de Bussy-Rabutin, et de s'intituler *Amours de Mme de Fontange*, *Amours des dames illustres de France*, ou bien *Conquêtes amoureuses du grand Alcandre*, c'est-à-dire du roi. Du fond de la Hollande où il s'abrite et occupe toute une armée d'imprimeurs, il fronde le pouvoir royal et la religion ; et tandis qu'il s'émancipe jusqu'à discuter ou railler les dogmes du christianisme, tandis qu'il prélude gauchement dans les *Mémoires du signor Roselli* ou dans les *Voyages de Jacques Massé* à l'entrée en scène de Voltaire et des voltairiens, il esquisse dans le *Télémaque* le programme de la révolution que prêchera Rousseau.

D'autre part, et ceci est plus important encore, car avant de fournir à la pensée un puissant moyen d'expression il fallait qu'il trouvât sa forme et ses lois, il s'efforce d'être une plus fidèle image de la vie.

Il avait bien, dès ses débuts parmi nous, exprimé un peu de l'âme et des mœurs françaises au temps d'Henri IV, de Louis XIII ou de la Régente : de jolis reflets passent dans l'*Astrée*, le *Grand Cyrus*, la *Clélie ;* de vivantes silhouettes traversent le *Francion*, le *Roman comique*, le *Roman bourgeois*. Mais la vérité ne s'y présente jamais que sous l'apparence du mensonge ; pris dans son ensemble, le récit est une vaste épopée héroïque ou burlesque, et ne se cache point d'être un récit imaginaire. Ni d'Urfé qui promène sur les bords du Lignon des enchanteurs et des nymphes, ni Mlle de Scudéry qui peint ses amis sous l'habit des Mèdes ou des Romains, ni Scarron qui se demande tout haut à la fin de son premier chapitre ce qu'il pourra bien mettre dans le second, ne prétendaient faire illusion au lecteur, et l'illusion n'était point nécessaire à son plaisir. Rêve chevaleresque ou libre fantaisie, aux jours charmants de l'Hôtel de Rambouillet et de la Fronde n'était-ce pas ce qui pouvait le mieux plaire à la jeune imagination de la vieille France ?

Il n'en va plus ainsi à la fin du siècle. On n'est pas seulement las des fictions ; la vérité elle-même, si elle est trop générale et trop abstraite, ne suffit plus. Peindre le particulier devient le plus sûr moyen de réussir auprès des « honnêtes gens ». C'est en partie l'effet de la vie de cour et de salon qui les a accoutumés à s'étudier de très près les uns les autres, de cette vie qui a été l'école de Saint-Simon ; c'est aussi que le goût du vrai, éveillé en eux par les chefs-d'œuvre de

l'art classique, s'avive et de jour en jour se fait plus exigeant. Ils aiment, après avoir lu et relu les *Caractères* dont les éditions se succèdent, dont les contrefaçons se multiplient, à trouver au théâtre, dans telle ou telle pièce de Dancourt, la minutieuse et piquante relation de tous les menus faits dont l'actualité se compose. En revenant de la comédie, ils feuillettent le pittoresque *Voyage d'Espagne* que vient de publier Mme d'Aulnoy ou les *Amusements sérieux et comiques* de Dufresny, qui sont la promenade d'un observateur et d'un railleur à travers la société de son temps. D'autres, plus raffinés et avides d'entendre le cri vrai de la passion, ouvrent un petit volume qui porte en titre : *Histoire des amours de Cléante et de Bélise avec le recueil de ses lettres*, tendres et douloureuses lettres que la présidente Ferrand avait écrites au baron de Breteuil et que, par légèreté, par vanité peut-être, il a fait imprimer. De toute part se manifestent des curiosités nouvelles et comme un désir de pénétrer plus avant dans le secret de la vie d'autrui, dans le détail d'une vie réelle.

C'est à ces curiosités que les successeurs immédiats de Mme de La Fayette avaient à répondre. Ils n'en ont vu qu'un moyen, et peut-être était-il le seul qui fût à leur portée. L'art de Mme de La Fayette, l'art qui anime des créatures de rêve et fait de leurs souffrances une réalité, aucun d'eux n'était en état d'y atteindre. De son art ils ne pouvaient imiter que l'extérieur, à la façon de sa contemporaine et maladroite émule, Mme de Villedieu, dont ils sont véritablement les disciples. Ils pouvaient imiter ce qui se mêle encore d'un peu conventionnel et fictif à l'admirable confession d'une femme de génie, en lui empruntant le cadre historique où elle a placé la *Princesse de Clèves* aussi bien

que ses premières Nouvelles. Ils n'y ont point manqué. Sommés d'authentiquer l'œuvre d'imagination, ils ont demandé caution à l'histoire, et leurs écrits ont pris le nom d'*Annales*, d'*Histoires secrètes* ou de *Mémoires*.

Avec eux, par malheur, à l'exception d'un seul qu'il importe de distinguer de ses rivaux, la métamorphose n'est qu'apparente. Tous, il est vrai, affectent de n'être plus que les biographes d'hommes ou de femmes célèbres, et de n'offrir au lecteur que des recueils de documents ou d'historiettes véridiques. Ils ne publient plus un roman qu'ils n'y mettent une préface, ni une préface où ils n'affirment, avec une insistance presque excessive et qui prête à l'épigramme, qu'ils n'ont rien inventé. Quelques-uns y joignent des pièces justificatives, et avant de commencer la lecture du *Pèlerin* nous sommes priés de nous reporter à « l'*Histoire d'Espagne*, règne de Ramire XVI roi d'Oviédo, tome I, année 941. » Le procédé était bon, puisqu'il leur a permis de débiter leurs productions ; mais il en constitue l'unique originalité. Le livre qu'ils nous présentent avec tant d'appareil est celui que leurs devanciers de la première moitié du siècle avaient déjà et tant de fois écrit : c'est toujours le *Polexandre* ou l'*Artamène* sous une autre couverture, et quoiqu'ils l'aient réduit de moitié, ils en ont fait quelque chose de si plat, de si vide, que les dix tomes de Gomberville ou de Mlle de Scudéry ne semblaient pas plus longs Ces *Histoires secrètes de Marguerite de Navarre*, de *Catherine de Bourbon*, de *Marie de Bourgogne*, ces *Mémoires de la Cour de Charles VII*, cette *Histoire des favorites*, ces *Intrigues de François Ier* et tant d'autres romans à la douzaine ne doivent rien à l'histoire qu'une alléchante et trompeuse enseigne.

Où et comment, en effet, ceux qui les écrivaient se

seraient-ils renseignés sur la vie et sur les mœurs du passé ? Au temps de Mézerai et du père Daniel, comment auraient-ils appris de l'histoire, dont les peintures étaient un perpétuel anachronisme, à ressusciter le passé ? Ne cherchons point chez eux ces petits faits expressifs, ces traits de mœurs qui peignent et qui évoquent : nous n'y trouvons qu'un tissu de fables extravagantes et dont l'extravagance n'a pas même le mérite ou l'excuse d'être neuve. J'ouvre l'*Hippolyte, comte de Douglas* (1690), de Mme d'Aulnoy. Les noms y sont ceux des plus nobles familles d'Angleterre ; j'y vois même, aux premières pages, les noms d'Henri VIII, de François Ier, du cardinal Wolsey, d'Anne de Boleyn, et un consciencieux résumé des événements qui ont abouti à l'entrevue du Camp du Drap d'or. Voilà enseigne ; et voici ce qu'elle recouvre. Le comte de Warwick a jadis été pris par les corsaires ; le bruit de sa mort s'est répandu, et sa femme est elle-même morte de chagrin, en confiant sa fille Julie au comte et à la comtesse de Douglas. Ceux-ci ont un fils, Hippolyte, qui s'éprend de Julie et voudrait bien l'épouser ; mais il ne peut obtenir leur consentement et reçoit d'eux l'ordre de voyager au loin. En mer, il rencontre lui aussi les corsaires ; bataille, abordage, et scène renouvelée du *Cyrus :* du même élan en sens contraire tous les Anglais passent sur le vaisseau turc et tous les Turcs sur le vaisseau anglais ; après quoi les Turcs, jugeant l'échange avantageux, s'éloignent sans demander leur reste. Un seul d'entre eux est demeuré au milieu des Anglais, aux prises avec Hippolyte. Ce vaillant n'est autre que le comte de Warwick. On le croyait mort. Il n'était pas mort. Les infidèles qui l'avaient fait prisonnier lui avaient promis la liberté après quelques années

de bon et loyal service, et c'est pourquoi il se battait en brave homme contre ses propres compatriotes. On s'explique, on s'embrasse, et sans plus tarder Hippolyte lui demande la main de sa fille Julie. De dire après cela par suite de quelles circonstances nous voyons un peu plus loin Hippolyte occupé à narrer à une vénérable abbesse un conte de fées qui remplit cinquante pages du volume et y paraît infiniment sensé; pourquoi Julie, travestie en Silvio, reçoit du comte de Bedford, caché sous le nom de Beccarelly, un mortel coup de poignard dont elle ne meurt pas; comment enfin Hippolyte, cinq ou six fois laissé pour mort « dans des mares de sang », en arrive à la rejoindre en Italie et à s'unir à elle : ce serait, je le confesse, une entreprise au-dessus de mes forces.

Les œuvres écrites à la même époque sur le même plan sont innombrables.

Moitié avec des emprunts aux conteurs espagnols, moitié avec les ressources de son imagination, l'école de d'Urfé avait créé un « poncif » de l'aventure. Ravisseurs respectueux, reconnaissances à point nommé, réunion à l'autre bout du monde de deux amants que le destin avait séparés et qui depuis de longues années couraient l'un après l'autre, lettres perdues et inévitablement tombées aux mains d'un rival ou d'un jaloux, morts qui ressuscitent, hommes qui se déguisent en femmes, femmes qui se déguisent en hommes, ressemblances telles qu'une mère, qu'une maîtresse s'y trompe: c'est de quoi est fait ce poncif, et il n'en est guère dont la tyrannie ait été plus longue. Il s'étale encore dans *Zayde* où du reste il n'est pas sans agrément; il reparaît dans le *Télémaque*, dans *Gil-Blas* et quelquefois même chez l'abbé Prévost, en attendant que Voltaire en fasse

la parodie dans ses *Contes*. Que Mmes d'Aulnoy et Durand, que Mlles de La Force et de La Rocheguilhen, qu'un Lesconvel et un Preschac n'aient pas su s'en affranchir, rien de plus facile à comprendre. Mais chez eux, dans des récits dont les héros sont les rois ou les grands personnages des temps modernes, il semble bien ridicule. Il vient piteusement démentir les prétentions du titre, de la préface et des pièces justificatives ; et il n'y aurait pas même à mentionner la tentative de ces soi-disant historiens ou historiographes, si nous ne rencontrions parmi eux Gatien Courtilz ou des Courtilz, sieur de Sandras.

*
* *

Figure amusante, quoiqu'un peu suspecte. Il est né en 1644, à Paris, dit-on, ou à Montargis ; mais selon toute apparence il appartenait à une famille originaire du Midi. Outre que son nom de Sandras est d'une sonorité toute méridionale, on le voit faire allusion dans ses *Mémoires de Rochefort* à un Courtilz qui était Béarnais. Il parle sans cesse du Béarn en homme qui connaît les gens et les lieux, et ce qu'il dit en maint endroit de la petite noblesse de Tarbes ou d'Orthez a un arrière-goût de commérage provincial et local auquel il est difficile de se tromper. Il doit être de cette race entreprenante et gaillarde, toujours prête à tenter fortune, et dont les fils s'embarquent aujourd'hui pour « les Amériques » comme ils chevauchaient autrefois, la bourse vide et la plume au chapeau, vers Paris ou Versailles.

En 1670, il était officier au régiment de Champagne où il a pu commencer à faire provision de souvenirs

sur ses frères d'armes et sur ses chefs, à recueillir aussi de la bouche des anciens, qui contaient leurs amours et leurs exploits de jeunesse, l'histoire anecdotique du règne de Louis XIII et de la Fronde. A la suite de quels déboires ou de quelle équipée a-t-il quitté la casaque ? On ne sait. En 1683 il passe en Hollande. La Hollande était au XVIIe siècle ce que l Angleterre est devenue plus tard, la terre d'asile, le refuge ouvert aux plus nobles ainsi qu'aux plus louches infortunes. De grands esprits et de grands cœurs y venaient goûter la douceur de penser ou de prier librement ; les chevaliers d'industrie et leurs compagnes, celle de ne point finir leurs jours sur les galères du roi ou entre les murs de l'hôpital. Dans ce milieu cosmopolite et composite, le regard pouvait embrasser tous les contrastes et tous les caprices de la destinée humaine ; la vie s'y présentait sous son aspect le plus romanesque, et si le talent de l'abbé Prévost garde, comme je le crois, la trace de son séjour dans les hôtelleries de la Haye ou d'Amsterdam, il n'est pas surprenant qu'avant lui Sandras y ait senti s'éveiller sa vocation de romancier. La Hollande étant de plus la grande imprimerie internationale des libelles et des gazettes, il trouvait autour de lui tous les matériaux nécessaires à sa besogne ; et ses débuts datent, semble-t-il, de l'année même de son arrivée.

Dans le courant de 1689 il rentre en France, retourne en Hollande en 1694, revient de nouveau en France en 1702, et cette fois le voici à la Bastille. Tant d'allées et venues entre deux pays qui étaient en guerre, d'allées et venues qui aboutissent à la prison d'État, n'ont pas trop bonne mine. On songe malgré soi qu'il a mis souvent en scène les agents de la politique secrète, qu'il possède à fond leurs manèges et leur langage ; la pensée vient

qu'il les a peut-être étudiés d'un peu plus près qu'il ne faut, et qu'avec le goût des intrigues, des missions confidentielles et scabreuses, il se pourrait qu'il en eût la pratique. Mais le fait est que ce soupçon ne repose sur aucune preuve. Il est tout aussi légitime et infiniment plus simple d'admettre qu'en s'expatriant il cherchait, comme plus d'un autre écrivain, à se soustraire aux tyrannies de la censure, et que son tort fut de compter à son retour, en 1702, sur le pardon ou l'oubli du lieutenant de police : les témérités et les indiscrétions de toute nature dont son œuvre est faite suffisaient amplement à lui assurer un logement à la Bastille. Il n'en sortit qu'en 1711, et mourut l'année suivante.

Sandras n'était point un homme à scrupules. S'il en était un, il serait un phénomène parmi les romanciers de son époque. Plus sensible au profit qu'à la gloire, quand par hasard il signait ses ouvrages, c'était du nom d'autrui : aussi n'est-il pas aisé d'en dresser le compte. Certains bibliographes assurent qu'après en avoir oublié une quarantaine il en laissait à sa mort près de quarante autres en manuscrit. Quoiqu'il soit prudent de se défier de pareilles évaluations en chiffres ronds, sa fécondité n'est pas douteuse. Sans parler même de journaux ou de pamphlets qui n'ont pour nous aucune valeur, tels que son *Mercure historique et politique* ou ses deux brochures sur la *Conduite de la France depuis la paix de Nimègue* dont la seconde est la réfutation de la première, il a laissé un grand nombre d'écrits que Lenglet Dufresnoy a classés, non sans raison, dans sa *Bibliothèque des romans*. En voici la liste ; j'en retranche seulement, après enquête, les *Mémoires du comte de Vordac* que Bayle, dans les *Nouvelles de la République des lettres*, dit être de Cavard, et les *Mémoires du mar-*

quis D. dont la première édition est de 1706, c'est-à-dire d'un temps où Sandras était à la Bastille :

Vie du vicomte de Turenne, signée « du Buisson, capitaine au régiment de Verdelin », 1685.

Vie de l'amiral Coligny, 1686.

Mémoires de M. le C. D. R. (Comte de Rochefort), 1687.

Histoire de la guerre de Hollande, 1689.

Testament politique de Jean-Baptiste Colbert, 1694.

Histoire secrète du duc de Rohan, 1697.

Mémoires de Jean-Baptiste de La Fontaine, seigneur de Savoie, 1698.

Mémoires de M. d'Artagnan, 1700-1701.

Annales de la Cour et de Paris, 1701.

Mémoires de la marquise de Fresne (id.).

Mémoires du marquis de Montbrun (id.).

Mémoires de M. de B. (Bouy), 1711.

Le prince infortuné ou histoire du chevalier de Rohan, 1713 (posthume).

Histoire du maréchal de la Feuillade (id.).

Histoire de la comtesse de Strasbourg 1716.

Des *Annales*, des *Histoires secrètes*, de prétendus *Mémoires*: le roman, on le voit, revêt chez lui la même forme que chez tous ses contemporains. Quelle différence, pourtant, entre eux et lui !

Sandras est un maître dans l'art de faire des dupes. Il en a fait de son vivant, il en a fait un siècle et demi après sa mort, et Dumas ne doutait point que les *Mémoires de M. d'Artagnan*, qu'il pillait pour composer ses *Trois Mousquetaires*, ne fussent authentiques. Si, de temps à autre, Sandras se donne encore pour le biographe de personnes illustres ou tout au moins connues, il feint plus ordinairement de n'être que leur édi-

teur. A l'égard de d'Artagnan, il s'est borné, déclare-t-il, à rassembler « quantité de morceaux trouvés parmi ses papiers » et à y mettre « quelque liaison » : son mérite, à ce compte, serait bien mince, la liaison étant ce qui manque le plus aux *Mémoires de M. d'Artagnan*. Il n'a pas même eu, s'il faut l'en croire, ce léger service à rendre au comte de Rochefort ou à M. de Bouy : il publie leurs Mémoires tels qu'ils les avaient laissés. Il néglige, à la vérité, de nous dire comment tant de manuscrits et de si diverse provenance sont tombés en sa possession ; à peine songe-t-on à le lui demander. Ses *Avis au lecteur*, ses *Avertissements* respirent la bonhomie et la candeur ; il s'efface, il ne veut rien dérober du bien ou de la gloire d'autrui ; il ne veut qu'attester, foi d'honnête homme, que ces messieurs ont parlé dans leurs Mémoires avec une entière franchise et une exactitude absolue. C'est un faussaire tout à fait distingué.

D'autant plus que, si la signature est contrefaite, l'œuvre ne tient pas, en somme, trop mal les promesses du titre ou plutôt du sous-titre. Oui, les *Mémoires* de Bouy, ceux de Rochefort, ceux de d'Artagnan contiennent « ce qui s'est passé de plus particulier sous le ministère du cardinal de Richelieu et du cardinal Mazarin », et aussi maintes « choses particulières et secrètes qui se sont passées sous le règne de Louis le Grand ». Quelle abondance de détails et de ceux dont on dit : cela ne s'invente pas, sur la conspiration de Cinq-Mars, sur la Fronde à Paris et en province, notamment à Bordeaux, sur la disgrâce de Fouquet, sur les campagnes de Condé, de Turenne, de Louis XIV ! Duels, procès, scandales, brigues et intrigues, fêtes de la cour, tumultes de la rue, guerres civiles et guerres

extérieures, toute la vie publique et privée d'une nation pendant près d'un demi-siècle est là contée par le menu ; et remarquez que Bayle, si hostile aux conteurs qui travestissent l'histoire, si prompt à dénoncer les mensonges de « messieurs les romanistes », invoque, non sans un peu de gêne et de défiance, mais enfin invoque sept ou huit fois le témoignage de Sandras à l'article *Louis XIII* de son *Dictionnaire*.

Il ne s'agit plus chez lui de Charles VII ou de François Ier, de Marie de Bourgogne ou de Marguerite de Navarre. Il ne s'est aventuré qu'une seule fois dans le passé, et sa *Vie de l'amiral Coligny* est une exception dans son œuvre, comme elle est de sa part une bévue ; le coloris en est faux ; il y a l'air d'un écolier qui récite une leçon. Partout ailleurs, il peint les hommes et les choses de son temps, et il est tout autre. Son Mazarin est excellent ; il l'a peint à plusieurs reprises et toujours avec le même relief, adroit à noter ses petitesses, ses roueries, son avarice, et jusqu'à son jargon zézayant d'Italien. Sa relation du passage du Rhin est exacte et précise. Parmi les scènes qu'il décrit, il en est dont il a pu être témoin, et il n'aurait pas tant parlé, j'imagine, des guerres de Flandre ou de Franche-Comté, si l'ancien officier n'avait eu des souvenirs personnels à placer. Est-ce à dire qu'il faille le croire sur parole ? L'imprudence serait grande. Il est léger, suffisant et cynique, il veut tout savoir et tout expliquer, il fait l'entendu ; sur la politique, sur l'administration du royaume, sur la capacité des ministres ou la vertu des femmes, il émet des jugements tels qu'en pouvaient formuler après boire et les coudes sur la nappe cadets aux gardes et cornettes de dragons. Il

est très renseigné, mais renseigné souvent chez la portière, et accueille tous les vilains propos qui circulent. Dût-il calomnier les vivants et les morts, la femme après le mari et après les courtisans le roi, tout ce qui se chuchote il faut qu'il l'imprime. Car l'ex-officier s'est fait nouvelliste ; telle de ses productions, *Mémoires* ou *Annales*, n'est autre chose qu'une chronique au jour le jour et volontiers scandaleuse de la cour et de la ville. Il y a plus d'un rapport entre Bussy-Rabutin et lui ; et il le détestait en effet comme on ne se déteste qu'entre gens de même métier.

Il se peut qu'il ne mérite pas plus que Bussy le nom d'historien ; il se peut que cette besogne de gazetier n'eût rien de très honorable. Mais à la fin du XVII• siècle c'était rendre au roman un réel et grand service que d'y faire entrer la gazette ; c'était y introduire un peu de vie et le mettre en contact avec la réalité dont il avait tant de peine à se rapprocher ou qu'il n'osait peindre que travestie ; c'était l'enhardir, en un mot, à devenir une peinture directe du présent.

Des anecdotes qu'enregistre Sandras, quelques-unes ne valent pas cher : certaine histoire d'un lit à colonnes qu'un mari trompé a fait attacher à des poulies et qui brusquement s'enlève à quinze pieds en l'air avec les deux coupables, serait moins déplacée dans un conte de La Fontaine que dans les *Mémoires de d'Artagnan*. Ces anecdotes-là sont rares chez Sandras, et il en a collectionné je ne sais combien d'autres qui sont de bons traits de mœurs. C'est La Feuillade aux prises avec le baigneur à la mode Prudhomme qui l'a longtemps logé, lui a prêté ainsi qu'au comte de Grammont deux ou trois cents louis et ne reçoit en paiement qu'un soufflet ; c'est le comte de Rochefort qui, s'étant cassé

le bras, se fait soigner par des moines, par des charlatans et finalement par le rebouteur en vogue, le bourreau de Paris ; Saint-Preuil, gouverneur d'Arras, qui enlève la femme d'un meunier et par des menaces autant que par des libéralités oblige le mari à se taire ; le comte d'Isle qui, campé dans un village avec son régiment, réclame de son hôte en jurant comme un forcené « une servante d'ustensile » ; ce sont les absurdes gageures des fins de souper, le duc d'Orléans pariant de manger une omelette sur le ventre du gros colonel Wallon et gagnant son pari ; les nuits de débauche où le même duc mène grand tapage chez la Neveu et où le commissaire, accouru au bruit, recule tout penaud à la vue d'un cordon bleu. Nous plaît-il, avant de suivre Des Grieux à l'hôtel de Transylvanie ou Restif de la Bretonne dans les tripots de 1780, de faire connaissance avec les joueurs du XVIIe siècle, d'étudier leurs physionomies, leurs allures, leurs manies et leurs ruses ? Sandras nous ouvre l'Académie, c'est-à-dire la maison de jeu du faubourg Saint-Germain, dont le tenancier est le duc de Créqui en personne. Sommes-nous curieux d'assister à une exécution en 1652 ? Il nous montre le Pont-Neuf encombré de voitures, la cohue des badauds qui se pressent à la Croix du Tiroir et que les archers ont peine à contenir, la charrette qui vient du Fort-l'Evêque avec un plein chargement de faux monnayeurs et, à l'entrée de la rue de l'Arbre-Sec, le gibet. Il a fait grand abus des récits de sièges et de batailles ; du moins n'y est-il plus question, comme dans le *Pharamond* de La Calprenède où ils tenaient deux fois plus de place, de Romains, de Francs, de Burgondes, armés en chevaliers de l'Arioste ou du Tasse et toujours prêts à recevoir le coup de lance « sans fléchir ni perdre les

étriers ». Les victoires auxquelles il nous fait assister sont celles que Van der Meulen a peintes ; les blessés, les morts qu'il énumère sont ceux dont le bulletin officiel a cité les noms ; nous suivons chez lui les opérations de la guerre au siècle de Turenne et de Vauban ; nous surprenons, à la parade, à la maraude, et tantôt dans la libre et fringante allure de l'étape, tantôt dans la belle ordonnance d'une journée de combat, l'armée de Fribourg ou de Steinkerque. Peu à peu, le siècle ressuscite, non pas tel qu'il apparaît à travers les bienséances de la tragédie ou de l'oraison funèbre, mais tel qu'il se laisse voir chez Tallemant, Retz et Saint-Simon, chez Molière et ses successeurs : femmes galantes qui se soucient assez peu des « petits soins », des « jolis vers », et exigent d'un amoureux d'autres qualités que celles de l'esprit, gens d'épée insolents et rieurs, grands seigneurs qui vivent d'emprunts, grandes dames qui trichent au jeu, valets fripons qui aident leur maître à berner un créancier et se paient en volant leur maître ; tout au fond, le peuple, ignorant, superstitieux, misérable et narquois.

Il arrive que les historiettes de Sandras n'expriment pas seulement l'homme de son siècle, qu'elles effleurent le fond même ou, si l'on veut, les bas-fonds de l'être humain. Le père du comte de Rochefort, déjà vieux et deux fois veuf, s'est épris d'une grisette, fille d'un marchand de la rue Saint-Denis, « élevée sous l'aile de sa mère » ; il est charmé de son innocence, de sa modestie, il est résolu à l'épouser. Un ami qui a pitié de lui et désire lui éviter une sottise, l'avertit qu'elle fréquente une maison mal famée. Il s'indigne, refuse de l'écouter ; et puis, mordu par le doute, il va un soir, en rasant les murs et le manteau sur le nez,

frapper à la porte de la hideuse maison. On lui amène une fille qu'il ne connaît point ; il n'est qu'à demi rassuré : « Il y retourna le lendemain, et ayant demandé qu'on lui fît venir quelque chose qui valût la peine, on lui amena celle qu'il voulait ou celle qu'il ne voulait pas ; car au même temps il se prit à pleurer comme un enfant, et s'en étant allé à l'heure même sans rien dire, il monta à cheval et s'en retourna chez lui sans voir personne ». — M. de Clodoré, aide de camp de Turenne, « avait le malheur d'avoir épousé une femme coquette, et une fois qu'il revenait de l'armée, un de ses amis l'ayant obligé en passant à Paris de l'accompagner dans un lieu de débauche, il l'y avait trouvée qui dans son absence tâchait à y prendre son plaisir... Il l'avait non seulement maltraitée sur-le-champ, mais encore mise en religion ; cependant, par un retour bien surprenant, surtout à une personne qui avait toujours passé pour homme d'honneur, il l'avait reprise quelque temps après et était actuellement avec elle ». — Sandras a mentionné plusieurs cas analogues, et on ne fait pas ainsi profession de recueillir les faits divers d'une époque sans y acquérir quelque connaissance du cœur de l'homme et de ses misères. Il y aurait à extraire des *Mémoires de d'Artagnan* des réflexions sur la jalousie qui, formulées à la diable, n'en sont pas moins pénétrantes ; celle-ci par exemple : « Les jaloux sont d'une étrange espèce ; ils écoutent, cherchent, furettent, se renseignent de leur mieux, et quand on leur met le nez dans leur malheur, ils ne veulent plus rien croire » ; ou cette autre qui ne contredit pas, qui complète la première : « C'est un goût dépravé, une sorte de maladie chez les jaloux, qu'ils sont contents seulement

lorsqu'ils ont vu leur femme ou leur maîtresse dans les bras d'un autre ».

Il est bien loin, et l'on s'en doute, d'avoir su dégager de la vie de son temps toute la comédie humaine qu'y a vue Saint-Simon. Il en a tiré, comme il le dit, des « faits singuliers » ; il y a cherché l'aventure. Ne lui en faisons pas un crime. L'aventure ne serait pas demeurée jusqu'à la *Nouvelle Héloïse* le principal attrait du roman, si elle n'avait été jadis un élément de la vie réelle. Le pittoresque et l'imprévu n'avaient pas disparu du train quotidien de l'existence. C'était le temps où les femmes se masquaient pour aller à la promenade, où les hommes portaient l'épée, où la guerre ne faisait relâche que durant les mois d'hiver. C'était le temps des voyages à cheval ou en poste, avec les bonnes et les mauvaises fortunes des nuits d'auberge, avec les mille et une péripéties possibles : l'essieu qui se casse, le postillon qui s'égare, le voleur qui crie : la bourse ou la vie ! Les mers étaient pleines de péril et de mystère ; la Méditerranée, l'Océan avaient aussi leurs bandits ; le vaisseau qui mettait à la voile s'en allait dans l'inconnu, et il y avait des îles désertes qui attendaient Robinson.

Jamais plus riche matière ne s'est offerte au conteur, et Sandras ne l'a pas épuisée ; il a le mérite d'en avoir le premier compris et révélé la richesse. Il peint les beaux soldats et les belles héroïnes de la Fronde, les duellistes, les conspirateurs, les espions ; il dit les rixes, les embuscades, les rendez-vous mystérieux pour lesquels on a soin, tout en faisant toilette, de charger ses pistolets, les revirements de la faveur royale, les caprices du pouvoir arbitraire, les lettres de cachet, les arrestations dont on ignore la cause,

les inquiétudes et les ruses de ceux qui sentent tourner autour d'eux les « mouches » du lieutenant de police ou du ministre, les retraites forcées au couvent, les longs séjours à la Bastille, les évasions. Que les Mémoires soient ceux de Bouy, de Rochefort ou de d'Artagnan, ils sont une odyssée dont la vie française de 1630 à 1670 a fourni les péripéties.

Bouy est un enfant trouvé que des gens charitables ont placé dans un collège. Méprisé de ses petits camarades qui ne lui pardonnent pas de n'avoir ni père ni mère, il fait son apprentissage d'homme en se battant contre eux à coups de poing. Bientôt réduit à se faire charpentier, il épouse une femme de chambre aussi pauvre que lui. Un beau jour, las d'attendre la fortune qui tarde, il part sans dire où il va, gagne un port, s'embarque avec de hardis marins qui sont de simples écumeurs de mer. Il « fait la course » en leur compagnie, arrête et pille les bateaux de commerce, et lorsqu'il a mis de côté quelques centaines d'écus, retourne auprès de sa femme. Le hasard le met alors en présence de Richelieu qui l'attache à sa personne ; le voilà spectateur ou acteur dans tous les événements du règne de Louis XIII.

Pour échapper aux persécutions d'une marâtre, à dix ans Rochefort s'évade et suit des bohémiens qui passent. Il vit cinq années auprès d'eux, d'une vie hasardeuse et vagabonde. En traversant le Midi, il voit des régiments français qui vont au siège de Perpignan. Adieu les guenilles de la bohème et vivent les beaux uniformes qui brillent au soleil ! Il s'enrôle. Il est vite initié à l'art de la guerre, en partie fait alors de finesse et d'astuce ; pour son coup d'essai, il tend un piège à un officier espagnol et le ramène au camp

prisonnier. Richelieu entend parler de cet exploit, s'intéresse au jeune volontaire, fait de lui un de ses pages. Le page devient son confident et, à sa mort, celui de son successeur Mazarin : si nous voulons des détails sur la longue tragi-comédie de la Fronde, il était sur le théâtre et nous pouvons nous adresser à lui.

A moins que nous ne préférions nous adresser à d'Artagnan; celui-ci en sait encore plus long et s'est remué bien davantage. Toute vie semblerait banale et plate en comparaison de la sienne. Ce cadet de noblesse venait de quitter son beau pays de Bigorre ; au petit trot d'un vieux cheval, il cheminait sur la route de Paris, léger d'argent, mais la mine altière, étant d'un pays dont c'est la coutume, « quand on n'aurait pas un sou dans sa poche, d'avoir toujours le plumet sur l'oreille et le ruban de couleur à sa cravate ». Entre Blois et Orléans, il voit un hobereau sourire de son bidet; il lui cherche querelle, a du dessous, est jeté en prison, et le premier soin du greffier est de lui prendre, avec une lettre de recommandation adressée à M. de Tréville, les dix écus qui constituaient tout son avoir. Au bout de quelques semaines, on lui rend la liberté : il arrive à Paris, sans ressources et sans protection. Il se présente chez M. de Tréville, trouve là des jeunes gens de sa province, Porthos, Athos, Aramis, qui par politesse l'invitent à ferrailler avec eux le matin même contre quatre gardes du cardinal : il blesse un des gardes et en tue le lendemain un autre ; cela lui vaut une petite semonce et un cadeau du roi, plus un brevet de cadet dans les gardes de M. des Essarts. Il est quelqu'un. Il fait la conquête de sa logeuse. Quand il a un procès, elle s'endette pour en payer les frais, et il

maudit, comme il sied, ces ruineuses procédures qui obligent les jeunes femmes à s'endetter pour leurs amants. Entre temps, il fait campagne, est remarqué de Mazarin qui lui confie de périlleuses missions en France et à l'étranger ; il achète une lieutenance dans les mousquetaires et a ses entrées à la cour. Un Anglais et une Anglaise devant qui il a raillé très haut le caractère de leur nation, jurent tous deux de se venger. L'Anglais, qui s'y prend mal, le provoque et reçoit un bon coup d'épée. Milady s'y prend mieux ; elle lui envoie un billet doux, fait avec lui la coquette, l'enflamme, et quand elle le voit éperdument épris, le met à la porte en lui criant dans un éclat de rire : « Je suis vengée ». Croit-elle avoir le dernier mot avec le rusé Gascon ? Il séduit sa soubrette, apprend d'elle que Milady reçoit la nuit les visites de M. de Vardes, et certain soir, à la faveur de l'obscurité, il prend la place de M. de Vardes. — Un autre jour, il reçoit une lettre anonyme, fort tendre, qui l'invite à se rendre entre deux et trois heures à la porte Saint-Antoine et à monter dans le carrosse de louage qui l'y attendra ; il y monte, il y voit une femme masquée qui l'accueille avec les plus vives caresses, il la suit dans une maison de Montreuil et, quand elle se démasque, il reconnaît en elle, un peu tard, la femme de son ami le plus cher. — Une riche veuve qu'il allait épouser, disparaît soudain ; elle avait un fils qui, peu soucieux de voir sa fortune passer aux mains d'un étranger, a obtenu contre elle une lettre de cachet ; d'Artagnan la retrouve, après de longues recherches, dans une prison où il ne parvient jusqu'à elle que pour la voir mourir... Mais je renonce à compter ses amours et ses prouesses ; je renonce à le suivre dans le cabinet de Mazarin, sur les barricades

de la Fronde, en Angleterre, en Hollande, à l'armée, à la Bastille ; trois volumes de Sandras ne peuvent se résumer en quelques pages.

Est-ce bien ainsi qu'avaient vécu M. de Bouy, le comte de Rochefort, et Charles de Batz Castelmore d'Artagnan, tué le 25 juin 1673 au siège de Maëstricht ? Si je le croyais, je ne m'occuperais point ici de Sandras. C'est parce qu'il a amplifié, embelli l'histoire de leur vie qu'il nous intéresse, puisque c'est par là qu'il est un romancier. Mais, d'une part, ce que nous savons d'eux et surtout de l'un d'entre eux, nous indique qu'il s'était renseigné sur leur compte, qu'il les avait peut-être même personnellement connus, qu'il prenait dans leur biographie les faits principaux et en quelque sorte la charpente de ses romans. Il est très vrai que d'Artagnan était du même pays qu'Armand Athos d'Autevielle dont l'acte de décès s'est retrouvé de nos jours, qu'Aramis et Porthos dont les noms sont ceux de petits fiefs voisins l'un d'Autevielle et l'autre de Castelmore. Il est très vrai qu'il a servi dans les gardes avant d'être lieutenant, puis capitaine-lieutenant de la première compagnie des mousquetaires. Un billet de Colbert à Mazarin, daté du 4 mai 1651, atteste qu'il était l'homme de confiance du cardinal et jouait près de lui le rôle que lui attribue Sandras. Une lettre bien connue de Mme de Sévigné nous le montre chargé, comme le dit Sandras, de garder Fouquet pendant son long procès. Non, Sandras n'invente pas tout ce qu'il raconte : comment le pourrait-il, alors que le souvenir de ses héros et des événements auxquels ils ont pris part est vivant dans toutes les mémoires, à la cour et à l'armée, alors qu'il écrit pour ainsi dire sous le contrôle de ses lecteurs ? Et d'autre part, quand il invente, il se sent

tenu de rester dans la vraisemblance, de maintenir l'harmonie générale du tableau. Entre deux chapitres dont l'un est consacré à la disgrâce de Fouquet et l'autre à la conquête de la Franche-Comté, s'il en glisse un dont son imagination fait tous les frais, il faut bien que la fiction y côtoie d assez près le réel, sans quoi le contraste choquerait tous les yeux. Ce contraste, vraiment, il l'évite avec adresse. On se doute que sa part d'invention est considérable, on s'en doute plus qu'on ne peut le démontrer, et on ne s'étonne pas qu'après lecture d'un de ses livres un provincial, hors d'état de distinguer le vrai du faux, se vit obligé de demander conseil à Bayle. Car si le romanesque, on l'a bien vu, abonde chez Sandras, il n'est pas celui de d'Urfé ou de Mlle de Scudéry ; il est fait de ce qu'il se mêlait de fantaisie tragique ou folle à la vie du siècle. Dans le récit d'aventures c'est à présent le roman de mœurs qui s'ébauche.

Et aussi le roman de caractères. Sandras fait le portrait de gens qui ont existé, qui existaient hier ; il a noté quelques-uns de leurs faits et gestes, de leurs défauts, de leurs qualités, de leurs goûts. A ces traits individuels il en joint d'autres qu'il emprunte à des hommes du même temps et du même métier ; il y met du sien, il y met quelque chose de sa propre destinée, de sa propre humeur : n'est-il pas leur contemporain et leur compatriote ? N'a-t-il pas intrigué, guerroyé avec eux ou comme eux ? Le portrait s'élargit ; peut-être n'est-ce plus tout à fait celui de l'officier de fortune, du factotum de ministre dont il porte le nom ? Tant mieux ; c'est un type où s'incarnent une profession, une race et une époque. De ce type unique, demi-intrigant et demi-soudard, Sandras a donné trois

effigies dont la meilleure est son d'Artagnan. D'Artagnan se bat en brave, mais il sait à l'occasion se dérober à la vengeance d'un mari en se faisant envoyer à l'armée ; il n'a jamais « passé pour un homme qui souffrît qu'on lui marchât impunément sur le pied », mais ses idées sur l'honneur sont celles de son siècle, et il lui semble tout naturel que la bourse de sa maîtresse ne lui soit point fermée ; il a vingt meurtres sur la conscience, mais il fait dire des messes pour le valet tué à son service. Il est grossier et finaud, souple et têtu, très entreprenant et très pratique. Ne demandons pas si la figure est celle de quelqu'un qui a vécu : il y a tel moment où il ne s'en faut de guère qu'elle ne soit vivante dans le livre, et cela seul importe.

Voilà comment, à travailler sur une matière d'histoire et d'histoire toute contemporaine, l'invention du conteur s'est assagie, disciplinée, et des nues où elle se perdait est redescendue sur terre. Veut-on la preuve que la forme nouvelle imposée au roman, que le cadre historique dans lequel s'emprisonne d'ordinaire l'imagination de Sandras, est ce qui la préservait des écarts ? Un jour, il a secoué le joug de l'histoire. Nous ne trouverions dans ses *Mémoires de la marquise de Fresne* ni Richelieu, ni Mazarin, ni aucun des petits ou grands faits de la Régence et du règne de Louis XIV dont la relation remplit aux trois quarts ses autres ouvrages. Mais aussi quelles divagations, quel désolant retour à ce poncif de l'aventure dont partout ailleurs il avait réussi à s'écarter ! Mme de Fresne est mariée à un ténébreux coquin qui ne cherche qu'à se débarrasser d'elle, et qui a tout d'abord essayé, mais en vain, de l'empoisonner. Il lui propose un voyage en Italie... Quelle folle du XVIIIe siècle disait donc d'un

amant ennuyeux, en l'introduisant dans une société de jolies femmes : « Je l'amène avec moi comme un chien qu'on veut perdre » ? C'est ainsi que M. de Fresne conduit sa femme à Gênes. Il y fait la connaissance du corsaire Gendron, et voyant que la marquise lui plaît, il offre de la lui vendre. Affaire conclue. Gendron invite Mme de Fresne à souper sur son vaisseau qui est à l'ancre dans le port. Elle estime qu'il y aurait impolitesse à refuser ; elle y va avec son mari, celui-ci s'esquive, retourne seul à Gênes, et vogue la galère. Elle est prise : que diable allait-elle faire sur cette galère ? Notez qu'un second corsaire lui tend, huit jours après, le même piège, et qu'elle est sur le point d'y donner de nouveau. Cette contemporaine de Molière ne connaissait apparemment pas les *Fourberies de Scapin*. A bord, elle joue sa Mandane : elle tient à distance l'amoureux Gendron qui se fait humble, timide, et montre bien qu'il est lui-même apparenté de très près à « l'illustre pirate » du *Grand Cyrus*. Il obéit à ses moindres volontés ; il promet de quitter le turban, de recevoir le baptême et d'obtenir du pape l'annulation du mariage qui la lie à un indigne époux. Mais, ainsi que l'observe la préface, « les voies de Dieu sont admirables quand il a dessein de rappeler quelqu'un à lui » ; et nous apprenons à la fin du volume que ce Malek-Adel du XVIIe siècle s'est fait moine. Je ne dis rien de Margot, la servante de Mme de Fresne, qui au cours d'un combat naval a l'avant-bras emporté par un boulet de canon : elle réclame son avant-bras ; et on le lui rapporte ; et Mme de Fresne le fait embaumer. Tout est aussi fou dans ces *Mémoires*, à part cependant les cinquante premières pages où s'esquisse un drame conjugal très moderne, avec les jalousies, les défiances,

les brusqueries du mari, les petites désobéissances, les premiers essais de révolte de la femme, avec aussi de bonnes silhouettes de procureurs et d'avocats qui rôdent autour du ménage en train de se disloquer et flairent une cliente probable pour demain. Il est à croire en effet que Sandras a voulu exploiter là le récent scandale d'un procès en séparation auquel il avait déjà fait une brève allusion dans les *Mémoires de Rochefort* et qui a, dit-on, suggéré à Montfleury sa piquante comédie de la *Femme juge et partie*. Cette fois encore il a pris son point de départ dans la chronique du temps. Mais la marquise de Fresne n'avait point été mêlée, comme Bouy, Rochefort ou d'Artagnan, aux affaires publiques ; l'histoire n'était plus là pour le soutenir, le guider ; il n'a pas tardé à s'égarer. On peut se figurer sur cet exemple ce qu'il vaudrait, s'il n'avait eu l'heureuse idée de faire du roman une annexe de l'histoire. Et l'on se persuade qu'aux environs de 1700 c'est bien elle qui a été l'éducatrice du roman français.

Une comparaison qui s'offre entre La Calprenède et Sandras permet de mesurer le progrès accompli. Le premier volume du *Pharamond* raconte les amours du Romain Constance, descendant de l'empereur Constantin, et de Placidie, sœur de l'empereur Honorius. Après de longs mois d'adoration respectueuse, Constance avait arraché à Placidie « l'aveu qui fait tant de peine », et il était allé conquérir au loin, sur vingt champs de bataille, les lauriers qui devaient le rendre digne d'elle. En son absence, Alaric s'empare de Rome ; Placidie, captive, est contrainte d'épouser Ataulphe, roi des Visigoths, qui la mène à sa cour, à Barcelone, et qui pour la distraire organise de brillants tournois.

Constance vole à Barcelone, au risque d'être reconnu et mis en pièces. Il découvre qu'elle va chaque jour pleurer, prier, rêver dans le jardin d'un couvent, et grâce à un moine qui se trouve être un de ses anciens serviteurs, il s'y cache. Elle vient ; il se montre ; elle pâme. Elle lui rappelle, avec la dignité qui convient à la reine des Visigoths, qu'elle n'est plus libre ; sans lui cacher qu'elle l'aime toujours, elle lui fait défense de reparaître à ses yeux, si bien que le déplorable Constance pâme lui aussi et ne revient à lui que pour « tirer de son estomac cent pénibles hélas! » — Même situation dans l'*Histoire du maréchal de La Feuillade*. Dans sa vingtième année, La Feuillade a aimé Mlle de Halvin ; ils s'aimaient sans se l'oser dire. Ils sont très joliment peints l'un et l'autre au début du récit : lui, dans son élégance et sa désinvolture de jeune gentilhomme, fier, brave, un peu cerveau brûlé ; elle, dans la grâce de ses seize ans, sous sa couronne de cheveux « d'un blond cendré ». Les parents de Mlle de Halvin la marient, sans consulter son cœur, au comte de Clermont-Lodève qu'elle suit à Castelnau, mortellement triste. Il s'aperçoit bientôt de sa tristesse, l'espionne, et surprend son cher secret. Elle lui était jusqu'alors indifférente ; en apprenant qu'elle a aimé, que peut-être elle aime encore, il se sent du goût pour elle ; il l'obsède de ses désirs, et ce lui est un supplice nouveau. De son côté, La Feuillade ne souffre guère moins. Il a dû accompagner le jeune roi dans le Midi ; la tête lui tourne en apercevant dans le lointain le château des Clermont-Lodève ; il se dérobe, et à l'aide d'un déguisement entre au service du curé de Castelnau. Le lendemain, en se rendant à la messe, la jeune femme s'arrête selon sa coutume au presbytère,

et comme le curé est allé porter les sacrements à un moribond, elle s'assied pour l'attendre. A la vue de La Feuillade, elle s'évanouit, et il a grand'peine à la ranimer : « Elle revint à elle, si changée encore qu'elle n'était pas reconnaissable. » Elle refuse de l'entendre, elle lui ordonne de se retirer, et si durement qu'il est à son tour sur le point de défaillir. Eperdue, elle le laisse ainsi, et regagne sa demeure où une fièvre ardente la force aussitôt à s'aliter.

La donnée est identique. Combien les procédés sont différents ! Aux conversations, aux harangues, aux monologues sans fin du *Pharamond*, au roman oratoire se substitue une narration courte et vive. La métaphysique sentimentale cède la place à des faits. Ce que La Calprenède délayait en un volume tient maintenant en une cinquantaine de pages. Surtout, le théâtre a changé. Nous ne sommes plus dans je ne sais quel fabuleux pays, à la cour tout ensemble barbare et chevaleresque du roi Ataulphe ; nous sommes en France, au commencement du règne de Louis XIV : entre le lieu de la scène et les sentiments des acteurs, entre leur costume et leur rôle le risible désaccord a disparu. L'avouerai-je ? Quand j'ai commencé à lire l'*Histoire du maréchal de La Feuillade*, j'ai cru tenir entre mes doigts, sinon un chef-d'œuvre, du moins un très joli livre oublié. Ces premières pages sont charmantes de naturel. Elles ont cet air aventureux qui nous plaît si fort dans les amours de jeunesse d'un Condé ou d'un La Rochefoucauld et qui ne sied pas moins aux premières amours d'un La Feuillade. Point de complications inutiles ; le récit va vite, et dans les moindres détails c'est la même apparence de vérité. Je voudrais transcrire toute la scène dans laquelle le valet de La

Feuillade, déguisé en colporteur, gagne la confiance du vieux curé de Castelnau et réussit à placer chez lui son jeune maître : « Ils causèrent de choses et d'autres en buvant le petit coup... » Ce bon curé de village, naïf et bavard, friand de bon tabac d'Espagne, un peu chiche d'ailleurs et disposé, malgré ses 2000 livres de rente, à lésiner sur le gage de ses domestiques, comme il m'amuse plus et comme à lui seul il vaut mieux que toutes les panoplies de La Calprenède !

*
* *

Il ne suit pas de là que Sandras ait créé le roman moderne.

En premier lieu, son style est bien fruste. Les négligences, les incorrections y foisonnent ; il écrit sans se troubler : « On me soupçonna d'être son homicide ». — « Il voulut voir s'ils sortiraient heureusement et sans qu'il leur en coûtât le nez ou les oreilles ou quelque autre membre ». Ses élégances sont pires : « Il me pria que nous repassassions sur son vaisseau. » On se heurte chez lui aux plus basses plaisanteries, aux mots les plus crus ; certain duel qu'Aramis accepte, bien qu'il ait pris médecine le matin même, nous est conté avec toutes ses circonstances. A vrai dire, quand il fait parler des mousquetaires du roi ou des gardes du cardinal, ce langage rude, mais plein de verve et de verdeur, ne déplaît pas ; les trivialités en sont parfois expressives, les gaillardises savoureuses. Rochefort, dont le père s'était remarié, se plaint d'avoir eu l'enfance la plus malheureuse, « pendant qu'on caressait le fils du second lit qui était galeux comme un braque ». Devenu riche, tout occupé à caser ses frères

et sœurs : « Je puis dire, s'écrie-t-il, que j'étais chargé d'enfants sans avoir eu le plaisir de les faire. » Hélas ! Sandras fait aussi parler des gens de cour, des grandes dames, et ne change alors ni de ton ni de vocabulaire. Dans les *Mémoires de la marquise de Fresne*, la forme est plus étrange peut-être que le fond. Les discours de Mme de Fresne ne sont que de batailles et de bombardements, de bastions et de contrescarpes, et elle ne calcule les distances qu'en « portées de mousquet ». A Gênes, reçue chez un banquier qui lui sert de délicieux vins de Grèce : « Je les trouvai, dit-elle, très excellents, de sorte que peu s'en fallut que je ne me coiffasse, car j'ai toujours aimé les liqueurs, et je les aime encore passionnément. » Quand Gendron lui est présenté, il réclame au dessert une chanson à boire : « Je chantai sans me faire prier, et choquant le verre avec lui, je le ravis en admiration. » Cette marquise eût étonné l'Hôtel de Rambouillet.

Aussi bien, là n'est point l'essentiel. Le style de Sandras est, en somme, moins mauvais que celui de Restif de la Bretonne en qui nous n'hésitons pourtant pas à voir un romancier. D'autre part, des nombreux imitateurs que son succès a fait éclore au commencement du XVIIIe siècle, il en est un qui écrivait d'une façon presque exquise : Hamilton. Les spirituels et attiques *Mémoires de Grammont*, c'est du Sandras très bien écrit. Du Sandras, même très bien écrit, cela ne fait jamais qu'une œuvre difficile à définir et à classer.

L'analyse suivie et complète de ses ouvrages serait impossible. En chacun d'eux, un roman commence qui presque aussitôt avorte. Et ceci ne vient pas uniquement de ce qu'il travaille trop vite ou de ce qu'il

a l'haleine courte ; ceci est la rançon des services que lui rend l'histoire. Elle envahit l'œuvre ; au lieu d'en être le support, elle en devient la substance. Les quatre cents dernières pages des *Mémoires de M. de Bouy* sont un précis avec dates en marge ; à partir de la cinquantième ou de la centième page, ceux de Rochefort, ceux de d'Artagnan, l'*Histoire du maréchal de La Feuillade* ne sont plus qu'une succession de scènes ou d'anecdotes historiques que rien ne relie les unes aux autres. Le fil de la narration se brise, et elle essaie en vain de se raccrocher à l'ordre chronologique. L'image du héros qui semblait près de prendre vie se brouille ; il reste à sa place un cicérone qui nous fait visiter le musée de Versailles. Comme avec Sandras nous arpentons éternellement la même galerie, peu à peu de tant d'épisodes dont la variété semblait extrême se dégage le sentiment d'une extrême monotonie. Que le siège soit devant Arras ou Gravelines, la différence pour nous n'est pas grande, et nous refermons le volume un peu déçus.

Le genre n'était donc pas constitué, puisqu'il demeurait confondu avec un autre. Mais en se confondant avec celui-là il avait enfin pris possession du réel et il ne lui restait plus qu'à s'y faire sa part. Ces apocryphes et romanesques Mémoires, c'était la dernière évolution qu'il dût subir avant d'arriver à la pleine conscience de lui-même ; c'était la dernière phase de sa longue enfance. Sandras nous mène directement à Lesage, Marivaux et Prévost.

Je sais que Gil Blas de Santillane, que Jacob et Marianne, que l'Homme de qualité ou Cleveland même, quoiqu'il se dise fils naturel de Cromwel, ne sont plus personnages de l'histoire. Ils sont la création du génie ;

en eux s'exprime une vérité plus large et plus durable que celle de l'histoire ; en eux se résume la vie commune. Leurs Mémoires sont un vaste tableau de mœurs ou une ample tragédie bourgeoise, et les faits historiques qui s'y peuvent mêler n'y sont plus que des éléments de l'analyse morale ou des éléments de l'action. Encore est-ce bien leurs Mémoires que nous sommes censés lire : la forme autobiographique du récit, que Sandras avait tant de fois employée, est celle qui jusqu'à Richardson et Rousseau s'est imposée aux romanciers.

Comme lui, Lesage rédige le journal d'une vie entière ; et qu'est-ce après tout que son héros, sinon la géniale synthèse de ceux de Sandras ? L'adolescence de Gil Blas enrôlé dans une troupe de voleurs diffère-t-elle beaucoup de celle de Rochefort que des bohémiens associaient à leurs rapines ? Sa liaison avec une comédienne qui lui assure le vivre et le couvert, n'est-ce point celle de d'Artagnan avec la logeuse qui s'endettait pour lui ? Le rôle qu'il joue près du duc de Lerme et d'Olivarès n'est-il point celui que Bouy, Rochefort, d'Artagnan jouaient près de Richelieu ou de Mazarin ? « Cherche une bonne affaire », disait Mazarin à d'Artagnan en lui refusant une pension, et cela voulait dire : « Apprends à tirer parti de ta situation auprès de moi, reçois les solliciteurs, et prometsleur tes services s'ils y mettent le prix. » Le duc de Lerme ne paie pas autrement son secrétaire. Avant que Gil Blas et ses dignes amis eussent l'idée de se déguiser, pour rançonner des filles ou des marchands, en archers de la Sainte-Hermandad ou en commissaires du Saint-Office, des filous vêtus en exempts de police avaient escroqué 20000 écus au

père de Rochefort. Et si Gil Blas nous fait voir à lui seul dix fois plus de pays que Bouy, Rochefort et d'Artagnan ensemble, il n'en est pas moins vrai que leurs Mémoires étaient déjà une sorte de voyage à travers la société moderne.

Aucun des critiques qui se sont occupés de Marivaux ne semble s'être aperçu que les *Mémoires de M. de Bouy* lui ont fourni le début de la *Vie de Marianne* On se souvient de ce début : des bandits ont attaqué un « carrosse de voiture » qui allait à Bordeaux et ont tué tous ceux qu'il portait, à l'exception d'un chanoine qui a pu s'enfuir et d'une petite fille en bas âge. Le curé du plus proche village la recueille, consulte le registre des voyageurs afin de savoir qui elle est, constate que ses parents s'y étaient fait inscrire sous un faux nom, et se décide à l'élever, aidé dans sa tâche par une sœur presque aussi vieille que lui. Au bout de quelques années, il meurt; sa sœur, qui ne lui survit guère, confie Marianne à un bon religieux, et celui-ci la recommande de son côté à M. de Climal qui la place chez une lingère.

« Ma mère, raconte M. de Bouy, s'en venant à Paris dans le carrosse de Bordeaux avec une femme de chambre, rencontra des voleurs entre Linas et Antoni, deux villages qui sont sur la route de cette capitale et qui n'en sont éloignés que de quatre ou cinq lieues. Elle n'était pas toute seule dans la voiture, et ces voleurs ne se contentant pas de voler tous ceux qui y étaient, ils les tuèrent tous... excepté ma mère et un Bénéficier qui était un grand homme de bien... Lorsque cet accident arriva, ma mère était grosse de moi de sept mois... Le Bénéficier était bien plus sensible à l'état où il la voyait qu'au vol qui lui avait été fait à lui-même... L'ayant donc fait mettre à Antoni dans la meilleure hôtellerie, il envoya chercher du secours... Le mal

d'enfant la prit, et m'ayant mis au monde avec des douleurs qu'on ne saurait exprimer, elle rendit l'esprit un moment après. Le Bénéficier, qui était un véritable homme de bien, après avoir ainsi pris tant de soin de ma mère, en prit encore tout autant de moi que si j'eusse été son propre enfant; après qu'il m'eut fait chercher une nourrice et qu'il s'en fut trouvé une à Longjumeau, village tout proche d'Antoni, il me remit entre ses mains. Il ne savait cependant qui j'étais, et comme c'était un homme absorbé en Dieu, il ne s'était pas mis en peine, en chemin, de s'informer ni qui était ma mère, ni qui étaient les autres personnes qui étaient avec elle dans le carrosse. Par malheur encore pour moi, il se trouva que le livre que portait le cocher et qui faisait mention des personnes qui étaient dans sa voiture, avait été pris par les voleurs... Ainsi, comme le cocher avait été tué avec tous ceux qu'il menait, excepté ma mère et le Bénéficier, cet homme si charitable ne put jamais apprendre quel était son nom... Il écrivit non seulement à Bordeaux pour s'informer du nom et de la qualité de la dame... mais il fit encore lui-même un voyage sur les lieux pour tâcher de découvrir ce qu'il était curieux de savoir... Il n'en put jamais venir à bout.. »

J'abrège : le Bénéficier fait élever l'enfant et à son lit de mort le lègue à un autre ecclésiastique qui le met en apprentissage chez un charpentier.

Il semble que le continuateur de Marivaux se soit aussi reporté, avant d'écrire les derniers livres de la *Vie de Marianne*, à l'ouvrage dont Marivaux s'était souvenu: au dénouement, la petite lingère se trouve être la fille d'un grand seigneur étranger, de même que la femme de chambre qu'avait épousée Bouy se trouve être la fille d'un président.

Les œuvres de l'abbé Prévost portent des traces encore plus visibles de l'influence que Sandras a exercée sur lui. Plus d'un exemplaire du *Rochefort* ou du *d'Artagnan*, si bien faits pour plaire à des soldats,

devait traîner sous la tente et dans la tranchée quand Prévost s'échappa de chez les Jésuites pour s'enrôler. Comment ne pas songer à Sandras en lisant les *Mémoires d'un homme de qualité*, *Cleveland*, le *Doyen de Killerine* ou les *Mémoires de M. de Montcal ?* Des hommes dont la vie appartient en majeure partie à la seconde moitié du XVIIe siècle s'y confessent à nous. Les uns se sont trouvés en présence des écrivains célèbres, de Racine, de Boileau, de Molière ; d'autres ont approché d'Henriette d'Angleterre et assisté à son agonie que d'Artagnan avait déjà décrite ; d'autres ont été, comme lui, témoins de la révolution d'Angleterre, et ont combattu sous le drapeau des Stuarts. Ils ont ferraillé, couru le monde, et s'il arrive assez communément que leur vie orageuse s'achève dans un cloître, Rochefort vieilli les y avait précédés. Tel cas de pathologie passionnelle que Sandras a noté et que j'ai cité se retrouve dans les *Contes, aventures et faits singuliers* de Prévost. Telle histoire de spectre ou de revenant qui est du premier pourrait être du second ; celle-ci, par exemple. Le marquis de Rambouillet et le marquis de Préci, jeunes tous deux, tous deux libertins, ont échangé en riant une promesse : il est convenu que celui qui mourra le premier viendra donner au survivant des nouvelles de l'autre monde. Ils se séparent, et le marquis de Rambouillet rejoint l'armée. Préci, que la maladie retenait à Paris, le voit un matin entrer dans sa chambre, très pâle ; il étend les mains, rencontre le vide ; il n'a devant lui qu'un fantôme qui murmure : « Tout ce qu'on dit de l'autre monde est vrai : tu mourras bientôt ; prépare-toi. » Peu de jours après, Préci apprend qu'en effet son ami est mort, et presque aussitôt il est tué lui-même au combat de la porte

Saint-Antoine. Que de pages de *Cleveland* il y aurait à rapprocher de cette page des *Mémoires de Rochefort !* Et, d'autre part, qu'on lise dans ceux de Bouy l'épisode intercalaire de la jeune Grecque, qui, trahie par son fiancé, le tue, s'enfuit en Italie, y est victime d'une seconde trahison et cherche une seconde fois vengeance le fer à la main : on croira lire le sommaire d'un de ces drames d'amour qui chez Prévost dégénèrent si souvent en effroyables tueries.

La gloire de Lesage, de Marivaux, de Prévost n'a rien à perdre à de tels rapprochements. Des matériaux que Sandras avait commencé à réunir, qu'il n'avait ni triés ni dégrossis, ils ont créé une œuvre d'art et une forme d'art nouvelle. Mais il serait injuste d'oublier ce qu'ils lui doivent, et peut-être n'ai-je même pas dit tout ce qu'ils lui doivent. Ses pseudo-Mémoires, destinés à suppléer à l'insuffisance des historiens et aussi au manque de journaux, ont contribué à la vogue des Mémoires authentiques, *Mémoires* de Retz, de Guy Joly, de Gourville, de l'abbé de Choisy, du marquis de La Fare, de Mlle de Montpensier, de Mme de Motteville, de Mme de La Fayette, etc., qui ont paru coup sur coup et en si grand nombre au lendemain de sa mort. Il s'en est formé toute une bibliothèque dans le premier tiers du XVIIIe siècle ; et il est devenu d'autant plus facile au roman de délimiter son domaine propre que la littérature historique avait désormais le sien.

En résumé, dans l'histoire du roman le nom de Sandras domine la période qui s'étend de la *Princesse de Clèves* à *Gil Blas*. Quelle que soit la valeur des idées contenues dans le *Télémaque* et quel qu'en ait été le retentissement, le poème mythologique de Fénelon, loin d'acheminer le roman à son but, eût achevé plu-

tôt de l'égarer. Un pauvre diable de gazetier l'a ramené et poussé dans la bonne voie. Ce qui va sortir du *Télémaque*, ce sont des écrits philosophiques dont la portée est parfois considérable, mais qui présentent encore et à dessein, chez Montesquieu et Voltaire aussi bien que chez l'abbé Terrasson et le chevalier Ramsay, tous les caractères de la fiction. Ce qui va naître des *Mémoires* de d'Artagnan ou de Rochefort, c'est le roman moderne de plus en plus soucieux d'imiter la vie et de nous en donner l'illusion. Nous verrons les deux courants se développer d'abord parallèlement, puis se rejoindre et se fondre dans la *Nouvelle Héloïse.*

CHAPITRE II

LESAGE.

Ce que Lesage a voulu faire dans ses romans, il l'a dit avec netteté dans ses préfaces.

Il écrivait, en publiant le texte définitif du *Diable boiteux :* « Pour le rendre plus digne de revoir le jour après dix-neuf années, il a fallu le retoucher et le remettre pour ainsi dire à la mode. Quoique le monde soit toujours le même, il s'y fait une succession continuelle d'originaux qui semble y apporter quelque changement... Pour moi, qui borne mon ambition à égayer pendant quelques heures mes lecteurs, je me contente de leur offrir en petit un *tableau des mœurs du siècle* ».

L'*Allégorie* qui précède l'*Histoire de Gil Blas* n'est pas moins explicite. Deux écoliers qui allaient de Peñafiel à Salamanque, lisent sur une pierre, au bord du chemin, l'énigmatique inscription : « Ici est enfermée l'âme du licencié Pierre Garcias ». Le plus jeune éclate de rire : « Une âme enfermée !... » et il s'en va ; l'autre, plus réfléchi, creuse autour de la pierre avec son couteau et trouve une bourse de cuir gonflée de ducats : « Qui que tu sois, ami lecteur, conclut Gil Blas, tu vas ressembler à l'un de ces deux écoliers. Si tu lis mes aventures sans prendre garde aux *instructions morales*

qu'elles renferment, tu ne tireras aucun fruit de cet ouvrage ; mais si tu le lis avec attention, tu y trouveras, suivant le précepte d'Horace, l'utile mêlé avec l'agréable ».

Tout ceci est fort clair : la prétention de Lesage est d'être dans le roman, dans un genre qui semblait abandonné aux bas bleus et aux forbans de lettres, un peintre de mœurs et un moraliste.

La forme qu'il a donnée à ses deux principaux romans servait à merveille son dessein. Il a emprunté à un Espagnol, à Luis Velez de Guevara, le titre et l'idée du *Diable boiteux* imprimé pour la première fois en 1707. Certain soir d'octobre, un écolier d'Alcala, don Cléophas Leandro Zambullo, tombé dans un guet-apens et réduit à fuir sur les toits la poursuite de quatre spadassins, aperçoit une mansarde ouverte et s'y réfugie tout essoufflé. A peine y est-il qu'il entend près de lui un profond soupir, puis un autre ; il regarde et ne voit personne : qui donc est là? C'est un démon, le démon des plaisirs et des modes nouvelles, Asmodée surnommé le Diable boiteux ; un magicien l'a emprisonné dans une fiole. Que Zambullo brise la fiole et le délivre : Asmodée lui prouvera sa reconnaissance en l'instruisant de tout ce qui se passe dans le monde. Marché conclu; Asmodée est libre, il emporte dans les airs Zambullo accroché à son manteau et va se poser sur la tour de San Salvador. « Or çà, reprit le démon, vous ne savez pas pourquoi je vous amène ici?... Je vais par mon pouvoir diabolique enlever les toits des maisons, et malgré les ténèbres de la nuit le dedans va s'ouvrir à vos yeux. — A ces mots, il ne fit simplement qu'étendre le bras droit, et aussitôt tous les toits disparurent. Alors l'écolier vit comme en plein midi l'intérieur des maisons, de même,

dit Luis Velez de Guevara, qu'on voit le dedans d'un pâté dont on vient d'ôter la croûte ». Toute existence humaine livre à Zambullo son secret. Asmodée enlève pour lui le toit du riche et celui du pauvre, du grand seigneur et du bourgeois ; il lui fait visiter le palais et la prison, le grenier du poète et l'hôpital des fous. Il lui explique ce qu'il lui montre, lui dévoile les plus intimes pensées de chacun, et ce n'est qu'après avoir exploré de la sorte toute la ville qu'il rentre dans la fiole enchantée.

Le cadre est vaste ; celui de *Gil Blas* l'est bien davantage. Seul à dix-sept ans sur la grande route qui mène à l'Université de Salamanque et plus propre à subir qu'à faire sa destinée, tour à tour valet d'un bandit, d'un petit maître, d'une comédienne, d'un médecin, favori d'un prélat, secrétaire de deux ministres, pauvre le matin et attablé avec des gueux, riche le soir et paradant parmi les gens de cour, Gil Blas nous promène à travers toutes les conditions sociales, et il ne s'agit plus seulement d'un coup d'œil jeté en hâte avec Asmodée, mais de longues stations dans chacun des milieux où nous sommes introduits.

Pénétrons plus avant, et d'abord nous allons rencontrer une foule d'allusions et de portraits où, malgré les protestations de Lesage et ses *Avis au lecteur*, ses lecteurs se reconnaissaient et avaient toute raison de se reconnaître. Ils s'y reconnaissaient si bien que le succès du *Diable boiteux*, de même nature que celui des *Caractères*, l'égala presque. Boileau tirait les oreilles à son petit laquais qu'il avait surpris, le plumeau sous le bras, en train de feuilleter le volume, et de jeunes fous s'en disputaient les exemplaires l'épée à la main dans la boutique de Barbin. Les éditions se mul-

tiplièrent en l'espace de quelques mois, et dès la fin de l'année Dancourt faisait jouer deux comédies dont le sujet était pris dans le roman de Lesage.

Il n'y a pas à s'y tromper : seuls les ouvrages qui sont tout pétris d'actualité, réussissent ainsi et en un instant. Ce souci de l'actualité, comment ne pas l'apercevoir dans une œuvre que l'auteur n'a fait réimprimer dix-neuf ans plus tard qu'après l'avoir remise « à la mode » et y avoir substitué les anecdotes du jour à celles de la veille ? Aujourd'hui même, il reste possible de nommer la plupart des gens qu'il visait ; et l'auteur d'une récente thèse de doctorat sur *Lesage romancier* s'y est employé. Asmodée nous présente un vieux garçon prompt à dépenser son argent et capable de tout pour s'en procurer : « Il y a quinze jours que sa blanchisseuse, à qui il devait trente pistoles, vint les lui demander, en disant qu'elle en avait besoin pour se marier à un valet de chambre qui la recherchait. — Tu as donc d'autre argent, lui dit-il ; car où diable est le valet de chambre qui voudra devenir ton mari pour trente pistoles? — Hé ! mais, répondit-elle, j'ai encore outre cela deux cents ducats. — Deux cents ducats, répliqua-t-il avec émotion, malepeste ! Tu n'as qu'à me les donner à moi, je t'épouse, et nous voilà quitte à quitte. — Il fut pris au mot, et sa blanchisseuse est devenue sa femme ». Nous savons le nom de ce vieux garçon-là : « Dufresny le poète, raconte l'abbé Voisenon, ne pouvant payer sa blanchisseuse, l'épousa : ce qui le mit en linge blanc ». Rien ne serait plus aisé que de citer d'autres exemples et de détacher du *Diable boiteux* des paragraphes qui concernent soit Mme de Lambert, soit l'acteur Baron, soit le lieutenant général de police Voyer d'Argenson.

Pareille enquête appliquée à *Gil Blas* serait encore plus fructueuse. Voltaire s'y reconnut dans l'auteur dramatique Triaquero et en garda éternellement rancune à Lesage. Les plus fameux comédiens d'alors y ont tous leur médaillon. Le docteur Sangrado, dont toute la science consiste à saigner ses malades et à les noyer d'eau claire, ressemble à s'y méprendre au docteur Hecquet, auteur du traité sur les *Vertus de l'eau commune* et de l'*Explication physique et mécanique des effets de la saignée et de la boisson dans la cure des maladies.* « Il ne m'a servi de rien, soupire Sangrado, de publier un livre contre les brigandages de la médecine. » Le *Brigandage de la médecine* est le titre d'une autre brochure d'Hecquet, lequel reparaît un peu plus loin sous le nom d'Oquetos, en même temps que son adversaire habituel, le docteur Andry, fait son entrée sous le nom d'Andros.

Je m'arrête, sans insister même sur l'évidente et proche parenté qui unit Gil Blas au cardinal Dubois et à Henriau, à cet Henriau que Saint-Simon qualifiait de « valet à tout faire » et dont un beau jour on fit un évêque. Je n'en finirais pas de rappeler tout ce qu'il y a d'indiscrètes et piquantes personnalités, de traits de mœurs ou d'immoralité authentiques dans *Gil Blas ;* et peut-être serait-ce assez mal louer Lesage que de s'y attarder trop longtemps.

Malgré l'abondance et l'exactitude de son information, il avait le droit de réclamer contre ceux qui ne voulaient voir dans le *Diable boiteux* et dans *Gil Blas* que des romans à clé, que des œuvres frappées à l'effigie d'une génération et condamnées à périr avec elle. Comme ceux de Molière et de La Bruyère, quoique à un moindre degré, ses portraits ont une vérité générale

et durable ; le détail d'actualité prend sous sa plume la valeur d'un document sur la vie, et de là vient que son *Gil Blas*, en marge duquel ses premiers lecteurs s'amusaient à inscrire des noms propres, continue à nous plaire alors que ces noms ne nous disent plus à peu près rien. Le modèle a disparu, et cependant le portrait demeure, car de tels portraits ressemblent toujours à quelqu'un.

Laissons là Oquetos, Andros et Sangrado : il est entendu qu'il n'y a plus d'ignorants ni de charlatans parmi les médecins et qu'il ne leur arrive plus jamais de tuer leurs malades. Oublions le duc de Lerme, Olivarès et leurs secrétaires, les trafics qui se faisaient dans l'antichambre et au besoin dans le cabinet du ministre, les titres et les emplois vendus à beaux ducats comptants, les brevets de pension accordés à la requête d'une demoiselle à laquelle un sous-employé de ministère veut du bien : il va de soi que c'est de l'histoire ancienne, et que les mœurs ministérielles dépeintes dans *Gil Blas* n'ont rien de commun avec celles de notre temps. Contentons-nous d'écouter ce que Lesage nous dit des acteurs et des auteurs.

Quelqu'un vient d'entrer dans le salon d'Arsénie :

« Il appuyait sur toutes les syllabes et prononçait ses paroles d'un ton emphatique, avec des gestes et des yeux accommodés au sujet. J'eus la curiosité de demander à Laure ce que c'était que ce cavalier. Je te pardonne, me dit-elle, ce mouvement curieux : il est impossible de voir et d'entendre pour la première fois le seigneur Carlos Alonso de la Ventoleria sans avoir l'envie qui te presse ; je vais te le peindre au naturel. Premièrement, c'est un homme qui a été comédien... As-tu remarqué ses cheveux noirs ? Ils sont teints aussi bien que ses sourcils et sa moustache. Il est plus vieux que Saturne ; cependant, comme au temps de

sa naissance ses parents ont négligé de faire inscrire son nom sur les registres de sa paroisse, il profite de leur négligence et se dit plus jeune qu'il n'est de vingt bonnes années pour le moins. D'ailleurs, c'est le personnage d'Espagne le plus rempli de lui-même... Je l'entends quelquefois déclamer ici, et je lui trouve, entre autres défauts, une prononciation très affectée avec une voix tremblante qui donne un air antique et ridicule à sa déclamation. »

Le seigneur Carlos Alonso de la Ventoleria s'appelait, au temps de Lesage, Michel Baron ; mais n'est-ce pas lui qui dans la littérature du XIXe siècle s'est appelé Delobelle, et dans la réalité d'aujourd'hui serait-on très en peine de lui trouver un nom?

« Notre petit laquais vint dire tout haut à ma maîtresse: Madame, un homme en linge sale, crotté jusqu'à l'échine, et qui, sauf votre respect, a tout l'air d'un poète, demande à vous parler. — Qu'on le fasse monter, répondit Arsénie. Ne bougeons, messieurs; c'est un auteur. — Effectivement, c'en était un dont on avait accepté une tragédie, et qui apportait un rôle à ma maîtresse. Il s'appelait Pedro de Moya. Il fit en entrant cinq ou six profondes révérences à la compagnie qui ne se leva ni même ne le salua point... Il s'avança dans la chambre d'un air tremblant et embarrassé. Il laissa tomber ses gants et son chapeau. Il les ramassa, s'approcha de ma maîtresse, et lui présentant un papier plus respectueusement qu'un plaideur ne présente un placet à un juge: Madame, lui dit-il, agréez de grâce le rôle que je prends la liberté de vous offrir. — Elle le reçut d'une manière froide et méprisante, et ne daigna pas même répondre au compliment... Ces historiens mettaient les auteurs au-dessous d'eux, et certes ils ne pouvaient les mépriser davantage. »

Depuis l'époque de Lesage, l'homme de lettres a redressé son échine jadis humiliée et crottée. Mais, pour ignorer que nos gens de théâtre n'ont rien perdu de

leur morgue et de leurs grands airs, il faudrait n'avoir lu aucune des pages irritées ou railleuses dans lesquelles les plus illustres écrivains de notre siècle ont raconté leurs années de jeunesse, leurs débuts, leurs démarches auprès de l'actrice en vogue ou du sociétaire à part entière, les affronts essuyés à la lecture du manuscrit et au cours des répétitions...

Ou bien évoquerai-je monseigneur l'archevêque de Grenade et sa brouille avec Gil Blas ? Gil Blas avait conquis ses bonnes grâces en feignant d'admirer ses pieuses homélies ; monseigneur lui trouvait « du goût et du sentiment » : Va, mon ami, lui disait-il, tu n'as pas, je t'assure, l'oreille béotienne ; et pour lui marquer sa confiance, il lui avait recommandé, sitôt que sa plume « sentirait la vieillesse » et qu'il commencerait à baisser, de l'en avertir. Ce jour-là vient vite, et Gil Blas s'acquitte de sa mission : « N'en parlons plus, mon enfant, interrompt l'archevêque. Vous êtes encore trop jeune pour démêler le vrai du faux. Apprenez que je n'ai jamais composé de meilleure homélie que celle qui a le malheur de n'avoir pas votre approbation... Allez, poursuivit-il en me poussant par les épaules hors de son cabinet... Adieu, monsieur Gil Blas, je vous souhaite toutes sortes de prospérités avec un peu plus de goût. »

Le *Mercure* de juin 1724 se faisait fort de reconnaître l'archevêque de Grenade dans le clergé de France. Pourquoi l'y chercher ? N'est-elle pas vieille comme le monde et ne durera-t-elle pas autant que lui, la vanité d'auteur ? Et ne savons-nous pas qu'Oronte, qui demandait à Alceste de lui « parler sans feinte », se fâche dès que l'homme aux rubans verts fait mine de critiquer son sonnet ?

Je rappelle à dessein la scène du *Misanthrope* qui correspond à cette page de *Gil Blas*. Tout n'est pas neuf, en effet, et il s'en faut, dans les thèmes que traite Lesage. Le savetier, dans le *Diable boiteux*, à qui son fils revenu des Indes avec une grosse fortune a fait cadeau de 300 pistoles et qui les lui rapporte le lendemain en s'écriant : « Je meurs d'ennui depuis que je ne travaille plus », n'est-ce point le savetier de La Fontaine ? Le bourgeois qui se ruine dans *Gil Blas* à régaler des marquises, n'est-ce point M. Jourdain ? De tant de plaisanteries sur les médecins qui mettent en deuil des cités entières, ou sur les poètes qui, après s'être réciproquement encensés, en viennent à s'injurier et à se prendre aux cheveux, il en est qui datent de Molière et de Boileau, à moins que ce ne soit de Sorel et de Regnier, ou même d'Horace et de Juvénal. Le lettré, l'homme qui a lu beaucoup et plus peut-être que vécu, se trahit fréquemment chez Lesage.

Mais si vieux que fût le thème, Lesage était par lui-même assez observateur pour le renouveler et le rajeunir, et par exemple les petits-maîtres qu'il nous présente, pour être les neveux d'Acaste et de Clitandre, n'en diffèrent pas moins de leurs oncles ; ses précieux ne sont plus ceux qui fréquentaient chez Mme de Rambouillet ou chez Mlle de Scudéry : ils viennent du salon de Mme de Lambert. Et puis, quelque obligation qu'il ait à ses glorieux devanciers, il a un mérite bien à lui: ce qu'il sait de la vie, il ne le formule pas en maximes abstraites, il le traduit en un dialogue, en une silhouette. Il avait des yeux de peintre, le don d'animer l'abstraction, et chez lui les vérités morales se revêtent d'une forme plastique. Elles revêtent l'apparence de gens qui vont et viennent, qui boivent ou qui mangent,

que nous voyons et entendons. En un mot, un roman de Lesage, c'est quelque chose comme les *Caractères* de La Bruyère en action.

*
* *

Le malheur est qu'avec la substance des *Caractères* c'en est aussi l'esprit qui a passé dans son œuvre.

Lesage est satirique à toute heure et partout, qu'il écrive *Turcaret* ou *Gil Blas ;* il l'est jusque dans le cimetière où Asmodée commente ironiquement chaque épitaphe. C'est, nous dit-on, qu'il était originaire de Bretagne; et de son cas on rapproche celui de son compatriote Renan qui n'a jamais exprimé ses pensées les plus hautes, les plus graves, qu'avec une pointe de malice, *cum grano salis*. Mais on allègue aussi l'origine bretonne de Chateaubriand lorsqu'il s'agit d'expliquer son mélancolique génie de poète, et la même cause se trouve ainsi produire des effets bien différents. Dans la conduite de Lesage, dans son indépendance d'allures dont les frasques sont célèbres, oui, il me semble bien reconnaître un Breton : dans son œuvre, je ne suis pas sûr qu'il n'ait pas tout autant et plus l'air d'un Champenois ou d'un Tourangeau. Il est un peu vain de demander à un extrait de naissance l'explication de ce qui est le don de nature. Contentons-nous de noter certaines circonstances de sa vie qui ont favorisé en lui le développement de l'humeur native. Il était pauvre, il était un homme du tiers-état, et cela en un temps où l'argent se faisait aussi insolent que l'orgueil nobiliaire. Il vivait assez à l'écart et d'autant plus volontiers qu'il était un peu sourd ; il ne frayait guère qu'avec des gens de lettres et des bourgeois tels que lui, qu'il rencontrait

le soir au café, des mécontents eux aussi, eux aussi irrités contre les financiers et les grands seigneurs, eux aussi disposés à ne voir en eux que des fripons ou des débauchés. Qu'il y ait quelque naïveté en de tels mépris ainsi généralisés, on s'en doute ; n'importe, c'est dans les cafés du XVIIIe siècle que le tiers état a tenu séance jusqu'à la convocation des Etats généraux ; et parmi les chuchotements, parmi les lazzi, à écouter ou à colporter le récit des scandales de la cour, des soupers du Régent, des abus du pouvoir ou des pirateries de la haute finance, celui qui signait si fièrement : *Lesage, bourgeois de Paris*, a bien pu échauffer et fouetter sa bile. De plus, il était le traducteur en titre des romanciers espagnols qui ont raconté les exploits des *picaros* ou voleurs de Madrid; et la pratique du roman picaresque, d'*Estébanille Gonzalès* ou de *Guzman d'Alfarache*, n'est point pour donner une flatteuse idée de l'homme et de la société. Enfin, il a passé vingt-six ans de sa vie à défrayer le Théâtre forain de prologues, opéras comiques, pièces en jargon ou par écriteau, œuvres de circonstance, toutes destinées à railler quelqu'un ou à parodier quelque chose.

Ne soyons donc pas surpris si ses romans sont un inventaire de la bêtise et de la méchanceté humaines, et si, à quelque endroit qu'on les ouvre, on y sent la même saveur un peu âpre. Il y passe en revue toutes les professions, et c'est pour n'en épargner aucune, quoiqu'il éprouve un particulier plaisir à dauber sur les médecins, qui ne lui ont pas rendu la santé, et sur les comédiens, dont il a eu personnellement à se plaindre. Que s'il a trop maltraité ces derniers, le destin plus ironique que lui-même l'en a suffisamment puni en faisant de son fils aîné un acteur du Théâtre français et de son

troisième fils un acteur de la Foire. Depuis les rois et les prélats jusqu'aux muletiers et aux tripotières, avec lui chacun a son tour. Cesse-t-il d'attaquer telle ou telle classe, il se plaît à montrer la nature même de l'homme en son fond éternel de faiblesse et d'égoïsme, à souligner ses infirmités, à étaler ses misères, à rappeler... comment dirai-je cela ? les humiliantes sujétions du corps et tout ce qui enlaidit ou rend grotesque notre pauvre effigie. Comme apparaît ici, jusque chez ce disciple des classiques tout pénétré de leurs leçons, l'instinctive réaction contre les bienséances et la belle tenue du grand siècle ! Voici le cynisme, voici la polissonnerie : le XVIIIe siècle est né. Quand Gil Blas ne se moque pas de ses maîtres, il se moque de lui-même, ce qui est encore une façon de faire en sa personne la satire de l'humanité : tel est bien le sens de la phrase sur laquelle se terminent ses Mémoires, et où il se peint à son foyer, entre sa femme et les enfants dont il « se croit le père » ; tel était bien le sens des premiers chapitres dans lesquels il contait les déboires de sa jeunesse naïve et se peignait à l'âge où l'on est à la merci d'autrui, c'est-à-dire, selon Lesage, voué au rôle de dupe.

Satirique, Lesage l'est et d'exquise manière dans les moindres détails de son style, s'il est vrai que l'ironie est la forme la plus distinguée de la satire. Le ciel me garde de médire de ce style-là, de cette verve encore moliéresque, de cette impertinence déjà voltairienne ! Quel feu roulant d'épigrammes dans le *Diable boiteux*, ou plutôt qu'est-ce que le *Diable boiteux*, sinon un recueil d'épigrammes ? Asmodée espère que le magicien ne s'apercevra pas de sa fuite : « Je suis dans son laboratoire comme un livre de droit dans la bibliothèque

d'un financier ». Tel vieux contador fort riche et devenu dévot « a déjà obtenu la permission de fonder un couvent ; mais il n'y veut mettre que des religieux qui soient tout ensemble chastes, sobres et d'une extrême humilité. Il est fort embarrassé sur le choix ». — « Derrière ce captif qui vous paraît de si bonne mine, dit encore Asmodée, il y en a un autre qui ressemble comme deux gouttes d'eau à un vieux singe ; c'est un petit médecin aragonais ; il n'a pas été quinze jours à Alger. Dès que les Turcs ont su de quelle profession il était, ils n'ont pas voulu le garder parmi eux ; ils ont mieux aimé le remettre sans rançon aux pères de la Merci, qui ne l'auraient assurément pas racheté et qui ne l'ont ramené qu'à regret en Espagne. »

Se souvient-on d'un mot de Rivarol dans son *Petit Dictionnaire des grands hommes de la Révolution*, d'un mot sur M. Blin qui était médecin à Nantes avant d'être député aux Etats généraux : « Son patriotisme a tellement ébloui ses compatriotes qu'ils ont encore mieux aimé être ses commettants que ses malades ». C'est le même style, style plein de charmantes perfidies et qui est celui de tous les maîtres railleurs. Lesage n'en a pas employé d'autre dans *Gil Blas*, et il l'y a employé dès les toutes premières lignes : « C'était peut-être (car je n'avance pas cela comme un fait certain) le chanoine du chapitre le plus ignorant... C'était un ecclésiastique qui ne songeait qu'à bien vivre, c'est-à-dire qu'à faire bonne chère »....

*
* *

Qu'il se nomme Montesquieu, Voltaire ou Lesage, celui qui est satirique à ce point ne saurait être un romancier tout à fait supérieur.

Certes, une philosophie amère ou moqueuse, un jugement méprisant ou douloureux sur la vie et la société peut se dégager d'un très beau roman; Prévost, Mme Sand, Stendhal, Balzac, Flaubert, Maupassant, Tolstoï, et disons d'un mot, tous les romanciers de génie sont là pour nous en avertir. Mais avant de nous mener et afin de nous mener à ces conclusions qu'ils nous laissent le soin de formuler, ils nous ont présenté un drame qui semblait un drame vrai : ils ont déroulé sous nos yeux des destinées qui, différentes ou toutes proches des nôtres, nous paraissaient aussi réelles que les nôtres. Je me plains que Lesage ne nous apporte point l'œuvre illusionnante, l'œuvre de bonne foi que le roman doit être ou paraître.

On dirait même qu'il met une sorte de coquetterie à nous rendre l'illusion impossible. Il nous informe en 1726 qu'il a augmenté le *Diable boiteux* « d'un volume que les sottises humaines lui ont aisément fourni ». Il est le premier à signaler en 1735, dans une note de *Gil Blas*, un anachronisme qu'il y a laissé échapper. Jamais l'auteur ne s'est moins appliqué à se cacher. Pour lui la satire morale compte seule et fait le prix du travail ; le reste, l'agréable histoire dans laquelle elle s'enveloppe, ne sert qu'à faire passer la pilule. Pour lui le roman n'est pas le but, mais seulement le moyen.

Aussi, sans parler du *Diable boiteux* qui nous jette en pleine féerie, voyez comme est faite l'*Histoire de Gil Blas*. Elle est faite de récits d'aventures selon l'ancienne formule, avec rencontres de corsaires, déguisements, coïncidences imprévues, de récits d'aventures qui alternent avec des scènes de comédie. Que de scénarios elle renferme qui, développés et poussés, formeraient

une pièce de Marivaux ou de Lesage lui-même ! Au livre V, l'histoire de don Raphaël essayant de passer auprès du seigneur de Moyadas pour le gendre que celui-ci attend sans le connaître encore de vue, n'est-ce pas la donnée de *Crispin rival de son maître ?* Au livre III, quand Gil Blas, revêtu des habits de son maître et jouant l'homme de qualité, découvre que la noble veuve dont il a fait la conquête est de son côté une soubrette parée des falbalas de sa maîtresse, n'est-ce pas une première esquisse du *Jeu de l'amour et du hasard ?* Lesage a peine à employer d'autres procédés que ceux de l'auteur comique. Il en était un, de tempérament et de métier ; dans la seule période de sa vie qui s'étend de 1715 à 1724, en neuf ans, il a produit avec l'aide d'obscurs collaborateurs quarante-huit pièces pour le Théâtre forain ; et on ne vit pas impunément dans l'atmosphère factice du théâtre. Comme ceux de la comédie, les héros de *Gil Blas* sont moins des individus, des êtres ondoyants et changeants, des créatures vivantes que des ridicules ou des vices personnifiés. L'ouvrage abonde, et M. Brunetière en a fait la remarque, en mots d'auteur, en morceaux de bravoure, en a-parté et en conversations qui pourraient être transportés tels quels à la scène ; le comédien n'aurait qu'à reproduire les attitudes et les gestes qui sont indiqués dans le texte. Mais une histoire où l'on parle, où l'on marche, où l'on gesticule comme sur les planches, n'est point cette fidèle image de la vie que nous attendons du roman.

Qu'il est fragile, le lien qui rattache les uns aux autres tant de portraits et d'épisodes ! Publiée en trois fois, six livres en 1715, trois en 1724, trois en 1735, on aura beau répéter que l'*Histoire de Gil Blas* se développe « selon le cours naturel d'une vie humaine » : je

demande où en est l'unité. La composition n'y est guère plus forte que dans les petits écrits de Lesage, *Mélanges amusants*, *Valise trouvée*, où l'intrigue n'est qu'un prétexte à faire défiler devant nous maintes scènes ou maintes silhouettes comiques. L'*Histoire de Gil Blas* semblait achevée à la fin du livre VI, quand Gil Blas devient l'intendant de don Alphonse ; elle avait de nouveau semblé prendre fin avec le livre IX où nous le voyions retiré dans ses terres ; la dernière partie, qui nous le montre au service d'Olivarès, est le recommencement des huitième et neuvième livres où il était employé près du duc de Lerme, et le récit n'a pas plus de raisons de s'arrêter alors, après son second mariage, qu'il n'en avait eu de continuer après le premier. Le public de 1735 s'en est bien aperçu et a fait un assez froid accueil aux trois derniers livres qui ne lui apportaient rien de très nouveau.

Ce n'est pas la vie, ce n'est pas la secrète et impérieuse logique des faits et des passions qui impose à l'*Histoire de Gil Blas* son plan et ses limites. Nous sentons que l'auteur est là, dans la coulisse ; nous l'entendons rire ; nous avons conscience que le désir de rassembler dans son livre toutes ou presque toutes les variétés de la sottise et de la friponnerie l'a seul guidé dans sa marche, amenant tel chapitre après tel autre. Dès lors est-il bien utile d'argumenter sur le caractère de Gil Blas et de demander : « Est-il bon ? Est-il méchant ? » A quoi bon les indignations de Paul de Saint-Victor et les attendrissements de Sainte-Beuve, si le lecteur ne croit pas à la réalité du personnage ? Et qu'importe que l'impression du vrai soit dans telle scène prise à part, si elle n'est pas dans l'ensemble de l'œuvre ?

*
* *

Cette invasion de la satire dans le roman a eu un autre résultat qui n'est guère moins fâcheux.

Assurément, Lesage connaissait et goûtait l'Espagne, et elle était assez à la mode chez nous aux premières années du XVIIIe siècle, pour qu'il pût se complaire à peindre les gueux pittoresques et les donneurs de sérénades et les belles amoureuses de Madrid. Mais, bien qu'il y ait çà et là d'agréables et brillants reflets de la vie espagnole dans le *Diable boiteux* et dans *Gil Blas*, on sait de reste qu'il n'y faut point chercher un essai de roman exotique. Si Lesage a tenté pareil essai, ce n'est que dans ses *Aventures du flibustier Beauchêne* (1732) qu'on a tort de ne plus lire et que nous aurons l'occasion d'étudier à part. Sous les capes et les mantilles du *Diable boiteux* et de *Gil Blas* nous n'apercevons que des figures françaises, et partout où le texte dit : Madrid, nos yeux lisent : Paris. En d'autres termes, la réalité est ici masquée et travestie.

En pouvait-il être autrement dans des œuvres où la satire est si hardie pour l'époque, si irrévérencieuse à l'égard de toute puissance, royauté, clergé, noblesse, etc., que même ainsi déguisée on s'étonne presque qu'elle ait passé sans faire scandale et sans provoquer l'expédition d'une lettre de cachet ? Tout est transposé dans *Gil Blas* selon la méthode habituelle au XVIIe siècle, et en ceci comme en beaucoup d'autres choses Lesage reste, au milieu de la Querelle, un « ancien » respectueux de la tradition. Mais en ceci le roman rétrograde par delà les *Mémoires de d'Artagnan* et les *Mémoires de Grammont* jusqu'à la *Clélie*

ou au *Cyrus*, jusqu'aux vieilles œuvres qui représentaient les Français de l'Hôtel de Rambouillet et de la Fronde sous une défroque asiatique ou romaine. Il y a recul et recul regrettable, puisque des romanciers, du reste si inférieurs à Lesage, venaient d'affranchir le genre de la convention à laquelle il le ramène et qui répand je ne sais quelle teinte fausse sur les scènes les plus vraies de *Gil Blas*.

*
* *

Le roman a sans conteste acquis entre ses mains une valeur morale et une qualité littéraire qu'il n'avait pas avant lui ; n'allons pas jusqu'à prétendre qu'il ait atteint avec lui son point de perfection. Il est bien impossible de ne pas goûter ce qu'il y a chez Lesage d'ironie délicate et vengeresse, de maîtrise et d'art dans le maniement de l'ironie ; si, toutefois, on regrette que tant de matériaux pris dans la réalité, tant de traits de mœurs et d'observations forment un tout artificiel, si on lui en veut de ne pas croire à ce qu'il raconte et de nous empêcher d'y croire, si on s'irrite presque d'y trouver tant d'esprit, toujours de l'esprit et rien que de l'esprit, alors qu'on y cherche une âme, est-il démontré qu'on ait tort ? N'est-il pas vrai que nos plus chers romanciers ont manqué de ce qu'on appelle l'esprit, et que pour celui qui est chez Balzac mieux vaudrait cent fois qu'il n'y fût point ? Lesage est un pur Français, et nous ne pouvons ni ne voudrions le désavouer ; son bon sens aiguisé, son inépuisable malice font partie du patrimoine de notre race. Mais qu'il est donc court, ce bon sens « né français », qu'elle est sèche et froide, cette malice, et incapable de créer,

d'atteindre à la vraie invention, si le cœur ne vient pas tout élargir et tout féconder ! Que c'est chose mesquine que le réalisme, s'il ne va pas plus loin que la réalité sensible, s'il n'a nulle ouverture sur l'infini, s'il se borne à noter des faits, et si le sens profond de la vie lui échappe ! Tous les critiques nous disent : « Gil Blas, c'est vous, c'est moi, c'est l'image de l'humanité moyenne ». Eh ! c'est l'humanité, moins ce qu'il y a de poésie et de beauté en toute vie humaine, si humble qu'elle soit, par les passions et la souffrance. La lecture de *Gil Blas* nous aide à comprendre le succès de Prévost à quelques années de là et l'enivrement provoqué par Jean-Jacques : les railleurs ont de tout temps servi à nous rendre plus chers ceux qui aiment et qui croient.

CHAPITRE III

MARIVAUX. — CRÉBILLON FILS.

Avant même que Lesage eût donné au public les *Aventures du flibustier Beauchêne* et la fin de *Gil Blas*, l'abbé Prévost publiait les *Mémoires d'un homme de qualité* et les premiers livres de *Cleveland;* Marivaux, la première partie de la *Vie de Marianne*. Tant d'œuvres importantes se sont produites en un court espace de temps et se pressent autour de l'année 1731, date capitale dans l'histoire du roman français, que le seul moyen de les étudier est de les grouper selon les caractères qu'elles présentent ; et c'est pourquoi de Lesage je passe à Marivaux.

Si les amateurs de chronologie objectaient que l'*Homme de qualité* a commencé à paraître dès 1728, trois ans par conséquent avant *Marianne*, nous leur répondrions que le permis d'imprimer de *Marianne* est aussi daté 1728 ; que Marivaux était de neuf ans l'aîné de Prévost, quoiqu'ils soient morts tous deux la même année ; que Marivaux enfin, de 1712 à 1714, à une époque où Prévost ne prévoyait guère qu'il dût un jour écrire des romans, en avait déjà publié deux qui ne valent pas grand'chose et écrit un troisième qui ne vaut à peu près rien. Mais ces discussions sont passablement

oiseuses et une seule chose importe. Il se peut que dans les livres IX, X et XI de la *Vie de Marianne*, dans le livre III du *Paysan parvenu*, l'influence de Prévost se fasse un peu sentir ; ce qui est incontestable, c'est que dans l'ensemble de son œuvre Marivaux diffère profondément de lui, tandis qu'il continue Lesage.

Il le continue, il ne l'imite pas. Il n'est pas un imitateur. On a dit avec raison qu'il était original jusqu'à l'excès, en homme chez qui l'ignorance égalait le contentement de soi : « Marivaux, plus instruit, eût été certainement moins moderne et, selon toute vraisemblance, moins entièrement original ; mais plus modeste, c'est-à-dire moins convaincu qu'il y avait des chemins tout nouveaux à ouvrir, il en eût certainement moins ouvert (1). » S'il y a donc entre Lesage et lui ce rapport qu'ils font tous les deux du roman un tableau de mœurs, il y a de l'un à l'autre une différence essentielle : du travestissement qui nous gâte *Gil Blas*, du procédé qui consistait à peindre les Français du XVIIIe siècle métamorphosés en Espagnols de 1630, il ne reste pas trace dans la *Vie de Marianne* ni dans le *Paysan parvenu*. Dira-t-on qu'il n'y en a pas trace non plus dans l'*Homme de qualité*, et fera-t-on par suite honneur à l'abbé Prévost de ce progrès accompli sur Lesage ? Non, car ceci chez Prévost est à demi inconscient ; il n'y attache pas grande importance : il a pris le roman au point où l'avait conduit Sandras, et ce qu'il y ajoute c'est moins une peinture détaillée de la vie au XVIIIe siècle qu'autre chose, de plus précieux peut-être, que nous aurons à définir. Marivaux, au contraire, a pleine conscience de son modernisme et de l'intérêt qu'il peut y avoir à être

(1) M. Brunetière, *Etudes critiques*, 3e série.

un moderniste dans le roman. Au milieu du grand débat qui divise alors la société en deux camps et que n'a pu clore la *Lettre à l'Académie*, il prend résolument parti, au rebours de Lesage, contre les « anciens ». A peine est-il besoin de rappeler les écrits de sa jeunesse, ces parodies aussi significatives que regrettables : une *Iliade travestie* (1717), un *Télémaque travesti* qu'il avait eu le bon goût d'enfouir au fond d'un tiroir et qu'il a fait la faute d'en extraire en 1736 pour le publier. Il est avec ceux qui déclarent la guerre au passé et pour qui la tradition n'est que la routine ; son groupe, c'est La Mothe, Mairan, Fontenelle, ce sont les brillants et libres esprits qui peuplent le salon de Mme de Lambert et celui de Mme de Tencin : aimables causeurs qui, le dos à la cheminée, prêchent en souriant la foi nouvelle, premiers apôtres de l'idée de progrès, jacobins à l'eau de rose qui tentent une révolution sur le Parnasse, sans savoir qu'ils en préparent de loin une autre, dans la rue et sur la place publique.

De là l'originalité de Marivaux romancier : il nous offre une étude de la vie moderne, une image de l'humanité contemporaine dans son vrai cadre. Il n'y est pas venu du premier coup, il a tâtonné, et il ne servirait de rien de constater que dans *Pharsamond ou les folies romanesques* (1712) et dans la *Voiture embourbée* (1714), il parodiait les romans de La Calprenède ou de Mlle de Scudéry, puisqu'à la même époque il en composait un autre, *Aventures de *** ou effets surprenants de la sympathie*, qui loin d'en être une dérision est conçu dans le même goût que les leurs. C'est à partir de 1720, c'est dans ses comédies où il a si bien exprimé l'âme féminine de son temps, que sa personnalité s'est dégagée et formée. Dès lors, il avait pris pos-

session de son empire ; et lorsqu'il entreprend la *Vie de Marianne*, puis le *Paysan parvenu*, s'il ne sait peut-être pas au juste où il va, il sait très bien en tout cas qu'il part de l'observation.

On serait même assez tenté de croire qu'en ces deux occasions son dessein était précisément de refaire *Gil Blas* et de façon à en ôter tout élément conventionnel ou suranné, en un mot, de moderniser *Gil Blas*. Au fond son thème est celui de Lesage. Comme Gil Blas, Marianne et le paysan Jacob s'élèvent par degrés de la condition la plus humble ou la plus basse à la fortune et aux honneurs. Comme lui, ils nous racontent leur existence, jugeant les hommes à mesure qu'ils se mêlent à eux et la société à mesure qu'ils en grimpent les étages. Il leur arrive même de faire, eux aussi, de la satire, infiniment plus douce, il est vrai, et plus neuve. Mais au lieu qu'on ne savait avec Gil Blas si on était en France ou en Espagne, dans le réel ou dans le rêve, Marianne et Jacob sont gens qui vivent à Paris dans le premier tiers du XVIIIe siècle.

Il suit de là plus d'une conséquence heureuse, et la première est que le roman gagne en vraisemblance.

La vraisemblance, nous avons vu combien Lesage s'en inquiétait peu ; il ne se cachait point d'inventer les aventures de ses héros et ses héros eux-mêmes ; il ne prétendait qu'à nous amuser en nous instruisant, à la manière des fabulistes. Tout autre est la prétention de Marivaux. « Avant que de donner cette histoire au public, dit-il dans la courte préface de la *Vie de Marianne*, il faut lui apprendre comment je l'ai trouvée. Il y a six mois que j'achetai une

maison de campagne à quelques lieues de Rennes, qui depuis trente ans a passé successivement entre les mains de cinq ou six personnes. J'ai voulu faire changer quelque chose à la disposition du premier appartement, et dans une armoire pratiquée dans l'enfoncement d'un mur on y a trouvé un manuscrit en plusieurs cahiers contenant l'histoire qu'on va lire, et le tout d'une écriture de femme ». Depuis Marivaux, tant de gens ont feint de nous livrer le journal intime ou le paquet de lettres retrouvé dans l'armoire ou le grenier, que sa petite ruse nous semble aujourd'hui bien éventée. Déjà, au siècle dernier, elle faisait sourire Crébillon fils et Voltaire. Elle atteste du moins son désir d'inspirer confiance au lecteur, et c'est ce dont il ne se montre pas moins soucieux dans son autre roman qu'il intitule le *Paysan parvenu ou Mémoires de M****. Nous lisons au début de l'ouvrage la déclaration suivante : « Parmi les faits que j'ai à raconter, je crois qu'il y en aura de curieux : qu'on me passe mon style en leur faveur ; j'ose assurer qu'ils sont vrais. Ce n'est point ici une histoire forgée à plaisir, et je crois qu'on le verra bien. »

La distance est grande d'un fabricant de Mémoires apocryphes tel que Sandras, qui contrefait la signature des gens, à un probe et délicat écrivain tel que Marivaux. Les héros qu'il fait parler n'ont pas un nom connu qui serve de garantie à leurs paroles : les moyens dont il dispose pour donner aux confessions de Marianne ou de Jacob l'air de l'authenticité sont les nobles moyens par lesquels l'art imite la vie. Encore la remarque qui s'appliquait à Sandras s'applique-t-elle bien aussi à Marivaux : celui qui peint le présent est sollicité par la nature même de son travail,

par le choix de sa matière, de ne pas trop s'écarter du vraisemblable. Chacun de ceux qui le liront peut être son juge et sait d'avance sinon tout ce que contient, du moins tout ce que ne peut pas contenir un roman dont la scène est à Paris à la date de 1725 ou de 1730. Il est clair, par exemple, que les corsaires, les inévitables corsaires, n'y sauraient avoir place, et pour quiconque a pratiqué les romanciers antérieurs à Marivaux, ah ! c'est un grand soulagement que d'échapper aux corsaires. Il y a bien chez lui, parci par-là, des rencontres et des combinaisons de circonstances où le hasard nous semble avoir un peu trop bien fait les choses : cela est rare, cela est l'exception, et s'il n'aboutit peut-être pas à nous convaincre autant qu'on le souhaiterait de la réalité de ses personnages, la faute n'en est pas, et on va le voir, aux aventures qu'il leur prête.

J'ai résumé à propos des *Mémoires de M. de Bouy* les premières pages de la *Vie de Marianne*. L'héroïne est une orpheline que des gens charitables ont élevée et qu'ils confient en mourant à M. de Climal. Celui-ci est vieux et passe pour un saint homme, tout aux bonnes œuvres et à la dévotion ; il n'est en réalité qu'un faux dévot, très empressé à protéger les quinze ans de Marianne et à lui prêcher la vertu en attendant qu'elle veuille bien y manquer à son profit. Il la place chez une lingère en renom, Mme Dutour, lui parle avec une tendresse qui affecte d'être toute paternelle et lui donne de jolies robes. Fière de se voir si bien parée, elle va le dimanche suivant à l'église ; comme elle en sort, un carrosse la frôle, elle tombe et se foule le pied. Du carrosse descend aussitôt un jeune gentilhomme, le comte de Valville, qui tout à l'heure, pendant la

messe, l'avait beaucoup regardée et qu'elle n'avait pas laissé de remarquer aussi. Il se désole, lui fait donner les soins que réclame sa très légère blessure, et lorsqu'elle se retire, si le pied de Marianne est guéri, le cœur de Valville est assez malade. Cependant, harcelée par M. de Climal et trop certaine que son dévouement pour elle n'a rien de désintéressé ni de vertueux, elle s'enfuit de chez Mme Dutour et, ne sachant trop où se refugier, entre dans la chapelle d'un couvent. L'idée lui vient de s'adresser à la supérieure et de lui demander un asile. Une dame de grande mine qui était là entend sa touchante requête et en est émue. Mme de Miran, c'est son nom, se charge de payer la pension de Marianne au couvent. Mais Mme de Miran n'est autre que la mère de Valville ; elle apprend qu'il aime sa protégée, et elle en vient peu à peu à la trouver elle-même si charmante qu'elle ne se refuserait pas à l'idée de voir en elle une belle-fille. Les autres membres de la famille, entichés de noblesse, se montrent moins accommodants ; de vieilles parentes, qui ne veulent pas que Valville devienne l'époux d'une inconnue, d'une fille sans nom et sans naissance, la font enlever du couvent et conduire devant le premier ministre, qui la met dans l'obligation d'épouser un de ses commis ou de prendre le voile. Cette fois encore, la douceur, l'esprit, les larmes de Marianne remportent la victoire ; le ministre, attendri, se hâte de la rendre à Mme de Miran, et rien ne s'opposerait plus à son mariage avec Valville, si une de ses amies, Mlle Varthon, n'avait pris pour l'instant sa place dans le cœur du jeune comte. Ici s'arrête le récit de Marivaux. Le continuateur anonyme qui a rédigé la douzième et dernière partie de la *Vie de*

Marianne imprimée à partir de 1745 avec les autres, en mariant l'héroïne à Valville malgré tout obstacle ou tout malentendu passager, semble bien être entré dans la pensée de l'auteur.

Dans le *Paysan parvenu* la fable n'est guère plus compliquée. Fils de pauvres villageois, Jacob vient à Paris et se gage comme valet chez le seigneur dont son père est fermier. Il est très beau ; c'est son unique richesse et son unique science, c'est son moyen de « parvenir » ; et tout d'abord il gagne la sympathie de la maîtresse de la maison en même temps que les bonnes grâces d'une des femmes de chambre. Par malheur, la ruine soudaine de ses maîtres le met sur le pavé. En flânant sur le Pont-Neuf, il aperçoit une demoiselle un peu mûre qui se trouvait mal ; il la secourt, lui offre le bras et la ramène jusque chez elle. Elle se nomme Mlle Habert : elle est une dévote d'environ cinquante ans qui vit avec une sœur plus âgée, sous la tutelle de leur commun directeur, l'abbé Doucin. Mue par la reconnaissance et peut-être aussi par un sentiment plus tendre qu'elle ne s'avoue pas, elle donne à Jacob la place de laquais qui était vacante au logis. A peine est-il installé dans la paisible maison que la discorde y règne. Les deux sœurs se querellent, puis se brouillent à son sujet ; et la cadette sort irritée au bras de Jacob dont elle est décidément éprise au point d'en vouloir faire son mari. Il prend le nom de M. de La Vallée, et le mariage va être célébré, quand l'aînée des deux sœurs et l'abbé Doucin essaient d'y mettre obstacle. Ils font intervenir un magistrat de leurs amis, un président, qui mande chez lui Jacob, l'interroge et après enquête ne voit pas de quel droit on empêcherait Mlle Habert la cadette de l'épouser. Elle l'épouse en effet, et voilà

Jacob pourvu de quatre mille livres de rente. Chez le président devant qui il a comparu, il a fait une nouvelle conquête, celle d'une grande dame, Mme de Ferval ; elle le recommande à Mme de Fécour, parente d'un financier dont la protection peut le mener loin. Patronné à la fois par les deux dames qui n'ont pas tardé à s'intéresser très particulièrement à lui, le beau Jacob va à Versailles se présenter à M. de Fécour ; il se rencontre chez lui avec une jeune femme, Mme d'Orville, qui demandait grâce pour son mari malade et menacé de perdre son emploi; c'est cet emploi qui était destiné à Jacob. Il a honte de l'accepter et prie M. de Fécour de n'en pas dépouiller le mari de la jeune femme. Belle action qui lui vaut l'estime d'un autre financier, M. Bono, présent à l'entretien, et du coup il a toutes les chances du monde d'obtenir au premier jour quelque grasse sinécure. Le lendemain, à Paris, en allant faire visite à Mme d'Orville, il voit un homme qui, l'épée à la main, se défend à grand'peine contre quatre assaillants ; il s'élance à son secours et l'aide à repousser leur attaque. Celui qu'il a sauvé est le comte d'Orsan, neveu d'un ministre. Le comte lui promet de faire sa fortune... et ici comme dans la *Vie de Marianne* le récit s'interrompt brusquement.

Il est évident que l'intérêt de ces deux romans n'est pas dans la péripétie. Mais on voit aussi combien elle est plus simple que dans le *Diable boiteux* ou dans *Gil Blas*, combien surtout elle devait sembler à des lecteurs du XVIIIe siècle plus conforme au train ordinaire de la vie. Et de même, si nous comparons chez les deux romanciers la peinture des mœurs, l'étude des milieux qu'ils nous font explorer, nous n'aurons pas de peine à sentir combien le roman, débarrassé de toute mascarade,

serre de plus près la réalité et se prête mieux à l'évocation d'une époque.

Marivaux nous introduit fréquemment dans les salons, parmi la noblesse de robe ou d'épée. Certains biographes se sont plu à reconnaître Mme de Tencin en Mme Dorsin qui joue un bout de rôle dans la *Vie de Marianne*, et Mme de Lambert en Mme de Miran. Il se peut qu'elles aient quelques traits de ces deux femmes dont Marivaux était le visiteur et l'ami. La ressemblance, toutefois, est assez vague, et il ne s'agit plus là d'allusions indiscrètes, destinées à amuser la malice ou la curiosité des contemporains. Il s'est toujours défendu, et il en avait le droit plus que Lesage, de faire des personnalités ; c'est ce qu'il entend dire lorsqu'il assure en tête de la *Vie de Marianne* que l'histoire « n'intéresse personne ». Plus nettement que son devancier, il établit la démarcation entre le roman et la chronique. Si une Mme de Ferval, une Mme de Fécour ressemblent à bien des femmes de 1730, elles ne ressemblent à aucune d'elles prise en particulier assez pour que le public ait pu mettre un nom au bas du portrait ou y ait seulement songé. Mais comme elles sont bien des Françaises et des Françaises de cette minute précise de l'histoire, ces grandes dames, ces belles dames dont le panier emplit tout le fond de leur carrosse et qui aspirent si gentiment leur prise de tabac ! Oui, elles appartiennent au XVIIIe siècle et nous pouvons dire même aux premières années du XVIIIe siècle : car au lieu d'être des « philosophes », ainsi que le seront leurs petites-filles entre 1760 et 1789, Mme de Ferval et Mme de Fécour sont des dévotes.

Il y aurait à savourer dans la *Vie de Marianne* de bien jolies pages où Marivaux caractérise la bonne compa-

gnie de son temps et se montre expert à distinguer les vrais mondains de leurs médiocres copies. Mais mieux vaut s'arrêter devant les croquis qu'il nous a laissés des mœurs bourgeoises ou populaires. Rien n'était plus nouveau dans le roman : « Il eût été ridicule, écrivait au siècle de Louis XIV Bussy-Rabutin, de choisir deux femmes sans naissance et sans mérite pour les principales héroïnes de mon roman. » Marivaux n'est point d'avis que cela soit si ridicule. « Il y a des gens, dit-il au commencement de la seconde partie de la *Vie de Marianne,* dont la vanité se mêle de tout ce qu'ils font, même de leurs lectures. Donnez-leur l'histoire du genre humain dans les grandes conditions, ce devient là pour eux un objet important ; mais ne leur parlez pas des objets médiocres, ils ne veulent voir agir que des seigneurs, des princes, des rois ou du moins des personnes qui aient fait une grande figure. Il n'y a que cela qui existe pour la noblesse de leur goût. Laissez là le reste des hommes ; qu'ils vivent, mais qu'il n'en soit pas question. Ils vous diraient volontiers que la nature aurait pu se passer de les faire naître et que les bourgeois la déshonorent. »

Des bourgeois et des bourgeoises, il nous en montre de tout acabit. Ce sont des bourgeoises que ces deux vieilles filles chez qui Jacob sème la brouille, les demoiselles Habert. Pour les peindre, pour rendre les deux dévotes vivantes à nos yeux, Marivaux sait voir et noter leur mise, leur langage, leur ameublement et jusqu'à leur nourriture. Que l'image du chanoine Sedillo et de sa servante Jacinte, dans *Gil Blas*, paraîtrait vieille et convenue en comparaison de celle-ci! Le chanoine de Lesage est l'ecclésiastique cent fois, mille fois représenté et raillé dans la vieille littérature française, depuis

nos plus anciens fabliaux jusqu'au *Lutrin*, toujours tourmenté par le démon de la gourmandise et toujours impuissant à vaincre la tentation, face rebondie et rubiconde qui fait trop penser aux buveurs de Téniers. Voici quelque chose de moins rebattu. Mlle Habert la cadette porte « une cornette unie, un habit d'une couleur à l'avenant, une écharpe de gros taffetas sans façon », le tout « soutenu d'une propreté tirée à quatre épingles », mais avec « je ne sais quel air de réforme répandu par là-dessus ». Dans sa maison, tout est net, simple et propre : « On eût dit que chaque chambre était un oratoire ; l'envie d'y faire oraison y prenait en y entrant ; tout y était modeste et luisant, tout y invitait l'âme à y goûter la douceur d'un saint recueillement... L'autre sœur était dans son cabinet, qui, les deux mains sur les bras d'un fauteuil, s'y reposait de la fatigue d'un déjeuner qu'elle venait de faire et en attendait la digestion en paix. Les débris du déjeuner étaient là sur une petite table ; il avait été composé d'une demi-bouteille de vin de Bourgogne presque toute bue, de deux œufs frais et d'un petit pain au lait... Je ne sais pas, au reste, comment nos deux sœurs faisaient en mangeant, mais assurément c'était jouer des gobelets que de manger ainsi. Jamais elles n'avaient d'appétit, du moins on ne voyait pas celui qu'elles avaient ; elles escamotaient les morceaux, ils disparaissaient sans qu'elles parussent y toucher. On voyait ces dames se servir négligemment de leurs fourchettes ; à peine avaient-elles la force d'ouvrir la bouche ; elles jetaient des regards indifférents sur ce bon vivre : Je n'ai point de goût aujourd'hui. — Ni moi non plus ; je trouve tout fade. — Et moi tout salé. — Et cependant le résultat de tout cela était que les plats se trouvaient si con-

sidérablement diminués quand on desservait que je ne savais les premiers jours comment ajuster tout cela. »

Quant à ce qui se cache dans ces âmes de dévotes, quant à ce qu'elles renferment de fiel et aussi de flamme mal éteinte, on le saura si l'on prend la peine de lire en entier le récit de Marivaux.

Mme d'Alain, veuve d'un procureur, est une bourgeoise, elle aussi, mais qui ne ressemble guère aux demoiselles Habert. C'est la plus bavarde des commères ; bonne femme, au demeurant, quoiqu'elle parle comme les autres crient, qu'elle dise tout ce qu'elle veut taire et en croyant le taire, et qu'elle ait l'art, si quelque compliment peut vous être désagréable, de vous faire celui-là et non point un autre. Mlle Habert la cadette qui, proche de la cinquantaine, voudrait se marier avec Jacob et se marier secrètement, a la fâcheuse idée de demander conseil à Mme d'Alain :

« Nous voulons tenir notre mariage secret, à cause de ma sœur qui ferait du bruit peut-être. — Hé ! pourquoi du bruit ? à cause de votre âge ? reprit notre hôtesse. Hé ! pardi, voilà bien de quoi ! La semaine passée, n'y eut-il pas une femme de soixante et dix ans pour le moins, qu'on fiança dans notre paroisse avec un cadet de vingt ans ? L'âge n'y fait rien que pour ceux et celles qui l'ont ; c'est leur affaire — Je ne suis pas si âgée, dit Mlle Habert d'un air un peu déconcerté qui ne l'avait pas quittée.— Hé ! pardi non, dit l'hôtesse ; vous êtes en âge d'épouser, ou jamais ; après tout, on aime ce qu'on aime. Il se trouve que le futur est jeune : eh bien ! vous le prenez jeune. S'il n'a que vingt ans, ce n'est pas votre faute, non plus que la sienne. Tant mieux qu'il soit jeune, ma voisine ; il aura de la jeunesse pour vous deux. Dix ans de plus, dix ans de moins ; quand ce serait vingt, quand ce serait trente, il y a encore quarante par-dessus, et l'un n'offense pas plus Dieu que l'autre. Qu'est-ce que vous voulez qu'on dise ? Que vous seriez sa

mère ? Eh bien ! le pis-aller de tout cela, c'est qu'il serait votre fils. »

Voilà ce qui s'appelle se rattraper.

Marivaux ne s'en tient pas à la bourgeoisie ; il descend jusqu'au bas peuple de la boutique et de la rue. La querelle entre la lingère Mme Dutour et le cocher de fiacre qu'elle refuse de payer est demeurée longtemps célèbre. Elle fit grand bruit parmi les gens de lettres et Dalembert en était encore tout scandalisé quand il prononça l'éloge funèbre de son confrère de l'Académie française. Aujourd'hui, après la *Chanson des gueux* et l'*Assommoir*, nous jugeons ces audaces presque timides, bien décente cette transcription de l'argot faubourien dans l'œuvre d'art ; mais nous n'hésitons pas à louer Marivaux de la nouveauté que lui a reprochée son temps. Si l'on songe que le même homme a fait tour à tour parler Sylvia sur le théâtre et Mme d'Alain ou Mme Dutour dans le roman, on est émerveillé de sa souplesse d'esprit et de la variété de ses ressources.

Aussi bien, le psychologue est chez lui supérieur encore au réaliste, et c'est par où Marivaux achève de surpasser Lesage. S'agit-il de nous représenter la fausse dévotion, il met en scène huit ou dix dévots et dévotes, et chacun d'eux a une personnalité distincte, si distincte que nous ne saurions les confondre les uns avec les autres. Qui risquerait, après l'avoir lu, de prendre Mlle Habert pour Mme de Ferval ou celle-ci pour Mme de Sainte-Hermières ou M. de Climal pour M. de Sercour, quoiqu'ils soient tous de faux dévots ? Sous la commune grimace, leur moi s'accuse, très différent de celui du voisin. Marivaux excelle à nuancer et à diversifier les physionomies.

Il avait, il est vrai, l'haleine un peu courte, et il y a, ce me semble, plus de vérité individuelle dans les personnages épisodiques de ses deux romans que chez Jacob et Marianne. Il est malaisé d'admettre que Marianne, petite campagnarde de quinze ans élevée jusqu'alors chez un simple curé de village, se montre si clairvoyante, si adroitement coquette et si rouée dès ses premières rencontres avec M. de Climal ou Valville Marivaux, je le sais, a prévu l'objection et tenté d'y répondre : « Nous avons, fait-il dire à Marianne, deux sortes d'esprit, nous autres femmes. Nous avons d'abord le nôtre, qui est celui que nous recevons de la nature, celui qui nous sert à raisonner suivant le degré qu'il a, qui devient ce qu'il peut, et qui ne fait rien qu'avec le temps. Et puis, nous en avons encore un autre qui est à part du nôtre et qui peut se trouver dans les femmes les plus sottes : c'est l'esprit que la vanité de plaire nous donne et qu'on appelle, autrement dit, la coquetterie. » — Cela est ingénieux, peut être même assez profond. Et néanmoins Marivaux a beau dire, on s'étonne que Marianne ait eu de si bonne heure et avant d'avoir vécu une si fine et si complète expérience du cœur humain. Il a beau invoquer l'hérédité, insinuer que l'enfant trouvée pourrait bien être de grande naissance, et ajouter qu'elle a lu des romans : on s'étonne que dès ses débuts dans le monde elle soit telle qu'à la fin du récit, telle qu'à l'âge où elle écrit ses Mémoires, aussi femme déjà et sûre d'elle-même. De son côté, Jacob, qui la veille gardait les vaches et poussait la charrue, est dès son arrivée à Paris le coquin spirituel et déluré qu'il doit rester jusqu'à sa dernière heure. Au rebours de Mlle Habert que nous voyons se modifier peu à

peu sous la pression de la vie du jour où elle vivait tranquille auprès de sa sœur au jour où elle est devenue l'épouse de son trop cher Jacob, Jacob et Marianne entrent dans la vie et dans le roman tout formés et ne varient plus. Créations moins vivantes par suite ou en tout cas moins réelles que telle figure de second plan ; mais créations dont personne ne peut contester l'intérêt et la valeur symbolique.

Marianne écrivant ses Mémoires, c'est l'officier de fortune devenu empereur qui dicte son Mémorial, dévoile les secrets de sa stratégie et évoque ses premières victoires, celles dont il est plus fier que de toutes les autres. Marianne a vaincu, elle a régné ; maintenant qu'elle est vieille et qu'elle a abdiqué, elle se complaît au souvenir de ses triomphes, et analyse avec une évidente satisfaction les manèges ou les talents qui ont permis à la petite orpheline de conquérir son titre de comtesse. Elle est *la* femme du dix-huitième siècle, du siècle où la femme était reine ; elle est le désir et l'art de plaire.

Elle se sait jolie ; elle est amusée, comme elle dit, de « duper » les hommes. Elle cause étourdiment, débite des sottises si la fantaisie lui en vient, certaine que ses yeux feront tout pardonner à ses lèvres, et trouve réjouissant de se voir admirée pour ces sottises même. Quand elle croit découvrir que M. de Climal l'aime autrement qu'en père et en protecteur, elle a une minute de gêne, puis : « Je crus que, s'il était vrai qu'il m'aimât, il n'y avait pas tant de façons à faire avec lui, et que c'était lui qui était dans l'embarras et non pas moi ». A l'église, elle voit des gens de condition, elle observe leurs attitudes, leurs mises : « Je devinais la pensée de toutes ces personnes sans

aucun effort », et d'emblée elle sait faire mieux qu'eux. Elle se sent regardée : « De temps en temps, pour les tenir en haleine, je les régalais d'une petite découverte sur mes charmes ; je leur en apprenais quelque chose de nouveau, sans me mettre pourtant en grande dépense. Par exemple, il y avait dans cette église des tableaux qui étaient à une certaine hauteur ; eh bien ! j'y portais ma vue sous prétexte de les regarder, parce que cette industrie-là me faisait le plus bel œil du monde. Ensuite, c'était ma coiffe à qui j'avais recours ; elle allait à merveille, mais je voulais bien qu'elle allât mal en faveur d'une main nue qui se montrait en y retouchant, et qui amenait nécessairement avec elle un bras rond qu'on voyait pour le moins à demi dans l'attitude où je le tenais alors ». Elle n'ignore pas que tout le savoir des docteurs et la philosophie « sont peu de chose en comparaison de la science de bien placer un ruban ». — « Si on savait, s'écrie-t-elle, tous les calculs que fait une intelligence féminine, ce qu'elle déploie de ruse, de jugement, *cela ferait peur.* »

Il est vrai qu'il y a de quoi. En voiture, M. de Climal l'embrasse sur l'oreille ; elle fait mine de croire qu'elle l'a involontairement heurté dans un cahot du carrosse : « Ne vous ai-je point fait de mal ? » et c'est M. de Climal qui reste gêné. « Je me jouais de toutes les façons de plaire ; je savais être plusieurs femmes en une. Quand je voulais avoir un air fripon, j'avais un maintien et une parure qui faisaient mon affaire ; le lendemain, on me trouvait avec des grâces tendres ; ensuite j'étais une beauté modeste, sérieuse, nonchalante. » Et elle ose s'écrier quelque part : « Mon Dieu ! que les hommes ont de talent pour ne rien valoir ! » Bonne âme ! Qu'est-ce donc alors que les hommes diront d'elle ?

Ce qu'elle pense d'elle, et ce que Marivaux en pense aussi, c'est qu'elle est une très honnête fille, la vertu même. Elle et lui ne se lassent pas d'admirer sa conduite à l'égard de M. de Climal à qui elle échappe, sa conduite à l'égard de Valville dont elle refuse plusieurs fois la main, l'offre qu'elle fait sans cesse à Mme de Miran et à Valville de se sacrifier et de prendre le voile plutôt que de porter le trouble dans leur famille en consentant à un mariage dont leur noblesse rougirait peut-être quelque jour.

Refus vertueux, vertueuse abnégation. Mais il y a un peu trop d'habileté dans sa vertu. Elle a le cœur bon, elle aime Mme de Miran, elle tient à conserver l'estime des autres et sa propre estime. Mais elle a toujours l'œil, ce sont ses propres expressions, à l'effet qu'elle produit. En agissant bien, elle sait qu'elle y gagne; elle est d'autant plus désintéressée que son désintéressement la rend plus digne de charmer Mme de Miran et plus sûre d'épouser M. le comte. Elle a refusé avec modestie de recevoir en cachette les visites du jeune homme, « afin, dit-elle, que si Mme de Miran le savait, elle m'en estimât davantage ». Etait-ce un calcul nettement formulé dans son esprit au moment même? Non, mais un instinct qui la guidait et qu'elle démêle plus tard en se rappelant et en racontant le passé; cela revient au même et ne vaut pas mieux. — Elle est très franche, elle ne veut avoir aucun secret avec Valville, elle montre à Mme de Miran les lettres qu'elle reçoit de lui : seulement, sa franchise lui est si avantageuse qu'on a quelque peine à la croire spontanée. A chaque fois, Mme de Miran se récrie : « Tu es une fille étonnante, et mon fils a bien raison de t'aimer ». C'est encourageant; cela donne

envie d'être vertueuse. Même dans la douleur elle ne s'abandonne pas. Lorsqu'elle se croit trahie et qu'elle voit Valville s'occuper de Mlle Varthon : ce serait « lâcheté », songe-t-elle, que de périr de douleur. Elle se compose une attitude, elle fait l'indifférente, et le procédé lui réussit, pique et ramène le cœur de Valville. Elle a toujours le bénéfice de sa vertu et ce souverain plaisir de pouvoir s'admirer dans sa vertu sans que sa fortune en ait souffert. Bien loin de là ; sa vertu fait sa fortune.

Telle est Marianne : une « ingénue », mais une ingénue du siècle le moins naïf qui fut jamais. C'est d'ailleurs quelque chose d'assez effrayant que les ingénues de la littérature ; la pensée de nos prosateurs et de nos poètes est en général que la plus candide est plus fine que le plus avisé des hommes, qu'elle ait nom Agnès ou Rosine. Y a-t-il d'autres ingénues que celles-là, y a-t-il des cœurs simples ? Espérons-le. Il est certain en tout cas qu'il n'y en avait guère dans les salons du XVIIIe siècle ; certain aussi que Marianne nous laisse un peu défiants. L'estimer ? J'hésite. Je dirais volontiers que Manon a plus de candeur qu'elle, et que l'innocence de cœur est préférable encore à l'innocence de fait. Mais si nous l'estimons peu, combien elle amuse et charme l'esprit ! De l'esprit ! elle en a tant ! Elle a tout l'esprit de son père Marivaux. Elle en a même lorsqu'elle n'en veut pas avoir. Le seul mot naïf qui lui échappe est lui-même un mot spirituel ; sa rivale, Mlle Varthon, lui confie qu'elle est allée au parloir du couvent reprocher à Valville sa trahison envers Marianne et qu'elle y est restée pour le gronder sévèrement, avec colère : « Eh ! répond Marianne, il y aurait eu plus de colère à vous en aller ! »

Combien d'autres traits exquis ! Elle s'est foulé le pied, elle est chez Valville qui a fait appeler un chirurgien : « Quand mon pied fut en état, voilà le chirurgien qui l'examine et qui le tâte. Le bonhomme, pour mieux juger du mal, se baissait beaucoup parce qu'il était vieux, et Valville, en conformité de geste, prenait insensiblement la même attitude, et se baissait beaucoup aussi, parce qu'il était jeune ; car il ne connaissait rien à mon mal, mais il se connaissait à mon pied, et m'en paraissait aussi content que je l'avais espéré. »

S'il y a bien des réserves à faire sur la valeur morale du personnage, il n'y a qu'à goûter la valeur littéraire d'un tel portrait de la femme au XVIIIe siècle. Marivaux est resté toute sa vie sous l'impression d'un souvenir de sa jeunesse qu'il nous a conté. Il aimait une jeune fille « belle et sage, belle sans y prendre garde » ; un jour, à la campagne, en la quittant, ravi de ses grâces sans apprêt, il oublie un de ses gants, s'en aperçoit, revient sur ses pas et la surprend un miroir à la main : « Elle s'y représentait à elle-même dans tous les sens où durant notre entretien j'avais vu son visage, et il se trouvait que ces airs de physionomie que j'avais crus si naïfs n'étaient, à les bien nommer, que des tours de gibecière ; je jugeais de loin que sa naïveté en adoptait quelques-uns, qu'elle en réformait d'autres : c'étaient de petites façons qu'on aurait pu noter. » On le pouvait, à la condition d'avoir le talent de Marivaux ; il s'y est employé, en effet, et on a spirituellement dit que dans ce miroir c'est sa Muse qu'il avait aperçue (1). Son talent, son charme est d'avoir si bien compris et fait comprendre que l'humanité d'antan, humanité de salon

(1) *Marivaux, sa vie et ses œuvres*, par M. Larroumet.

ou plutôt de serre-chaude, était une incomparable œuvre d'art. Oui, elle manquait d'abandon et d'ingénuité ; l'honnêteté ressemblait chez elle à de la rouerie; elle avait constamment l'air d'être sur le théâtre et de jouer un rôle. Mais qu'elle le jouait bien et, à défaut de moralité, quel souci chez elle et quel sens de l'esthétique ! Tout ce petit monde s'extasie, dans la *Vie de Marianne*, à chaque jeu de scène heureux, à chaque réplique donnée avec à-propos ; on applaudit, on pâme imperceptiblement : « Tu nous enchantes ! » répètent Mme de Miran et Mme Dorsin aux oreilles de Marianne. Marivaux est sans rival, lorsqu'il s'agit de démêler ce que l'homme et la femme de son temps mettaient d'art dans l'ordonnance de leur personne et dans l'expression de leurs sentiments.

Cette nature humaine, savamment modifiée ou pervertie par les mœurs du siècle, il a excellé à en analyser les finesses acquises. Il y fallait une vue perçante, une main légère ; il n'y était pas besoin de génie. La vie ainsi entendue devient une science et l'observateur en peut sans trop de peine découvrir les lois. Un homme, une femme de la vie élégante au XVIIIe siècle, c'est ceci et cela, c'est un certain nombre de calculs à connaître, de recettes à numéroter ; c'est un mécanisme parfait, mais qui se démonte. Il est autrement difficile d'expliquer les êtres qui restent tout près de la nature, en qui l'instinct parle et que mène la passion. Ceux-là sont les grandes énigmes ; et les grands maîtres sont ceux qui, d'Euripide à Racine et de Prévost à Tolstoï, ont su voir clair en ce fond obscur, en cet infini.

*
* *

La *Vie de Marianne* est un document inestimable sur les mœurs du XVIIIe siècle et un chef d'œuvre d'analyse psychologique ; ni la *Vie de Marianne* ni le *Paysan parvenu* ne sont des romans de premier ordre. Ils ne forment point un tout harmonieux et complet. Marivaux a mis dix ans (1731-1741) à publier les onze parties de la *Vie de Marianne* qui sont de lui, et outre qu'il a posé la plume avant de conclure ou de préparer même la conclusion, les trois dernières parties ne se rapportent plus à Marianne, mais sont l'histoire, entièrement distincte de la sienne, de la religieuse Tervire. Il en est de même à peu près du *Paysan parvenu ;* il n'en a écrit que les cinq premières parties publiées de 1735 à 1736, le reste est apocryphe, et dans les cinq parties qui sont de lui il y a de longs hors-d'œuvre : telle, la conversation engagée dans la diligence qui conduit Jacob à Versailles, conversation où Marivaux glisse une critique assez vive des œuvres de Crébillon fils La scène, je le sais bien, a son prix. On a été souvent frappé du grand nombre d'idées semées de droite et de gauche par Marivaux qui ont fait fortune après lui, du nombre aussi des sujets qu'il a indiqués et que d'autres que lui ont développés plus tard. Les personnes qui ont lu la *Sonate à Kreutzer* seront assez surprises de reconnaître dans cette scène de la diligence, dans le récit d'un des voyageurs, de celui qui va solliciter l'appui d'un ministre afin de se séparer de sa femme, et dans la façon dont est amenée la confidence de ses infortunes conjugales, non pas certes l'accent et la terrifiante signification, mais la mise en scène et comme

une légère esquisse du roman de Tolstoï. N'importe : tout cela n'en vient pas moins couper l'action, comme l'avait coupée déjà au cours de la troisième partie l'histoire du jaloux qui a tué sa maîtresse et se désespère de l'avoir tuée. De dénouement, le *Paysan parvenu* n'en a pas plus que la *Vie de Marianne*.

Chose plus grave peut-être, les réflexions et les dissertations de Marivaux remplissent aux trois quarts ses deux ouvrages. Il explique ses personnages par une série de remarques, de digressions, de parenthèses, au lieu de les montrer agissant et de les expliquer par leurs actes. Le résultat est que chaque page prise à part est un régal et qu'il est difficile d'aller jusqu'au bout du volume. « Il faut lire les romans de Marivaux, avoue le plus fervent de ses admirateurs, M. Larroumet, à petites doses et non d'un trait, par dix ou vingt pages. » Est-ce ainsi que se lisent les œuvres des grands romanciers ? Des leurs il n'est pas plus possible de se détacher avant d'en avoir achevé la lecture, qu'il ne le serait de quitter le théâtre au second acte d'*Hamlet*, du *Misanthrope*, ou de *Phèdre*.

Sauf dans quelques scènes très courtes, rôles de Mme d'Alain, de Mme Dutour, de l'abbé Doucin, le style de Marivaux n'est point celui qui convient au roman. Il a cruellement abusé dans la *Vie de Marianne* du droit qu'il pouvait avoir d'être bavard en faisant parler une femme et affecté en faisant parler une mondaine de 1730. Dans le *Paysan parvenu*, où il reste le même, l'effet est pire. Car ce style constamment coquet, alambiqué, ce style qui est *marivaudage*, est le plus parfait des styles artificiels et précieux ; mais comment nous laisserait-il croire un seul instant que nous

entendons parler le « paysan » Jacob ? « Quant au reste, continuai-je ne voulant pas la brusquer, s'il ne tenait qu'à être votre mari, je le serais tout à l'heure, et je n'aurais peur que de mourir de trop d'aise : est-ce que vous en doutez? N'y a-t-il pas un miroir ici ? Regardez-vous, et puis vous m'en direz votre avis. Tenez ! ne faut-il pas bien du temps pour s'aviser si on dira oui avec mademoiselle? Vous n'y songez pas vous-même avec votre avisement; ce n'est pas là la difficulté. » Et ailleurs : « Laissez-moi rêver à cela, lui dis-je, il me faut un peu de loisir pour m'ajuster avec mon cœur; il me chicane, et je vais tâcher aujourd'hui de l'accoutumer à la fatigue ». Ainsi parle Jacob à peine débarqué de son village, et il ne cesse de faire des pointes que pour disserter ingénieusement sur nos passions ou nos vices.

Qu'on prenne donc garde en rendant justice à Marivaux de ne point le surfaire ; il n'avait ni toute la puissance ni toute l'élévation d'esprit désirables. J'ai insisté sur la *Vie de Marianne;* j'avais mes raisons. C'est que de ses deux romans celui-là est incontestablement le meilleur; c'est aussi qu'il n'est pas fort commode de parler de l'autre, si ce n'est à mi-voix et à mots couverts. Déjà peut-être dans la *Vie de Marianne* nous sentions que l'atmosphère n'était pas trop saine à respirer : que serait-ce si nous suivions Jacob ? Ah ! quand on aime Marivaux, et qui pourrait ne point l'aimer? on ne se résigne pas à ne voir dans son livre que ce qu'il y a mis. On y cherche, on s'évertue à y découvrir quelque arrière-pensée qu'il n'a pas eue. Ce Jacob, ce drôle, ce Bel Ami de 1730 qui doit sa rapide fortune à sa figure et à ses conquêtes faites en un clin d'œil, on a peine à croire qu'il ne l'ait point

jugé haïssable et n'ait pas voulu nous le donner pour tel. On se demande s'il n'y a pas là une ironie voilée, si l'intention de ses deux romans ne serait pas de nous montrer qu'à son époque, tandis que la rouerie était nécessaire à la femme pour réussir dans la vie, l'homme n'avait besoin que d'être un beau garçon. Non, point d'intention ironique. Il a prêté de son esprit à Jacob afin de le rendre plus sympathique au lecteur; il lui a prêté des sentiments généreux et désintéressés dans sa visite à M. de Fercour comme dans sa rencontre avec le comte d'Orsan, et à mesure qu'on tourne les pages, on acquiert la certitude qu'il le tient en haute estime. Son but, puisqu'il faut l'avouer, est de nous faire voir que de bonne fortune en bonne fortune l'âme de Jacob s'affine et s'élève. Pour sentir qu'elle ne peut que s'y dégrader, qu'elle s'y pervertit, il n'était pas nécessaire, semble-t-il, d'être un grand moraliste.

Marivaux n'en est pas un, et ni la pureté de ses mœurs ni la suprême délicatesse de son esprit ne l'ont empêché de manquer çà et là dans ses œuvres de délicatesse morale. Peut-être la faute en est-elle moins à lui qu'à son siècle. Au lendemain de la Régence, au commencement du règne de Louis XV, le roman de mœurs courait grand risque, en se rapprochant de la réalité de quelques degrés de plus qu'avec Lesage, de tourner au roman licencieux. Il n'en est, certes, pas là dans la *Vie de Marianne* ni même dans le *Paysan parvenu;* on sent seulement qu'il s'y achemine.

*
* *

Il a franchi le pas avec Crébillon fils.

Né en 1707 à Paris, élevé à peu près aussi mal que

possible par son père que la profession d'auteur tragique n'empêchait pas d'être un bohème des plus débraillés et qui faisait de lui son compagnon de plaisir, ami de Piron, de Panard et de Collé avec qui il a fondé la première société du Caveau, « ce grand lévrier de Crébillon fils », ainsi que l'appelait Voltaire, peut bien passer pour un des plus légers et des plus aimables vauriens de son temps. Il fut emprisonné après *Tanzaï et Néadarné* et exilé après le *Sopha* pour avoir alarmé la pudeur de Louis XV. Comme la pudeur de Louis XV était de celles qui se rassurent vite, comme d'autre part Crébillon fils n'était point « philosophe » et ne se mêlait pas de critiquer les institutions ou les abus, sa disgrâce fut courte ; mais qui devinerait qu'en revenant d'exil l'auteur du *Sopha* fut nommé Censeur royal, c'est-à-dire officiellement chargé de rappeler les gens de lettres à la décence? La liste de ses œuvres comprend le *Sylphe* 1729, les *Lettres de la marquise de M. au comte de R.* 1732, *Tanzaï et Néadarné* 1734, les *Egarements du cœur et de l'esprit ou Mémoires de M. de Meilcour* 1736, le *Sopha* 1741, les *Amours de Zéokinisul* 1746, la *Nuit et le moment* 1755, le *Hasard du coin du feu* 1763, *Ah! quel conte!* 1764, les *Lettres Athéniennes* 1771.

Une célébrité de scandale demeure attachée à son nom, et en effet dans des écrits tels que *Tanzaï* et le *Sopha*, où sa fantaisie s'ébat en un décor de *Mille et une nuits*, il n'est rien de plus qu'un polisson, trop gai d'ailleurs pour être bien malsain. Les *Egarements du cœur et de l'esprit*, la *Nuit et le moment*, le *Hasard du coin du feu* valent davantage. Un talent s'y révèle, talent d'ingénieux analyste et de coquet styliste, qui a bien la mine de s'être formé à l'école de Marivaux.

Qu'on en juge ; la page que voici est extraite des *Egarements :*

« Une femme, quand elle est jeune, est plus sensible au plaisir d'inspirer des passions qu'à celui d'en prendre ; ce qu'elle appelle tendresse n'est le plus souvent qu'un goût vif qui la détermine plus promptement que l'amour même, l'amuse pendant quelque temps et s'éteint sans qu'elle le sente ou le regrette. Le mérite de s'attacher un amant pour toujours ne vaut pas à ses yeux celui d'en enchaîner plusieurs ; plutôt suspendue que fixée, toujours livrée au caprice, elle songe moins à l'objet qui la possède qu'à celui qu'elle voudrait qui la possédât ; elle attend toujours le plaisir et n'en jouit jamais ; elle se donne un amant moins parce qu'elle le trouve aimable que pour prouver qu'elle l'est ; souvent elle ne connaît pas mieux celui qu'elle quitte que celui qui lui succède ; peut-être, si elle avait pu le garder plus longtemps, l'aurait-elle aimé ; mais est-ce sa faute si elle est infidèle ? Une jolie femme dépend bien moins d'elle-même que des circonstances, et par malheur il s'en trouve tant, de si peu prévues, de si pressantes, qu'il n'y a point à s'étonner si après plusieurs aventures elle n'a connu ni l'amour ni son cœur. — Est-elle parvenue à cet âge où ses charmes commencent à décroître, où les hommes indifférents pour elle lui annoncent par leur froideur que bientôt ils ne la verront qu'avec dégoût, elle songe à prévenir la solitude qui l'attend. Sûre autrefois qu'en changeant d'amants elle ne changeait que de plaisir, trop heureuse alors de conserver le seul qu'elle possède, ce que lui à coûté sa conquête la lui rend précieuse. Constante par la perte qu'elle ferait de ne l'être pas, son cœur peu à peu s'accoutume au sentiment. Forcée par la bienséance d'éviter tout ce qui aidait à la dissiper et à la corrompre, elle a besoin pour ne pas tomber dans la langueur de se livrer tout entière à l'amour qui, n'étant dans sa vie passée qu'une occupation momentanée et confondue avec mille autres, devient alors son unique ressource ; elle s'y attache avec fureur, et ce qu'on croit la dernière fantaisie d'une femme est bien souvent sa première passion. »

On voit le rapport avec Marivaux ; on voit en même temps la différence. Crébillon fils lui emprunte ses procédés d'analyse et de style, et comme lui il peint les mondains du XVIIIe siècle ; mais dans la petite humanité de cour ou de salon, si raffinée et si factice, que ressuscite pour nous la *Vie de Marianne*, il n'a étudié que les vicieux et les vicieuses : il est le Marivaux des petites maisons Louis XV.

A ses débuts, il n'avait pas une idée très nette des gens qu'il voulait peindre, et ses *Lettres de la marquise* en sont la preuve. Quand nous apprenons aux dernières pages que la marquise va mourir, mourir du regret d'être séparée de son amant et du remords d'avoir trompé son mari, notre surprise est grande ; jusque-là, dans ce qu'elle écrivait au comte entre deux rendez-vous, dans son caquetage de petite rouée, rien ne permettait de supposer qu'elle eût un cœur susceptible d'exaltation et de tendresse, et nous ne pouvons guère admettre que la frivole intrigue se dénoue en drame de passion. Il n'a pas commis deux fois la même faute, et l'originalité de ses amoureux ou de ses amoureuses consiste précisément en ceci qu'ils n'aiment point. Grands seigneurs à jabot de dentelle et perruque poudrée, belles dames en galant négligé, ils sont des blasés qui s'ennuient. Dans leur vie sans horizon, sans contact avec la nature, sans relations avec la grande foule humaine, vide de tous les devoirs qui font l'intérêt et la beauté de la vie, leur cœur s'est desséché. Ils ne sont même plus très sensuels. Quelques désirs et qui viennent moins des sens que du cerveau, un peu de curiosité, beaucoup de vanité, voilà tout ce qu'il y a au fond de leurs brèves liaisons. L'amour est entre eux « l'échange de deux fantaisies »,

le duel de deux amours-propres et une expérience faite sur autrui. Et le jeu n'est point moral. le jeu serait même odieux et révoltant, n'était qu'ils y sont artistes ainsi qu'en toute chose, et qu'ils ont assez de finesse, de grâce, d'élégance pour parer jusqu'à leur vice.

La touche est d'ordinaire un peu lourde dans les *Égarements,* qui sont une œuvre de jeunesse. C'est néanmoins un assez joli portrait que celui de Mme de Lursay qui s'est faite prude aux approches de la quarantaine pour sauver les débris de sa réputation, et qui ne sait plus comment obtenir, sans jeter le masque, que le timide Meilcour la respecte un peu moins. Une autre figure, celle de Versac, quoiqu'elle ne soit qu'ébauchée, a du relief et en 1736 elle était neuve dans le roman. Le comte de Versac est l'homme à la mode tel qu'il commençait à se dessiner dans les salons de Paris ou de Versailles, d'une fatuité encore bruyante qui rappelle le siècle de Louis XIV et les marquis, d'une corruption déjà plus profonde et plus calculée. Il a pris en amitié Meilcour qui fait ses premiers pas dans le monde, et afin de le déniaiser il lui expose dans un long entretien les principes de sa conduite. Curieux entretien qui annonce ceux de Valmont avec le jeune chevalier Danceny, de Korasoff avec Julien Sorel, de Desgenais avec Octave, et même celui de Vautrin avec Rastignac. Versac n'est pas seulement un débauché qui se pique de former des élèves ; il est une volonté consciente d'elle-même. Au rebours de Gil Blas ou de Jacob, molles et faibles créatures, parvenus de hasard qui réussissaient sans le faire exprès, il a son but auquel il marche et dont aucun scrupule ne saurait le détourner. Il est le *struggleforlifer* de 1730, il césarise, mais à une époque et dans une société très particulières où

la femme fait l'opinion, où la fortune et la renommée de l'homme dépendent d'elle, où elle n'est par conséquent pour lui qu'un moyen de succès et, pour mieux dire, un ennemi qu'il s'agit de vaincre. « Pensez-vous, dit il à Meilcour, que je me sois condamné sans réflexion au tourment de me déguiser sans cesse? Entré de bonne heure dans le monde, j'en saisis aisément le faux. J'y vis les qualités solides proscrites ou du moins ridiculisées, et les femmes, seuls juges de notre mérite, ne nous en trouver qu'autant que nous nous en formions sur leurs idées. Sûr que je ne pourrais sans me perdre vouloir résister au torrent, je le suivis. Je sacrifiai tout au frivole ; je devins étourdi pour paraître brillant ; enfin, je me créai les vices dont j'avais besoin pour plaire. »

Dans la *Nuit et le moment*, dans le *Hasard du coin du feu*, qui sont postérieurs d'un quart de siècle environ, la donnée plus que scabreuse est traitée avec une légèreté de main tout autre et vraiment sans égale. Nous surprenons dans le tête-à-tête et nous entendons dialoguer deux amants d'une heure, ici Clitandre et Cydalise, là le duc de Clerval et Célie, qui la veille ne songeaient point l'un à l'autre et n'y songeront plus le lendemain. Sur la vérité des caractères il y aurait bien, je pense, des réserves à formuler, quoiqu'un des deux rôles d'homme, celui de Clerval, froid, élégant, spirituel, tout ensemble ironique et respectueux, soit ce qui se peut souhaiter de plus talon rouge. Les rôles de femme sont moins bien venus ; ils donnent à penser que l'auteur avait pratiqué le monde des théâtres ou de la galanterie plus que celui des salons, et la noblesse de Célie aussi bien que de Cydalise est assez suspecte. Par la façon pourtant dont il est peint, le tableau est

expressif et vrai, et s'il y a en littérature un style Louis XV, le modèle en est ici. Que d'esprit dans les moindres détails du dialogue, d'esprit dont les deux interlocuteurs s'amusent et jouissent, sans lequel le plaisir même des sens n'existerait pas pour eux, et qui est l'ornement, presque l'excuse de leur immoralité ! Mettre de l'esprit dans la volupté, ç'a été l'art du XVIIIe siècle, et Crébillon fils y excelle. Son libertinage impertinent et souriant, fait d'audace piquante, d'indécence bien apprise, dit tout sans un méchant mot et, sans montrer rien, laisse tout deviner. La rude gauloiserie des siècles précédents était-elle beaucoup plus honnête? Le cynisme de nos romanciers actuels est-il plus honorable? Je ne sais. Je sais seulement que le *Hasard du coin du feu* est en son genre un petit chef-d'œuvre, que la délicate imitation qu'en a faite Musset dans le *Caprice* ne saurait nous faire oublier les grâces effrontées et si françaises de l'original, et qu'il serait aussi maladroit de renier Crébillon fils que de retrancher de l'art français Boucher, Lancret ou Fragonard.

Mais son nom compte plus dans l'histoire générale des lettres et des mœurs au siècle dernier que dans l'histoire du roman, et tandis qu'il faisait éclore toute une école de conteurs, il a eu peu d'influence sur les romanciers. *Tanzaï et Néadarné*, les *Amours de Zéokinisul*, le *Sopha* sont des contes; la *Nuit et le moment*, le *Hasard du coin du feu* sont des comédies d'alcôve ou de boudoir. En fait de romans, avec ses *Lettres de la marquise* dont j'ai signalé les incohérences, il n'a produit que les *Egarements* qui sont composés d'après la même formule que les romans de Marivaux et comme eux inachevés. Il annonçait dans la préface que l'ouvrage serait « l'histoire de la vie privée, des travers et

des retours d'un homme de condition », et que nous verrions à la fin le héros, rendu à lui-même, devoir toutes ses vertus « à une femme estimable ». Par malheur, il s'est arrêté avant la fin, il en est resté à la troisième partie, et c'est pourquoi Duclos s'est cru autorisé en 1741 à reprendre le plan qu'indiquait la préface dans ses *Confessions du comte de* ***, si platement graveleuses ; c'est aussi pourquoi nous ne saurons jamais ce que pouvait être aux yeux de Crébillon fils « une femme estimable », et en vérité cela est dommage.

CHAPITRE IV

L'ABBÉ PRÉVOST.

Lesage et Marivaux sont des auteurs dramatiques qui n'ont fait du roman que par boutades, en manière de distraction et à leurs moments perdus. L'abbé Prévost est un romancier.

Les chiffres et les dates ont ici leur éloquence. Entre 1728 et 1763, il a publié dix-sept romans qui ne représentent pas moins de cinquante-neuf volumes, et dont voici la liste par ordre chronologique :

Mémoires et aventures d'un homme de qualité qui s'est retiré du monde ; tomes I, II, III, IV, 1728 ; V, VI, VII, 1731 ; le tome VII, c'est *Manon Lescaut.*

Le philosophe anglais ou Histoire de M. Cleveland ; t. I, II, III, IV, 1731 ; V, 1732 ; VI, 1738 ; VII et VIII, 1739.

Le Doyen de Killerine ; t. I, 1735 ; II, III, 1739 ; IV, V, VI, 1740.

Histoire d'une Grecque moderne ; 2 vol., 1740.

Histoire de Marguerite d'Anjou ; 2 vol., 1740.

*Mémoires pour servir à l'histoire de Malte ou Histoire de la jeunesse du commandeur *** ;* 2 vol., 1741.

Campagnes philosophiques ou Mémoires de M. de Montcal ; 4 vol., 1741.

Histoire de Guillaume le Conquérant ; 2 vol., 1742.

Paméla (traduit de Richardson) ; 4 vol., 1742.

Voyages du capitaine Robert Lade ; 2 vol., 1744.

Mémoires d'un honnête homme ; 1 vol., 1745.

Lettres anglaises ou Histoire de miss Clarisse Harlowe (traduit de Richardson) ; 6 vol., 1751.

Histoire du chevalier Grandison (traduit de Richardson) ; t. I, II, III, 1755 ; IV, V, VI, 1756.

Le monde moral ou Mémoires pour servir à l'histoire du cœur humain ; t. I, 1760 ; II (posthume), 1764.

Mémoires pour servir à l'histoire de la vertu (traduit de Frances Sheridan) ; 4 vol., 1762.

Almoran et Hamet, anecdote orientale (traduit de John Hawkesworth) ; 1 vol., 1763.

Lettres de Mentor à un jeune seigneur ; 1 vol. (posthume), 1764.

Ces ouvrages ne sont pas les seuls qu'il ait laissés ; il y faudrait joindre le journal le *Pour et Contre*, l'*Histoire générale des voyages*, des traductions de Cicéron, du président de Thou, de Hume, etc., bref, cinquante-trois autres volumes (1). Mais si son activité d'esprit et son incroyable puissance de travail lui ont permis de mener de front des travaux si divers, il n'en demeure pas moins que toutes celles de ses productions qui forment œuvre d'art sont des romans. Et ce n'est pas dans son œuvre de publiciste qu'il faut étudier ses idées philosophiques ou morales ; ce n'est pas dans son *Histoire générale des voyages* qu'il faut chercher les impressions de son séjour à l'étranger : c'est dans ses romans. Il y a mis le meilleur de lui-même, tout son génie et tout son cœur.

(1) *L'abbé Prévost, histoire de sa vie et de ses œuvres*, par M. Henry Harrisse, 1896.

De là une autre différence avec Lesage et Marivaux. Il n'est pas indispensable, avant de les lire, de savoir comment ils ont vécu. Chez lui, au contraire, l'homme et l'auteur s'expliquent l'un par l'autre, et le secret de son originalité est dans l'histoire de sa vie.

Cette vie, grâce aux recherches récentes de M. Henry Harrisse, est aujourd'hui dégagée de la légende et il est aisé d'en saisir la signification. Né en 1697 à Hesdin d'une vieille famille bourgeoise qui a produit autant d'hommes d'Eglise que de magistrats, Prévost s'est vu, comme deux de ses frères, destiné dès l'enfance à entrer dans les ordres. Il faisait son noviciat chez les Jésuites, au collège Henri IV de la Flèche, lorsqu'à dix-neuf ans il s'évade et sans demander aux siens un consentement qu'ils lui eussent refusé, s'enrôle dans les armées du roi. Il comptait, dit-il, « être avancé aux premières occasions » : dès le 4 janvier 1717, la conclusion de la Triple Alliance met fin à la guerre et à ses rêves de gloire. Peu à peu, le remords de sa faute et le regret de ce qu'il a quitté l'envahissent. Sa pensée se reporte vers le passé, vers ses années d'innocente et paisible jeunesse, vers La Flèche : « La Flèche... nom cher à ma mémoire. » Il est de ceux qui sont toujours prêts à se lancer en avant et qui, au premier tournant de la route, s'affligent d'être partis. En 1719, il revient frapper à la porte de ses anciens maîtres ; on n'est pas certain qu'ils lui aient ouvert En tout cas, il ne serait resté que bien peu de temps chez eux : avant la fin de la même année il errait à l'aventure, en enfant perdu. Il y a quelque apparence qu'il est rentré au service, l'a quitté de nouveau et s'en est allé en Hollande ; peu importe. Ce qui importe et ce qui est certain, c'est qu'alors il a aimé et cruellement souffert. Qui était-elle,

celle qu'il a tant aimée, celle par qui il a connu la douleur ? Est-ce la mort, est-ce une trahison, est-ce une lettre de cachet qui la lui a ravie ? L'a-t-il vue conduire au Havre de Grâce sur une charrette escortée d'archers ? Personne ne peut nous répondre ; il faut lire *Manon* et rêver. Dans l'automne de 1720 il est seul, désespéré, et se réfugie chez les Bénédictins de Saint-Maur. « La malheureuse fin d'un engagement trop tendre, dit-il dans son exquis langage, me conduisit au tombeau ; c'est le nom que je donne à l'ordre respectable où j'allais m'ensevelir. » Le 9 novembre 1721, après une année passée à l'abbaye de Jumièges, il prononce ses vœux : « devant Dieu et devant ses saints, » frère Antoine Prévost, désormais Dom Prévost, promet « stabilité et conversion de ses mœurs ».

Vœux sincères, mais vœux impossibles à tenir. Si personne n'a plus délicieusement exprimé le charme des existences pieuses et méditatives que règle le son de la cloche et que berce le murmure des oraisons, si personne n'a plus vivement envié le bonheur d'être mort au monde et de vivre dans la retraite, dans le silence, en paix avec soi-même, personne non plus n'était moins fait que lui pour en jouir. Il n'a tant aspiré à cet état d'anéantissement que parce qu'il était condamné à d'éternelles agitations. Peut-être était-il propre à la vie active du missionnaire où ses ardeurs se fussent converties et dépensées en dévouement ; combien la reclusion du cloître, combien les patientes et arides études du bénédictin lui convenaient peu ! A peu de jours de là il écrivait à un de ses frères cette belle et touchante lettre qu'on croirait datée de Saint-Sulpice et signée Des Grieux :

« Je connais la faiblesse de mon cœur et je sens de quelle importance il est pour son repos de ne point m'appliquer à des sciences stériles qui le laisseraient dans la sécheresse et la langueur : il faut, si je veux être heureux dans la religion, que je conserve dans toute sa force l'impression de grâce qui m'y a amené. Il faut que je veille sans cesse à éloigner tout ce qui pourrait l'affaiblir. Je n'aperçois que trop tous les jours de quoi je redeviendrais capable, si je perdais un moment de vue la grande règle, ou même si je regardais avec la moindre complaisance certaines images qui ne se présentent que trop souvent à mon esprit, et qui n'auraient encore que trop de force pour me séduire, quoiqu'elles soient à demi effacées. Qu'on a de peine, mon cher frère, à reprendre un peu de vigueur, quand on s'est fait une habitude de sa faiblesse ; et qu'il en coûte à combattre pour la victoire, quand on a trouvé longtemps de la douceur à se laisser vaincre ! »

Il a combattu sept ans pour la victoire. De 1721 à 1728 il se soumet docilement aux volontés des supérieurs généraux, se laisse envoyer sans une plainte en huit ou neuf abbayes différentes, étudie la théologie à Notre-Dame-du-Bec, enseigne les humanités au collège de Saint-Germer, prêche à Evreux. Bien que « ce cœur si vif » soit « encore brûlant sous la cendre», que la perte de sa liberté l'afflige « jusqu'aux larmes » et que sa santé même s'altère, sa conduite est « irréprochable » et l'évêque d'Amiens, qui lui a conféré la prêtrise, le tient en haute estime Cependant la congrégation s'alarme du succès qu'obtiennent ses leçons et ses sermons ; elle le regarde « avec défiance » et n'ose plus lui confier « d'emplois ». En dernier lieu, elle le fait venir à Paris, aux Blancs-Manteaux d'abord, ensuite à Saint-Germain-des-Prés, non pas même pour l'associer à de savants travaux, mais pour l'employer et l'user à d'obscures besognes de traducteur et de copiste. Il est facile de se figurer ce

qu'il a dû souffrir. Il était éclairé sur sa vocation véritable et venait de prendre conscience de son génie ; secrètement, fiévreusement, il avait écrit dans sa cellule la plus grande partie de son premier ouvrage : les tomes I et II de l'*Homme de qualité* ont paru en septembre 1728 sans nom d'auteur. Il se décide à demander au pape l'autorisation de passer dans ce qu'on appelait alors le grand Ordre, c'est-à-dire dans une des abbayes de Bénédictins qui n'avaient point adopté la réforme de 1621 et n'étaient pas réunies en congrégation : la règle y était beaucoup moins étroite. Rome agrée sa requête et déjà le bref de translation est entre les mains de l'évêque d'Amiens qui promet de le « fulminer » à une date très prochaine. Au jour convenu, Prévost sort de Saint-Germain-des-Prés (octobre 1728). Il se trouve qu'un hasard a retardé la « fulmination » du bref, qu'il n'avait pas encore le droit de s'en aller, que sa situation est celle d'un « fugitif », et tandis qu'il se fie à la parole donnée, la congrégation le dénonce au lieutenant de police. Le 9 novembre, une lettre de cachet est expédiée contre lui, et il n'échappe à la prison qu'en se réfugiant en Angleterre.

Nous ne saurions être trop reconnaissants à ce prélat qui, après avoir si bien promis de « fulminer », ne « fulminait » pas, et à ces religieux si prompts à réclamer l'arrestation d'un de leurs frères. Puisque d'honorables scrupules l'empêchaient de s'affranchir, c'est un grand bonheur que les circonstances l'aient en quelque sorte forcé à briser sa chaîne.

Il ne l'a plus reprise, et la seconde moitié de sa vie appartient tout entière à la littérature. A Londres, où il achève l'*Homme de qualité* et travaille à *Cleveland* tout en remplissant les fonctions de précepteur dans la

famille du chevalier d'Eyre, à la Haye où il se fixe de 1730 à 1733, à Londres encore de 1733 à 1734, il vit dans une fièvre de travail et entasse volumes sur volumes. Il ne rentre dans sa patrie qu'après avoir obtenu du pape un autre bref auquel cette fois rien ne manque et qui consacre sa rupture avec la congrégation de Saint-Maur. Il est déjà célèbre ; Voltaire ne cache pas son désir d'être loué dans le *Pour et Contre* et charge Thiériot de présenter ses compliments « au tendre et passionné auteur de *Manon Lescaut* » ; Mme de Tencin lui ouvre son salon ; « tout le monde, dit un contemporain, se bat à qui l'aura », et il semble que l'Eglise même reconnaisse les droits de son génie. Est-ce relâchement de la discipline ecclésiastique et concession aux mœurs du siècle ? Est-ce largeur d'esprit ? Le fait est que, sans jamais voir en lui un révolté, l'Eglise n'a plus exigé qu'il sacrifiât son indépendance, et qu'au lieu de le persécuter davantage elle l'a traité comme il faudrait toujours traiter les poètes, avec indulgence et douceur. Aux termes du bref, il aurait dû faire un nouveau noviciat d'un an, puis se retirer dans une abbaye du « grand Ordre », à la Grenetière, en Vendée, « pour y passer le reste de ses jours dans la régularité de son état ». Le noviciat d'un an se change en une retraite de deux mois qu'il fait dans un couvent voisin d'Evreux : aimable retraite pendant laquelle il voit « belle et bonne compagnie de l'un et l'autre sexe, ducs et duchesses, etc. », et, sans perdre de vue « Cleveland et la chère Fanny », s'informe des petites nouvelles politiques ou mondaines qui peuvent intéresser les lecteurs de son journal le *Pour et Contre*. En sortant de là, il est nommé aumônier du prince de Conti, charge ou plutôt sinécure qui ne rapportait pas un écu, mais qui, selon l'expression du

temps, dispensait de la résidence. Tout s'arrange ainsi. Jusqu'à sa mort, il « compte » à la Grenetière, quoiqu'il y soit inconnu ; il reste officiellement Dom Prévost, quoiqu'il ne porte que le titre d'abbé, moine, quoiqu'il ne porte que l'habit du prêtre séculier, et avec tout cela sa véritable, son unique profession est celle d'homme de lettres. Ce dix-huitième siècle est amusant.

Il est vrai qu'il n'a jamais mieux mérité le nom de Bénédictin qu'au temps où il était homme de lettres. Quelle que pût être sa facilité, il n'a pas produit cent douze volumes de 1728 à 1763, soit en moyenne trois volumes par an et pendant trente-cinq ans, sans un assidu et rude labeur. Le *Pour et Contre*, l'*Histoire générale des voyages* supposent des lectures considérables. Accusé dans quelques gazettes de mener une vie de plaisir et de désordre, il répondait ingénument qu'il passait quelquefois des semaines entières sans sortir de son cabinet et qu'il y employait tous les jours sept ou huit heures à l'étude. Il ne l'eût pas dit qu'on le devinerait. Il n'y a pas au siècle dernier de vie d'écrivain plus laborieuse ; il n'y en a pas de plus digne. Il ne tenait qu'à lui de s'assurer des loisirs ; il n'avait qu'à suivre l'exemple de tous ses confrères, à faire sa cour au roi, aux favorites, aux grands seigneurs, aux financiers dont ils se disputaient les largesses, et à composer de flatteuses dédicaces. L'idée ne lui en est pas venue. On a une lettre de lui à un ministre, M. de Marville, dans laquelle il parle en solliciteur : il y sollicite pour autrui. Quant à lui, il entendait vivre de sa plume, du peu que lui rapportait la vente de ses ouvrages. Tenté un instant de se rendre à l'appel du grand Frédéric qui aurait bien voulu l'attirer auprès de lui, il y renonce en apprenant que « la librairie

n'est pas à Berlin sur le même pied qu'à Paris » et que « le revenu de son travail » ne pourrait là-bas « le faire subsister honnêtement ». Mais même à Paris ce revenu était précaire et aléatoire. Aucune loi ne protégeait la propriété intellectuelle et les contrefaçons épuisaient le succès du plus beau livre avant que l'auteur en pût tirer de sérieux profits. Bien qu'il vécût de la façon la plus modeste et que ses romans, réimprimés sans cesse et à l'étranger aussi bien qu'en France, fussent dans toutes les mains, il lui arrivait de manquer du nécessaire. Il acceptait avec joie dans ces moments là les plus ennuyeuses tâches, et je ne rencontre pas sans un peu d'attendrissement dans la liste de ses œuvres, à côté de *Cleveland*, à côté de *Manon*, cette *Histoire métallique des Pays-Bas* qu'il a traduite du hollandais en 1733 pour payer le logeur ou le restaurateur. Il a connu les angoisses et les humiliations de la pauvreté. En janvier 1740, en pleine gloire, faute de cinquante louis qu'il doit de droite et de gauche, il est menacé d'un décret de prise de corps. Il s'adresse à un bénédictin, et celui-ci lui répond que les importunités de ses créanciers entrent apparemment « dans les desseins de Dieu pour le remettre dans la voie du salut ». Il s'adresse à Voltaire, et Voltaire se dérobe à son tour avec force grimaces. C'est probablement pour sortir d'un si mauvais pas qu'il a dû publier coup sur coup, dans le courant de cette seule année 1740, deux volumes du *Pour et Contre*, l'*Histoire d'une Grecque moderne*, l'*Histoire de Marguerite d'Anjou* et les trois derniers tomes du *Doyen de Killerine*. De pareils tours de force lui permettaient de « subsister honnêtement » ; rien de plus. Il n'a joui d'un peu d'aisance que dans sa vieillesse, Benoît XIV l'ayant en 1754 pourvu d'un petit prieuré.

Au surplus, ne le plaignons pas trop. Ces années si remplies sont les années heureuses de son existence, et sa pauvreté n'est point la seule ni même la vraie raison de son activité. « Il faut bien, dit Lamartine dans la préface des *Recueillements*, employer à quelque chose ce superflu de force qui se convertirait en mélancolie dévorante, en désespoir et en démence, si on ne l'exhalait pas en prose ou en vers. Béni soit celui qui a inventé l'écriture, cette conversation de l'homme avec sa pensée, ce moyen de le soulager du poids de son âme ! Il a prévenu bien des suicides. » La pensée de Lamartine ne saurait mieux s'appliquer qu'à Prévost. Il a trouvé dans les lettres le refuge qu'il avait en vain cherché dans la religion, et il n'y a pas d'exagération à dire qu'elles l'ont sauvé de lui-même. Peut-être a-t-il aimé encore ; il semble qu'une jeune protestante qu'il a secourue en 1733 et aidée à se caser dans une riche famille de Londres, lui ait été très chère ; il paraît s'être attaché plus tard à une certaine Mme de Chester sur laquelle nous ne savons à peu près rien. Mais plus d'orages, plus de ces entraînements, de ces crises terribles qui avaient bouleversé sa première jeunesse. Quoiqu'il ait toujours même cœur et que l'âge ne puisse rien sur lui, à dater du jour où il écrit de tragiques et douloureux romans sa vie cesse d'en être un. Les ardeurs de son imagination et de sa sensibilité savent dès lors où se répandre. Souvenirs, rêves, inquiet et insatiable besoin de tendresse, tout cela s'épanche et chante librement dans son œuvre ; et de là le caractère si particulier de cette œuvre, de là aussi l'apaisement qui se fait en lui, et son allure si calme, si sereine, lorsqu'il interrompt une heure ou deux son travail pour causer ou correspondre avec un ami. Ses lettres

à l'abbé Leblanc, à Thieriot, à Boucher de l'Estang sont exquises. N'y cherchons pas des plaintes sur l'insuffisance de ses ressources : qu'est-ce pour lui qui a dû si longtemps lutter contre son propre cœur, que d'être aux prises avec des difficultés matérielles ? N'y cherchons pas davantage les petites jalousies, les petites rancunes, l'irritable vanité du littérateur : en traduisant le premier Richardson, en se donnant lui-même un rival, il a prouvé à quel point son culte des lettres était noble et désintéressé. Et par-dessus tout gardons-nous bien d'y chercher un Saint-Preux qui déclame, un René qui « porte son cœur en écharpe ». Il est la simplicité même ; il est tout plein de bonhomie. « Je commence par vous apprendre, écrivait-il vers 1746 à Boucher de l'Estang, que j'ai quitté depuis trois semaines le séjour de Paris, la grande ville. A cinq cents pas des Tuileries s'élève une petite colline, aimée de la nature, favorisée des cieux, etc. C'est là que j'ai fixé ma demeure pour trois ans, par un bail en bonne forme, avec la gentille veuve ma gouvernante, Loulou, une cuisinière et un laquais. Ma maison est jolie, quoique l'architecture et les meubles n'en soient pas riches. La vue est charmante, les jardins tels que je les aime. Enfin, j'y suis le plus content des hommes. Cinq ou six amis, dont je me flatte que vous augmenterez le nombre à votre retour, y viennent quelquefois rire avec moi des folles agitations du genre humain. Ma porte est fermée à tout le reste de l'univers. » Le portrait qui orne le tome I de l'*Histoire générale des voyages* (1746) répond très exactement à l'idée que nous prenons de lui en lisant sa correspondance. Avec sa soutane et son rabat, son embonpoint, sa mine épanouie, il a l'air du plus aimable des chanoines. Il assure qu'à

l'époque où il a quitté Saint-Germain-des-Prés sa figure portait « la trace de ses anciens chagrins » ; la trace n'y est plus. Ces joues pleines et rondes, ces lèvres souriantes, ces yeux à fleur de tête ne respirent plus que la vie et la bonté. Il ne s'agit pas de faire de lui un saint ; je soupçonne que la « gentille veuve » s'opposerait à sa canonisation. Il était faible. Mais il était parfaitement bon ; c'était sa façon de rappeler aux autres qu'il avait beaucoup souffert. Les calomnies abominables de quelques gens de lettres acharnés après lui ne lui ont pas arraché un cri de haine. Il s'est maintes fois endetté pour venir en aide à de plus pauvres que lui. En 1741, il a pitié d'un pauvre diable de gazetier qui était son ancien « camarade d'école » et qui avait femme et enfants, et comme celui-ci le supplie de revoir le manuscrit de la petite feuille qui est son gagne-pain, il se laisse aller à lui corriger ses solécismes. Presque aussitôt le gazetier est arrêté pour avoir chansonné M. le duc ou Mme la duchesse ; on le somme de nommer ses collaborateurs, il nomme Prévost, et voilà Prévost exilé dix-huit mois à Bruxelles, à Francfort, quoique d'ailleurs M. de Maurepas le sache innocent, exilé comme « folliculaire », alors que dans son œuvre immense il n'y a pas une page scandaleuse.

« Il n'avait rien, dit Rousseau, dans l'humeur ni dans la société du sombre coloris qu'il donnait à ses ouvrages. » Ce coloris sombre, on a voulu à toute force qu'il reparût dans la dernière page de sa biographie : on a longtemps raconté je ne sais quelle affreuse histoire de malade en léthargie qu'un chirurgien de village croit mort et dissèque tout vivant. Le symbole était grossier ; la logique des faits est plus simple et plus belle. Toute

sa vie était dans son cœur ; la mort l'a frappé là. Il a succombé le 25 novembre 1763 à la rupture d'un anévrisme.

Ceux qui chérissent sa mémoire sont heureux d'apprendre de son dernier biographe que des Bénédictins l'ont enseveli eux-mêmes, ainsi qu'un des leurs, sous les dalles de leur chapelle, et ont gravé sur la pierre : « Ici gît Dom Prévost que son génie a illustré ». Il était bien là, dans la petite église d'un couvent, pour se reposer enfin. Il est très bon que nous allions dormir notre dernier sommeil où nous avons vécu nos jeunes années, et ceci convenait surtout à l'âme nostalgique de Prévost.

*
* *

Depuis quelques années, la critique lui rend pleine justice (1) : elle sait que son rôle a été considérable et à plus d'un point de vue.

Avant Rousseau, avant Voltaire même dont les *Lettres philosophiques* sont de 1724, il a dans les *Mémoires d'un homme de qualité* révélé l'Angleterre à la France, et rien n'a plus contribué que son *Pour et Contre*, si ce n'est ses traductions de Richardson, à propager chez nous l'influence anglaise. Il ne s'en est pas tenu là. Infiniment curieux des mœurs exotiques, épris de lointains et mystérieux ailleurs, il a publié l'*Histoire générale des voyages ;* aidé d'abord par une publication anglaise qu'il traduisait, réduit ensuite à rassembler et à traduire lui-même les relations des principaux navigateurs

(1) En consacrant à Prévost un des plus beaux chapitres de ses *Etudes critiques* (3e série), M. Brunetière m'avait rendu ma tâche plus facile, et je tiens à l'en remercier ici.

étrangers, il a continué l'entreprise : première ébauche d'une Géographie coloniale, authentique et vaste épopée des aventuriers de la mer. Par ses romans du reste autant que par cette *Histoire*, il a ouvert aux imaginations des perspectives jusqu'alors inconnues. Ses héros nous font parcourir l'Europe, l'Orient, l'Afrique, l'Amérique ; et en étudiant ce point spécial, l'exotisme dans le roman du XVIIIe siècle, nous aurons à nous souvenir de lui.

Il a de plus le mérite d'avoir donné en maint passage de son *Cleveland* la première formule de la philosophie dont Jean Jacques allait faire le *credo* du siècle. Ceci toutefois demande à être examiné d'assez près ; il s'en faut de beaucoup qu'il soit un « philosophe » au sens que le mot a revêtu vers 1760 ; j'y reviendrai.

Mais ce qu'il faut dire avant tout, c'est qu'il est notre premier romancier de génie, le fondateur du roman moderne, et son époque ne s'y est pas trompée. Jusqu'à la publication de *Clarisse Harlowe* et de la *Nouvelle Héloïse*, aucun de ses rivaux n'a paru digne de lui être comparé. De nos jours, on a cru faire un grand éloge de *Gil Blas* en disant que c'est « le premier roman où l'on mange ». Il y a un plus bel éloge à faire des siens : ils sont les premiers qui aient fait pleurer. Diderot, ce même Diderot qui n'avait jamais voulu distinguer l'auteur de la *Vie de Marianne* de l'auteur du *Sopha*, écrit en 1758 : « Chaque ligne de l'*Homme de qualité*, du *Doyen de Killerine*, de *Cleveland*, excite en moi un mouvement d'intérêt sur les malheurs de la vertu et me coûte des larmes ». Trente ans plus tôt, comme les deux premiers volumes de *Homme de qualité* venaient de paraître, Mlle Ayssé écrivait à Mme de Calendrini : « On en lit 190 pages en fondant en larmes ». La louange est

la même et elle est bien significative. Elle atteste que le théâtre n'est plus seul en possession du privilège de nous montrer des créatures semblables à nous, dont le sort nous intéresse et nous touche ; elle atteste, en d'autres termes, que cette fois le roman est réellement constitué et fondé.

Ce n'est pas qu'il n'y ait aucun lien de parenté entre Prévost et ses prédécesseurs. En même temps que Mme de La Fayette et Fénelon, qui avec La Bruyère et Racine sont ses vrais maîtres, il avait lu d'Urfé, Mlle de Scudéry, La Calprenède, Mme de Villedieu, Courtilz de Sandras ; et il a des défauts qu'en partie il tient d'eux.

Il est encore indécis sur les dimensions et les procédés de composition qui conviennent au roman. Il a commencé par en publier un qui a sept volumes, un second qui en a huit, un troisième qui en a six. Là, il a fréquemment recours à ces récits intercalaires dont jusqu'alors tous nos romanciers, sans qu'il en faille excepter un seul, avaient fait si grand usage. Il en a usé surtout dans son premier roman. Les récits s'y greffent les uns sur les autres à l'aide d'un monotone et gauche artifice : le narrateur a rencontré un inconnu et s'est lié avec lui ; l'inconnu lui raconte sa vie ; dans sa vie l'inconnu a rencontré des inconnus qui lui ont raconté leur vie, etc. ; cela ressemble à une scie d'atelier. Les *Mémoires* de l'Homme de qualité renferment avec ses confessions celles de son ami Rosambert, du consul ***, du prince de Portugal, et celles ci à leur tour en renferment d'autres ; à l'origine, *Manon Lescaut* elle-même n'était qu'un chapitre ou plutôt un supplément ajouté à ces mêmes *Mémoires* dont elle formait le tome septième et dernier.

Trop volontiers aussi, à l'imitation de Sandras, Pré-

vost mêle des noms et des scènes de l'histoire à ses romans. Il croyait, dit-il dans la préface de *Cleveland*, leur prêter ainsi un air d'indéniable authenticité. Son génie, par bonheur, lui en a fourni d'autres moyens, et ceux de ses écrits qui sont franchement des romans historiques, *Histoire de Marguerite d'Anjou*, *Histoire de Guillaume le Conquérant*, s'ils sont très supérieurs à ceux de Mme d'Aulnoy ou de Mlle de La Rocheguilhen, n'en sont pas moins la partie négligeable de son œuvre.

Enfin, nous retrouvons chez lui toute la complication, tout le romanesque de la péripétie qui nous choquait chez les romanciers antérieurs : enlèvements, déguisements, apparitions de corsaires, captivités en Alger, etc. Peut-être même faut-il dire que nul d'entre eux n'avait fait un pareil abus de l'aventure, tant sa prodigieuse imagination dépasse celle des La Calprenède et des Sandras.

Et cependant, ses romans ne ressemblent à aucun de ceux qui les ont précédés. A tous ceux-là, même à ceux que Lesage et Marivaux avaient enrichis de tant d'observations sur les mœurs, il manquait ce que rien ne remplace : la vie. Elle est chez lui, et il en résulte que ces rapports, pour réels qu'ils soient, entre ses devanciers et lui, à peine les discernons-nous. Il y faudrait un effort de réflexion, d'attention; et il ne nous laisse pas le temps ni le pouvoir de réfléchir. On est pris, on va sans s'arrêter jusqu'à la fin du récit ; l'intérêt, cet intérêt si fort dont parle Diderot, il est là, malgré la longueur de l'œuvre, malgré les gaucheries de l'intrigue, malgré les invraisemblances.

Où réside-t-il ? Ce ne peut être dans les faits qui, les trois quarts du temps, sont plus que bizarres, et si je n'essaie pas de résumer ses trois grands romans ni

même les très courts *Mémoires de M. de Montcal*, c'est précisément qu'un résumé n'y laissant guère voir que les faits, l'auteur semblerait n'être rien de plus qu'un ancêtre de Dumas père. Mais dans le livre comme dans la vie, les faits en eux-mêmes ne sont rien ; ils sont ce que nous leur permettons d'être, tragiques ou comiques, nobles ou bas, selon la qualité de l'âme qui s'y exprime. A travers les œuvres de Prévost respire et se débat, chante et pleure une des âmes les plus tendres et les plus brûlantes qui aient jamais existé, et d'un mot bien court nous aurons défini le principe de vie qui les anime : c'est la passion.

Elle avait déjà, je ne l'oublie pas, échauffé de sa flamme le chef-d'œuvre de Mme de La Fayette. Mais elle y était encore contenue et maîtrisée. Elle s'étale chez Prévost avec une bien autre puissance. Il n'est pas seulement, selon le mot de Mlle de Lespinasse, « l'homme du monde qui a le mieux connu ce que l'amour a de doux et de terrible » : la passion était en lui, et de son cœur elle a débordé dans celui des êtres qu'il créait Il l'a fait régner dans le roman comme Racine l'avait fait régner dans la tragédie ; et par elle le roman est devenu une autre sorte de tragédie, différente de celles de la scène, moins concentrée, moins limitée dans le temps et dans l'espace, plus libre d'imiter celles de la réalité dans leur lent développement et leur complexité infinie, mais tragédie qu'un grand souffle traverse et soutient jusqu'au dénouement.

Ceci est vrai de tous les romans de Prévost, à part ceux qui datent de ses dernières années, à part les *Mémoires d'un honnête homme* et le *Monde moral* dont les scènes, parfois si vraies, ne forment pas un tout et qu'il a renoncé à finir. Les autres, sans avoir la par-

faite simplicité d'action de *Manon Lescaut*, o une action. Tous, ils ont le caractère dramatiq est désormais demeuré un élément essentiel de la nition du genre, et qu'il serait aussi facile de monte dans *Le Père Goriot* que dans *Le Rouge et le Noir*, dans *Madame Bovary* que dans *Anna Karénine*. Les Mémoires qu'il met sous nos yeux ne sont plus, comme ceux de d'Artagnan ou de Gil Blas, des biographies qui vont de la naissance à la vieillesse et dont le véritable objet est de passer en revue les grands et petits faits d'un règne ou de nous peindre les diverses classes de la société ; ils ne sont pas davantage des commencements de biographies qui s'interrompent, comme celles de Marianne, de Jacob ou de Meilcour, à l'improviste et sans conclure. Après quelques pages d'introduction dans lesquelles ils nous ont mis au courant de leurs origines et de leur passé, l'Homme de qualité, Cleveland, le Doyen de Killerine entrent, ainsi que le dit l'un d'eux, « dans la mer immense de leurs infortunes », et quand un suprême naufrage les jette tout meurtris dans le port, le dernier feuillet se trouve sous nos doigts. Les *Mémoires de M. de Montcal* commencent sans préambules à l'instant précis où le jeune officier rencontre Mme de Gien et s'achèvent dès que rien ne trouble plus leur union, dès que Mlle Fidert est morte. Ceux du grand seigneur « employé aux affaires du roi à Constantinople » qui se confesse à nous dans l'*Histoire d'une Grecque moderne*, vont du jour où il a vu pour la première fois Théophé au jour où il désespère d'être aimé et se détache d'elle ; ceux du Commandeur vont du jour où il aperçoit Héléna dans le petit port d'Orbitello au jour où il lui dit un éternel adieu. De la vie de ses héros Prévost ne nous montre que la période

de crise durant laquelle l'amour le plus violent a fait d'eux des criminels ou des martyrs. Ses romans ont beau être surchargés d'incidents, compliqués à l'excès, annoncer *Monte-Christo* ou peut-être même le *Tour du monde en 80 jours :* chacun d'eux est l'exposé d'une lutte que nous voyons s'engager et se dénouer, chacun d'eux est un drame passionnel qui se joue sous nos yeux. Et si parmi tous les drames dont la vie humaine est le théâtre, il n'en est pas qui égalent en intensité ceux de la passion, n'est-ce pas ceux-là qu'il convenait de transporter tout d'abord dans le roman pour y accomplir la réforme décisive, pour le distinguer des recueils de portraits et des répertoires d'anecdotes, en un mot, pour le douer d'une âme ?

*
* *

Quel mouvement, quelle fièvre dans les récits de Prévost ! Ses héros sont saisis dans un tourbillon, emportés dans une course à l'abîme. Nul raisonnement, nul avertissement ne les arrête ; en vain les obstacles s'accumulent et naissent sous leurs pas ; en vain ils se heurtent à la haine d'un rival, aux volontés d'un père, à des préjugés de caste, aux lois fondamentales de la société : ils vont, et la mort seule peut leur dire halte-là ! L'action parcourt l'univers entier, et ce ne sont partout qu'évanouissements, pleurs de joie, cris de douleur, prises de voile, meurtres ou suicides. En l'espace de quelques minutes, deux amants sont précipités de la félicité absolue au plus profond désespoir ; tout les sépare, et soudain ils se trouvent unis : « L'ecclésiastique que j'avais fait avertir parut avec deux surplis sous le bras et le

rituel à la main ; voyez, dis-je, si mon zèle vous laisse quelque chose à désirer ; et m'étant aussitôt revêtu du surplis, je pris la main de Sara que je mis dans celle de Patrice. » Ainsi parle le Doyen de Killerine. J'ouvre les *Mémoires de M. de Montcal* : « Eh bien ! puisque notre mariage devient nécessaire pour éviter une querelle dont les suites seraient peut-être irréparables, je consens qu'il soit célébré ce soir... Nous fûmes mariés sur-le-champ. » Une heure après le mariage, si nous voyons l'épouse évanouie et l'époux à terre dans une mare de sang, n'en soyons pas surpris : c'est le train ordinaire des récits de Prévost.

Voici, à titre de spécimen, la fin d'un épisode intercalé dans l'*Homme de qualité*, et où il s'agit d'une rivalité d'amour entre frères :

« J'aperçus les deux frères étendus, l'un mort, l'autre expirant. Leur père, tout éperdu, s'efforçait de leur donner quelques secours inutiles. Approchez, M. de Sauvebœuf, me dit d'Erletan d'une voix faible, approchez.— Ma sœur entra dans cet instant, en perçant le ciel de ses cris et en s'arrachant les cheveux. Mais lorsqu'il ouvrait les bras pour la recevoir, elle s'arrêta et lui-même parut avoir honte du mouvement qu'il avait fait. Je mourrai donc sans t'embrasser, lui dit-il ; cette consolation ne m'est pas même permise. O crime détestable ! O malheureux frère !— Elle, de son côté, le regardait avec des yeux égarés, et elle paraissait n'avoir plus le pouvoir de prononcer une parole. Elle tourna deux ou trois fois autour de lui, comme si elle eût voulu s'approcher, pendant qu'il s'efforçait de remuer la tête pour la suivre de ses regards. Il semblait qu'une main invisible la retînt ou qu'elle fût au bord d'un affreux précipice dont la vue l'épouvantait. Enfin, ne pouvant plus résister à des mouvements si violents, elle tomba proche de lui sans connaissance. Il recueillit toutes ses forces pour saisir une de ses mains sur laquelle il tint sa bouche collée pendant deux ou trois minutes. Au nom de Dieu, me dit-il,

prenez soin d'elle et empêchez-la de mourir. — On s'occupait pendant ce temps à bander sa plaie. Il avait été trop troublé pour y faire attention ; mais lorsqu'on voulut l'emporter dans un lieu plus commode : Non, non, s'écria-t il en arrachant tous ses linges, mon dessein n'est pas de vivre ! ... »

L'allure n'est pas toujours aussi frénétique ; elle est toujours un peu fébrile, toujours entraînante. Que n'est-il possible de transcrire en entier la longue scène qui termine le livre VI de *Cleveland !* J'en voudrais au moins donner une idée. A ce moment de son histoire, Cleveland vit depuis quelques années en France loin de sa femme Fanny qu'il croit coupable, dont le souvenir est pour lui une honte, et dont il évite de prononcer le nom ; personne, parmi ceux qu'il fréquente, ne sait qu'il est marié. Il fréquente surtout chez M. de R., père adoptif d'une toute jeune fille, d'une enfant de seize ans, Cécile. Il n'a pas tardé à sentir qu'il aimait Cécile ; mais honnête homme et bien résolu à lui cacher son amour, il ne s'est pas cru obligé de renoncer à cette joie de la voir qui est à présent l'unique joie de sa vie. Déjà pourtant Cécile a deviné sa tendresse, et elle la partage en secret, persuadée qu'il est l'époux qu'on lui destine. Sur ces entrefaites, M. de R., qui est protestant, est informé que des persécutions menacent ceux de sa religion (ceci se passe peu de temps avant la révocation de l'Edit de Nantes), qu'il est lui-même surveillé de près et qu'il est question de lui enlever Cécile pour l'instruire au couvent dans la religion catholique. Affolé, il s'adresse à Cleveland ; il la lui confie ; il le prie, au nom de ce que son ami a de plus cher, de la conduire à Rouen où elle vivra cachée jusqu'à ce qu'il puisse la rejoindre

et passer avec elle en Angleterre. La nuit venue, Cleveland et Cécile se mettent en route. Ils sont seuls, en tête à tête, dans la voiture qui les emporte vers Rouen et qu'éclaire faiblement la lueur tremblante d'une bougie ; seuls, et ils s'aiment...

« Cécile gardait le silence, raconte Cleveland, et paraissait rêveuse auprès de moi. Je lui en fis d'abord quelques reproches ; mais malgré tous les tendres sentiments qui s'élevaient dans mon cœur, je ne commençai à l'entretenir que de choses communes et indifférentes. Elle me répondait de temps en temps par quelques paroles. J'affectai de ne la pas regarder fixement ; ce qui n'empêchait point que je n'observasse quelquefois la douceur de ses beaux yeux et que je ne sentisse une émotion extraordinaire lorsqu'il m'arrivait de rencontrer ses regards. Je baissais la vue aussitôt, et je faisais un effort pour me remettre ; mais j'étais trop près d'elle... Le son seul de sa voix m'attendrissait à un point inexprimable. Qu'était-ce que de la toucher comme je faisais, dans le mouvement continuel du carrosse ; de respirer le même air dans le petit espace où nous étions ? hélas ! de ne voir et de ne sentir qu'elle ? Tous les feux de l'amour coulaient dans mes veines au lieu de sang. L'agitation qu'ils me causaient me rendit capable encore quelque temps de soutenir la conversation ; mais se consumant, si j'ose parler ainsi, par leur propre ardeur, ils se changèrent peu à peu dans une langueur pesante et mélancolique qui fut suivie d'une profonde rêverie. Je commençai à considérer, tout autrement que je n'avais fait jusqu'alors, que celle que je trouvais tant de douceur à voir et à entretenir, je la conduisais à Rouen pour l'y laisser et peut-être pour ne la revoir jamais. Je ne l'aurai donc plus pour charmer mes peines et pour me faire passer les plus doux moments de ma vie ! Toutes mes douleurs vont renaître, car c'est elle qui les a fait finir. S'il ne m'est pas permis de l'aimer, dois-je consentir à la perdre ? O Dieu, comment vivrai-je sans elle, et que vais-je devenir quand je ne l'aurai plus ! — En faisant ces réflexions dans lesquelles j'étais comme entièrement absorbé, il m'échappait des soupirs dont je ne m'apercevais

pas. Cécile les entendait. Son cœur n'était pas moins tendre que le mien Elle ne pouvait douter que ce ne fût elle qui causât le désordre où elle me voyait. Elle eut à combattre sa timidité, pour me témoigner par quelques mots la peine qu'elle avait de ma tristesse. Mais enfin son inclination l'emporta. Je ne sais, Monsieur, me dit-elle, ce qui vous a rendu tout d'un coup si mélancolique. Aurais-je le malheur d'en être cause ? — Cette question et le ton de sa voix me firent tourner la tête vers elle. Je rencontrai ses yeux, où je crus lire des marques si tendres d'inquiétude qu'elles achevèrent de me perdre. Je pris une de ses mains sans faire attention que je la prenais ; et la serrant entre les miennes : Ah ! Cécile, lui dis-je, quel reproche me faites-vous ? Votre présence ne me causera jamais que du bonheur et de la joie. Mais que je crains qu'il n'en soit bien autrement de votre absence ! Je ne la supporterai pas longtemps sans mourir... »

Faut-il résumer la suite ? L'innocente Cécile demande : pourquoi donc voulez-vous me quitter ? « Quand on aime quelque chose, il me semble qu'il y a tant de plaisir à être auprès de ce qu'on aime ! Mais je ne suis pas sûre que vous m'aimiez, ajouta-t-elle en me regardant timidement ; car vous ne me l'avez jamais dit. » Et c'est assez de « ce petit nombre de paroles » pour qu'il oublie toutes ses résolutions, pour qu'il soit vaincu et que l'aveu de sa tendresse monte à ses lèvres. Elle l'écoute, ravie, charmée, et déjà elle ne se résigne plus à l'idée d'une séparation, même courte ; elle ne se contente plus de la promesse qu'il lui fait de suivre M. de R., quand celui-ci viendra la retrouver à Rouen. Pourquoi ne resterait-elle pas auprès de lui, dans la maison de campagne où il habite avec sa belle-sœur et sa nièce ? N'y serait-elle pas aussi bien cachée qu'à Rouen pour attendre que M. de R. soit en mesure de quitter la France ? Ils s'en iraient alors en Angleterre

« tous en même temps ». Sans comprendre ou plutôt sans s'avouer le motif qui le fait agir, Cleveland crie au cocher de tourner bride. Vers minuit, ils arrivent chez lui. Au lieu d'éveiller ses gens, au lieu de l'introduire dans sa demeure, il la fait entrer furtivement dans un pavillon isolé qui se trouve au milieu du parc. Il veut se persuader à lui-même que, dans l'intérêt de la fugitive, il ne saurait prendre trop de précautions et s'entourer de trop de mystère. La vérité est qu'il est ivre d'amour et de désirs, que la joie d être seul près d'elle dans ce silence, dans cette solitude, dans la paix de la nature endormie, abolit en lui la conscience et la volonté. Il est à ses pieds : il ne se rassasie pas de contempler ce doux visage auquel l'émotion de la marche et les aventures de la nuit donnent « un air si fin et si brillant » ; il imprime « mille baisers ardents sur sa main » et ne sent pas qu'ils soient repoussés. « Le cri de l'honneur et de la vertu n'était plus assez fort pour se faire entendre » ; et pourtant, sur un mot naïf que murmure Cécile, à sa question : c'est donc vrai que vous serez mon mari ? il se redresse, épouvanté du crime qu'il allait commettre...

Mais qu'il suffise d'avoir montré les premières phases du combat qui se livre en eux durant cette nuit d'extases et d'angoisses, combat où ils sont si près de succomber et d'où ils sortent si brisés l'un et l'autre. Il en coûte trop de mutiler une pareille scène. Elle a quarante pages, quarante pages enflammées et haletantes qui aujourd'hui encore se lisent d'un trait.

*
* *

Le peu que j'en ai cité a-t-il déjà permis de sentir quelle sincérité d'accent Prévost apporte dans la nar-

ration ? Il ne se pouvait pas qu'il ne fût sincère en ses douloureuses histoires d'amour, ce pauvre Dom Prévost, cet autre abbé Jocelyn ; d'une façon plus ou moins directe c'est toujours son cœur qu'il raconte, et la forme autobiographique, s'il n'est pas le premier à l'employer, prend avec lui une valeur toute nouvelle. Elle ne nous semblait chez Sandras, Lesage ou Marivaux, qu'une ruse, qu'un artifice de romancier ; nous allons maintenant à l'excès contraire ; nous sommes maintes fois tentés de nous demander : ne seraient-ce pas de véritables confessions, ne serait-ce pas une page de sa vie intime que Prévost nous livre ? Et, en somme, nous n'avons pas tout à fait tort. Il y a beaucoup de lui-même en ses héros. Est-ce Fanny, est-ce lui que nous entendons s'écrier dans *Cleveland* : « L'amour est pour moi le bien suprême !... Je n'ai jamais eu ni le goût ni même l'idée d'un autre bonheur ; et si je me forme une haute opinion de la félicité qu'on nous promet dans une meilleure vie, c'est qu'on y doit aimer toujours. » Et dix pages plus loin : « Vous ne comprendriez jamais cette étrange révolution, si je ne vous faisais la peinture de mon cœur. A ce que je vous ai dit de sa tendresse, joignez le mépris de tout ce que le commun des hommes estime. Mépris de la fortune et des richesses, mépris des vains amusements et des plaisirs frivoles ; enfin nul goût pour tout ce qui ne flatte les hommes que par leur orgueil, leur vanité et d'autres passions que je n'ai jamais connues. Mais la place qu'elles occupent dans le cœur des autres, est remplie dans le mien par un désir insatiable d'aimer et d'être aimée. » — Est-ce le portrait de Patrice, est-ce le sien qu'il trace en ces termes dans le *Doyen de Killerine* : « Sous un visage enjoué et tranquille, il portait un fond secret

de mélancolie et d'inquiétude qui ne se faisait sentir qu'à lui et qui l'excitait sans cesse à désirer quelque chose qui lui manquait. Ce besoin dévorant, cette absence d'un bien inconnu l'empêchaient d'être heureux ». Pour ne parler que de l'Homme de qualité, voyez quel rôle le couvent joue dans son histoire : son père, devenu veuf, se retire chez les Chartreux ; son ami Rosambert, après mainte aventure de cœur, se fait trappiste ; sa nièce Nadine, à jamais séparée de celui qu'elle aimait, se fait religieuse ; lui-même, à la mort de sa chère Sulima, s'ensevelit dans une abbaye ; il en sort au bout de quelque temps ; de pires catastrophes l'y ramènent. Ah ! tous ces frères de Des Grieux, qui soupirent si ardemment après l'innocence et la paix de la vie monastique, et que leur cœur entraîne si vite hors de là, au-devant de souffrances nouvelles, on n'a pas de peine à reconnaître Prévost en chacun d'eux et l'on sent bien qu'il y a dans son œuvre autre chose que des fictions.

Il eût pu se dispenser d'attester dans ses préfaces la véracité de ses récits et de déclarer par exemple, dans celle de *Cleveland*, que le propre fils de Cleveland lui avait remis le manuscrit dont il se faisait l'éditeur. Souci superflu de sa part. L'important n'est pas que le romancier nous certifie, pièces en main, que ses personnages ont vécu ; l'important est qu'ils vivent pour lui, qu'ils soient réels pour lui, et qu'il soit le premier à croire à ce qu'il raconte. Or, ce don-là, ce don si précieux et si rare, sans lequel on peut être tout ce qu'on voudra excepté auteur dramatique ou romancier, Prévost le possède au même degré que Balzac ou Mme Sand. Ses personnages, il les entend, il les voit. « Je me hasardai à tourner la vue sur elle pour découvrir quelque

chose de ses sentiments. Elle me parut d'une tristesse extrême, *et quoiqu'elle eût les yeux fermés et qu'elle tînt la tête penchée sur le dos de sa chaise, je crus remarquer que quelques larmes coulaient le long de ses joues.* » — « Son discours, qu'elle avait continué jusqu'ici d'un ton assez calme, fut interrompu par une si grande abondance de larmes et de si fréquents sanglots que, dans la crainte de quelque accident, je me levai pour appeler du secours. *Mais elle m'arrêta de ses deux mains; et les joignant devant moi avec une action toute passionnée :* Écoutez-moi, Monsieur, au nom du ciel, écoutez-moi. » Dans les *Mémoires de M. de Montcal*, Mme de Gien malade, mourante, est hors d'état de parler, ses yeux « remercient » Montcal qui lui prodigue ses soins; devenu un peu plus tard le garde-malade de Mlle Fidert qu'il a fait transporter, en proie à une fièvre violente, dans une auberge de village; Montcal, la voyant en sûreté et s'apprêtant à se retirer, se sent « *arrêté par l'effort de ses mains* autant que par l'abondance de ses larmes ». Ces mains qui supplient, ces mains fiévreuses et faibles qui se cramponnent doucement, ces yeux qui remercient, ces paupières closes d'où l'on voit couler des pleurs, comme tout cela est d'une autre vérité que les poses théâtrales et les jeux de scène décrits par Lesage ! On pourrait indiquer chez Prévost des attitudes qui ont toute la beauté de l'art grec. Quand l'Homme de qualité ramène chez ses parents le corps de sa sœur Julie que des assassins ont tuée à ses côtés : « Je me mis, dit-il, dans ma berline auprès du cercueil, *sur lequel j'eus la tête et les mains continuellement appuyées* ». Cleveland, sur le point de se tuer, voit ses deux petits enfants venir à lui, riant, babillant, et lui prendre les mains ; son épée lui échappe : « Je les pris tous deux

dans mes bras, assis encore comme j'étais; et *penchant la tête entre leurs visages, je les serrai, chacun de leur côté, contre le mien.* » C'est de cette prose et non des vers de Voltaire qu'il fallait dire : « Applaudissez, Athéniens, c'est du Sophocle. »

Prévost ne se borne pas à entendre et à voir les êtres que son rêve a créés; il les aime. Il les aime, et il s'identifie avec eux, il souffre avec eux; car le mal dont ils souffrent, il en a fait lui aussi la dure expérience. Au moment où l'Homme de qualité en arrive au récit de la mort de Sulima : « Mon lecteur s'aperçoit assez, écrit-il, de ce qu'il doit attendre dans la suite de cette histoire... Je n'ai plus que des soupirs et des pleurs à lui offrir. Je sens que toutes les plaies de mon cœur vont se rouvrir et qu'elles sont prêtes à saigner. » Il y aurait à citer beaucoup de passages analogues dans lesquels on le sent comme accablé des infortunes dont il se fait l'historien. Il n'y a point d'exagération à dire qu'il a été successivement amoureux de toutes ses héroïnes; il fallait bien qu'il le fût pour leur prêter le charme qui émane d'elles et auquel nous sommes pris à notre tour. S'il y a parmi elles quelques furies qui brandissent des poignards, rugissent et nous font un peu peur, la plupart sont plus près d'Andromaque et de Bérénice que de Roxane ou d'Hermione. Leur voix a dans son timbre et son rythme je ne sais quoi de tendre et de lassé : « Supposons, dit l'une, qu'il m'épouse et que son père y consente, sa passion s'affaiblira; il sentira qu'il aura trop fait pour moi; il me traitera avec indifférence et peut-être avec mépris; et moi qui sais à quel point je suis touchée, moi qui ne continuerai de le voir que pour l'aimer de plus en plus, je périrai de douleur et je

n'aurai plus que la mort pour finir mon désespoir ». — « Je n'ai pas, dit une autre, fait tant de réflexion sur des périls qui ne m'ont jamais fort alarmée. Je n'aime point assez la vie pour craindre beaucoup la mort. Mais vous pouvez me la rendre aimable, et je viens vous demander si vous voulez me la rendre aussi douce qu'elle peut l'être avec votre tendresse et votre estime. » Ce ne sont point de fortes têtes; elles sont toutes de premier mouvement, incapables de raisonner, de se justifier si on les accuse, d'accuser si on les trahit, promptes au pardon, mais combien promptes aux alarmes ! Elles vivent les yeux fixés sur les yeux qu'elles aiment, craignant toujours de n'y pas lire ce qu'elles y cherchent. « Si je lui faisais, dit Cleveland, un reproche tendre de sa mélancolie, si je m'efforçais de la dissiper par des protestations d'amour et par un redoublement de caresses, j'avais presque toujours le chagrin de lui voir répandre quelques larmes. Elle paraissait d'abord s'attendrir en me regardant, et ses yeux demeuraient ensuite attachés sur moi avec un air de curiosité et d'inquiétude, comme si elle eût cherché à découvrir dans les miens quelque chose qu'elle souhaitait et n'apercevait point. » Lorsqu'elles se sentent aimées, leur bonheur est tel qu'elles voudraient que le monde entier y pût avoir part. L'une d'elles, en quittant l'hôtellerie où elle a retrouvé, reconquis son très volage, très charmant et très cher époux, cache sa bourse sous l'armoire ; au hasard de désigner qui en héritera : « Je veux qu'il y ait quelqu'un d'heureux par ma joie dans un lieu où j'en ressens une si vive. » Elles sont femmes, véritablement et simplement femmes, par leur bonté, leur grâce fine, et aussi par la faiblesse de leur corps. Prévost ne fait

point d'elles d'aériennes et immatérielles figures qui flottent entre terre et ciel; elles ont un corps, un corps délicat que les maladies n'épargnent point et qui plie sous le poids des douleurs morales. Le moindre danger qui les menace dans leur amour, suffit à les abattre ; il faut que leur main soutienne ce front qui penche, il faut qu'il s'appuie sur la poitrine, sur les genoux d'un mari ou d'un amant. Être seules, loin de lui, ne fût-ce que durant quelques heures, leur est un supplice qui dépasse leurs forces. « Elle se plaignait avec une grâce charmante, dit encore Cleveland, de la dureté que j'avais de m'éloigner d'elle pour m'enfermer dans mon cabinet. L'ennui qu'elle sentait loin de ma présence lui fit désirer d'être avec moi dans les temps même que j'étais résolu d'employer toujours aux occupations de l'esprit. Je serai dans votre chambre, me dit-elle, je ne vous causerai pas le moindre trouble; j'y serai tranquille, occupée à lire un bon livre, ou à faire quelque ouvrage de mon sexe. — J'y consentis : mais je m'aperçus bientôt que sa présence n'était point compatible avec l'application que demande l'étude. Au moindre mouvement qu'elle faisait, mes yeux se tournaient comme naturellement vers elle. Elle demeurait sans parler, mais un regard, un sourire, me causait plus de dérangement et de distraction que n'aurait fait le bruit d'une compagnie nombreuse. Quelquefois, je n'étais pas le maître de demeurer assis sur ma chaise et d'arrêter le mouvement qui me portait à m'aller placer auprès de la sienne. Elle en paraissait pénétrée de joie, et elle me reprochait en riant cet excès de faiblesse qui déshonorait, disait-elle, la philosophie. Le reste du temps se passait ensuite en caresses et en badinages. » Un jour, néanmoins, Cleveland s'impatiente d'être ainsi

distrait de son travail; il fait la grosse voix, et Fanny se retire dans sa chambre ; au bout d'une heure ou deux, il s'étonne qu'elle ne reparaisse point, il ouvre la porte : « Je la trouvai assise, la tête appuyée sur sa main et les yeux tout en pleurs »...

Si on avait le courage de s'amuser un peu aux dépens de celui qui a écrit tant de pages délicieuses, on montrerait jusqu'où l'entraîne sa conviction que tout ce qu'il imagine est réel. Il s'en faut que tout ce qu'il imagine soit vraisemblable, et parmi les situations qu'il nous fait accepter il en est de bien singulières. Voici M. le Doyen de Killerine, vieux prêtre irlandais, qui chevauche la nuit par la campagne avec Mlle de L. en croupe : il est permis de se récrier. Non, cela n'est pas permis ; car Prévost en est encore plus étonné que nous : « Que de réflexions ne fis-je pas (c'est le Doyen qui parle) sur la bizarrerie d'une aventure aussi opposée à mon inclination qu'à mon caractère! Un ecclésiastique de ma figure et de mon âge à cheval dans les ténèbres avec une fille de dix-sept ans derrière lui ; quelle étrange scène ! » C'est bien cela ; Prévost est le premier à s'étonner de ce qu'il invente ; preuve qu'il ne l'invente pas, pourrait-on dire ; preuve que ce sont à ses yeux des faits qu'il ne dépend pas de lui de modifier, qui s'imposent à lui ; ce sont à ses yeux des réalités. Un soir, dans un corridor très sombre, un amoureux prend le Doyen pour Mlle de L , lui baise les mains, lui saisit la tête et la couvre de baisers... Mais peut-être aurais-je dû au préalable transcrire le portrait que le Doyen nous a tracé de lui-même au commencement de ses Mémoires : « J'avais le visage défiguré par deux verrues qui étaient plantées régulièrement au-dessus de mes yeux et qui s'avançaient sur mon front avec

l'apparence de deux cornes ». Malgré ses verrues, malgré ses cornes, on l'a pris pour Mlle de L., on l'a embrassé : qu'y faire? Si Prévost le dit, c'est qu'il en est sûr.

Il serait trop facile de railler. Les idées les plus saugrenues se rencontrent dans ses romans. Ce malheureux Doyen, dont la vie se passe à courir de sa sœur à ses frères et de ses frères à sa sœur et à les tirer de l'abîme où la passion les fait rouler, apprend qu'au mépris des devoirs les plus sacrés Patrice vient d'épouser Mlle de L. et qu'ils sont déjà dans la chambre nuptiale. Il s'y élance pour arrêter « deux téméraires qui pouvaient être encore sur le bord du précipice » : il les trouve couchés. Il leur adresse un véhément discours, et lorsqu'il croit les avoir persuadés, il passe dans l'antichambre « pour leur donner la liberté de s'habiller. Ils n'avaient besoin, me dirent-ils, que d'un instant. Cependant, à peine m'eurent-ils perdu de vue que, retombant dans toutes leurs faiblesses, ils parurent oublier que j'étais à les attendre. Ma patience se soutint plus d'une heure ». Dans *Cleveland*, Cécile étant fort malade, le duc de Monmouth qui est amoureux d'elle se glisse dans la chambre en habit de médecin, et sous prétexte que son mal est « à l'estomac » s'offre « un spectacle qui n'était fait que pour le bonheur d'un amant vertueux ». Malade elle aussi, Fanny est veillée par le traître Gélin ; il baise une de ses jambes que dans l'agitation de la fièvre elle a découverte ; elle crie, donne un coup de pied « à l'aventure », et il a la tête serrée contre une des colonnes du lit où il se déchire à un clou : « Sa justification (raconte la bonne Fanny) fut prise du hasard qui lui avait offert, me dit-il, cette occasion de me marquer

son respect sans l'avoir cherchée, et j'eus encore assez d'indulgence pour le croire sincère. » Devinerait-on dans quel état Cleveland retrouve en Amérique mylord Axminster et sa fille Fanny dont il n'est pas encore l'époux, mais qu'il aime et qu'il cherche depuis de longs mois à travers le monde entier ? Il les a vus pour la dernière fois à Bayonne ; il les rejoint dans les forêts de la Caroline où il découvre mylord, hélas !... tout nu. Mylord, sa famille, ses gens ont été dépouillés par les sauvages. Cleveland l'aborde et tout de suite s'informe de Fanny : où est-elle ? ne peut-il la voir ? « Dans l'état où elle est avec Mme Riding et ses femmes, objecte mylord Axminster, je vous conseille pour ménager leur modestie d'attendre que la nuit nous amène l'obscurité. » Il attend donc ; et tandis qu'il compte impatiemment les heures, les minutes, il aperçoit de temps à autre, dans le lointain, la tête de Fanny qui se dresse au-dessus des grandes herbes. Il propose de lui envoyer une partie de ses vêtements et de ceux de son valet. Mylord accepte, et : « Il envoya à sa fille ma veste ».

Il est malaisé de lire ces choses-là sans sourire. C'est sans sourire, c'est le cœur battant que les écrivait Prévost, et voilà pourquoi on aurait scrupule à s'en égayer. Loin de lui reprocher sa candeur, combien devons-nous lui en avoir de reconnaissance ! Quelle joie de rencontrer en plein XVIIIe siècle un homme qui n'a pas peur du ridicule, qui ne sait pas ce que c'est que le ridicule quand la passion est en scène ! Quelle joie de rencontrer au temps de Lesage et de Voltaire un romancier sans ironie, je dirais presque sans esprit ! Non que j'entende le donner pour un sot. Il fallait bien n'en pas être un pour composer comme il l'a

fait le personnage du subtil casuiste que le Doyen de Killerine consulte avant de marier sa sœur Rose, ou celui du bon Père qui entreprend de convertir Cleveland au catholicisme. Ce bon Père est exquis ; depuis Pascal, les Jésuites portent bonheur à nos écrivains. Mais il n'est rien dont Prévost se préoccupe moins que d'être spirituel. Les mots d'auteur qui fourmillaient dans *Gil Blas*, les tournures précieuses qu'affectionnait Marivaux, il n'y en a pas trace chez lui. « On n'écrira plus comme Prévost, » disait Vinet. Cela est vrai ; sa bonne foi, sa grave et ingénue bonne foi est quelque chose d'inimitable. Avec tout ce qu'il pouvait avoir de finesse et même de malice dans l'esprit, il était un cœur crédule, délicieusement crédule, comme le sont tous ses héros, comme le sont toujours les cœurs très aimants ; et nous pardonnons volontiers à sa crédulité ce qu'elle a parfois de puéril en faveur du naturel qu'elle répand dans tous ses récits.

Et puis, prenons garde ; ne nous pressons pas trop de le traiter d'innocent. Tel trait qui au premier regard nous fait l'effet d'une sottise, peut à la réflexion nous paraître tout autre. Il avait étudié de bien près la maladie morale dont il a étalé sous nos yeux d'innombrables cas. Le *Pour et Contre* est bourré de notes qu'il a prises au jour le jour soit sur des procès plaidés en France et en Angleterre, soit sur des scènes de la vie dont il avait été témoin ; ce sont ces notes, presque toutes relatives aux crimes ou aux malheurs de l'amour, qui, en 1764, ont été réimprimées en un volume sous le titre de *Contes, aventures et faits singuliers*. Il y a là bien des choses vues, et de curieuses choses. S'il invente beaucoup, il a beaucoup observé, et quand il analyse les troubles que le désir ou la jalousie portent

dans notre âme et dans notre chair, il ne nous étonne le plus souvent que parce qu'il en sait plus que nous sur ce chapitre. Il a peint en M. de Montcal un homme qui aime à la fois et de manière très différente une Française, la douce Mme de Gien, et une Irlandaise, la fougueuse Mlle Fidert, ou, pour parler avec plus d'exactitude, qui aime Mme de Gien et se sait aimé de Mlle Fidert. Montcal nous fait des aveux tels que celui-ci : « Rappelant même plus d'une fois l'idée de Mme de Gien, je sentais constamment que mon cœur ne mettait rien en balance avec cette maîtresse absolue de mes affections. Mais je me trouvais aussi pour l'Irlandaise quelque chose de plus vif que mes premiers sentiments de compassion ; et *si l'amour était capable de précaution pour l'avenir*, il me semblait que j'aurais mis volontiers un bien si précieux en réserve, pour les cas où quelque nécessité indispensable m'aurait forcé de renoncer à mon unique passion. » De tels calculs dans un cœur qui aime ? Il est vrai que Céladon n'en faisait point de semblables ; vrai aussi que Céladon n'est pas un être vivant. Observez dans le même roman ce maréchal de Schomberg à qui une femme ne paraît désirable que s'il sait qu'elle aime et qu'elle est aimée ; il ne manque jamais de s'enflammer pour celles dont il voit que son aide de camp Montcal est amoureux, et son cœur va, à la suite de celui de Montcal, de Mme de Gien à Mlle Fidert, de Mlle Fidert à Mme de Gien. Il est comique, ou déplaisant, cet amoureux par imitation ; mais avant de se moquer du romancier qui l'a dépeint, qu'on veuille bien lire ce que dit un peu plus loin Montcal. Montcal n'ignore pas qu'avant de l'aimer Mlle Fidert a eu un amant. Un jour qu'il est auprès d'elle et qu'il lui promet de la protéger contre

les ennemis qui la persécutent : « Elle me demanda en rougissant, raconte-t-il, si je ne faisais rien espérer de plus tendre à une malheureuse fille qui n'avait au monde que moi pour protecteur et pour ami. Cette question, soutenue par les regards et le ton d'une jeune personne *à qui les caresses de l'amour n'étaient pas plus inconnues que ses sentiments*, porta dans mon cœur une vive émotion. » Il se pourrait que tout cela ne fût pas d'un naïf, mais d'un observateur. Un des héros de Prévost (*Histoire d'une Grecque moderne*) soupçonne à tort celle qu'il aime passionnément ; il sent que sa défiance est un outrage pour elle, et malgré tout il passe toute une nuit à rôder autour de la chambre où elle repose, collant de temps à autre l'oreille à la cloison. Au lever du soleil, il la voit sortir avec sa suivante et descendre tranquillement au jardin ; il devrait être rassuré ; mais durant sa veille il a cru entendre chez elle un bruit de pas... Il pénètre dans la chambre qu'elle vient de quitter, et aperçoit une petite porte, donnant sur un escalier dérobé qu'il n'avait pas remarqué jusqu'alors. Un amant ne serait-il pas entré, ne se serait-il pas enfui par là ? « Il me vint à l'esprit que si j'avais des lumières certaines à espérer, c'était au lit même de Théophé, qui était encore en désordre. Je saisis avidement cette pensée. Je m'en rapprochai avec un redoublement de crainte, comme si j'eusse touché à des éclaircissements qui emportaient la dernière conviction. J'observai jusqu'aux moindres circonstances, la figure du lit, l'état des draps et des couvertures. J'allai jusqu'à mesurer la place qui suffisait à Théophé, et à chercher si rien ne paraissait foulé hors des bornes que je donnais à sa taille. Je n'aurais pu m'y tromper ; et quoique je fisse réflexion que dans une grande chaleur elle pou-

vait s'être agitée pendant le sommeil, il me semblait que rien n'était capable de me faire méconnaître ses traces. Cette étude, qui dura longtemps, produisit un effet que j'étais fort éloigné de prévoir. N'ayant rien découvert qui n'eût servi par degrés à me rendre plus tranquille, la vue du lieu où ma chère Théophé venait de reposer, sa forme que j'y voyais imprimée, un reste de chaleur que j'y trouvais encore... m'attendrirent jusqu'à me faire baiser mille fois tous les endroits qu'elle avait touchés. » Et le cœur apaisé, mais le corps brisé par les émotions de cette nuit sans sommeil, il s'endort là, la joue contre l'oreiller où sa chère Théophé avait appuyé sa joue...

*
* *

Les très réelles naïvetés que renferme l'œuvre de Prévost et qui, prises à part, sont risibles, passent presque inaperçues quand on le lit, ou, s'il arrive qu'on les aperçoive, on n'en rit pas. Et de même, dans cette œuvre dont l'amour fait l'unique sujet et où les situations sont parfois si hardies, pas une ligne ne risque d'émouvoir nos sens.

« Je dois avertir ici mes lecteurs, dit-il dans l'*Homme de qualité*, qu'ils doivent bien se garder d'ouvrir mon livre, s'ils craignent de ressentir la tristesse. »

En effet, les romans de Prévost sont tristes, et si c'est par là qu'ils atteignent à un très haut degré de beauté morale, il n'est pas inutile de montrer de quelle manière et à quel point ils le sont.

A nous en tenir tout d'abord aux événements qui en forment la trame, j'en ai déjà dit presque assez

pour expliquer le mot de Jean-Jacques sur le « sombre coloris » que Prévost donnait à ses ouvrages. Nous explorons avec lui un cercle de l'enfer dantesque, celui où le poète florentin a placé les ombres de Francesca et de Paolo, celui des victimes de l'amour. On est en droit de penser que le drame gagnerait à être toujours ce qu'il est par instant, drame intime où les « machines » ne jouent aucun rôle ; on est en droit de se plaindre qu'il y ait chez Prévost trop de complots ténébreux, de duels, de naufrages et de tueries : dans son premier roman, au bout de quarante cinq pages il a déjà enterré trois personnes, et je renonce à compter les cadavres qu'il nous faut enjamber pour le suivre jusqu'au bout de son récit. Mais, outre que nous prenons à la multiplicité même des aventures plus de plaisir que nous n'osons l'avouer, et qu'un roman où l'aventure est réduite à son minimum, citerai-je *Adolphe* ? a plus de chances d'être loué que d'être lu, l'essentiel est de remarquer qu'il n'en raconte aucune qui ne soit douloureuse ou tragique. Il ne peint de la vie que ce qu'elle a de plus cruel et ne nous permet de la voir que de ce côté-là. C'est qu'à la vérité non seulement dans la vie sociale la passion se heurte perpétuellement à mille obstacles, mais en soi et quand bien même les lois ou les inégalités de rang et de fortune ne sépareraient jamais les cœurs, étant disproportionnée, si je puis dire, avec les forces de l'âme humaine, étant quelque chose d'anormal et d'excessif, la passion est vouée à la douleur. Les héros de Prévost se troublent et frissonnent en découvrant qu'ils aiment : « Je lui ai entendu dire bien des fois... que se sentant si excessivement touché, il en avait frémi, comme par un pressentiment secret des peines que l'amour allait lui

causer.» S'ils survivent à l'épreuve, c'en est fait en tout cas de leur allégresse et de leurs juvéniles espoirs. Dans tous les romans de Prévost, on voit passer de temps à autre des figures qui aussitôt disparaissent ; figures de résignation et de deuil, effacées et comme noyées d'ombre, vieillards, femmes vêtues de noir, qui vivent à l'écart, dans quelque silencieuse maison de campagne : ce sont ceux qui ont aimé. Qu'est-elle devenue, cette sentimentalité de madrigal, cette « honnête amitié » que célébrait le bonhomme d'Urfé ? Où sont-ils, les amoureux du *Cyrus* et de la *Clélie* qui, devisant et roucoulant, suivaient à petits pas les bords fleuris de Tendre-sur-Estime et de Tendre-sur-Reconnaissance ? Et où sont les gais compagnons du *Francion*, du *Roman comique*, de *Gil Blas*, qui prenaient la taille aux filles et leur criaient : je t'aime ! en buvant rasade ? Voici l'amour qui produit l'héroïsme et le crime, l'action sublime et la faute ; voici l'amour qui tue.

Oui, j'en conviens, Prévost pousse trop souvent sa peinture au noir ; le drame tourne au mélodrame ; les actes comme les sentiments ont une violence qui effraie ; on se demande si on a devant soi des possédés ou des malades. L'un, après avoir vu périr celle qu'il chérissait, passe une année dans une chambre tendue de noir, illuminée de bougies, avec le portrait, les vêtements de la morte suspendus près de lui, le cœur de la morte enfermé dans un vase de cristal sur la table où il reste accoudé. Un autre, devenu veuf, s'enferme et vit dans le caveau funèbre. Un autre porte sur son cœur un mouchoir teint du sang de sa fiancée qui s'est poignardée. Les âmes romantiques n'imagineront pas mieux, et je renvoie aux passages des Mémoires de Berlioz où il a raconté la mort de sa première femme

et son désespoir, à ceux aussi où il a raconté la mort de sa seconde femme et encore son désespoir, de nouveau inconsolable. Il y a du cauchemar dans les romans de Prévost ; des descriptions de hideuses blessures, des visions à faire dresser les cheveux sur la tête. Dans les *Mémoires de M. de Montcal*, Mlle Fidert se trouve emprisonnée dans la chambre d'un château avec un cadavre : « Nos regards furent attirés aussitôt par un autre objet dont l'odeur et la vue étaient capables de faire sur nous une égale impression. C'était un cadavre déjà défiguré, que je reconnus néanmoins à l'habit et à la chevelure pour l'intendant du château. » Est-ce là l'influence du séjour de Prévost en Angleterre, l'influence de Shakespeare dont il est le premier Français qui se soit épris ? Non, car d'autres scènes tout aussi effroyables se rencontrent dans ses premiers ouvrages, dans ceux qu'il a publiés avant de fuir en Angleterre : telle, l'histoire que Rosambert raconte à l'Homme de qualité, l'histoire de cette jeune fille que ses frères, gentilshommes « de la première distinction », enferment dans ses appartements avec sa servante et à qui, à minuit, ils amènent un moine en lui disant : « Confesse-toi ; tu vas mourir. » Le bel équilibre intellectuel du XVIIe siècle est rompu ; la raison ne suffit plus à contenter le cœur. Aux âmes saines et sereines ont succédé des âmes agitées et avides de sensations violentes. Ce goût de l'horrible qui s'accuse chez Prévost, il est aussi chez Crébillon père ; il perçait déjà dans les romans picaresques de Lesage et dans ses *Aventures du flibustier Beauchêne ;* il va reparaître, transposé en satanisme, dans Lovelace et dans Valmont. Mais tout compte fait, c'est encore chez Prévost qu'il est le plus acceptable :

car les êtres qu'il met en scène en les douant de la vie sont ceux que dans la réalité le Code même déclare irresponsables : ils ne peuvent pas plus, ceux-là, être mesurés dans leurs fureurs jalouses qu'ils ne le sont dans leurs dévouements, dans le sacrifice qu'ils sont toujours prêts à faire d'eux-mêmes.

Qu'importent, au reste, les horreurs qu'il mêle à ses narrations, si telle est la rançon des hardiesses géniales que nous admirons chez lui, si c'est à ce prix, si c'est en se familiarisant avec l'horrible qu'il a appris à se soustraire aux timidités du classicisme et à devenir le grand réaliste de *Manon* ? Ne lui reprochons pas d'être sorti du Parthénon où les maîtres du siècle précédent adoraient un idéal d'harmonieuse et sobre beauté. Souvenons-nous du cri de Renan dans sa prière à Pallas-Athénè : « Le monde est plus grand que tu ne crois ! » Le monde est plus grand, le beau plus complexe, moins pur, plus vaste qu'on ne le croyait au temps de Boileau; et Prévost est un des premiers écrivains qui l'aient senti.

Le XVIIe siècle avait écarté de ses romans, de son théâtre, de sa poésie, de toutes ses œuvres d'art, sinon l idée, du moins l'image de la mort. On meurt dans ses tragédies ; mais, sauf Phèdre, on meurt dans la coulisse, et à peine Phèdre même a-t-elle exhalé son dernier soupir que la toile se hâte de descendre pour nous épargner la vue de ce corps inanimé. Les grands classiques semblent se faire une loi de nous éviter le spectacle d'une agonie, d'une chambre mortuaire ; ou, s'ils se risquent à nous l'offrir, ils y ajoutent des ornements poétiques, comme si la mort avait besoin de notre pauvre art humain pour être belle. Devant elle, l'artiste ou le poète qui était en quelques-uns d'entre

eux abdique, ferme les yeux, s'efface ; il ne reste que le chrétien. La beauté de la mort, non, je ne la trouve pas chez Bossuet lui-même, je ne la trouve pas dans une *Oraison funèbre*. Je la trouverais plutôt dans de modestes et rares écrits qui n'avaient nulle prétention littéraire ; la mort d'Henriette d'Angleterre m'apparaît moins touchante dans la magnifique prose de Bossuet que dans la fruste et naïve et terrible relation du chanoine de Saint-Cloud, Feuillet. Il y aurait quelques autres pages à rapprocher de celles-là, pages détachées d'une biographie dont l'auteur ne faisait pas profession d'être auteur, écrites sans autre souci que celui de l'exactitude. C'est une inoubliable chose que la *Vie de Pascal* par Mme Périer Cette histoire de Pascal ingénument contée par un simple esprit a toute l'innocence et toute la grandeur d'une Vie des saints ; le dernier alinéa ne s'en lit pas froidement :

« Environ minuit, il lui prit une convulsion si violente que, quand elle fut passée, nous crûmes qu'il était mort, et nous avions cet extrême déplaisir, avec tous les autres, de le voir mourir sans le saint-sacrement après l'avoir demandé si souvent avec tant d'instance. Mais Dieu, qui voulait récompenser un désir si fervent et si juste, suspendit comme par miracle cette convulsion, et lui rendit son jugement entier, comme dans sa parfaite santé ; en sorte que M. le curé entrant dans sa chambre avec le saint-sacrement lui cria : Voici celui que vous avez tant désiré. Ces paroles achevèrent de le réveiller ; et comme M. le curé approcha pour lui donner la communion, il fit un effort et il se leva seul à moitié, pour le recevoir avec plus de respect ; et M. le curé l'ayant interrogé, suivant la coutume, sur les principaux mystères de la foi, il répondit distinctement : Oui, Monsieur, je crois tout cela de tout mon cœur. Ensuite il reçut le saint viatique et l'extrême-onction avec des sentiments si tendres qu'il en versait des larmes. Il répondit à

tout, remercia M. le curé; et lorsqu'il le bénit avec le saint ciboire, il dit : Que Dieu ne m'abandonne jamais. Ce qui fut comme ses dernières paroles : car, après avoir fait son action de grâces, un moment après ses convulsions le reprirent, qui ne le quittèrent plus, et qui ne lui laissèrent pas un instant de liberté d'esprit ; elles durèrent jusqu'à sa mort, qui fut vingt-quatre heures après, le dix-neuvième d'août mil six cent soixante-deux, à une heure du matin, âgé de trente-neuf ans deux mois. »

Cette beauté de la mort, qui pour s'être naïvement reflétée dans le récit de Mme Périer en fait quelque chose de si grand, Prévost l'a comprise en poète et en artiste. Que nous fait, après tout, qu'il y ait trop de coups de poignard ou d'épée dans ses romans, si la peinture qu'il nous offre de tant de scènes de deuil n'est jamais monotone, et si elle est toujours grave ou touchante ? Il ne recule pas devant les plus atroces détails ; lorsque l'inconnue qui figure dans l'histoire de Rosambert se tue en apprenant la trahison de celui à qui elle s'était donnée, ce sont les gouttes de son sang qui, en filtrant à travers le plafond, avertissent de sa mort les bonnes gens logés au-dessous d'elle : « Nous entrâmes, et nous vîmes le plus affreux spectacle du monde. Des flots de sang coulaient du lit sur le plancher. Je m'approchai. La pauvre demoiselle était couchée sur le dos, sans vie et sans mouvement ; elle s'était enfoncé dans le cœur le couteau dont elle avait coutume de se servir à table. » D'autres expirent comme des oiseaux ; accablées par la douleur, elles inclinent la tête,... un soupir,... et c'est fait : « Je suis morte, me répondit-elle d'une voix faible. Voilà une mort bien cruelle. Hélas ! qu'ai-je fait au Ciel pour en être traitée avec tant de rigueur ? O mon Dieu, ayez du moins

pitié de mon âme. — Je la pris par la main qu'elle serra comme pour me remercier de mes services, et elle expira un moment après. » Avec même douceur, même grâce, expire la femme de l'Homme de qualité, Sulima : « La violence de sa fièvre lui causa un transport au cerveau pendant lequel elle répéta cent fois mon nom... J'étais plus mort que vif auprès de son lit. Je tenais ses mains brûlantes, et je lui disais quelques paroles qu'elle n'entendait qu'à demi. La connaissance lui revint entièrement vers le soir. M. l'abbé de La Trimouille, qui eut la bonté de se transporter chez moi à la nouvelle de sa maladie, me conseilla de lui faire donner les sacrements de l'Eglise. Elle les reçut avec des sentiments vraiment chrétiens Ses douleurs ne firent plus qu'augmenter jusqu'à minuit. Comme j'étais sans cesse près d'elle et que le médecin qui y était aussi me recommandait un profond silence, je n'avais que mes yeux qui pussent servir d'interprètes à ma douleur. Elle tournait aussi sur moi ses regards tendres et languissants, et quelquefois elle me serrait la main en m'appelant son cher Salem. Le médecin que je consultais à tous moments et qui était habile homme, me dit positivement qu'il ne croyait pas qu'elle pût passer quatre heures du matin. Il ne raisonnait que trop juste. Mon incomparable épouse expira à l'heure marquée, après m'avoir dit d'une voix faible et mourante : Aimez-moi toujours ; je meurs en vous aimant. » — La cruauté des sinistres apprêts, la veillée funèbre, le chuchotement des prières entrecoupé du bruit des sanglots, tout cela est déjà aux premières pages des mêmes Mémoires. Le héros a vu ensevelir sa sœur Julie : « Je fis mettre son corps dans un cercueil de fer-blanc, n'en pouvant avoir un de plomb,

et je fis couvrir ce cercueil d'un bois léger que je fis revêtir de velours noir » : c'est le cercueil qu'il emporte dans sa berline et sur lequel nous l'avons vu « la tête et les mains continuellement appuyées ». Plus tard, il assiste aux funérailles de son bon et fidèle valet, Scoti : « Je considérai sa fosse comme si elle eût été ouverte pour moi-même. Je l'examinai avec une triste et lugubre curiosité. » Oui, la curiosité d'Hamlet au cimetière d'Elseneur...

Ne nous arrêtons pas plus longtemps sur de si affligeantes images. C'en est assez pour préparer nos yeux à goûter dans *Manon Lescaut* le tableau de la mort et de l'ensevelissement au désert. Nous voyons dès à présent avec quelle simple et forte vérité, quel frisson, quel respect Prévost sait peindre la mort. Quel autre romancier de son siècle serait digne du même éloge ? Richardson peut-être et Bernardin de Saint-Pierre, tous deux venus après lui ; mais la mort de Julie est un des chapitres les plus exaspérants de la *Nouvelle Héloïse*, et Laclos ayant à raconter la mort de Mme de Tourvel s'est dérobé. Si bien qu'on croit assez généralement et qu'on répète que seuls les romanciers et les poètes du XIXe siècle, de Chateaubriand et Hugo à Flaubert, Maupassant ou Tolstoï, ont senti et traduit avec des mots la beauté d'une agonie et la poésie de la tombe. Il était bon de rappeler que Prévost les a devancés. Il y fallait encore insister pour une autre raison.

Celui qui a ainsi regardé la mort face à face, celui-là, n'est-on pas assuré d'avance qu'il sent tout le sérieux et tout le mystérieux de la vie ? Il y a un côté de la vie qui ne tombe pas sous les sens, qui échappe même au raisonnement et à l'esprit, qui ne se révèle qu'à notre

cœur en ses minutes d'exaltation. Il y a un côté de la vie qui reste fermé aux hommes du XVIIIe siècle, parce qu'ils ne sont qu'esprit et raisonnement : il n'était point fermé à Prévost. Et c'est par là que, malgré les rapports qui peuvent exister entre les « philosophes » de 1760 et lui, il diffère d'eux profondément.

Ces rapports, il n'est pas question de les nier, il serait maladroit de les nier ; il importe à sa gloire qu'on sache quel rôle il a joué dans l'histoire des idées de son siècle. Il est un de ceux par qui les théories sociales de Fénelon ont passé dans l'œuvre de Rousseau et s'y sont élargies. L'influence du *Télémaque* avait été sur lui très forte ; l'Homme de qualité en a toujours dans sa poche un exemplaire ; prisonnier des Turcs, à Andrinople, il le traduit en turc, et ses maîtres, leurs femmes, le muphti s'en disputent les traductions : « L'ouvrage de M. de Fénelon, ajoute gravement Prévost, y devint fort commun. » Devenu par la suite le compagnon de voyage et un peu le gouverneur d'un jeune gentilhomme, son héros montre en toute occasion qu'il se souvient de Mentor et qu'il vise à lui ressembler.

Dans ce premier ouvrage déjà, il se rencontre quelques digressions philosophiques qui sont devenues le thème de telle ou telle lettre de la *Nouvelle Héloïse*, notamment un discours sur le duel et une dissertation sur le mérite et le caractère de la nation anglaise comparée aux autres nations de l'Europe. Il y a plus dans *Cleveland*. Tous les éléments dont est faite la chimère de Jean-Jacques, y sont épars ; mais ils y sont. Car si la doctrine de Jean-Jacques est retour à l'état de nature et guerre déclarée sur tous les points à la civilisation, n'était-ce pas aussi, selon la formule chère à la seconde moitié du XVIIIe siècle, un « homme de la nature » que

ce Cleveland qui est né et qui a grandi loin des hommes, en dehors de la société, dans la caverne de Rumneyhole où sa mère avait dû fuir la haine de Cromwell? « Philosophe jusque dans ses caresses et dans son affection, » sa mère l'a élevé à peu près comme Rousseau va élever Emile, plus soucieuse de cultiver son cœur que sa mémoire ; elle l'a habitué à n'obéir qu'à la voix de son cœur, qu'à l'instinct de la nature. Le premier résultat est que le jour où il se trouve en contact avec la société, il est la dupe de tout le monde : dupe des marchands qui abusent de sa confiante bonne foi pour lui demander quinze pistoles de ce qui en vaut dix, dupe de malicieuses mondaines qui le louent à voix haute et se chuchotent à l'oreille les unes des autres : « Voilà un jeune Anglais bien sot. » Plus il constate la perfidie qui est au fond de toute vie de société, plus il se rattache à son principe, plus il s'applique à suivre en tout les impulsions de son cœur et les avis de sa conscience. Les hasards de son existence aventureuse le conduisent en Amérique, au milieu d'une tribu de peaux-rouges ; il devient leur chef ou plutôt leur législateur. Il se garde bien de les civiliser ; il craindrait trop de les corrompre. Il leur laisse ignorer les raffinements du bien-être ; heureux Abaquis qui ne savent pas ce que c'est que la pudeur, qui ne savent pas davantage ce que c'est que le luxe ou seulement le confort ! « Je crus encore que ce serait les traiter en ennemi que d'introduire parmi eux le pernicieux usage de nos sauces et de nos ragoûts. » Ils n'habitent que des huttes? « Que faut-il de plus à des hommes qui ne s'attendent point à faire un séjour éternel sur la terre ? » Ce n'est qu'à regret qu'il leur apprend à combattre leurs féroces voisins, les Rouintons : « La guerre m'a toujours fait

horreur. C'est la honte de la raison et de l'humanité, » etc. Va-t-il les laisser adorer leurs idoles ? A Dieu ne plaise ! Il veut leur enseigner une religion meilleure. Ce ne sera pas le christianisme dont les mystères resteraient inintelligibles à de si barbares esprits ; c'est une sorte de déisme : « Il me parut que le point essentiel de leurs obligations était de reconnaître un Dieu tout-puissant, leur créateur et leur maître absolu, de l'adorer sans partage, et d'espérer ses récompenses. Telles furent les bornes que je crus devoir donner à leur foi. Pour le culte, je résolus de bannir les cérémonies mystérieuses parce qu'elles dégénèrent tôt ou tard en superstition, et que n'ayant pas à vivre toujours avec eux, je voulais éviter tout ce qui pouvait les faire retourner à l'idolâtrie. Je ne jugeai pas même à propos de leur donner des temples Quel usage en eussent-ils fait ? Ils les eussent ornés. Leurs idées se fussent bientôt renfermées dans l'étendue de leurs murs, et ne se fussent point élevées plus haut que la voûte... Au lieu qu'en leur faisant envisager tout l'univers comme un temple magnifique que Dieu s'est érigé de ses propres mains, et Dieu lui-même assis au-dessus des nues comme sur un trône où il est prêt sans cesse à écouter nos vœux et à recevoir nos adorations. il me sembla qu'une si noble et si respectable idée serait capable de fixer leur attention et de s'imprimer dans leurs cerveaux grossiers d une manière ineffaçable. » Le Vicaire savoyard ne parle pas autrement.

Cleveland chez les Abaquis, c'est le premier en date de ces réformateurs dont le XVIIIe siècle a vu à partir de 1760 apparaître toute une armée, et qui avec les seules lumières de leur raison ont prétendu refaire la société de fond en comble, depuis la cave jusqu'au gre-

nier. « Il n'y a point de science, déclare-t-il, dont un homme de bon sens ne puisse trouver les principes en soi-même avec un peu de réflexion ; » et c'est ainsi que sans avoir jamais étudié ni pratiqué le métier des armes il se trouve en état de l'enseigner aux Abaquis. Retenons son précepte : il explique la constitution de 1791 aussi bien que le *Contrat social*, et l'on ne saurait mieux marquer la distance qui sépare la méthode scientifique de la méthode rationnelle. Si cette dernière, qui consiste à partir d'un *a priori* pour en déduire logiquement toutes les conséquences, est celle qui a enfanté tant de systèmes au XVIIIe siècle, il n'est pas sans intérêt de noter qu'elle a été pour la première fois définie et prônée par Prévost. A l'origine du rêve humanitaire de 1789 il y a deux romanciers, Prévost et Rousseau, qui tous deux en continuent un autre, Fénelon.

La cité des Abaquis, réformée et administrée par Cleveland, n'est pas la seule cité idéale que Prévost se soit plu à décrire. Il y a dans le même roman une autre Salente, la petite colonie de Sainte-Hélène. Il assure dans sa préface qu'il n'en a pas inventé l'existence, qu'une relation publiée par le voyageur anglais William Rallow atteste la réalité de cette république fondée à la fin du XVIIe siècle, dans une partie de l'île de Sainte-Hélène que des rochers élevés enferment de tout côté, par des réfugiés protestants venus de la Rochelle. A supposer qu'il eût sous les yeux une relation authentique, son imagination ne s'en est pas moins donné carrière. Il s'est souvenu de *Robinson Crusoé* dont la vogue était grande, de l'épisode des Troglodytes dans les *Lettres Persanes* et, une fois de plus, de son cher *Télémaque*, et il a combiné ses souvenirs avec ses rêves. Tous les biens sont en

commun dans la colonie Rochelloise ; point de pauvres, non plus que de roturiers ; l'égalité absolue y est la règle ; rien n'y est donné à la faveur ou au choix, et ceci va si loin que les jeunes gens même ne sont pas libres d'y choisir leur femme : les femmes sont tirées au sort. Tant il est vrai que tous les rêves de liberté et d'égalité formés au siècle dernier, de Fénelon à Prévost, de Rousseau à Saint-Just, aboutissent d'une manière ou de l'autre au despotisme d'Etat.

Mais que Prévost est loin, malgré tout, des théoriciens si sûrs d'eux-mêmes qui ont, quelques années plus tard, dominé et dirigé l'esprit public ! Qu'il était loin de se croire comme eux en possession de la vérité et de prêcher impérieusement un nouvel Evangile ! Des utopies semblables aux leurs ont séduit un instant sa pensée ; elle ne s'y est pas reposée, elle a cherché autre chose. En vain montrerait-on dans *Cleveland* d'autres germes révolutionnaires ; en vain citerait-on d'autres passages qui sont des hymnes à la raison, où les « philosophes » vont puiser, n'auront qu'à puiser, et qui expliquent pourquoi Diderot préférait *Cleveland* à tous les autres romans du même auteur : isolés, ces passages n'ont plus leur signification véritable. L'histoire de Cleveland serait moins belle si elle n'était que celle d'un logicien satisfait et fier de sa logique ; elle est celle d'une âme que tourmente un incessant désir de certitude et qui, pour employer le mot de Pascal, cherche en gémissant. Il est entré dans la vie avec assurance, fort des principes que sa mère lui avait légués, qui font de lui, quand il arrive dans le Nouveau-Monde, le Sieyès des Abaquis et qui doivent élever son âme au-dessus de toutes nos misères. Tandis qu'il s'enorgueillit de sa

raison, la vie se charge de lui apprendre combien tout est obscur en nous et autour de nous. Il a épousé Fanny ; ils vivent maintenant côte à côte, et ils s'aiment de toute leur âme. Mais deux créatures humaines ont beau se serrer l'une contre l'autre, mêler leur vie, mêler leur souffle, toute âme est solitaire, impénétrable au regard d'autrui ; et Fanny doute de Cleveland et Cleveland doute de Fanny. Et du jour où il ne croit plus en elle, il ne peut plus croire à rien, se fier à rien ; mais étant de ceux qui ont besoin de croire pour vivre, il souffre à peu près autant qu'il est possible de souffrir. Il traîne misérablement son existence, cherchant où est la vérité, où est la paix. Il soupire : « J'ai perdu ma philosophie ! » et Henriette d'Angleterre qui s'intéresse à lui, lui répond avec une douceur un peu malicieuse : « Vous la retrouverez. » Il ne la retrouve pas ; il essaie de s'en faire une autre ; il interroge toutes celles par lesquelles l'homme a tenté de s'expliquer à lui-même l'énigme de son être ; aucune ne peut le satisfaire. Frappé dans son amour, accablé de douleur, il proclame bientôt l'insuffisance, l'impuissance de la philosophie : « Elle n'a jamais, s'écrie-t-il, diminué le sentiment intérieur de mes peines ! » Et c'est en fin de compte à la religion chrétienne qu'il vient demander la consolation : ainsi se termine le livre qui semblait n'être au début qu'une sorte de catéchisme laïque.

Qu'on en conclue, si l'on veut, que Prévost n'était pas un grand raisonneur, qu'il était plus capable d'émettre des idées originales que de les coordonner, que de s'en composer un système et de s'y tenir, que décidément et tout bien pesé il ne mérite pas le nom de « philosophe » ; je ne sais si ce sera lui adresser

une critique ou une louange ; je sais en tout cas que l'on n'aura pas tort. Ou plutôt si, c'est une louange. Car s'il était une raison raisonnante, comme presque tous les hommes de son siècle, il lui manquerait ce qu'on est si heureux de découvrir chez lui : le sentiment de la fatalité, le sentiment du surnaturel, le sentiment religieux ; en un mot, tout ce qui fait de ce réaliste un poète.

Le sentiment de la fatalité ou plutôt des fatalités de la vie, il est à toutes les pages de ses œuvres ; car à ses yeux la fatalité est l essence même de la passion. Qu'elles sont nombreuses chez lui les « beautés fatales », telles que Mlle Fidert, si belles que nul ne les voit sans les aimer, si funestes que nul ne les aime sans en mourir ; c'est une sorte d'ensorcellement ! Dans le *Doyen de Killerine*, la fatalité de la passion s'exprime d'une autre manière : là, chacun aime quelqu'un dont il n'est pas aimé, chacun est aimé de quelqu'un qu'il n'aime pas : Rose, aimée de Des Pesses, de Linch et du duc, qui ne sauraient lui plaire, aime un inconnu dont un insurmontable obstacle la sépare ; Patrice, aimé de Mlle Fincer qui lui est odieuse, aime Mlle de L. dont la main lui est refusée. Vainement, ils essaient tous et de tout leur courage de faire violence à leur cœur, de le vaincre, de vaincre la vie ; la vie et leur cœur sont plus forts que leur volonté De là ces protestations qui leur échappent si souvent : « Non, les hommes ne forment point de desseins qui ne soient sujets à changer, ni de résolutions qui ne puissent être ébranlées. Je ne suis point inconstant ; cependant, je vis tous les arrangements de conduite que j'avais pris s'évanouir presque tout d'un coup. » Ailleurs : « Ce projet était simple et semblait in-

faillible. Mais hélas ! c'est la plus grande de toutes les infirmités humaines de ne pouvoir pénétrer dans l'avenir. Les hommes sont obligés de travailler tous les jours à se rendre plus parfaits ; eh ! peuvent-ils le devenir, s'ils ne connaissent point ce qui doit suivre le moment dont ils jouissent ? Comment éviter des fautes ou des malheurs dont on ne prévoit pas les occasions?... On parle de l'expérience du passé comme d'un flambeau qui doit éclairer les démarches futures et qui aide à conjecturer les événements ; mais qu'un tel secours paraît faible quand on considère la variété infinie des motifs qui font agir les êtres libres, et l'obscurité des ressorts qui déterminent les causes nécessaires ! J'ai soixante ans d'usage et de connaissance du monde ; et le fruit que j'en recueille à l'égard de l'avenir, c'est d'avoir reconnu chaque jour de plus en plus que toutes les règles de la prudence sont ordinairement fausses et toujours absolument incertaines. »

Ceci n'est pas le langage d'un Corneille ; c'est celui peut-être d'une âme faible, mais d'une âme qui pourtant n'est pas sans noblesse. Il y a supériorité d'esprit à reconnaître que nous vivons au milieu de l'inconnu et du mystère, et que la réalité sensible n'est pas toute la réalité. Qu'on est vite las, excédé du commerce de ces soi-disant esprits forts, si nombreux au siècle de Prévost, pour qui il n'y a point d'inconnaissable et qui se piquent de tout expliquer ! « Dieu, l'homme, la nature, il a tout expliqué, » dit l'inscription qui a tour à tour servi pour le buste de Buffon et pour celui d'un Delisle de Sales. Prévost a moins d'orgueil. Pour lui, le mystère est partout dans la vie, nous enveloppe, naît à chacun de nos pas ; et il sait le charme des

choses mystérieuses. Qu'on lise dans les *Contes, aventures et faits singuliers*, les pages intitulées : *Histoire intéressante de deux inconnus* ; ce sont deux étrangers qu'il a entrevus à l'hôtel, lorsqu'il habitait Amsterdam, un homme et une femme ; à l'hôtel, on ne savait rien de leur condition, rien de leur passé ; l'homme semblait italien, la femme allemande ; du reste, silencieux tous les deux et tristes ; peu de temps après, la femme est morte, sans que personne sût de quoi elle mourait ; et c'est toute l'histoire, et sous la plume de Prévost elle est très « intéressante » en effet, cette histoire de deux passants, en raison même de ce qu'il y a d'ignoré et d'indéchiffrable en eux. Il a donné place et créance dans presque tous ses romans aux pressentiments, aux rêves. Non qu'il eût des superstitions de bonne femme : il est prompt à dénoncer et à railler ce qui n'est que sciences occultes ou sorcellerie. Lorsque l'Homme de qualité fait la connaissance à Rome du magicien Miracoloso Florisonti, destiné à finir ses jours dans les cachots de l'Inquisition, il s'émerveille et s'amuse de ses tours sans être sa dupe, sans y voir autre chose que de l'adresse ; et de même, s'il décrit un phénomène étrange qui s'est produit dans des fouilles aux environs de Rome, une flamme bleuâtre qui a jailli du sol au premier coup de pioche, il en donne une explication rationnelle. Mais à mainte reprise le même homme voit en songe une partie des maux qui le menacent. La veille du jour où doit périr sa sœur Julie et qui marque, comme il le dit, son premier pas dans la « voie douloureuse », son sommeil est troublé : « Tout ce qu'il y eut jamais de songes affreux et funestes se présentèrent à mon imagination. Je vis une foule de spectres qui m'environnaient. La

terre sur laquelle je marchais était couverte de corps morts et à demi pourris. J'entendis des cris perçants et lugubres qui me pénétraient d'horreur et de saisissement. » Une autre nuit, étant en Espagne, il voit en rêve « un homme couché sur un drap noir, avec un sceptre à la main et une couronne sur la tête... Je le reconnus pour le grand Louis XIV. Il est mort, me dit l'un des spectres ; il sera oublié comme nous... Huit jours après, on reçut à Madrid la nouvelle de la mort du roi de France. »

Voici même une histoire de revenant. Le fils d'une pauvre veuve, placé chez un procureur, a reçu de lui en dépôt « des papiers de conséquence » et les a serrés dans un lieu secret de sa chambre ; lorsqu'à quelques jours de là il veut les reprendre et les restituer à son patron, il ne les retrouve plus ; il est accusé de les avoir détruits, il est jeté en prison et menacé de la corde, malgré ses protestations d'innocence :

« La mère affligée, sortant de sa maison pour aller solliciter le lieutenant général en faveur de son fils, fait rencontre d'un homme fort bien mis qui s'arrête à la considérer et qui lui demande la cause de ses larmes qu'il voyait couler : elle lui raconte la triste aventure de son fils N'est-ce que cela, lui dit l'inconnu? Venez, je mettrai remède à tout. Il la fait entrer chez elle, lui demande de l'encre et du papier, écrit une lettre qu'il lui donne pour le lieutenant général, en l'assurant qu'il était si fort de ses amis qu'il ne lui refuserait rien en son nom. La dame se rend aussitôt chez son juge ; il était seul dans son cabinet. On la fait entrer. Elle présenta sa lettre. Le lieutenant général ne l'eut pas plus tôt lue qu'il tomba évanoui. La dame appelle du secours : les domestiques montent, et voyant leur maître dans cet état, ils s'imaginèrent que cette étrangère venait de l'assassiner. Ils commençaient déjà à la maltraiter, lorsque le lieutenant général, revenant à lui-même et ouvrant les yeux, leur

ordonna d'arrêter. Elle n'est pas coupable, leur dit-il ; mais voici une des plus étranges choses qui puissent arriver. Cette lettre, que vous me voyez dans les mains, est de mon père qui est mort depuis dix ans. Je ne saurais me tromper à son nom ni à son écriture. Il me marque que je suis à la veille de faire, sans le savoir, une injustice qu'il veut empêcher ; que le fils de cette dame est innocent, que la preuve en est aisée ; que ce pauvre jeune homme a placé les papiers dans un endroit de sa chambre dont il ne se souvient plus. La lettre désigne l'endroit. Allons voir sur-le-champ s'il est vrai que les papiers y sont ; nous n'aurons pas lieu de douter, après cela, que le ciel ne se mêle de cette affaire. — On ne perdit pas un moment pour aller chez le procureur, et l'on trouva les papiers dans la chambre du jeune homme, à l'endroit que la lettre avait marqué. »

Faut-il se moquer ? On se moquera donc aussi, quand Tolstoï nous raconte le rêve d'Anna Karénine et de Wromsky, la vision du petit moujick qui leur est apparu à tous les deux dans leur sommeil, du petit moujick barbu qu'à sa minute dernière, au moment où elle se jette les mains en avant sous un train, Anna revoit debout sur le marchepied d'un wagon et penché vers elle ? Ceux qui ont conscience de ce que la vie contient d'inexpliqué, sont ceux qui sont dans le vrai. Ils sont les grands artistes, parce qu'ils sont des âmes religieuses.

C'en est une, profondément, foncièrement religieuse, que celle de Prévost. Ballottés par le destin, à chaque déception nouvelle ses héros tombent à genoux et prient. Si la mort leur ravit ce qu'ils aimaient et ne veut point d'eux, ils se soumettent en pleurant ; point d'emphatiques blasphèmes : ils respectent, ainsi que le dit l'un d'entre eux, « la souveraine volonté qui les frappe » ; leurs larmes coulent, sans qu'un cri de révolte monte à leurs lèvres. Ils n'ont plus qu'un désir qui est de rester seuls avec Dieu. Après avoir vu la grille du cloître se refer-

mer sur sa nièce Nadine, et sur le point d'y rentrer lui-même, l'Homme de qualité s'écrie : « Jamais le monde ne m'avait paru si petit et si méprisable qu'il me paraissait alors. Voyez, disais-je, une passion amoureuse suffit pour le faire haïr. Une jeune femme, une enfant de seize ans l'abandonne sans retour !... Comment dois-je le regarder, moi qui ne l'ai connu que par ses amertumes et ses disgrâces, moi qui suis au bord du tombeau, et qui serai bientôt obligé de le quitter par la nécessité de la nature, quand je ne serais pas porté à le haïr par l'expérience de ses misères et par les lumières de ma raison ! O chère solitude ! ajoutai-je avec une espèce de transport ; doux asile d'un cœur agité trop longtemps par les caprices du monde et par les passions, me serez-vous bientôt rendu ? Ne me sera-t il pas permis de faire du moins un essai de repos avant que de passer à l'éternelle tranquillité du tombeau ? »

Voilà l'harmonie propre au style de Prévost ; elle n'est pas étrangère à l'impression d'indéfinissable et profonde mélancolie que laisse en nous la lecture de tous ses écrits. Est-ce de sa jeunesse pieuse et toute nourrie des livres saints, est-ce de son cœur blessé que lui est venu cet accent si pur, si triste, si semblable parfois à l'accent de René ? Je ne sais ; mais en vérité celui qui, au temps de Crébillon fils, parlait dans le roman un pareil langage, celui pour qui l'amour était la douleur et une douleur capable d'élever l'âme jusqu'à Dieu, celui-là, n'eût-il pas écrit *Manon Lescaut*, mériterait encore de nous être bien cher.

*
* *

Que j'ai regret à refermer celles de ses œuvres qui n'ont pas survécu, sans avoir dit tout ce qu'elles con-

tiennent de beautés ! Il y a une si originale et si vivante scène dans l'*Histoire d'une Grecque moderne* ! Cette Grecque est une jeune esclave de harem qu'un Français, en résidence à Constantinople, rachète et affranchit. Résolu à la tirer d'une condition indigne de la noblesse d'âme qu'il a reconnue en elle, il la fait instruire ; lui-même, dans de fréquents entretiens, il entreprend d'éveiller sa conscience et lui enseigne avec les préceptes de la morale ceux de l'Evangile. Mais elle est si touchante dans son zèle de néophyte, que le professeur de vertu en est troublé. Il hésite un temps à s'avouer qu'il s'est épris d'elle ; puis, il se dit qu'après tout il serait bien sot de garder des ménagements avec cette petite Théophé qui n'était la veille qu'une esclave destinée aux plaisirs d'un pacha. Sans lui faire part de ses desseins qu'il ne doute pas qu'elle n'ait devinés, il la conduit un soir à sa maison de campagne et, après souper, passe avec elle dans la chambre à coucher :

« A peine eut-elle remarqué que mon valet de chambre commençait à me déshabiller que, repoussant son esclave qui s'empressait à lui rendre le même service, elle demeura quelques moments rêveuse et comme incertaine, sans lever les yeux sur moi. Je n'attribuai d'abord ce changement de contenance qu'à l'obscurité de la nuit qui d'un bout de la chambre à l'autre pouvait me faire trouver quelque altération sur son visage. Mais continuant de la voir immobile et Bema (son esclave) oisive auprès d'elle, je hasardai avec inquiétude quelques expressions badines sur la crainte que j'avais de m'ennuyer beaucoup à l'attendre. Ce langage, qui lui devenait plus clair apparemment par les circonstances, acheva tout à fait de la déconcerter Elle quitta le miroir devant lequel elle était encore »... Voyant qu'elle

se tait et cache son visage dans ses mains, il court à elle, l'interroge, essaie de saisir une de ses mains ; elle le supplie de faire sortir les domestiques et de lui accorder un moment d'entretien. Ils restent seuls « Baissant les yeux et la voix, elle me dit d'un air consterné qu'elle ne pouvait me disputer tout ce que je prétendais exiger d'elle, mais qu'elle ne s'y serait jamais attendue. Elle se tut après ces quatre mots, comme si la douleur et la crainte lui eussent coupé tout d'un coup la parole, et je m'aperçus à sa respiration que son cœur était dans l'émotion la plus vive. Ma surprise, qui monta aussitôt au comble, et peut-être un mouvement de honte qu'il me fut impossible de vaincre tout d'un coup, me jetèrent de mon côté dans le même état ; de sorte que c'eût été le plus étrange spectacle du monde que de nous voir l'un et l'autre aussi abattus que si nous eussions été frappés subitement de quelque maladie. Cependant, je m'excitai à sortir de cette pesanteur ; et faisant de nouveaux efforts pour me rendre maître de la main de Théophé, je vins à bout de la retenir enfin dans les miennes. Un moment, lui dis-je pendant ce tendre combat, souffrez que je la prenne un moment pour vous parler et pour vous entendre. Elle parut céder à la crainte de m'offenser, plutôt qu'au désir de me satisfaire. Hélas ! qu'ai-je le droit de vous refuser ? me répéta-t-elle avec la même langueur. Ai-je en mon pouvoir quelque chose qui ne soit pas à vous plus qu'à moi-même ? Mais non, non, je ne m'y serais jamais attendue. » Et elle pleure si fort, si tristement, qu'il s'en va tout honteux dormir dans une autre chambre, ce à quoi de son côté il ne s'attendait guère.

Il y a mieux qu'une jolie scène dans l'*Histoire de la jeunesse du commandeur* ***. Au temps où le comman-

deur n'était encore que chevalier dans l'ordre de Malte, il a aimé Héléna et lui est devenu si cher que ne pouvant être sa femme, puisque les chevaliers de Malte font vœu de célibat, elle s'est estimée trop heureuse d'être sa maîtresse. Passons rapidement sur les péripéties dans lesquelles au début le drame s'embarrasse, et allons droit aux cent dernières pages du livre. Héléna est atteinte de la petite vérole et si affreusement défigurée qu'en la revoyant le chevalier sent se glacer sa tendresse. Il gémit à part lui sur la vanité de nos sentiments qui dépendent d'un teint plus ou moins uni, il se raisonne de son mieux, évoque toutes les heures de leur vie en commun où elle lui a été bonne et dévouée: vains efforts; il a beau l'embrasser comme il embrasserait une morte, en fermant les yeux, ses yeux fermés la voient telle qu'elle est aujourd'hui et il frissonne de dégoût. Il essaie de l'aimer pour son esprit; elle a peu d'esprit. Elle n'est point une femme savante : « toutes les perfections de son âme se réduisaient à sa douceur »; c'en est assez pour qu'il craigne de l'affliger, non pour qu'il oublie sa « terrible » figure Héléna ne tarde pas à deviner ce qui se passe en lui; elle ne lui adresse aucun reproche; elle voudrait au contraire paraître gaie, le divertir ; la force lui manque, et elle le regarde en silence, « d'un air consterné ». Sur les conseils d'un empirique, elle se soumet à un régime qui doit lui rendre sa beauté; il s'en faut de peu qu'il ne lui en coûte la vie, et elle n'en reste pas moins laide. Elle demande alors au chevalier de permettre qu'elle continue d'habiter avec lui. à titre seulement de gouvernante ou de servante occupée à veiller sur son bien-être. Songe-t-elle que « de tant de caresses dont il la comblait jadis », il en était plus de la moitié qui

« ne s'adressaient pas à son visage » et qu'en elle c'est le visage seul que la maladie à flétri ? Peu à peu en effet, quoiqu'il ne l'aime plus, il se laisse reprendre au pouvoir de ce corps si longtemps adoré ; « la vieille impression des plaisirs » le ramène dans ses bras; et tout humiliée qu'elle est de n'être plus pour lui qu'une habitude de sa chair, elle s'y résignerait plutôt que de le perdre. Mais il comprend combien il se dégrade ainsi, combien il la dégrade elle-même. Il la quitte, en pleurant son amour d'autrefois, en pleurant ce passé qui ne se recommence pas, et Héléna entre au couvent.

* * *

En l'année 1731 paraissait à Amsterdam un volume in-12 de 344 pages. Il portait sur sa couverture : *Mémoires et aventures d'un homme de qualité qui s'est retiré du monde*, t. VII ; et en haut de la première page : *Histoire du chevalier Des Grieux et de Manon Lescaut.* Le XVIIIe siècle a produit beaucoup d'œuvres plus importantes ; il n'a pas produit de plus parfaite œuvre d'art.

On a dit et répété que les premiers lecteurs n'en avaient pas senti tout le prix et n'avaient fait nulle différence entre les six premiers tomes des *Mémoires* et celui-là. De nombreux témoignages prouvent le contraire. Dès son apparition, le petit livre fit grand bruit : « On y court comme au feu », écrit en 1733 Mathieu Marais, bâtonnier de l'ordre des avocats, qui pour son compte, il est vrai, le qualifiait de « livre abominable » et de « Priapée », tout en conseillant au président Bouhier, son correspondant, de « le lire une fois ». De 1731 à la fin du XVIIIe siècle, on n'en compterait pas moins de trente éditions, dont deux valent la peine d'être men-

tionnées : celle de 1733, en un volume publié à part, et qui a longtemps passé aux yeux des bibliographes pour l'édition originale ; celle de 1753 en deux volumes in-16 ornés des gravures de Gravelot. Celle-ci présente le texte définitif, revu et corrigé par l'auteur. Il en passe de temps à autre dans les ventes des exemplaires qui se paient 1400 francs, soit 200 francs de plus que ceux de 1731. De 1800 à 1878, il a paru une trentaine d'autres éditions, et aujourd'hui il n'est pas une librairie d'art qui n'édite sa *Manon* sur papier de Chine ou papier Whatman. C'est à qui offrira la plus belle toilette à la coquette fille de Prévost.

Rien de moins nécessaire sans doute que de résumer une œuvre telle que celle-ci ; il n'est personne qui ne l'ait lue. Mais comment se refuser le plaisir de ce résumé ?

Le prologue même est exquis.

Revenant un jour d'Evreux, Prévost (ou plus exactement, l'Homme de qualité) a traversé Passy ; le bourg était en émoi. Il aperçoit deux mauvais chariots couverts à la porte d'une auberge ; il s'informe, interroge un archer : « Ce n'est rien, monsieur, c'est une douzaine de femmes que je conduis jusqu'au Havre de Grâce où nous les ferons embarquer pour l'Amérique ». Tel était effectivement le moyen employé, sous la Régence et plus tard encore, pour peupler les déserts du Canada et du Mississipi ; la police y expédiait les femmes qui encombraient les prisons de France. — Cependant, autour des deux chariots, la foule ameutée s'attendrit ; c'est que parmi les prisonnières, enchaînées six à six par le milieu du corps, il s'en trouve une qui ne ressemble guère aux autres. Sous ses pauvres habits de détenue et malgré sa tristesse, elle garde un air, une

grâce qui surprennent. Elle semble honteuse ; elle se tourne, autant que sa chaîne peut le permettre, pour dérober son visage à la curiosité des badauds. Touché de son attitude modeste, Prévost questionne de nouveau le gardien : « Je ne sais rien, si ce n'est qu'elle sort de prison. Voilà un jeune homme qui vous instruira mieux que moi sur la cause de sa disgrâce. Il l'a suivie depuis Paris sans cesser presque de pleurer. »

Prévost s'approche de l'inconnu qui est assis, accablé, dans un coin de l'auberge et qui a, lui aussi, un air « si fin, si noble », que son désespoir force la pitié. « Tout ce que je puis vous dire de cette pauvre créature, répond l'inconnu, c'est que je l'aime avec une passion si violente qu'elle me rend le plus infortuné de tous les hommes. J'ai voulu la délivrer ; je m'étais associé quatre hommes qui m'ont trahi et laissé seul. J'ai pris le parti de la suivre, dût-elle aller au bout du monde. Je m'embarquerai avec elle ; je passerai en Amérique. J'ai obtenu, j'ai acheté des archers le droit de lui parler. Mais ma bourse s'est épuisée en peu de temps, et maintenant ils me repoussent chaque fois que je fais un pas vers elle. »

Prévost lui glisse quelques louis d'or dans la main ; puis, il en donne deux au chef des archers pour assurer au malheureux la liberté de parler continuellement à son amie jusqu'au Havre. Il dit quelques mots à la jeune femme. « Elle me répondit avec une modestie si douce et si charmante, que je ne pus m'empêcher de faire, en sortant, mille réflexions sur le caractère incompréhensible des femmes. »

Deux ans plus tard, étant à Calais, comme il parcourt les rues, il aperçoit ce même jeune homme dont il avait fait jadis la rencontre à Passy. « Il était en fort mauvais

équipage, et beaucoup plus pâle que je ne l'avais vu la première fois. Il portait sur les bras un vieux portemanteau, ne faisant qu'arriver dans la ville. »

Ils se reconnaissent L'inconnu lui baise la main, lui apprend qu'il vient du Havre où il a récemment débarqué : il arrive d'Amérique, seul. Et le soir, à l'hôtel du Lion-d Or où Prévost lui a donné l'hospitalité, il lui conte son histoire, l'histoire du chevalier Des Grieux et de Manon Lescaut ..

« J'avais dix sept ans, et j'achevais mes études de philosophie à Amiens, où mes parents qui sont d'une des meilleures maisons de Picardie m'avaient envoyé. » Ses études avaient été si brillantes que monseigneur l'évêque lui proposait d'entrer dans l'état ecclésiastique. Mais ses parents l'avaient déjà destiné, en sa qualité de cadet, à l'ordre de Malte, dont il portait dès ce temps-là la croix, avec le nom de chevalier Des Grieux. Le petit chevalier flânait dans les rues en compagnie de son bon ami Tiberge, quand arrive le coche d'Arras. Quelques femmes en descendent et s'en vont. Il en demeure une dans la cour de l'hôtellerie ; elle reste seule, tandis qu'un vieillard qui paraissait lui servir de conducteur s'occupe à faire tirer son petit bagage des paniers. Et voici qu'au premier regard l'enfant est pris : « Moi dont tout le monde admirait la sagesse, je me trouvai enflammé tout d'un coup jusqu'au transport ». Il s'enhardit, s'approche : « Quoiqu'elle fût encore moins âgée que moi, elle reçut mes politesses sans paraître embarrassée ». Elle lui dit que sa famille l'envoie à Amiens pour être religieuse, qu'elle n'a nulle vocation pour le couvent, mais qu'on l'y enferme « sans doute pour arrêter son penchant au plaisir ». — « La douceur de ses regards, un air char-

mant de tristesse en prononçant ces paroles, ou plutôt l'ascendant de ma destinée qui m'entraînait à ma perte ne me permirent pas de balancer un moment sur ma réponse. » Il lui offre de la soustraire à la tyrannie de ses parents ; elle accepte. Mais le moyen ? Tandis qu'ils causent, survient le vieillard : « Je fus surpris, à l'arrivée de son conducteur, qu'elle m'appelât son cousin. » Il entre dans le sens de cette ruse, il joue son rôle dans cette première comédie de Manon dont la finesse devrait le mettre en défiance. Il aime trop déjà pour être défiant. Il la suit lorsqu'elle entre à l'auberge ; il apprend qu'elle se nomme Mlle Lescaut ; elle lui confesse qu'elle le trouve aimable. Ils se décident à fuir ensemble au petit jour, dans une chaise de poste. Ils ont à eux deux 150 écus, et se figurent, comme des enfants qu'ils sont, qu'une pareille somme ne finira jamais.

Au petit jour, en effet, trompant l'honnête Tiberge qui pressent son dessein et s'inquiète, Des Grieux frappe à la fenêtre de Manon. Elle s'installe dans la chaise. Ils fuient. « Nos postillons et nos hôtes nous regardaient avec admiration ; et je remarquai qu'ils étaient surpris de voir deux enfants de notre âge qui paraissaient s'aimer jusqu'à la fureur. »

A Paris, ils se logent rue Vivienne, à deux pas de la maison de M. de B., célèbre fermier général. Quelques jours heureux se passent. A de certains indices, pourtant, Des Grieux commence à s'alarmer et à craindre une trahison. Un jour, la fillette qu'ils ont prise à leur service lui avoue que M. de B. est venu rendre visite à Manon. Sa consternation est si grande qu'il sort tout en larmes ; il va s'attabler seul à un café, et reste longtemps la tête dans ses mains, essayant

de lire en lui-même. Tel, « l'enfant du siècle », l'Octave d'Alfred de Musset, viendra lui aussi, à cent ans de là, s'asseoir, à une heure semblable de sa vie, à la table d'un café désert et retourner dans son cœur le même doute, la même angoisse. — Mais Des Grieux se rassure vite ; douter de Manon, quelle folie et quel crime ! Il rentre. Elle l'accueille tendrement. Ils se mettent à table. A la lueur de la chandelle, il lui semble bien apercevoir de la tristesse sur son visage et dans ses yeux ; il lui semble que ses yeux s'attachent sur lui d'une autre façon qu'ils n'avaient accoutumé, comme pleins de compassion. Des larmes tombent des yeux de Manon ; il l'interroge, inquiet ; elle ne répond que par des soupirs. Au même moment, on frappe ; elle se sauve. Il va ouvrir ; trois hommes le saisissent. Il reconnaît les valets de son père. On l'entraîne ; en bas est un carrosse ; son frère aîné l'y attend et le ramène au foyer.

Le voilà chez lui, à la table de son père. Son père le raille sur sa conquête d'Amiens. Lui, il écoute en silence, trop respectueux pour riposter. Mais le coup de foudre éclate qui va le renverser évanoui. Son père lui apprend que Manon l'a trahi, qu'elle a eu peur de leur pauvreté, qu'elle a permis à M. de B. d'avertir la famille de Des Grieux, et qu'ainsi c'est avec la complicité de Manon, de cette Manon qui pleurait à leur dernier souper, qu'il a été livré aux gens envoyés à sa recherche. En vain, il se débat et défend sa chère Manon d'une si atroce accusation : les preuves sont telles qu'il se lève de table, fait quatre pas pour sortir et tombe sans connaissance. Dès qu'il est revenu à lui, il veut partir, aller trouver M. de B., lui percer le cœur. Non, Manon n'est pas coupable ; elle a été dupe de quelque odieux complot !... On l'enferme dans

sa chambre. Il veut mourir... Son père le console de son mieux, puis Tiberge vient. Six mois s'écoulent. Peu à peu, il s'apaise. Il entrevoit une vie de recueillement possible encore pour lui, douce peut-être, au fond de quelque monastère ou d'une humble cure. Se reprendre à la vie commune, après l'apprentissage qu'il vient de faire de cette vie, il ne le pourrait pas. Les cœurs passionnés ne sauraient s'arrêter à mi-route ; ils vont du rêve d'amour où ils ont cru trouver le bonheur, à un autre rêve, celui de l'abnégation absolue et de l'absolue pureté. Ils ne veulent plus rien de l'existence humaine, rien du monde ; ils ne peuvent que se réfugier dans la pénitence, comme un Rancé se fait trappiste à la mort d'une Mme de Montbazon. Le calme, l'oubli, oublier ! voilà le bonheur qu'ils demandent, et qu'ils n'obtiendront pas Tel est bien le nouveau songe de Des Grieux Il se promet de mener une vie sainte et chrétienne, d'être prêtre, en quelque coin isolé, en quelque hameau de Valneige :

« Je formai là-dessus, d'avance, un système de vie paisible et solitaire. J'y faisais entrer une maison écartée, avec un petit bois et un ruisseau d'eau douce au bout du jardin, une bibliothèque composée de livres choisis, un petit nombre d'amis vertueux et de bon sens, une table propre, mais frugale et modérée. J'y joignais un commerce de lettres avec un ami qui ferait son sejour à Paris, et qui m'informerait des nouvelles publiques, moins pour satisfaire ma curiosité, que pour me faire un divertissement des folles agitations des hommes. Ne serai-je pas heureux ? ajoutais-je. Toutes mes prétentions ne seront-elles point remplies ? Il est certain que ce projet flattait extrêmement mes inclinations. Mais à la fin d'un si sage arrangement je sentais que mon cœur attendait encore quelque chose, et que pour n'avoir rien à désirer dans la plus charmante solitude il y fallait être avec Manon. »

Il entre à Saint-Sulpice, ardent dans sa piété et dans son travail comme il l'est partout et toujours. L'époque vient de soutenir ses thèses ; quelque bruit s'est fait autour de son nom ; du monde, des dames viennent à la séance publique. Il est de retour à six heures du soir au séminaire : le portier l'avertit que quelqu'un le demande. Il descend au parloir. C'est Manon. Il essaie de l'accabler de reproches, de la maudire et de l'écarter : mais elle pleure, mais il l'aime, il n'a jamais cessé de l'aimer !

Une coupable aimée est bien vite innocente !

Ils partent. Il reprend chez un fripier du voisinage son habit de cavalier. C'en est fait de lui ; il faudra maintenant qu'il aille, en se traînant sur les genoux, jusqu au bout de son chemin de croix ; il est redevenu la proie de Manon, de l'aimable et inconsciente Manon ; et au contact de l'inconsciente Manon la conscience de Des Grieux lui-même va s'obscurcir et sombrer.

Rien d'abord ne trouble son ivresse Ils sont à Chaillot, riches. Manon est gaie, a des parures, des toilettes ; et pour la voir sourire, que ne ferait-il pas ? L'occasion vient bientôt de prouver ce qu'il peut faire Ils ont été volés dans un incendie Il s'adresse à Lescaut, frère de Manon, soldat aux gardes, parfait chenapan ; Lescaut lui enseigne l'art de tricher au jeu. Des Grieux court à l'hôtel de Transylvanie avec cent pistoles que lui a prêtées l'excellent et crédule Tiberge ; il joue, il vole, il gagne une fortune. Mais la fortune lui échappe ; il est volé à son tour et pour la seconde fois ; et épouvantée à l'approche de la misère, Manon va fuir encore, tout en jurant à son « cher chevalier » qu'il est « l'idole de

son cœur ». Pour la retenir, il accepte de se faire le complice de ses friponneries...

Vainement, de cruels remords le hantent ; vainement, il évoque la paix de sa vie d'enfant, sa vie au foyer, Amiens, la maison paternelle, et la sainte douceur de sa retraite à Saint-Sulpice. L'amour, plus fort que tous ses sentiments d'honneur, l'amour, fort comme la mort, l'entraîne. Avec Manon et son frère Lescaut, il exploite la sottise d'un vieux financier, G. M., qui cherchait à plaire à Manon. Ils se sauvent, emportant les bijoux et l'or que G. M. avait offerts à Manon. Ils se sauvent ; mais furieux d'être dupé, G. M. lance la police à leurs trousses. Ils sont pris ; Manon est conduite à la prison des femmes, et Des Grieux à Saint-Lazare.

A peine y est-il qu'il n'a qu'une pensée : s'en échapper, et délivrer, rejoindre Manon. Il joue le personnage d'un hypocrite, touche la pitié, gagne la sympathie du bon religieux qui est directeur de Saint-Lazare. Il obtient de recevoir la visite de Tiberge ; de lui aussi il fait sa dupe et le charge d'une lettre qui doit avertir Lescaut. Lescaut accourt, sous le nom du frère de Des Grieux, et lui remet un pistolet. La nuit venue, Des Grieux se lève, appuie le pistolet sur la poitrine du pauvre religieux qui a cru à la sincérité de son repentir, et l'oblige à lui ouvrir les portes. Un valet survient : Des Grieux lui lâche son coup de pistolet et le renverse à ses pieds. La porte est ouverte ; il est dehors ; il retrouve Lescaut ; il est sauvé. Il faut à présent qu'il sauve Manon. Il y parvient ; il se glisse jusqu'à elle ; ses genoux tremblent en traversant les cours. Il la revoit. Elle est là, toujours la douce et charmante Manon ; ses gardiens même ont été touchés de sa « dou-

ceur angélique » et des larmes « qu'elle versait continuellement ». Un valet de la prison s'offre à favoriser son évasion ; elle se déguise, elle sort, elle arrive, « tremblante comme la feuille », dans les bras de Des Grieux qui l'emporte jusqu'à la voiture ; et il crie au cocher qui demande où il faut les mener : « Touche au bout du monde, et mène-moi quelque part où je ne puisse jamais être séparé de Manon ! »

Au bout du monde ! Il faudra qu'il y aille, en effet, pour n'être point séparé de Manon ; encore y trouvera-t-il un obstacle sur lequel il ne compte guère et que ne saurait vaincre la volonté humaine. Il commet de nouveau la faute de se prêter aux ruses de Manon qui veut se venger de G. M. en friponnant son fils. Et de nouveau ils se font prendre au piège qu'ils ont tendu. Des Grieux est mené au Châtelet, et il faut tout le crédit de son père pour l'en tirer. Libre, il apprend une affreuse nouvelle : Manon, arrêtée en même temps que lui, va être envoyée sur les bords du Mississipi par ordre du lieutenant de police. Elle part le lendemain. Abandonné par les soldats qu'il avait soudoyés pour attaquer le convoi et sauver Manon, il se décide à la suivre par delà les mers, en ces pays lointains où rien ne les séparera plus ; et le seul étonnement que sa résolution puisse nous inspirer, c'est que l'idée du départ ne lui soit pas venue plus tôt.

Ici commence la dernière partie du récit, et il est bien vrai qu'elle est admirable.

Tant d'épreuves et de leçons ont changé le cœur de Manon. Elle n'est plus la fille folle, coquette, avide de plaisirs, incapable de comprendre l'indignité de ses roueries, incapable de comprendre le mal qu'elle fait à Des Grieux. Elle voit maintenant toute « la bonté de son

cœur », de ce cœur qui s'est si complètement donné, dévoué à elle seule. Elle reste une toute petite tête, peu susceptible de réfléchir et de juger. Mais sa conscience, si longtemps engourdie, s'éveille ; elle a honte, elle se repent ; elle se prosterne aux pieds de celui qui s'obstine à l'aimer malgré ses fautes, qui les lui pardonne, et qui sacrifie tout, ses affections, sa fortune, pour associer sa vie à celle d'une pauvre fille proscrite :

« Je me rends justice, continua-t-elle. Je sens bien que je n'ai jamais mérité ce prodigieux attachement que vous avez pour moi. Je vous ai causé des chagrins que vous n'avez pu me pardonner sans une bonté extrême. J'ai été légère et volage ; et même en vous aimant éperdument, comme j'ai toujours fait, je n'étais qu'une ingrate Mais vous ne sauriez croire combien je suis changée. Mes larmes, que vous avez vues couler si souvent depuis notre départ de France, n'ont pas eu une seule fois mes malheurs pour objet. J'ai cessé de les sentir, aussitôt que vous avez commencé à les partager. Je n'ai pleuré que de tendresse et de compassion pour vous. Je ne me console point d'avoir pu vous chagriner un moment dans ma vie. Je ne cesse point de me reprocher mes inconstances, et de m'attendrir, en admirant de quoi l'amour vous a rendu capable pour une malheureuse qui n'en était pas digne, et qui ne paierait pas bien de tout son sang, ajouta-t-elle avec une abondance de larmes, la moitié des peines qu'elle vous a causées. »

Il semble bien que le destin ait pitié d'eux et qu'une plus douce vie les attende. Ils sont arrivés dans le Nouveau-Monde après deux mois de navigation. Ils n'y aperçoivent rien que « des campagnes stériles et inhabitées, où l'on voyait à peine quelques roseaux et quelques arbres dépouillés par le vent ; nulle trace d'hommes ni d'animaux ». Mais aux coups de canon tirés du vaisseau, quelques citoyens de la

Nouvelle-Orléans s'approchent avec de vives marques de joie. Les nouveaux colons sont menés à la petite ville, qui se cache derrière une colline ; ils sont reçus comme des frères, ils apportent à tous ces exilés une image vivante de la patrie. Manon et Des Grieux sont conduits au logement qu'on leur a préparé. « Nous trouvâmes une misérable cabane, faite de planches et de boue, qui consistait en deux ou trois chambres de plain-pied, avec un grenier au-dessus... Manon parut effrayée à la vue d'une si triste demeure. C'était pour moi qu'elle s'affligeait, beaucoup plus que pour elle-même. » Mais qu'importe la misère ? Manon est une « chimiste » merveilleuse qui transformera tout en or.

Ils passent là les seules semaines vraiment heureuses de leur vie. Ils se sont fait estimer de tous. Des Grieux a obtenu du gouverneur un petit emploi qui lui donne presque l'aisance. Ils s'aiment plus que jamais, à mesure qu'ils peuvent s'estimer. Mais telle est l'ironie de la vie que c'est à présent, à présent que leur vie est digne et vaillante, que le châtiment va les atteindre. Le neveu du gouverneur, Synnelet, s'est épris de Manon. Il force Des Grieux à mettre l'épée à la main, il est grièvement blessé, et Des Grieux n'a plus qu'à fuir, certain qu'il sera puni de mort s'il se laisse arrêter. Tant de secousses ont ébranlé et affaibli Manon. Elle se lève néanmoins, décidée à le suivre. Ils s'éloignent. Où aller ? Il faut gagner les établissements anglais à travers des plaines arides, au risque d'être assaillis par les bêtes fauves et les sauvages. Ils marchent tout le jour. Puis Manon, épuisée, tombe à terre ; il étend ses habits sur elle, réchauffe ses mains de baisers. Elle parle à peine, d'une voix faible ; la

nuit se fait ; voici le silence, les ténèbres. A la pointe du jour, il se penche vers elle et la voit expirer :

« Je demeurai, plus de vingt-quatre heures, la bouche attachée sur le visage et sur les mains de ma chère Manon. Mon dessein était d'y mourir ; mais je fis réflexion, au commencement du second jour, que son corps serait exposé, après mon trépas, à devenir la pâture des bêtes sauvages. Je formai la résolution de l'enterrer, et d'attendre la mort sur sa fosse. J'étais déjà si proche de ma fin, par l'affaiblissement que le jeûne et la douleur m'avaient causé, que j'eus besoin de quantité d'efforts pour me tenir debout. Je fus obligé de recourir aux liqueurs fortes que j'avais apportées. Elles me rendirent autant de force qu'il en fallait pour le triste office que j'allais exécuter. Il ne m'était pas difficile d'ouvrir la terre dans le lieu où je me trouvais. C'était une campagne couverte de sable Je rompis mon épée, pour m'en servir à creuser ; mais j'en tirai moins de secours que de mes mains. J'ouvris une large fosse. J'y plaçai l'idole de mon cœur, après avoir pris soin de l'envelopper de tous mes habits, pour empêcher le sable de la toucher. Je ne la mis dans cet état qu'après l'avoir embrassée mille fois avec toute l'ardeur du plus parfait amour. Je m'assis encore près d'elle. Je la considérai longtemps. Je ne pouvais me résoudre à fermer sa fosse. Enfin, mes forces recommençant à s'affaiblir et craignant d'en manquer tout à fait avant la fin de mon entreprise, j'ensevelis pour toujours dans le sein de la terre ce qu'elle avait porté de plus parfait et de plus aimable. Je me couchai ensuite sur la fosse, le visage tourné vers le sable ; et, fermant les yeux avec le dessein de ne les ouvrir jamais, j'invoquai le secours du ciel et j'attendis la mort avec impatience. »

Et voilà l'histoire de Manon Lescaut. Quant à Des Grieux, recueilli par des colons qui le cherchaient pour lui annoncer que Synnelet n'était pas mort, que le gouverneur lui pardonnait, après de longs mois passés entre la vie et la mort il a vu venir à lui le fidèle

Tiberge qui l'a ramené en France. Il y revient attendre le moment où la mort lui rendra ce qu'elle lui a ôté, en le réunissant à Manon.

On a souvent reproché à Prévost d'avoir publié plus de cent volumes et de n'en avoir laissé qu'un qui ait survécu; le reproche est étrange. Bien rares les écrivains qui ont atteint, ne fût-ce qu'une fois, à l'absolue perfection. Croit-on que les œuvres d'art immortelles se fassent à la douzaine, et parmi les maîtres de notre littérature quel est donc celui qui n'a produit que de celles-là? Est-ce l'auteur de la *Thébaïde* et d'*Alexandre*, celui de *Tite et Bérénice*, d'*Agésilas* et d'*Attila*, ou celui de *Mélicerte* et des *Amants magnifiques*? La postérité fera, nous avons déjà fait un choix parmi les écrits de Balzac et de Mme Sand, de Lamartine et de Hugo. Le vrai est que *Manon Lescaut*, loin d'être, comme on se l'imagine trop communément, quelque chose d'inattendu et d'isolé dans l'œuvre de Prévost, suppose son œuvre entière dont elle est la fleur. Elle est la fleur de son génie en même temps que la synthèse de sa vie morale. Faute d'avoir lu ses autres ouvrages et d'en connaître le prix, on fait d'elle une sorte d'inexplicable prodige. Dire qu'il s'est montré là supérieur à lui-même ne serait pas seulement une formule creuse, mais une formule fausse : *Manon Lescaut* ne vaut ce qu'elle vaut que parce qu'il est là entièrement et purement lui.

Car si tous ses défauts se retrouvaient chez ses devanciers, s'ils étaient comme un legs qui lui venait d'eux, de ces défauts il ne reste rien dans *Manon*. Il n'y reste ni récits épisodiques, ni romanesques complications d'intrigue. En revanche, toutes les qualités propres à Prévost, toutes les qualités dont son cœur avait doté son talent et que nous avons démêlées chez

lui, les revoici dans *Manon Lescaut*, plus apparentes, puisqu'elles y sont pures de tout alliage.

L'histoire de Des Grieux est strictement limitée aux années de sa vie durant lesquelles tout en lui était fièvre et paroxysme, strictement limitée au drame de sa vie. Toutes les circonstances ont ce « rapport nécessaire à l'action », dont Prévost lui-même a parlé avec tant de justesse dans une de ses préfaces. La narration ne saurait être plus logique, ni plus rapide. Le nombre ou l'étrangeté des péripéties n'est pas ce qui captive : une rencontre dans une cour d'auberge, une cassette dérobée par des domestiques, une évasion de Saint-Lazare ou de l'Hôpital, l'envoi de quelques filles aux colonies, tout cela, aux environs de 1730, n'avait rien de bien extraordinaire ; pour nous c'est juste de quoi mêler à la confession d'une âme un peu de ce charme aventureux sans lequel, quoi qu'on puisse prétendre, un roman ne se lit pas d'une haleine.

Et comme elle est triste, l'histoire de Des Grieux ! Comme elle nous force à sentir tout ce qu'il y a de fatal dans nos destinées ! S'il avait quitté Arras un jour plus tôt, il n'eût jamais connu Manon ; il eût, selon sa propre expression, porté chez son père toute son innocence. S'il n'avait pas résolu, à la Nouvelle-Orléans, d'épouser Manon et appris par là au gouverneur qu'elle n'était pas encore sa femme, Synnelet ne l'eût pas obligé, en la lui disputant, à mettre l'épée à la main ; il n'eût pas eu à fuir avec elle dans le désert où elle trouve la mort : un scrupule d'honneur et de vertu est la cause de sa pire infortune. Et l'ironique destin veut encore que sa grâce lui arrive quelques heures après qu'elle lui est devenue inutile, quelques heures après la mort de Manon. A ces traits dont il semble que

Richardson se soit souvenu en racontant la mort de Clarisse et le pardon tardif des Harlowe, nous reconnaissons Prévost. Nous le reconnaissons à sa haute et grave façon d'interpréter la vie comme à sa façon de peindre la mort. Personne, ce me semble, n'a dit pourquoi son récit de la mort de Manon nous émeut jusqu'au fond de l'âme et s'imprime à jamais dans notre souvenir. C'est qu'il a le premier formulé un rêve que nous faisons tous aux heures funèbres où la mort frappe à nos côtés; c'est que toute l'horreur dont la mort est entourée dans la réalité vulgaire, est absente de l'agonie et des funérailles de Manon. Point de chambre close qu'éclaire lugubrement la lueur jaune des bougies et où l'atmosphère s'alourdisse d'heure en heure; point de suaire, point de cercueil sur lequel grince le tourne-vis ; point de badauds qui s'ameutent, de pitié banale qui larmoie; point de convoi où derrière une douleur vraie marchent l'indifférence et peut-être l'ironie; point de mise en terre au fond d'un caveau ou dans le sol gras des sépultures anciennes. Manon meurt aux bras de son ami, dans la savane, au sein de la nature vierge; il l'ensevelit lui-même, sans qu'aucune main mercenaire vienne profaner ce corps frêle, maintenant rigide et glacé. Et ceci répond à un si douloureux besoin de nos cœurs que cette page eût suffi à éterniser le nom de Prévost.

Dirai-je combien son accent est sincère dans *Manon Lescaut*? Dirai-je qu'il faut un effort pour se rappeler que c'est un roman? Cet effort même est impossible. Les moindres détails semblent vrais et nous nous refusons à croire qu'il les ait inventés. Qu'on relise, par exemple, à ce point de vue, la scène entre Des

Grieux et la petite servante : « Nous n'étions servis que par une petite fille qui était à peu près de notre âge. Etant venue m'ouvrir, je lui demandai pourquoi elle avait tardé si longtemps. Elle me répondit, d'un air embarrassé, qu'elle ne m'avait point entendu frapper. Je n'avais frappé qu'une fois ; je lui dis : Mais si vous ne m'avez pas entendu, pourquoi êtes-vous venue m'ouvrir ? Cette question la déconcerta si fort que, n'ayant point assez de présence d'esprit pour y répondre, elle se mit à pleurer en m'assurant que ce n'était point sa faute, et que Madame lui avait défendu d'ouvrir la porte jusqu'à ce que M. de B. fût sorti par l'autre escalier. » En y regardant d'aussi près que possible, on ne trouverait que deux lignes dans tout le livre où l'auteur semble se trahir un peu. Quand Des Grieux, enfermé chez son père, essaie d'oublier sa peine en lisant Horace et Virgile, on s'étonne de lui entendre dire : « Je fis un commentaire amoureux sur le quatrième livre de l'*Énéide* », et ajouter : « Je le destine à voir le jour, et je me flatte que le public en sera satisfait ». Prévost a bien l'air ici de prendre la place de Des Grieux. Mais que cela est peu de chose ! L'impression de réalité est si forte qu'on a cherché une clé à *Manon Lescaut* ; on a voulu substituer des noms aux initiales et savoir qui était M. de B., qui était le vieux G. M. Les uns ont regardé si les dictionnaires de noblesse renfermaient le nom de Des Grieux ; les autres ont fouillé la vie de Prévost en s'évertuant à y retrouver la trace de Manon. Oiseuse et naïve enquête ! Quand il n'aurait représenté que des êtres réels et qui vivaient tout près de lui, cela n'expliquerait point du tout qu'ils vivent dans son livre.

Sans doute, la vie est là grâce aux qualités que j'ai

essayé de définir, qui sont celles de Prévost, celles de son cœur passionné, et qui, le jour où il a écrit *Manon*, se sont donné libre carrière. Mais je sens bien ce que l'explication a de chétif et d'insuffisant : pourquoi ce jour-là plutôt que la veille ou le lendemain ? Comment se peut-il que ce jour-là ses qualités ne se soient mêlées d'aucun de ses défauts ? Comment, en ce petit livre écrit d'un seul jet et d'une vibration ininterrompue, a-t-il atteint à cette sobriété de moyens, à cette harmonie dans le détail et dans l'ensemble, à ce je ne sais quoi de définitif et d'éternel qui est l'essence même de l'œuvre d'art ? N'en demandons pas trop ; ne demandons pas pourquoi, dans l'hiver de 1730 ou le printemps de 1731, sur la page blanche où courait sa plume un rayon de lumière et de poésie est tombé. Ce pourquoi, Musset lui-même le cherchait en vain :

> Pourquoi Manon Lescaut, dès la première scène,
> Est-elle si vivante et si vraiment humaine
> Qu'il semble qu'on l'a vue et que c'est un portrait ?...

Oui, vivante et dès la première scène, dès que nous l'apercevons sous la bâche du chariot, gracieuse en dépit de sa détresse, modeste en dépit de son odieux entourage. Cette tête délicate qui voudrait se dérober aux regards, nous l'avons assez vue pour ne plus l'oublier ; et telle qu'elle vient de nous apparaître, telle nous la retrouvons dans le récit tout entier, — à part les quarante dernières pages. « De naissance commune », sœur d'un soldat aux gardes, elle est la grisette du XVIIIe siècle, sensible au titre que porte Des Grieux, flattée d'être aimée de M. le chevalier, coquette surtout, enragée de plaisir, de luxe et d'élégance. L'exemple alors

vient de si haut, en ce siècle de volupté qui a été le siècle de la femme ! Instruite ? Elle ne l'est guère, semble-t-il, quoiqu'il lui arrive de citer deux vers de Racine qu'elle a pu entendre à la comédie. Tout son savoir est son instinct de femme ; sœur en cela de Marianne et de cette Manette à qui Rivarol disait :

Ah! conservez-moi bien tous les jolis zéros
Dont votre tête se compose.
Si jamais quelqu'un vous instruit,
Tout mon bonheur sera détruit
Sans que vous y gagniez grand'chose.
Ayez toujours pour moi du goût comme un bon fruit,
Et de l'esprit comme une rose.

L'empreinte du XVIIIe siècle, certes, elle est visible en Manon, comme aussi dans la facture même du livre. Par tout ce qu'il évoque d'un monde aujourd'hui disparu, il aurait déjà de quoi plaire. Cette évocation est due à tel ou tel détail de mise en scène, le coche qui amène Manon, la chaise à porteurs qui l'emmène, les petites loges grillées dans lesquelles les belles dames viennent entendre la soutenance des thèses de théologie. Elle est due surtout à des riens de vocabulaire qui nous reportent de plus de cent cinquante ans en arrière et ressuscitent l'humanité morte. Jamais style ne fut plus discret ; mais sa discrétion même est son parfum d'antan. Ce sera le portrait de Manon, tracé en si peu de mots : « Ses charmes dépassaient tout ce qu'on peut décrire ; c'était un air si fin, si doux, si engageant ! l'air de l'Amour même » ; ce seront les vieillottes et douces expressions de tendresse : « La maîtresse de mon cœur, — la souveraine de mon cœur, — l'idole de mon cœur, — ma chère âme, — ma chère reine » ;

ce sera le tour respectueux que prenait jadis le langage de l'amour, et que garde le langage de Des Grieux auprès de Manon, même dans leur pauvre hutte d'Amérique. Pour la mener à la prison, il lui présentait la main ainsi qu'en une figure de menuet ; et cette tenue jolie qui est bien d'un autre âge ajoute un charme de plus à l'histoire de Manon, tandis que certains mots : « le Nouveau-Monde, le Havre de Grâce », emportent nos rêveries vers le temps déjà loin où il y avait encore de l'inconnu sur les mers, encore une poésie des voyages.

Manon est une vivante, une vivante du XVIIIe siècle. Mais elle est aussi un symbole : celui de la trahison. Elle est la Célimène de Molière et la Dalila de Vigny ; elle est « ce compagnon dont le cœur n'est pas sûr » que le poète a chanté dans la *Colère de Samson :*

> Une lutte éternelle, en tout temps, en tout lieu,
> Se livre sur la terre en présence de Dieu,
> Entre la bonté d'Homme et la ruse de Femme...

Est-elle une femme, Manon ? Est-elle un enfant ? L'enfant n'a pas plus de grâce câline, de larmes plus promptes, ni de plus facile gaîté ; il n'ignore pas plus qu'elle le bien et le mal. Son impudeur est ingénue, sa déloyauté candide. Il semble que son âme soit encore enveloppée dans les langes de la première enfance, et que l'être moral ne soit pas formé en elle. Sa tendresse est sincère, et cependant nul ne ment mieux qu'elle. Elle riait tout à l'heure : voici qu'elle est à genoux, les yeux en pleurs. Des Grieux veut-il lui reprocher ses perfidies ? Il reste court devant sa surprise : elle ne se croyait pas coupable.

Si le livre de Prévost s'arrêtait là, il serait un livre cruellement vrai, et un des livres les plus désolants qui soient. La vérité commune voudrait que l'amour de Des Grieux et de Manon aboutît à l'abaissement irrémédiable de l'un et de l'autre. Mais le poète et le romancier de génie aiment à sortir de la logique vulgaire, à mettre le rayon d'idéal au front de leurs héroïnes. C'est ce que Prévost a fait en composant ce dernier chapitre qui nous surprend d'une si délicieuse manière, où la vision se transfigure, où Manon purifiée s'endort virginalement au tombeau, non plus en pécheresse, mais en sœur aînée d'Atala. Ne cherchons plus dans la ménagère douce et recueillie qui embellit de sa présence la pauvre maisonnette de planches et de boue la folle et coquette fille qui voulait s'amuser à tout prix, qui inventait mille espièglerie et s'égayait aux dépens de ses adorateurs. Manon est restée la « charmante Manon » ; sa sorcellerie est toujours dans sa douceur ; mais elle ne rit plus, son langage n'est plus le même, ses allures ont changé ; elle a la simplicité et le dévouement d'une épouse chrétienne. Le temps n'est plus où elle ne pouvait se passer de toutes les commodités de la vie, du bien-être, du superflu. Elle ne sent pas sa fatigue s'il s'agit de panser les blessures de son compagnon d'exil. Et elle meurt en lui serrant la main pour d'éternelles, de mystiques fiançailles.

Hélas ! voilà, j'en ai grand'peur, le mensonge, le divin mensonge des poètes. Un tel changement est-il possible ? L'art a pu réhabiliter Manon et Marion. Ce sont là des miracles dont je crains qu'il ne soit seul capable ; et bien à plaindre ceux qui dans la vie comptent sur des miracles...

Telle était, ce me semble, la pensée de Lesage, lorsqu'il

a publié en 1732, un an après l'apparition de *Manon Lescaut*, les *Aventures du flibustier Beauchêne.*

Il est visible que certains passages de son roman ont été écrits sous l'impression d'une récente lecture de *Manon Lescaut.* Un de ses héros, Monneville, dont l'histoire s'intercale dans celle de Beauchêne, injustement condamné à la déportation, fait partie d'un convoi de prisonniers qui chemine à travers la France: « On m'accorda une place dans une charrette où deux redoutables archers armés de carabines occupaient chaque bout et nous tenaient en respect ». Ces archers, Prévost nous les avait montrés avant Lesage; cette charrette nous est connue. Ceux et celles qu'elle porte, crient et pleurent ; quelques-uns dévorent leur chagrin dans un silence profond; peu à peu, ils font de nécessité vertu, ils rient, ils chantent, ils se content les uns aux autres l'affaire qui leur a valu une condamnation. Une seule personne, une femme, se refuse à conter sa disgrâce : « Elle nous conjura d'une manière si polie et en même temps si triste de vouloir bien l'en dispenser que nous la laissâmes en repos... C'était une fille de vingt-quatre ou vingt-cinq ans qui se faisait distinguer par un dehors noble et sage. Elle paraissait plongée dans une mélancolie que rien ne pouvait dissiper. » Lesage a beau nous dire ensuite qu'à son arrivée au Canada elle est devenue « sakgame » ou souveraine d'une tribu de Hurons, nous voyons bien qu'en traçant son portrait il avait devant les yeux celui de Manon. L'imitation n'est pas moins évidente, ni plus heureuse, dans une autre histoire que contient le même ouvrage, celle de M. et de Mme de la Haye. Mais passons à une troisième historiette qui met en scène un jeune créole du Petit-Goave. Il s'est joint à la troupe de flibustiers que com-

mande Beauchêne et qui se rend à Saint-Domingue. Il est accompagné d'une jeune femme Celle-ci ne tarde pas à le trahir : elle s'enfuit avec un des flibustiers, le nommé Tout en-Muscles, en emportant la valise où le jeune créole avait toute sa petite fortune et en laissant à son adresse un ironique billet d'adieu Le jeune homme est désespéré, non du vol, mais de l'abandon ; il veut se tuer ; il appelle, il invoque l'absente ; il l'accable de reproches : « Après cela, dit Beauchêne, cédant au faible qu'il avait pour cette créature, il fondait en pleurs, et sanglotait avec tant de violence qu'il nous attendrissait, tout flibustiers que nous étions... Pour satisfaire notre curiosité, il nous conta, non sans pousser de temps en temps des soupirs, que c'était une fille de Paris ; qu'il avait aimé la perfide dès le premier instant qu'il l'avait vue à Paris où elle était soudoyée par un maltôtier ; qu'il s'était attaché à elle, et qu'après avoir dépensé des sommes immenses pour la souffler à l'homme d'affaires, il en était venu à bout. Il ne m'en a pas moins coûté, ajouta-t il, pour la déterminer à me suivre en ce pays-ci ; et pour achever mon histoire, je n'allais avec cette volage à la ville espagnole que pour l'y épouser en dépit de mes parents qui me destinent une autre personne. » Mais la volage ne lui est pas rendue ; elle suit le flibustier jusque sur son vaisseau, et le jeune créole ne doit plus la revoir.

N'est-il pas vrai qu'il y a ici comme une réplique de Lesage à Prévost ? Avec son bon sens narquois et prosaïque, Lesage oppose au dénouement de *Manon Lescaut* cette autre fin de roman ; il ne croit pas à la transfiguration de Manon, et sa Manon à lui ne se relève pas. Voilà la prose. Est-ce la lourde et brutale prose qui décidément a raison ?

Qui sait? Avant de donner tort à Prévost, demandons-nous si ce qui nous semble suspect ou chimérique dans la conclusion de son récit, nous ne l'avons pas approuvé et admiré ailleurs. Ce n'est ni dans *Marion de Lorme*, ni dans la *Dame aux Camélias*, ni dans aucune des œuvres qui soutiennent la thèse usée, agaçante et creuse de la réhabilitation par l'amour. Mais il est une autre thèse dont nous faisons honneur aux romanciers russes, comme s'ils l'avaient inventée : celle du rachat par la douleur. On se souvient de *Crime et Châtiment* ; on se souvient de la scène où Raskolnikof, l'assassin de vingt ans, s'agenouille devant Sonia, devant la prostituée qui nourrit ses parents de son opprobre : « Ce n'est pas devant toi que je m'incline, lui dit-il ; je me prosterne devant toute la souffrance de l'humanité » Du jour où il a compris la beauté de la douleur, il est sauvé : il avoue son crime à Sonia, ou plutôt elle le devine, elle le lit dans ses yeux, et elle s'écrie : « Il faut souffrir, souffrir ensemble... prier, expier... Allons au bagne ». Ils y vont tous les deux. Qu'y vont-ils chercher, sinon ce que Manon trouve dans le quasi-pénitencier de la Nouvelle-Orléans, l'expiation qui efface tout?

Ne nous hâtons donc pas trop, lorsqu'elle se transfigure aux dernières pages du livre, de murmurer : chimère ! Il n'est pas certain que la chimère n'ait rien de vrai et de bon.

Ce n'est pas la seule fois que Prévost se soit posé semblable question et qu'il y ait fait semblable réponse : l'esclave de harem, Théophé, se relève et se dégage pareillement de sa primitive bassesse. Est-ce dans ses œuvres un reflet de sa propre vie ? Il se pourrait bien. Il était de ceux chez qui l'amour n'est que la forme exquise de la pitié, de ceux qui peuvent aimer au-dessous

d'eux, mais qui ne sauraient aimer sans l'espoir d'anoblir et de sauver ce qu'ils aiment. En tout cas, et quand bien même, appliquée à la petite Manon, l'idée de la rédemption par la douleur serait une noble, mais décevante rêverie, puisque nous l'admirons chez Dostoiewski et aussi, je pense, chez l'auteur des *Misérables*, comment oublions-nous qu'elle date de Prévost ?

Et puis, Manon n'est pas tout dans son livre. Elle n'y tient, et dans la pensée de l'écrivain elle n'y doit tenir que la seconde place. Nous avons abrégé, simplifié depuis longtemps le titre, au risque de fausser l'impression. Le titre était : *Histoire du chevalier Des Grieux et de Manon Lescaut*... Il y a un âge où en lisant ce livre on ne voit, on n'aime que Manon. Un autre âge vient vite où l'on s'aperçoit que le personnage essentiel, ce n'est pas elle, mais Des Grieux. C'est par lui que ce roman résume tous les romans de Prévost. En lui s'affirme cette science si profonde de la passion dont témoignent ses moindres écrits, l'*Histoire de la jeunesse du commandeur* *** comme les *Mémoires de M. de Montcal*; en lui s'affirme aussi et s'éclaire cette philosophie de la passion qui n'a pas été, ce me semble, très bien comprise, dont on a du moins compris qu'elle marquait une étape nouvelle dans l'histoire du roman et même dans l'histoire des mœurs.

Prévost n'écrivait point uniquement, je l'ai dit, pour subvenir aux besoins de sa vie matérielle. Il écrivait, selon un mot de lui, « pour sa propre satisfaction », pour y voir plus clair en lui-même. Il connaissait, il goûtait le plaisir amer qu'il y a à rédiger le journal de sa vie intime, à aviver du bout effilé de la plume le mal dont on souffre en silence, afin d'en trouver, sinon le remède, du moins l'origine. « Le papier, dit-il dans

la préface de *Cleveland*, n'est point un confident insensible... Il s'anime en recevant les expressions d'un cœur triste et passionné, il les conserve fidèlement au défaut de la mémoire ; il est toujours prêt à les représenter ; et non seulement cette image sert à nourrir une chère et délicieuse tristesse, elle sert encore à la justifier. » Le témoignage de Prévost suffirait à prouver qu'il a surtout écrit pour épancher et s'expliquer à lui-même le trouble de son cœur. Il n'est pas un seul de ses ouvrages, en effet, où il n'ait posé quelque grave problème ; ou pour mieux dire tous les problèmes qu'il y a posés se ramènent à un seul qu'il a tour à tour présenté sous ses divers aspects.

Ce problème est celui du désaccord qui existe entre les instincts de notre nature et les exigences de la loi humaine ou divine. Prévost est troublé, il n'est pas le seul à l'être, de porter en lui tant d'ardeurs et de besoins que la religion et la morale lui ordonnent de refouler. Il n'est pas surprenant que le prêtre transfuge, trois fois entraîné par son cœur hors du noviciat ou du couvent, ait tenté de se justifier à ses yeux, qu'il se soit demandé s'il n'y avait pas une force supérieure à la volonté et si ses entraînements n'avaient pas leur excuse.

A cette question on sait quelle réponse avait faite autrefois le jansénisme de Pascal. Sa réponse, c'était le cilice ; c'étaient toutes les affections de son cœur, la flamme même de son génie étouffées au pied de la croix. Il déclarait la nature humaine mauvaise, pervertie ; il la domptait en lui et aboutissait à l'absolu renoncement. A cette question le XVIIIe siècle de Rousseau et de Diderot allait faire une réponse tout opposée qui serait : la nature est bonne, ses impulsions sont sain-

tes, ses lois sont sacrées. Les jansénistes avaient tout sacrifié à Dieu ; les philosophes allaient tout sacrifier à l'homme Les uns n'avaient voulu admettre que la morale chrétienne qui nous fait violence; les autres s'apprêtaient à fonder la morale naturelle qui nous met la bride sur le cou. Il est probable qu'ils avaient tort les uns et les autres par leur intransigeance même, quoique, à tout prendre, une erreur qui aboutit au sublime martyre volontaire de Pascal soit apparemment plus belle que celle qui a autorisé les bassesses de Jean-Jacques et le cynisme de Diderot.

Prévost est plus près de Rousseau que de Pascal, je l'avoue. Encore ne faudrait-il pas qu'on lui fît dire plus qu'il n'a dit; il ne faudrait pas qu'on ne mît nulle différence entre ses successeurs ou imitateurs et lui. Il est très vrai qu'il a écrit quelque part dans *Cleveland* : « L'amour est un des droits les plus sacrés de la nature, puisqu'il est là comme l'âme même de tout ce qui subsiste ». Et sans doute, ceci mène à Rousseau, ceci mène à Chamfort, à Mme Sand, à tous ceux qui, au nom de la passion déclarée sainte et légitime en elle-même et quel que soit son objet, au nom du droit divin de la passion, ont attaqué la famille et le mariage, et jeté le défi à la morale aussi bien qu'à la religion. Mais Prévost n'a jamais dit que les droits de la passion fussent sacrés en toute circonstance, à quoi qu'elle s'attache et quoi qu'elle produise. Une phrase qu'on isole adroitement prend une valeur qu'elle n'avait pas dans le texte. Il n'y a rien de criminel dans l'amour de Cleveland pour la fille de mylord Axminster; elle est plus riche que lui, voilà tout; voilà le scrupule qu'il écarte en s'assurant que l'amour est un droit de la nature humaine. Pourquoi faire de Prévost un révolté? Il n'en

est pas un Il ne prétend pas plus que l'auteur de *Phèdre* donner raison à ses héros si la passion les mène à l'infamie. Il ne fait pas d'eux des victimes sublimes de la morale et de la société ; il ne réclame pas pour eux l'admiration et le respect : il ne réclame pour eux que la pitié.

Qu'on écoute parler Des Grieux, puisqu'il est la plus complète et la plus belle création de son génie, puisqu'il est, lui aussi, un symbole, le symbole même de la passion. Où voit-on qu'il s'enorgueillisse de ses fautes, comme feront Saint-Preux, Antony, Valentine, ou qu'il en accuse le ciel et les hommes ? Il sait que ce sont des fautes ; il en rougit, il en est accablé. Mais il aime, suivant l'expression que Prévost applique à je ne sais plus lequel de ses héros, il aime « comme les autres hommes adorent, sans bornes et sans mesure ». Depuis l'heure où il a connu Manon, il n'a plus cessé de souffrir. Il n'avait que dix-sept ans, il n'était encore qu'un petit écolier, vierge de corps et d'âme ; il était un âge de la vie de l'homme, l'âge où l'on est très confiant et très sincère, où l'on fait si promptement et si loyalement le don absolu de soi-même, et Manon, aussi jeune que lui, mais « bien plus expérimentée », parce qu'elle est femme, n'a pas eu de peine à le tromper. Il a connu par elle le supplice de douter de la parole et du regard, de douter du baiser. Quand l'inconsciente Manon lui a donné rendez-vous à la comédie, et qu'il y trouve à sa place une jolie fille qu'elle a chargée de le consoler : Que veux-tu de moi ? dit-il à cette étrangère : « la douceur de ton visage me menace encore de quelque trahison ». Mais toutes les trahisons de Manon ne peuvent faire qu'il ne lui appartienne. Il va, de catastrophe en catastrophe, tête basse et les yeux en pleurs. Une table de jeu se rencontre ? Il s'y assied, il triche. Oui, voleur ;

car Manon a besoin d'argent pour aller à l'Opéra. Il est en prison ; un valet veut arrêter sa fuite ; il le tue. Oui, meurtrier ; car Manon attend sa délivrance. Il se traîne, le cœur saignant, et suit la « voie douloureuse » qui doit aboutir à une tombe. Et le sanglot qui monte à ses lèvres, sonnant au-dessus du rire léger du XVIIIe siècle, est venu jusqu'à nos cœurs où il éveille un écho. Tel que Prévost l'a peint à la fin du prologue, tel il est là, éternellement, devant nos yeux, « en mauvais équipage », son petit porte-manteau à la main, très pâle, parlant d'une voix un peu éteinte qui semble venir de par delà le tombeau ; nous l'entendons soupirer : « Je suis sûr qu'en me condamnant vous ne pourrez pas vous empêcher de me plaindre ». Nous ne le pouvons pas, cela est vrai. Ce rachat par la souffrance qu'il nous paraissait difficile d'admettre en la très frivole et perverse Manon, ne nous étonne ni ne nous choque en Des Grieux. Prévost n'en demande pas davantage. Son but n'est pas de diviniser la passion ; son but est de montrer quels maux, quels tourments elle apporte avec elle. Qu'on relise ses préfaces, toutes d'un accent si élevé. La passion lui apparaît comme une force irrésistible qui écrase tout l'être, contre laquelle la raison la plus cultivée et l'expérience de la vie (c'est l'*Homme de qualité*), la religion (c'est le *Doyen de Killerine*), la philosophie (c'est *Cleveland*) sont également impuissantes, comme un mal terrible, — exceptionnel du reste et Dieu merci, — qu'il faut craindre et qu'il faut plaindre. Si nous voulons bien entendre Prévost, restituons au mot passion toute sa force étymologique ; rappelons-nous qu'il signifie en lui-même ce qu'il ne nous semble plus dire qu'appliqué à Jésus : que passion c'est torture et agonie. Dès lors, ne ferons-

nous nulle distinction entre ceux qui prêchent la révolte et celui qui nous invite à la pitié, entre celui qui plaint un coupable et ceux qui le glorifient ?

Que les œuvres de Prévost aient pu être dangereuses à de très jeunes cœurs et faire des dupes, je le crois et il a dit lui-même, avec son habituelle candeur, qu'il le craignait. Elles sont dangereuses, comme toutes celles qui sont la négation de la volonté. Sous la douce musique du style on ne découvre pas tout de suite par où pèchent ces analyses, en général si pénétrantes et si fortes. De tous les caractères de la passion qu'il a déterminés, il n'y en a qu'un de trop, mais il y en a un : c'est ce qu'on a depuis appelé le « coup de foudre », c'est la soudaineté de cette prise de possession d'une âme par une autre âme. Tous ses héros s'éprennent, ainsi que Des Grieux, au premier regard ; au premier regard, ils sont à la merci de l'amour qui les rend irresponsables. Ceci est une invention de romancier ou de poète, et une invention qui n'est pas sans péril. Dans l'amour, la volonté s'abolit très vite; elle ne s'y abolit pas de la sorte, en un clin d'œil, et nous n'aimons d'abord que parce que nous voulons aimer. C'est pourquoi une cornélienne, telle que la princesse de Clèves, capable de vaincre son cœur, dût-elle en mourir, est supérieure à Des Grieux ; pourquoi, en d'autres termes, la morale de Mme de La Fayette qui nous enseigne la beauté du devoir accompli est supérieure à celle de Prévost qui nous peint la misèreet la faiblesse humaines. Mais si rien n'est meilleur que de nous faire aimer ceux qui savent vouloir et qui restent forts, n'est-il pas bon aussi de nous rendre miséricordieux à ceux qui tombent, et la plus belle morale, après celle du devoir, n'est-elle pas celle de la pitié ?

CHAPITRE V

INFLUENCE DE RICHARDSON.

Prévost a eu de son vivant beaucoup d'imitateurs et d'imitatrices ; le seul nom à retenir est celui de Mme de Tencin Sans établir un parallèle entre sa vie de louches intrigues et la vie agitée, mais si laborieuse et vaillante, du pauvre abbé, il est à remarquer que « la religieuse Tencin », ainsi que l'avait surnommée son siècle, s'était elle aussi échappée du cloître et qu'avant d'écrire des romans elle en a vécu plus d'un. De ceux-là il serait malaisé de parler avec indulgence; l'un aboutit, comme on sait, au suicide du conseiller La Fresnaye, un autre eut pour conclusion la naissance d'un enfant qu'elle abandonna et qui fut Dalembert. Parmi les romans qu'elle a écrits, le plus remarquable est intitulé *Mémoires du comte de Comminges* (1735) ; la dernière scène en est belle. Séparé de celle qu'il aimait et qu'il croit morte, Comminges s'est retiré à la Trappe ; trois années ont passé. Un soir, la cloche sonne, annonçant aux Trappistes qu'un des leurs va mourir ; et ils se rassemblent dans la chambre du mourant. Celui-ci se confesse à voix haute : c'est une femme qui se cachait sous le froc, c'est cette marquise de Bénavidès dont Comminges pleurait silencieusement la perte. Elle

meurt, mais après l'avoir revu, après lui avoir avoué qu'elle n'a point cessé de l'aimer et qu'elle meurt de son amour. Telle à peu près la scène où Jocelyn recueille avec la confession et le dernier soupir de Laurence l'aveu suprême de son amour ; et tel que Jocelyn dans sa petite cure de Valneige, au sommet des Alpes, Comminges, dans son ermitage des Pyrénées, écrit son histoire en attendant la mort. Ici, il est vrai, dans cette aventure de deux cœurs que le sentiment du devoir a seul séparés, l'accent est plus élevé que dans les autres romans de Mme de Tencin ; on croit y entendre un écho affaibli de la *Princesse de Clèves*, et de là vient sans doute que ses œuvres ont été parfois éditées avec celles de Mme de La Fayette. Qu'on y regarde de plus près ; même dans les *Mémoires de Comminges* on sentira quelque chose de fiévreux qui les rapproche de Prévost plus que de Mme de La Fayette. Et si l'on feuilletait ensuite le *Siège de Calais*, les *Malheurs de l'amour*, les *Anecdotes de la cour et du règne d'Edouard II*, à lire ces récits rapides et brûlants, d'intrigue trop compliquée, mais où la passion apporte le mouvement et le pathétique, où s'affirment les fatalités de l'amour, où l'amour est un paroxysme et une souffrance, on verrait quelle influence Prévost a exercée sur Mme de Tencin.

Mais le roman tel qu'il l'avait constitué, le roman de passion ne pouvait longtemps suffire au public du XVIIIe siècle. A ce public il fallait des œuvres d'une portée moins restreinte et dont les questions sociales, effleurées dans certaines pages de *Cleveland*, formeraient presque toute la substance. En attendant Jean-Jacques et la *Nouvelle Héloïse*, la France s'engoua de Richardson.

Chose curieuse, ce Richardson qui venait détrôner Prévost, c'est Prévost qui l'avait découvert et révélé aux Français ; c'est lui qui le premier a traduit *Paméla* en 1742, *Clarisse Harlowe* en 1751 et *Grandison* de 1755 à 1756. Sa traduction n'est pas très exacte ; il a en plus d'un endroit abrégé ou remanié le texte. Mais qui ne voit quel avantage il y eut pour le romancier anglais à être traduit par le plus illustre de nos romanciers, en son harmonieux langage auquel les oreilles et les cœurs étaient faits et trouvaient tant de charme ? Qu'on se figure Tolstoï traduit par quelqu'un de nos romanciers en vogue et en renom,... qu'on se le figure, si on peut, car nos gens de lettres sont à présent gens pratiques et peu soucieux de se donner eux-mêmes des rivaux. On a dit que par ses traductions Prévost avait joué un rôle considérable dans notre littérature : ainsi présenté, l'éloge me paraît d'une assez injuste et cruelle ironie. Il a joué un rôle encore plus important par ses propres œuvres, et puis l'ironie ne convient guère en une circonstance où il a fait preuve de tant de désintéressement, de bonne foi et de modestie. Il dit dans la préface de sa traduction de *Clarisse Harlowe* : « De tous les ouvrages d'imagination, sans que l'amour-propre m'en fasse excepter les miens, je n'en ai lu aucun avec plus de plaisir que celui que j'offre au public ». La loyauté d'un tel hommage me semble assez touchante. Y chercherons-nous malignement un calcul, une réclame d'éditeur désireux d'achalander sa boutique ? Comment l'y chercher, si personne ne devait avoir à souffrir plus que Prévost du succès qu'il préparait à Richardson ?

Quoi qu'il en soit, le succès fut immense, dépassa toute proportion. Il semblait que Richardson eût trans-

formé le roman au point de l'avoir presque inventé : « Par un roman, écrit en 1761 Diderot, on a entendu jusqu'à ce jour un tissu d'événements chimériques et frivoles dont la lecture était dangereuse pour le goût et pour les mœurs. Je voudrais bien qu'on trouvât un autre nom pour les ouvrages de Richardson qui élèvent l'esprit, qui touchent l'âme, qui respirent partout l'amour du bien, et qu'on appelle aussi des romans. »

Voyons donc ce que c'est que Richardson, ouvrons son chef-d'œuvre et essayons de nous expliquer cet enthousiasme qu'il nous serait assez difficile aujourd'hui de partager.

De sa vie voici tout ce qu'il importe de savoir. Il est le fils d'un menuisier. Enfant, au lieu de l'envoyer au collège, on le place dans une imprimerie, en apprentissage. Grâce à la familiarité décente qu'autorisent les mœurs anglaises, il passe une partie de ses heures de loisir parmi des jeunes filles de familles aussi pauvres que la sienne, et il leur sert de secrétaire ; le peu qu'il apprend dans sa jeunesse, il l'apprend de la vie elle-même. Devenu homme, il continue son métier d'imprimeur. Il est taciturne ; il reste des jours, Diderot dit : des années, sans parler ; il écoute et observe. Peu de lectures. Il ne sait point le français. On a souvent dit qu'il s'était inspiré de la *Vie de Marianne* pour écrire *Paméla* : dans une thèse sur les *Origines du cosmopolitisme littéraire* qu'il y a profit à consulter à son sujet, M. Texte fait remarquer qu'on ne connaît point de traduction anglaise de la *Vie de Marianne* antérieure à 1743, tandis que *Paméla* date de 1741. En ce qui concerne Prévost, la question est plus embarrassante. J'ai déjà signalé en parlant de *Manon Lescaut* certains rapports entre Richardson et

lui ; il y en a d'autres et non seulement dans la place qu'ils font tous deux aux pressentiments et aux rêves, à la pensée et à l'image de la mort, mais aussi dans le caractère tragique que la passion chez l'un comme chez l'autre imprime au roman. *Cleveland* avait été traduit en anglais dès 1734, l'*Homme de qualité* quatre ans plus tard ; Richardson a pu les lire, je crois qu'il les a lus, et je n'ose cependant l'affirmer, tant il est peu dans ses habitudes de lire les œuvres d'autrui. Il n'a pas même lu Shakespeare, et pour ce qui est des auteurs grecs ou latins, il les ignore. Il est un illettré, il ne porte pas la plus légère empreinte de culture classique. Quand donc, à cinquante-deux ans, devenu riche et libre enfin de suivre la vocation qui le tourmente, il se met à écrire, il y a de grandes chances pour que ses productions, bonnes ou mauvaises, soient originales. Elles sortent de l'observation personnelle et directe, elles jaillissent du fond même et du génie de la race anglaise, sans qu'aucune tradition d'école se soit interposée entre le peintre et son modèle et soit venue altérer sa vision des choses. Elles ne peuvent être, à proprement parler, de la littérature ; elles pourraient être autre chose, quelque chose de très neuf et de très intéressant...

Clarisse Harlowe est un roman par lettres. De l'aveu de Richardson, ce roman compte trente-deux personnages principaux. La traduction de Prévost qui est un abrégé forme six volumes in-8° ; l'édition anglaise et la traduction complète par Letourneur (1785-1787) en ont dix, autant que le *Cyrus* ou la *Clélie*.

Clarisse, sollicitée par son amie miss Howe, lui conte les événements qui viennent de jeter le trouble dans son foyer. L'élégant et brillant Lovelace y a été

introduit comme prétendant de sa sœur aînée, Arabella. Il a été froid ; celle-ci en a été piquée et a fait mine de le dédaigner. Il est revenu pourtant, et on s'est aperçu qu'il s'éprenait de la cadette, de Clarisse ; il a demandé sa main. Mais James, frère de Clarisse et d'Arabella, s'oppose à ce mariage, sous prétexte qu'il méprise et déteste Lovelace, en réalité parce qu'il déteste Clarisse que leur grand-père a avantagée dans son testament. Soutenu par Arabella qui ne pardonne pas à Lovelace de lui avoir préféré sa cadette, James calomnie Lovelace, ou tout au moins raconte les folies scandaleuses de sa vie ; et milord Harlowe déclare qu'un pareil débauché ne sera jamais son gendre.

Sur ces entrefaites, James, ayant provoqué Lovelace en duel, est blessé. Milady Harlowe craint que Lovelace ne se livre à quelque violence nouvelle ; il faut le calmer, l'adoucir, et quel moyen trouve-t-elle ? Elle engage Clarisse à correspondre secrètement avec lui et à se servir de l'amour qu'elle lui a inspiré pour le maintenir dans le respect de tous les siens.

Voilà dans quel singulier compromis se trouve engagée Clarisse. On lui défend d'aimer Lovelace et on lui ordonne de penser à lui, de se faire aimer de lui, de lui écrire. Le résultat est que Lovelace qui lui était indifférent prend peu à peu une place dans sa vie, une importance à ses yeux. Le mal qu'elle entend dire de lui la préoccupe d'autant plus qu'elle reçoit de lui des lettres passionnées, mais infiniment respectueuses, où il apparaît tout autre. Les Harlowe imaginent un expédient pour la tirer d'une situation si fausse et si périlleuse et la séparer à jamais de Lovelace. Ils décident de la marier à M. Solmes, un sot, pis que cela, une brute, très riche. Il est un peu tard. Elle

vient de passer trois semaines chez miss Howe ; elle y a vu Lovelace et le dit loyalement à ses parents qui lui font un terrible accueil. Tout concourt à la pousser vers lui, les injustes reproches de sa famille aussi bien que les lettres de miss Howe, franche étourdie qui lui parle sans cesse de Lovelace et l'exhorte à la révolte. Les Harlowe ont ménagé un tête à tête entre elle et M. Solmes : elle lui tourne le dos. Il court après elle en criant : « Miss !... Miss !... » elle se sauve. De là une scène de larmes avec sa mère qui la supplie de céder, une scène des plus violentes avec son père qui le lui ordonne. On la menace d'attaquer le testament de son grand-père et de la ruiner ; on la ramène en présence de M. Solmes à qui elle dit tout net : « Jamais je ne serai votre femme. » Il l'écoute, furieux, « rongeant la pomme de sa canne qui est une tête gravée presque aussi hideuse que la sienne » (quelque chose, probablement, comme le parapluie à tête de singe du cousin Potard dans l'*Affaire de la rue de Lourcine*). On enferme Clarisse dans sa chambre : les lettres de Lovelace y viennent jusqu'à elle ; et voici qu'il lui propose de fuir, tandis qu'au logis on la persécute, qu'on lui défend même de sortir pour aller au temple et que sa servante Hannah est congédiée.

Malgré tout, Milady Harlowe, qui craint toujours un duel entre Lovelace et James, continue à tolérer la correspondance entre Lovelace et Clarisse ; et Lovelace de son côté continue son jeu qui consiste à menacer Clarisse de provoquer son frère ou ses oncles si elle épouse M. Solmes. Clarisse s'interroge, s'aperçoit que Lovelace ne lui est plus si indifférent : elle en est à la « curiosité » ; elle le juge « un être inexplicable » ; puis elle en vient « à l inquiétude », ayant appris qu'il

est allé à l'église se placer près des Harlowe et qu'il a paru les braver...

Et les pages succèdent aux pages, sans que la situation avance, sinon à pas imperceptibles. Les lettres de Clarisse, de miss Howe, de Lovelace, se croisent, se répètent et se ressemblent. Tout le monde écrit. Clarisse prisonnière correspond avec sa sœur, son frère, ses oncles, reçoit, transcrit et commente leurs réponses qu'elle expédie à miss Howe, et après le commentaire de Clarisse nous avons celui de miss Howe. Elle écrit même à M. Solmes, pour lui dire : « Vous me faites horreur ; je ne serai jamais votre femme ». Il lui répond : « Vous m'êtes encore plus chère par tant de franchise : vous serez ma femme ». Voici toutefois du nouveau : Lovelace, qui vit caché dans une auberge voisine et qui est tenu au courant de tout ce qui se passe chez les Harlowe grâce à un fripon de valet, Joseph Léman, obtient de Clarisse une entrevue au jardin, et elle avoue à miss Howe qu'elle en est à présent à « l'estime ». Mais le danger est plus pressant que jamais : on veut la marier dans quinze jours ; les bijoux, les toilettes sont achetés. Elle s'obstine dans son refus : prières, menaces, rigoureuse séquestration, rien n'y fait. Sa tante Hervey se met à genoux devant elle ; Clarisse s'agenouille aussi, et toutes deux continuent ainsi la discussion, sans se convaincre. Enfin, il est décidé qu'elle sera envoyée chez son oncle Antonin, où elle devine qu'on la mariera de force ; la chapelle est toute prête. Elle déclare qu'elle n'ira pas chez son oncle. Colère de milord Harlowe qui veut monter à sa chambre. Des jours passent, et chaque jour milord veut monter, chaque jour on le retient ; et chaque jour Clarisse écrit trois, quatre, cinq lettres pour redire

éternellement les mêmes choses à James, à Bella, à son père, à sa mère, à sa tante, à M. Solmes, à miss Howe. C'est une destinée de secrétaire perpétuel. Sa tante Hervey lui dit : « Ne répondez pas à ma lettre ; ce serait éterniser d'inutiles répétitions ». La docile Clarisse ne répond pas à sa tante, mais elle copie la lettre, y joint sa réponse et envoie le tout à sa mère ; nous n'y gagnons rien, et aucune des « inutiles répétitions » ne nous est épargnée. Ira-t elle ou n'ira-t-elle pas chez son oncle Antonin ? Jeudi ? Non, elle obtient un délai. Lovelace lui demande un entretien : le recevra-t-elle ou ne le recevra-t-elle pas ? Il nous faut encore assister aux lentes délibérations de sa conscience. Les persécutions redoublent ; elle en est à son douzième évanouissement ; elle y est sujette : on en compte un peu plus de cent au cours de son histoire. On lui dit : vous serez mercredi Mme Solmes. Cette fois, elle commence à accepter l'idée de la fuite dans le carrosse de miss Montaigu, cousine de Lovelace. Elle lui écrit qu'elle fuira le lundi : en vain un songe épouvantable, où elle se voit morte et ensevelie par Lovelace, lui découvre ce qui l'attend.

Bref, à la fin du tome II elle fuit. Ils se rencontrent à la porte du jardin : il est seul, sans sa cousine. Clarisse a peur et veut se retirer. Il a pris ses précautions; il a ordonné au valet qu'il paie, à Léman, de se placer derrière la porte et de pousser de grands cris. Clarisse croit que tous les Harlowe sont à sa poursuite : affolée, elle suit Lovelace qui la mène à sa chaise de poste.

La ruse de Lovelace, il y a longtemps que nous l'avions comprise; elle nous est expliquée après coup dans dix lettres différentes, de Clarisse à miss Howe, de

Lovelace à Léman, de Lovelace à son ami Bedford, etc.; en tout deux cents pages pour nous informer de ce que nous savions déjà. Clarisse est partie, l'inquiétude et le désespoir dans le cœur, soupçonnant qu'elle avait été dupe d'un complot. Lovelace l'a conduite dans une auberge, puis dans une maison de campagne proche du château de sa famille ; il lui prodigue les assurances de son respect. La position n'en est pas moins singulièrement louche, et Clarisse le nomme « ce misérable » dans ses lettres à miss Howe. Lui, de son côté, la trouve bien sotte et prude. Ils s'aigrissent l'un contre l'autre ; elle lui déclare qu'elle ne l'épousera qu'après avoir « étudié son caractère » ; il se jure de ne l'épouser qu'après avoir vérifié sa vertu et l'avoir soumise à une épreuve.

Je devrais dire comment il l'amène à se loger chez une coquine, la Sinclair, dont il a fait sa complice, et combien de fois Clarisse tente de lui échapper. Mais ce supplice d'une femme étant surtout celui du lecteur, je résume deux volumes en deux lignes. En fin de compte, outragée, déshonorée, elle parvient à sortir de chez la Sinclair, et après de nouvelles humiliations, après s'être vue arrêtée pour dettes, elle se réfugie, mourante, chez de braves gens. La double épreuve est terminée : Lovelace ne doute plus de sa prodigieuse vertu et la supplie d'être sa femme ; elle connaît toute la scélératesse de Lovelace et fait serment qu'il ne sera jamais son mari.

Alors, trop tard, les sympathies viennent à elle de tout côté. Bedford, l'ex-compagnon d'orgies de Lovelace, veille sur elle comme sur une sœur ; ses hôtes la traitent comme leur fille. Elle en profite pour leur raconter, à eux aussi, toute son histoire. Il lui reste la force, dans

sa faiblesse, de parler comme un livre, d'édifier tout le monde, de pardonner à Lovelace et d'écrire, outre son testament, trois ou quatre lettres de dix pages par jour. En mourant, elle en laisse douze à Bedford qui se charge de les distribuer, en sorte que la mort même ne peut mettre fin à sa correspondance. Faut-il ajouter que son cousin, le colonel Morden, vient alors provoquer Lovelace, le tue, puis ramasse la plume de Clarisse pour rédiger à son tour une épître en cinq chapitres où il raconte les funérailles de « cette admirable personne » ?

*
* *

Telle est l'œuvre qui, au siècle dernier, enivrait les cœurs en Angleterre, en Allemagne, en Hollande, en Italie, et plus que partout ailleurs en France. A mesure que paraissaient les volumes, l'auteur recevait des lettres où on le suppliait de conserver la vie à Clarisse et de punir ou de convertir Lovelace. Sa maison devint, après sa mort, un lieu de pèlerinage, comme la tombe de Rousseau. Mais l'*Eloge de Richardson* par Diderot nous renseigne mieux qu'aucun autre témoignage sur l'effet que produisaient ses œuvres, quoiqu'à vrai dire dans cet *Eloge* ce ne soit plus Richardson, mais Diderot lui-même que nous admirons. Il nous apporte l'écho des discussions ardentes que *Clarisse Harlowe* a fait naître dans les salons du XVIIIe siècle ; il dit les brouilles qu'elle a causées entre amis, entre parents, parce qu'ils n'étaient pas d'accord dans leur façon de juger Clarisse ou Lovelace ; il nous parle de ces femmes qui disaient aux voyageurs prêts à partir pour Londres : « Je vous prie de voir de ma part miss Howe, si elle vit encore ». Il nous montre un de ses amis li-

sant les dernières pages : « Je l'examinai ; d'abord, je vois couler des pleurs ; bientôt il s'interrompt, il sanglote ; tout à coup, il se lève, il marche sans savoir où il va ; il pousse des cris comme un homme désolé et il adresse les reproches les plus amers à la famille des Harlowe ». — Surtout, il se montre, lui, l'enthousiaste et vibrant Diderot, au lendemain de la première lecture : « Son ouvrage m'a laissé une mélancolie qui me plaît et qui dure. Quelquefois on s'en aperçoit et l'on me demande : qu'avez-vous ? Vous n'êtes pas dans votre état naturel. Que vous est-il arrivé ? — On m'interroge sur ma santé, sur ma fortune, sur mes parents, sur mes amis... O mes amis ! *Paméla*, *Clarisse* et *Grandison* sont trois grands drames ! »

Qu'y trouvait-il donc ? D'où vient ce délire ?

Si sommaire que soit l'analyse que j'ai faite de *Clarisse*, peut-être a-t-elle permis d'entrevoir combien l'œuvre de Richardson est en dehors de la tradition gréco-latine : c'est là, si je ne me trompe, une des raisons qui lui valurent un si triomphal accueil en France, parmi le public anglomane du XVIIIe siècle.

Depuis la publication de l'*Homme de qualité* et du *Pour et Contre* qui initiaient la France à la littérature et aux mœurs de l'Angleterre, l'anglomanie avait fait de rapides progrès. Voltaire avait écrit les *Lettres philosophiques* et Montesquieu l'*Esprit des Lois* ; on commençait à s'éprendre de la philosophie anglaise par réaction contre l'Eglise, et de la constitution anglaise par réaction contre la monarchie absolue. Des religions qui avaient été celles de notre XVIIe siècle, qui avaient fait sa grandeur et sa force, deux déjà, la religion chrétienne et la religion monarchique, étaient battues en brèche. Il en restait une, la religion du

beau classique, dont beaucoup de bons esprits pensaient qu'elle avait aussi fait son temps. Les romans de Richardson furent l'occasion de la révolte.

En premier lieu, on trouvait là des mœurs très différentes des nôtres, une humanité nouvelle dont on prenait plaisir à faire la découverte. Car il faut bien se hâter de dire que Richardson, dans maints passages de ses œuvres, a exprimé avec la plus exacte vérité, avec une vérité puissante et géniale, la vie anglaise et le caractère anglais. On a comparé à ce point de vue Marianne et Paméla : sauf qu'elles partent l'une et l'autre de très bas, l'une, enfant trouvée et petite lingère, l'autre, humble servante, pour s'élever par le mariage jusqu'au plus haut rang, tout en elles diffère. Ici la femme est reine, là elle est l'inférieur, et Paméla baise la main de celui qui lui fait la grâce de l'épouser ; ici le salon, là le foyer. Le rêve de Paméla mariée, dit à peu près Taine, ce sera de vivre chez elle, sans fréquenter les assemblées, de tenir les comptes de la maison, d'aider la femme de charge à faire les confitures et les conserves, de surveiller les repas, de découper à table, et d'attendre patiemment son mari en lisant quelque livre sérieux. Dans *Clarisse Harlowe*, Richardson a peint la famille aristocratique, avec ses volontés trop fortes, ses énergies natives vite tournées en dureté, en opiniâtreté. Le père est un grand seigneur, goutteux, hautain, entêté, qui « n'a jamais voulu être contrôlé ni même persuadé ». Il réduit sa femme au rôle d'esclave muette ; il veut de même dompter sa fille. Il est le chef de famille, maître absolu comme le patricien de Rome. A côté de lui, sa fille aînée, Bella, avec « son visage potelé, surnourri », son air « de personne qui enfle », rougeaude et méchante ; James, sorte de bouledogue sanguin. Dans

les deux héros du livre la race ne se révèle pas moins fortement, d'une part en la volontaire et prude Clarisse, de l'autre en Lovelace par l'allure de cruauté froide de son don-juanisme. Il n'est pas besoin d'insister sur le rôle que joue la théière dans ces trois romans ; on ne serait pas surpris d'y rencontrer le mot connu d'un Anglais à sa fille, en fuite comme Clarisse : « Nous sommes affligés et te supplions de revenir ; si tu ne reviens pas, renvoie-nous du moins la clé de la boîte à thé ». Mais les Harlowe se sont épargné cette angoisse en reprenant à Clarisse dès le début les clefs qu'elle n'était plus digne d'avoir dans sa poche.

Oui, le *home* et aussi la brutalité anglaise transparaissent à chaque page ; et après tout, si nous aimons tant aujourd'hui à voyager en imagination, à sortir de chez nous, à connaître, à travers des drames ou des romans étrangers, la vie des autres nations, à pénétrer avec le conteur jusque dans l'isba et à y écouter chanter le samovar, quoi de plus aisé à comprendre que la curiosité passionnée avec laquelle les Français du XVIIIe siècle ont regardé le tableau de mœurs étrangères offert à leurs yeux ? Leur imagination franchissait nos frontières; une race presque inconnue, avec ses modes et ses manies, ses vices et ses vertus, apparaissait.

En outre, la façon de peindre était elle-même nouvelle, tout opposée à celles de nos maîtres ; et si on a raison de dire que l'art français du XVIIIe siècle n'est d'ordinaire qu'une froide copie de celui du XVIIe, il n'est pas moins vrai qu'un besoin de nouveauté, un désir de secouer le joug, d'élargir l'ancienne formule tourmente ce siècle de copistes. De là les comédies larmoyantes de La Chaussée ou les drames bourgeois de Diderot. Quel émoi, quelle surprise et quelle ivresse,

lorsqu'ils découvrent Richardson! Le voici, ce drame bourgeois auquel ils aspiraient, le drame qui ne s'enferme plus dans le « palais à volonté » de nos tragédies, qui ne met plus en scène des rois, des princesses, des gens de cour ou des grandes dames. Voici l'œuvre, ample et compréhensive, où toutes les classes sociales sont représentées, où la réalité se reflète sous ses plus divers aspects. Cela délasse un peu des sempiternelles *Lettres de la marquise* ou des monotones *Confessions du comte! Paméla* est l'histoire d'une fille de chambre : à part son maître, dont elle doit devenir la femme, tous les acteurs sont des gens du commun, cuisiniers, jardiniers, intendants ; braves gens, au surplus, qui à défaut d'esprit et d'élégance ont du bon sens et du cœur. Dans *Clarisse*, si les Harlowe, si Lovelace appartiennent à l'aristocratie, à côté d'eux vont et viennent la bourgeoisie et même le peuple de la rue, Hicmann, Joseph Léman, la Sinclair et ses compagnes, etc. Cette vie de famille, si longuement, si minutieusement peinte ici, qui en avait parlé jusqu'alors ? Tournez quelques pages et en regard vous trouvez la description des bouges de Londres. Dirons-nous avec Diderot: nulle trace de romanesque? Ce serait aller un peu loin. Du romanesque, il y en a dans *Clarisse:* de quel autre nom appeler les machinations de Lovelace, ces conversations surprises, entendues à travers la cloison, ces lettres interceptées ou substituées, etc.? Mais le romanesque est réduit à peu de chose, il disparaît sous le réalisme de la mise en scène, et ce réalisme transportait les lecteurs de 1760. Les mêmes gens qui avaient reproché à Marivaux la scène du fiacre et le langage populacier de Mme Dutour, lisaient sans dégoût, que dis-je ? avec transport la description hideuse de

l'agonie de la Sinclair au fond du mauvais lieu et les lettres en style de laquais de Joseph Léman à Lovelace. Le réalisme, plaqué par endroit dans l'œuvre subtile et précieuse de Marivaux, étonnait, détonnait; il est partout dans l'œuvre de Richardson, il lui donne son cachet d'authenticité, et on ne songeait pas plus à l'y discuter que dans la vie elle-même. Aujourd'hui encore, le cri de Diderot : « Trois grands drames, ô mes amis ! » peut se comprendre. Le drame, en effet, si nous le dégagions de ce qui nous le gâte dans *Clarisse*, ne nous semblerait pas sans beauté ; nous en distinguons même fort bien la beauté en certains endroits, notamment dans le dernier volume : le pardon des Harlowe qui arrive le lendemain de la mort de Clarisse, le récit de ses funérailles, les Harlowe réunis dans la vieille maison familiale où elle ne rentrera que morte, leur attente anxieuse, leurs plaintes, les reproches qu'ils s'adressent, dans le lointain le son de la cloche apporté jusqu'à eux par le vent, puis soudain le bruit sourd du char funèbre roulant dans la cour du château, le frisson qui les secoue tous, l'entrée du valet qui accourt pour leur annoncer l'arrivée du convoi, qui ouvre la porte et, suffoqué par l'émotion, se retire sans avoir pu proférer une parole, tout cela est grand et beau, tout cela est d'un homme de génie qui a senti en poète le tragique de la réalité et le fait puissamment sentir.

J'insiste un peu, parce que là est le vrai mérite de Richardson. On a dit qu'il avait le premier exprimé dans le roman la vie commune : la vie commune était déjà dans *Manon Lescaut*. Ce qui est vrai, c'est que son tableau est infiniment plus vaste que ceux de Prévost. Il y fait entrer avec les drames de la passion les dra-

mes du foyer ; il ouvre au romancier une carrière immense en lui révélant que dans la réalité et jusque dans les bas-fonds de la vie sociale tout peut être objet d'étude et source d'émotion. Par là son influence a été salutaire et féconde.

Par là seulement. Si la matière était d'une incontestable richesse, le procédé de l'ouvrier qui la mettait en œuvre était du plus dangereux exemple. Richardson n'a ni goût, ni style ; son comique est aussi bas qu'il se puisse imaginer. N'attendons de lui ni composition ni choix dans les détails, rien, en un mot, de ce qui constitue l'œuvre d'art. Je le loue de nous apporter au lieu de récits d'aventures une analyse des cœurs, d'ouvrir pour nous les cœurs et de nous y montrer le vrai ressort de toutes nos actions, de porter, comme disait Diderot, le flambeau au fond de la caverne. Je ne lui reproche pas de nous peindre « ce qui se voit tous les jours » ; Diderot me répondrait avec raison : « Vous vous trompez ; c'est ce qui se passe tous les jours sous vos yeux et ce que vous ne voyez jamais ». Je lui reproche de vouloir tout dire et de redire vingt fois les mêmes choses, de ne connaître d'autre méthode que la répétition et l'accumulation, de ne nous laisser rien à deviner et de délayer en une vingtaine de pages ce qu'un maître écrivain condenserait en une phrase. En vain Prévost, guidé par son instinct, essayait de hâter la marche du récit et poussait en avant ce bavard ; en vain il taillait dans l'œuvre à grands coups de ciseaux, s'évertuant à en dégager le drame, l'action, la simple et forte unité ! Richardson ne veut pas, ne sait pas simplifier le réel ; il est un rapporteur consciencieux, le plus fidèle des sténographes : il n'est pas un artiste.

C'est ce que rend encore plus sensible la forme épistolaire qu'il a employée dans ses romans. Le même événement nous est conté tour à tour et commenté par cinq ou six personnes différentes. Pour que nous lisions en eux ? Eh ! nous lisons plus vite que cela. Il y a là des lettres de trente pages, et l'invraisemblance en devient criante : « Jamais deux amants, dit un des personnages de *Clarisse Harlowe*, n'eurent tant de goût pour l'écriture ». Certes, et ceci est le comble de l'artificiel. Combien plus vraisemblables les récits de Prévost où nous croyons entendre la confession du héros lui-même ! « La forme du roman par lettres, a-t-on dit, est à la forme du récit personnel ce qu'une partition d'orchestre à vingt instruments, qui conservent leur individualité, s'unissent pour produire un effet d'ensemble, est à la même partition réduite pour piano. » Hélas ! chez Richardson, chaque instrument joue le même air à son tour ; ce n'est pas une symphonie à l'orchestre, c'est un concours de piano au Conservatoire.

En somme, si le romantisme a été, comme l'a très bien dit M. Brunetière, « une rébellion contre l'esprit d'une race latinisée à fond », il est juste d'ajouter que cette rébellion a commencé le jour où le public français s'est épris de Samuel Richardson. Il ne paraît pas qu'on s'en soit alors rendu nettement compte, puisqu'on se refusait à la même époque à goûter Shakespeare et qu'on assimilait Richardson à Homère. Mais, encore qu'inconsciente et confuse, c'était bien une rébellion contre le classicisme. On acclamait le Nord vainqueur du Midi, un Beau plus libre et plus près de la nature que celui de l'*Art poétique*. Serons-nous en peine pour protester, et n'en avons-nous

plus le droit, parce que nous passons notre temps, aujourd'hui même, à regimber contre l'esprit latin, contre le génie de notre race, et à nous éprendre des littératures septentrionales ? Evidemment, cela doit nous rendre indulgents à ce qui nous semble une erreur du dernier siècle ; mais, au fond, le cas n'est pas le même. Si éloignés, si en dehors qu'ils soient de notre esthétique nationale, un Tolstoï, un Dostoiewski, un Ibsen, sont des artistes. Nous avons à l'heure actuelle des points de comparaison qui manquaient aux premiers lecteurs de Richardson. Nous savons que si l'art peut exister ailleurs que chez nous et se soustraire à certaines lois qui répondent aux besoins de notre race, il est d'autres lois dont il ne saurait s'affranchir, qu'il est toujours et de par sa définition un choix et une interprétation, et que lorsqu'il prétend suivre pas à pas la nature, imiter le lent travail de la vie, en égaler le désordre, la confusion et la complexité, il cesse d'être. Par dégoût d'un art trop factice dont il était las et saturé, le XVIIIe siècle a adoré en Richardson l'absence ou le contraire même de l'art. Et c'est pourquoi, tout en le louant d'avoir invité le romancier à élargir son domaine, à embrasser du regard la vie entière, nous n'admettons pas plus à présent qu'on nous vante l'art de Richardson que nous ne pourrions entendre sans sourire vanter l'art de Restif de la Bretonne.

La première raison que le XVIIIe siècle a eue de l'admirer, ne compte donc plus pour nous. La peinture qu'il faisait des mœurs anglaises et qui avait l'attrait de la nouveauté, d'autres nous l'ont offerte depuis qui savaient composer un tableau ; et de même cet art plus vrai, plus large, dont la France commençait à se

sentir le goût et la curiosité, nous savons que s'il est chez d'autres et s'il nous y est très cher, il n'était chez lui qu'à l'état d'informe ébauche et de chaos.

*
* *

Richardson a plu jadis pour une autre raison, la plus forte peut-être de toutes celles qui ont concouru au succès de ses œuvres et lui ont valu de si enthousiastes sympathies ; et c'est aussi celle qui achève de nous le rendre insupportable : Richardson est un prédicateur laïque.

Il y a là chez lui une vocation et qui s'est déclarée de bonne heure. A douze ans, on l'appelait M. Gravité ; il contait à ses compagnons de jeu de petites histoires édifiantes qui toutes, dit-il, « avaient une moralité », et qui auraient fait les délices de M. Montyon enfant. Il est resté toute sa vie M. Gravité. Il avait ajouté à son propre exemplaire de *Clarisse Harlowe* un index alphabétique des pensées et développements de morale épars dans l'ouvrage. Le titre de *Paméla* mérite d'être cité intégralement : *Paméla ou la vertu récompensée : suite de lettres familières, écrites par une belle jeune personne à ses parents, et publiées afin de cultiver les principes de la vertu et de la religion dans les esprits des jeunes gens des deux sexes ; ouvrage qui a un fondement vrai et qui, en même temps qu'il entretient agréablement l'esprit par une variété d'incidents curieux et touchants, est entièrement purgé de toutes ces images qui, dans trop d'écrits composés pour le simple amusement, tendent à enflammer le cœur au lieu de l'instruire.*

Ce désir de « cultiver les principes de la vertu et de la religion » dans l'esprit de ses lecteurs ne serait-il

pas ce qui l'a déterminé à donner à ses romans la forme épistolaire? De la sorte, en effet, les personnages parlent plus qu'ils n'agissent ; ils ont tout le loisir de moraliser, de prêcher, et ils ne s'en font pas faute. Clarisse sermonne Lovelace, s'il lui écrit des lettres trop tendres ; elle le sermonne, s'il jure ; elle le sermonne au rendez-vous, dans le jardin, en chaise de poste, à son lit de mort, par delà la mort (lettre posthume) ; Mardon le sermonne après l'avoir percé de son épée. Puisque tant de sermons n'ont rien pu sur Lovelace, cela aurait bien dû en dégoûter Richardson. Mais quoi ! Lovelace lui même prêche, à sa manière ; il a le pédantisme de sa profession de Don Juan ; il enumère ses recettes à ses amis, il les endoctrine, il les catéchise, ce n'est plus un homme, c'est le manuel du parfait séducteur.

Chétif et naïf moraliste, au reste, que Richardson ; moraliste qui croit nous faire grand'peur en nous montrant à la fin de l'histoire le châtiment de tous les coupables, depuis Lovelace jusqu'à la Sinclair ; et moraliste qui confond sans cesse la vertu avec les convenances. De même qu'il avait fait de sa Clarisse une pimbêche, il a fait de son Grandison un automate dont l'âme disait : « Il est grand, il est généreux, il est délicat, il est pieux, il est irreprochable, il n'a jamais fait une vilaine action ni un geste faux. Sa conscience et sa perruque sont intactes. Amen. Il faut le canoniser et l'empailler ».

Mais, intelligente ou non, le fait est que la morale a envahi les romans de Richardson et que c'est surtout par là qu'ils ont eu tant d'action sur les Français du XVIIIe siècle. Dans le naufrage de la religion chrétienne, les âmes n'avaient point perdu ce qui est au fond de

toute âme humaine, l'instinct religieux. Ceux qui avaient essayé de déchirer et de jeter au vent les feuillets de l'Evangile, étaient les plus empressés à en réclamer un autre. Le prêtre réduit au silence ou délaissé dans sa chaire, ils avaient hâte d'élever d'autres chaires et d'y monter à leur tour. Ce siècle qu'on dit si léger était affamé de sérieux. Il lui fallait des romans comme ceux-ci que traduisaient des ministres protestants, Sinistra en Hollande ou Joel Monod en Allemagne; il lui fallait, comme le dit M. Texte, des romanciers qui seraient « moralistes, éducateurs, directeurs de conscience, — et romanciers par surcroît ». Il lui fallait, enfin, l'emphatique exaltation du sentiment, tout le faux lyrisme qui chez Richardson déjà est la forme de la prédication. Cette Clarisse qui à la fin de ses tirades se pose en sujet de pendule et s'agenouille en levant les yeux et les bras vers le ciel, ah ! comment des « âmes sensibles » n'eussent-elles pas vu en elle l'image même de la vertu persécutée ?

Nous n'en jugeons plus ainsi. Ce qu'il y a de théâtral et de déclamatoire en de telles expressions de la vertu nous agace, nous irrite presque. Nos grands poètes du XIXe siècle nous ont fait entendre d'autres accents dont la simplicité nous rend impitoyables à la sensiblerie d'autrefois. Ne soyons pas impitoyables. Ces chants si beaux qui ont bercé et apaisé nos cœurs, les hommes du XVIIIe siècle ne les avaient pas entendus ; la poésie lyrique n'était pas née ; et tant d'apostrophes au ciel, d'attendrissements, de déclamations, qu'est-ce autre chose, au fond, que les premiers bégaiements de cette poésie qui était en eux, mais qui n'avait pas encore trouvé son vrai langage ? Partout alors, à travers le théâtre, la philosophie, la musique, on sent les inquié-

tudes qui agitaient les cœurs ; c'est le XVIIIe siècle de la cour et des boudoirs, le vieux XVIIIe siècle aristocratique, qui est raisonnable, ironique et sec, ce n'est pas tout le siècle : derrière les « aristocrates » il y a l'immense foule des plébéiens et à leur tête Rousseau, Diderot, prédicateurs laïques eux aussi, déjà presque de grands poètes.

S'il est tout naturel qu'ils aient aimé Richardson, qu'ils l'aient préféré même à Fielding, pour nous son œuvre ne peut plus avoir qu'un intérêt historique. Il a été le premier à poser et à discuter dans un roman d'autres problèmes que ceux de la passion : éducation, devoirs réciproques des parents et des enfants dans *Clarisse Harlowe*, préjugé de naissance et inégalité des conditions dans *Paméla*, mariage dans *Paméla*, *Clarisse* et *Grandison ;* il y a traité des sujets où, selon son mot, « toute famille de la société peut se trouver intéressée » ; il s'est efforcé, en d'autres termes, de lui donner une portée sociale qui jusque-là lui faisait défaut. Et quoiqu'il s'y soit assez mal pris pour atteindre son but, quoique nos romanciers se soient souvent égarés, dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, en marchant sur ses traces, par lui s'explique en partie la transformation que le genre allait subir chez nous en passant des mains de Prévost aux mains de Jean-Jacques.

CHAPITRE VI

LE ROMAN PHILOSOPHIQUE AVANT ROUSSEAU ET EN DEHORS DE SON ÉCOLE.

Avant la *Nouvelle Héloïse* et encore après elle ont paru au XVIIIe siècle des ouvrages qu'on appelle aussi « romans philosophiques » et qui pourtant ne lui ressemblent guère. On apprécierait mal l'originalité de Rousseau romancier, si on ne les connaissait pas. Ce sont, pour ne parler que des principaux, les *Lettres persanes* (1721), les *Lettres d'une Péruvienne* (1746), les *Contes et Romans* de Voltaire dont le premier date de 1746 et le dernier de 1775, enfin, *Bélisaire* (1766) et les *Incas* (1777). Œuvres, certes, de valeur bien inégale, mais qui malgré tout diffèrent moins entre elles qu'elles ne diffèrent de la *Nouvelle Héloïse* et de sa lignée.

On ne discerne pas du premier coup d'œil ce qu'elles ont de commun les unes avec les autres. On passe d'un recueil de lettres à un conte, d'un dialogue à une narration d'allure épique. Diversité purement extérieure. Pour peu qu'on les feuillette, on s'aperçoit qu'aucun de ces écrits n'est la sincère et émouvante imitation de la vie que nous sommes habitués depuis l'abbé Prévost à chercher dans le roman ; et tel est le premier rapport entre eux. On s'aperçoit ensuite qu'ils sont tous ani-

més du même ou presque du même esprit, tous dirigés contre quelque chose et peut-être faudrait-il dire : contre une seule et même chose ; et tel est entre eux le second rapport, plus étroit encore que le premier. Dès lors, on est fixé ; on sent qu'on n'a pas affaire à une école de romanciers, mais à un parti pour lequel l'œuvre d'art n'est qu'une arme de combat ou un moyen de propagande, au parti de ceux que le XVIIIe siècle nomme les « philosophes ».

Avec eux, loin de faire un pas en avant, le roman en fait je ne sais trop combien en arrière. Le mérite de Marivaux et de Prévost surtout, ç'avait été de le séparer des autres genres pour le constituer en un genre distinct qui a son objet et ses lois, de le séparer, par exemple, de l'épopée dans laquelle s'égaraient les récits de La Calprenède ou de Mlle de Scudéry, et de l'histoire dont Sandras et les fabricants de Mémoires apocryphes faisaient un si grand abus. On lui ôte cette personnalité qu'il avait peu à peu conquise ; on le fait rentrer dans un autre genre et dans celui avec lequel il avait été le plus longtemps, le plus intimement mêlé, dont il avait fallu des centaines d'années pour qu'il se dégageât et qui était le plus propre à l'empêcher d'être lui : dans la satire. Non pas même à la façon de Lesage chez qui il avait pris du moins quelque apparence de vie et de réalité ; bien plutôt à la façon de Rabelais. Il rebrousse jusqu'à lui, plus loin peut-être, jusqu'au *Roman de la Rose* et au *Roman de Renart*, jusqu'au temps où à peine éclos, né de la chanson de geste, il avait servi de véhicule à l'esprit moqueur du Moyen-Age. Il redevient ce qu'il était à l'origine : frivole ou joyeuse fiction destinée à recouvrir et à faire accepter quelque leçon hardie. Et d'une autre manière encore,

il recule par de là *Gil Blas* jusqu'à Rabelais ou Jean de Meung, puisque la raillerie des « philosophes » ne porte plus sur les travers ou les ridicules individuels, sur les faiblesses de notre nature, ou porte moins là-dessus, en tout cas, que sur les vices de la société, sur les coutumes, les lois, le gouvernement et la religion.

Au lieu d'une histoire humaine et vivante une satire, et une satire non pas morale, il s'en faut de beaucoup, mais sociale, tel est le *roman philosophique* du XVIIIe siècle sous sa première forme. C'est dire qu'il ne compte guère dans l'histoire du genre, ou n'y compte que comme une erreur. Ce n'est pas dire que, s'il est l'œuvre de Montesquieu ou de Voltaire, il ne puisse être quelque chose de considérable ou d'exquis.

*
* *

L'auteur des *Lettres persanes* met en scène deux Persans, Usbeck et Rica, qui ont quitté leur pays pour courir le monde. Il les promène à travers l'Europe et principalement en France, à Paris. Ils étonnent fort les Français; on les regarde, on se récrie : « Ah! ah! monsieur est Persan ! C'est une chose bien extraordinaire! Comment peut-on être Persan? » Mais les Français à leur tour les étonnent et cent fois plus; et ils notent au jour le jour leurs étonnements dans des lettres adressées à leurs amis d'Ispahan ou à leurs femmes. Ce procédé qui consiste à introduire parmi nous un homme de quelque contrée éloignée, un soi-disant barbare, et à nous faire juger par lui, par son intègre et simple bon sens, a fait fortune au XVIIIe siècle et même par delà; il reparaît jusque dans les pages des *Natchez* où Chactas raconte son séjour en France. En fait, il ne date pas de Montesquieu ; dès l'année 1707, Dufresny

l'avait employé dans ses *Amusements sérieux et comiques*. Il y supposait la venue à Paris d'un Siamois, en souvenir sans doute de l'ambassade siamoise à laquelle Louis XIV avait fait un somptueux accueil en 1686 et qui avait obtenu, La Bruyère en témoigne, un si vif succès de curiosité. Son Siamois parcourt toute la ville, Palais de justice, Opéra, Université, etc., et au retour de chaque promenade écrit ses impressions à ses parents. Au reste, Dufresny ne s'inquiète guère de feindre et de se dissimuler derrière le personnage de son invention: « J'ai donné aux idées qui me sont venues, dit-il dans sa préface, le nom d'amusements; ils seront sérieux ou comiques selon l'humeur où je me suis trouvé en les écrivant ». A la bonne heure! Voilà un homme qui ne cherche pas à abuser de notre confiance, et si nous étions dupes, si nous croyions à l'authenticité de son Siamois, ce ne serait évidemment pas sa faute.

Montesquieu se soucie-t-il davantage de nous garantir l'authenticité de ses deux Persans? Il est beaucoup mieux renseigné sur la Perse que Dufresny ne l'était sur le Siam. Il avait le goût des voyages, et avant de commencer les siens, il a lu ceux des autres. Il a lu le *Voyage en Perse* de Chardin; il a lu le *Recueil des voyages qui ont servi à l'établissement de la Compagnie des Indes*, etc. Mais ces lectures, il ne les a pas faites pour se mettre en état d'exprimer des âmes différentes des nôtres et d'écrire un roman exotique. Il avait autre chose en tête. Ce qu'il cherche, en premier lieu, dans les relations des voyageurs, ce sont, il faut bien le confesser, des détails capables d'amuser la sensualité d'un lecteur ou d'une lectrice de la Régence, et il n'a que trop réussi à s'en approvisionner: dans les historiettes

de sérail dont il a parsemé et poivré son livre, les gravelures abondent, d'autant plus déplaisantes qu'on voit comme il s'y complaît; il en recueillait d'ailleurs de toutes mains, et je ne sais si on a jamais noté qu'un conte publié en 1719 par le chevalier de Mailly, *Voyage et aventures de trois princes de Sarendip*, lui a fourni le thème de la lettre CXLI. En second lieu, s'il s'est enquis avec tant de soin de l'histoire ou des lois de la Perse, s'il les a résumées ici ou là dans les lettres de Rica et d'Usbeck, c'était pour les opposer aux nôtres et faire ainsi mieux ressortir ce qu'il trouvait d'inique ou d'absurde dans la conduite de nos rois ou de nos ministres. A-t-il à cœur de flétrir la révocation de l'Edit de Nantes et de montrer à quel point elle a été préjudiciable aux intérêts de la France? Usbeck écrit à Mirza : « Tu sais, Mirza, que quelques ministres de Schah Soliman avaient formé le dessein d'obliger tous les Arméniens de Perse de quitter le royaume ou de se faire mahométans, dans la pensée que notre empire serait toujours pollué tandis qu'il garderait dans son sein ces infidèles. C'était fait de la grandeur persane si, dans cette occasion, l'aveugle dévotion avait été écoutée. On ne sait comment la chose manqua. Ni ceux qui firent la proposition, ni ceux qui la rejetèrent, n'en connurent les conséquences; le hasard fit l'office de la raison et de la politique, et sauva l'empire d'un péril plus grand que celui qu'il aurait pu courir de la perte d'une bataille et de la prise de deux villes. En proscrivant les Arméniens, on pensa détruire en un seul jour tous les négociants et presque tous les artisans du royaume », etc. Voilà à quoi lui sert l'exotisme. Il lui sert à amener ces allusions, ces oppositions, en d'autres termes à mieux souligner la satire, en même

temps qu'à l'accommoder au goût du jour, à l'humeur sensuelle de ses contemporains.

L'action se réduit aux nouvelles qu'Usbeck reçoit de temps à autre de son sérail, aux alarmes que lui causent les plaintes et les menaces de ses femmes si longtemps délaissées, et finalement à l'ordre donné par lui de mettre à mort celles d'entre elles qui se sont révoltées. Cela ne forme pas un lien entre les diverses parties du recueil ; cela forme intermède entre deux dissertations. Usbeck a beau être très au courant de la vie en Perse, et de la politique et de la religion en Perse, lorsqu'il parle, nous n'avons pas une minute d'incertitude et n'entendons pas d'autre voix que celle de M. le Président de Montesquieu. La plupart des lettres semblent n'être que des feuillets détachés de ses carnets, d'un journal où il aurait inscrit au fur et à mesure ses observations sur les mœurs de son époque et ses méditations sur l'organisme social.

Quand donc il aurait retranché de son œuvre ce qui n'en est que la petite mise en scène ingénieuse et artificielle, je ne suis pas certain que le pouvoir royal s'en fût ému davantage et peut-être l'œuvre y eût-elle moins perdu que gagné. Sans renoncer à la forme épistolaire qui plaisait à l'esprit classique, dans laquelle les écrivains des deux derniers siècles ont excellé et qui leur permettait de découper leur pensée en petites tranches légères, de digestion facile, il pouvait tout aussi bien, semble-t-il, faire de ses *Lettres persanes* des Lettres de M. de Montesquieu « à un provincial » ou à un parisien de ses amis, et on ne voit pas qu'il pût y avoir grand inconvénient à suivre l'exemple de Pascal plutôt que celui de Dufresny. Son esprit eût gardé toutes les grâces et même le tour voluptueux qu'il avait à ce mo-

ment de sa vie ; mais nous serions débarrassés des confidences de harem dont, à dire vrai, nous ne sommes plus assez « Régence » pour nous délecter. Il resterait tout ce qui fait la valeur durable de l'ouvrage, tout ce qui en fait l'agrément et le sérieux. Il y resterait les si jolies et vives esquisses d'hommes et de femmes du temps, les rapides croquis d'actualité, les portraits crayonnés avec humour et coquetterie, toute cette petite monnaie de La Bruyère qui, sans être ici l'essentiel, y est quelque chose d'infiniment agréable. Et il y resterait enfin l'essentiel, ce qui dans l'œuvre de jeunesse annonce l'œuvre de la maturité : la critique des institutions. Dès les *Persanes*, nous voyons par où Montesquieu va se distinguer des autres philosophes du siècle et les dépasser. Dans la première partie du recueil il n'est encore que l'un d'eux, comme eux presque exclusivement occupé à attaquer et à ridiculiser la religion chrétienne : « Il y a un autre magicien plus fort... c'est le pape : tantôt il fait croire que trois ne sont qu'un ; que le pain qu'on mange n'est pas du pain, ou que le vin qu'on boit n'est pas du vin », etc. Tournons les pages. A mesure que nous les tournons, nous sentons que ceci n'est pas tout Montesquieu ; vers la fin le ton change, de graves questions sont discutées gravement : origine des sociétés, décadence des monarchies, nécessité d'admettre entre le roi et le peuple des pouvoirs intermédiaires, tels sont quelques-uns des problèmes qu'il aborde, et la méthode de discussion est déjà celle de l'*Esprit des Lois*. Au lieu de raisonner sur des principes absolus et d'échafauder des systèmes, il rassemble, il groupe des faits ; au lieu de dire ce qui devrait être au gré de la raison, il dit ce que découvre et constate l'expérience ; il se

révèle tel que l'a si justement défini Fontenelle, « philosophe expérimental », et être au XVIIIe siècle un philosophe expérimental, cela s'appelle avoir du génie.

*
* *

Chez Montesquieu, la pensée était de trop haute qualité pour ne point perdre à s'envelopper dans une fiction. Elle a moins à perdre chez Voltaire et avec lui nul regret du même genre ne vient nous gâter le plaisir de la lecture. Il se peut même que ses *Contes et Romans* nous amusent un peu trop, et s'il y avait par hasard caché quelque intention philosophique, j'aurais grand'peur qu'elle ne nous échappât.

Dire de lui qu'il est très loin, plus loin que Montesquieu, aussi loin que possible, d'être un romancier, ce n'est dire rien qui le blesse ; c'est lui faire un sensible plaisir. Entre plusieurs desseins qu'il a pu avoir en écrivant *Zadig*, *Candide* et le reste, il en est un qui saute aux yeux : celui de parodier et de bafouer le roman. On sait qu'en matière d'esthétique ce grand destructeur avait un inébranlable respect de la tradition. Le roman n'ayant point été compté au XVIIe siècle parmi les genres littéraires n'en peut être un, même après *Manon Lescaut* ou *Clarisse Harlowe*, aux yeux de Voltaire ; il le juge ainsi que le jugeait Boileau quand le *Pharamond* ou le *Cyrus* lui tombait sous la main. Le roman anglais, notamment, malgré le culte que l'auteur des *Lettres philosophiques* a voué à l'Angleterre, à la patrie de Newton et de Locke, le met tout hors de lui et il n'y voit, c'est son mot, que des « fariboles ». Il lui

est bien arrivé de se souvenir de *Paméla* dans *Nadine* et de *Clarisse* aux dernières pages de l'*Ingénu* : il serait entré dans une belle colère si quelqu'un en eût devant lui fait la remarque. Et au fond, rien de plus naturel ni de plus sincère que le cri d'impatience que lui arrache *Clarisse Harlowe* : « Il est cruel pour un homme aussi vif que je suis, écrit-il à Mme Du Deffand, de lire neuf volumes entiers dans lesquels on ne trouve rien du tout ! » Il a raison ; les œuvres de Richardson n'étaient point faites pour un lecteur de vif-argent. A partir de 1761, à partir du jour où paraît et triomphe la *Nouvelle Héloïse*, il s'acharne d'autant plus après les romanciers anglais qu'il reconnaît en eux les maîtres de Rousseau et qu'en les attaquant c'est lui qu'il attaque. Il les attaque, en effet, et sur tous les tons, dans ses lettres, dans la *Gazette littéraire*, dans le *Journal de politique et de littérature ;* il s'indigne vertueusement que la nation anglaise, modèle de l'Europe, « abandonne l'étude de Locke et de Newton pour les ouvrages les plus extravagants et les plus frivoles ». Ces deux adjectifs résument son opinion sur le roman qu'il avait ailleurs défini : « production d'un esprit faible écrivant avec facilité des choses indignes d'être lues par des esprits sérieux ». Le piquant de l'affaire est que sa définition, qui ne conviendrait pas plus aux romans de Richardson qu'à ceux de Prévost ou même de Marivaux, ne s'applique pas trop mal, sauf le mot « esprit faible » qui de toute façon serait excessif, à ceux de M. de Voltaire.

Au fait, pourquoi dit-on « Contes et Romans » de Voltaire, sinon parce que les uns ont trois ou quatre pages, au lieu que les autres en ont cinquante ou cent ? Tous sont des contes et rien que des contes, si nous

entendons par là, comme il semble, un récit fantastique ou drôlatique dans lequel personne, à commencer par l'auteur, ne songe à voir une histoire vraie. Dans quelques-uns des siens, tels que le *Monde comme il va*, *Micromégas*, la *Princesse de Babylone*, il y a même du merveilleux de féerie. Ce n'est pas ce qu'il y a mis de meilleur. Ce merveilleux, il l'emprunte en le rapetissant, en le glaçant. Il l'emprunte parfois à Rabelais, parfois à Swift, l'unique romancier d'Angleterre qui ait trouvé grâce à ses yeux, parce que Swift est moins un romancier qu'un railleur, qu'un « philosophe » : il nomme et imite Swift dans *Micromégas*, où il met en scène deux colosses, un habitant de Sirius et un habitant de Saturne, qui visitent notre pauvre globe et s'émerveillent de notre petitesse, de notre intelligence aussi, comme Gulliver au pays des Lilliputiens. Plus souvent, trop souvent, il met à contribution la fiction orientale. Les *Mille et une Nuits*, traduites en 1704 par Galland, et les *Mille et un Jours* traduits presque en même temps par Pétis de la Croix avaient tourné toutes les têtes, et l'imitation s'en était glissée un peu partout, dans les pièces foraines de Lesage, telles qu'*Arlequin Mahomet* et *Arlequin roi de Sérendib*, aussi bien que dans les petits contes licencieux, maniérés et narquois de Crébillon fils, Hamilton, Voisenon, La Morlière, Duclos, Moncrif et Cazotte. Elle n'est pas moins visible chez Voltaire, et vraiment c'est tant pis : rien de plus froid que le récit, dans *Candide*, du voyage au pays enchanté d'Eldorado, rien, si ce n'est le rôle joué dans la *Princesse de Babylone* par ses griffons ailés et son phénix qu'elle ressuscite en le brûlant. Il n'a guère imité, du reste, les *Mille et une Nuits* et les *Mille et un Jours* qu'à travers les conteurs de son siècle : ce phénix qui sert de Men-

tor à la princesse, il l'a pris dans le petit volume du chevalier de Mailly que j'ai déjà cité à propos des *Lettres persanes*; il y a également pris la donnée générale et plus d'un épisode de *Zadig*, en particulier l'histoire de la chienne de la reine et du cheval du roi.

Pas plus que l'imagination qui crée de poétiques symboles, il n'a celle qui crée des vivants. Créer des vivants, c'est sortir de soi pour entrer dans l'âme d'autrui, et rien ne lui est plus interdit que de sortir de lui-même, d'abdiquer ses préoccupations, ses partis pris ou ses haines. Tout cela, au contraire, il le met dans ses contes et ses romans, comme il l'a mis dans son théâtre, dans ses petites poésies, dans ses travaux d'histoire ou de vulgarisation scientifique. Nous y rencontrons jusqu'à ses habituelles victimes, et il n'en est presque aucun où Fréron ne reçoive son paquet. La *Princesse de Babylone*, quoique la scène soit en Orient, dans l'Orient féerique, se termine par cette invocation : « O Muses, imposez silence au détestable Cogé, professeur de bavarderie au collège Mazarin, qui n'a pas été content des discours moraux de Bélisaire et de l'empereur Justinien, et qui a écrit de vilains libelles diffamatoires contre ces deux grands hommes. Mettez un bâillon au pédant Larcher... » (suit un déluge d'injures ordurières). « Et vous, maître Aliboron, dit Fréron (le voilà !), ci-devant soi-disant jésuite, vous dont le Parnasse est tantôt à Bicêtre et tantôt au cabaret du coin... » Ici encore, arrêtons la citation; il n'est que temps.

Mais, à défaut d'imagination créatrice, il avait bien de la fantaisie dans l'esprit, de cette fantaisie qui est chez nous la forme ailée du bon sens et fait le charme de nos conteurs. Ceci est à goûter, et nous le goûte-

rons, à condition de ne pas lire d'un trait le recueil de ses contes. Si nous les lisions d'un trait, nous risquerions d'y trouver quelque monotonie dans le procédé. Que ce soit *Zadig* ou *Candide*, la *Princesse de Babylone* ou les *Lettres d'Amabec*, *Micromégas* ou l'*Histoire des voyages de Scarmentado*, c'est toujours le récit de quelque fabuleux et mirifique voyage au cours duquel le héros a l'occasion de visiter les diverses provinces d'un royaume ou les diverses contrées de l'univers et de constater à chaque étape mêmes sottises ou mêmes folies. Et le procédé n'est pas très différent, au fond, de celui de Montesquieu dans les *Lettres persanes*. Mais combien la mise en œuvre est plus souple, plus variée, et quelle charmante chose qu'un voyage en zigzags avec un compagnon de route tel que Voltaire !

Zadig ou la destinée, qui date de 1747 ou 1748, est un de ses premiers contes, un de ceux qu'il a écrits à Sceaux, chez la duchesse du Maine et pour l'amusement de la maîtresse de la maison ; il a écrit les autres à Ferney. On nous dit que *Zadig*, comme aussi *Candide*, est dirigé contre la doctrine de la Providence, et je le veux bien ; je ne sais seulement si c'est à cela que nous songeons en le lisant. Les aventures de Zadig lui-même importent assez peu, et il n'est pas nécessaire de rappeler par quelle suite de prodigieux hasards ou de stupéfiantes coïncidences ce sage se voit un jour condamné à mort, le lendemain favori et ministre du roi, puis obligé de s'éloigner de Babylone et de la cour en toute hâte, puis esclave en Egypte, enfin marié à sa chère Astarté et roi de Babylone. Nous nous sentons dès les premiers mots en présence de quelqu'un qui se moque de nous, qui nous débite un conte à dormir debout; et nous en prenons notre parti, mieux que

cela, nous en sommes enchantés. Car ce conte à dormir debout, comme il est loin d'être endormant ! Ce conteur qui se moque de nous, comme il se moque aussi de lui-même et de tous et de tout ! Choix des circonstances, arrangement des scènes, facture de la phrase, tout ici est malice, jaillissante, impertinente, adorable malice. Il n'est pas jusqu'aux métaphores orientales qui ne prennent sous la plume de Voltaire le tour et la valeur d'une épigramme. Accusé d'avoir volé le cheval du roi et la chienne de la reine et traîné devant le tribunal, Zadig harangue ainsi les juges : « Etoiles de justice, abîmes de science, miroirs de vérité, qui avez la pesanteur du plomb, la dureté du fer, l'éclat du diamant et beaucoup d'affinité avec l'or »...

Mais j'oublie, tant il est difficile de parler de Voltaire sans en revenir toujours au railleur, que je voulais montrer ce qu'il y a de fantaisie heureuse et bien française dans son talent. On en prendra plus nette conscience dans *Candide* et l'*Ingénu*.

Qu'il est joli, le début de *Candide*, malgré les polissonneries qui s'y mêlent et sans lesquelles il est entendu au XVIIIe siècle qu'il ne saurait y avoir de bon roman philosophique ! Nous sommes en Westphalie, une Westphalie qui ressemble assez à la Bavière de *Fantasio*, dans le château de M. le baron de Thunder-ten-Tronckh. Voltaire, qui a tous les dons du parodiste, excelle à trouver ces noms dont la sonorité est à elle seule une gaîté ; les principaux personnages de *Candide*, outre Candide lui-même, se nomment Mlle Cunégonde, le docteur Pangloss, Cacambo, la marquise de Parolignac et le seigneur vénitien Pococurante, et si nous rencontrons chemin faisant une tribu de sau-

vages, il va de soi que ce sera celle des Oreillons. Et de même qu'il sait inventer des noms, baptiser drôlement ses pantins, il sait en trois lignes dessiner leur silhouette avec toute la verve et le comique d'un Gustave Doré. Il n'a presque rien dit du baron, et nous le voyons, bouffi de son importance, correct, solennel, espèce d'automate à jabot de dentelle et grande perruque, dont la bouche s'ouvre en o, dont les sourcils s'arrondissent en accents circonflexes et qui agit, mais ne parle pas, lorsqu'il surprend Candide aux pieds de sa fille Cunégonde. Le portrait de Mme la baronne ne tient pas plus de place ; il n'est pas moins expressif : « Mme la baronne, qui pesait environ 350 livres, s'attirait par là une très grande considération, et faisait les honneurs de la maison avec une dignité qui la rendait encore plus respectable ». D'autres silhouettes semblent de Callot : « Il rencontra un gueux tout couvert de pustules, les yeux morts, le bout du nez rongé, la bouche de travers, les dents noires, et parlant de la gorge, tourmenté d'une toux violente et crachant une dent à chaque effort. »

Des charges, mais des charges que trace la main d'un maître caricaturiste ; des fantoches, au lieu de créatures en qui palpite une âme, mais si plaisamment tournés, si comiquement agités de la danse de Saint-Guy ! Chassé du château de M. le baron, séparé de sa chère Cunégonde et de son bon maître Pangloss, Candide est, sans savoir pourquoi ni comment, enrôlé dans l'armée bulgare ; transporté de là en Hollande, il reconnaît Pangloss dans le gueux déplorable qui crache ses dents à chaque quinte de toux, et ils partent ensemble pour Lisbonne. Il y est jeté dans les prisons de l'Inquisition ; il y est fouetté, tandis que Pan-

gloss y est pendu. A peine sorti de prison, il voit reparaître Cunégonde qu'il croyait morte, et à peine lui est-elle rendue qu'il est forcé de s'enfuir avec elle, ayant eu le tort de tuer un Juif et un Inquisiteur. Mais n'essayons pas de le suivre à travers la falote odyssée qui le conduit à Buenos-Ayres, chez les jésuites du Paraguay, chez les Oreillons, au pays d'Eldorado, à Surinam et en cent autres lieux. N'essayons pas d'expliquer comment il en vient à retrouver Pangloss qu'il avait vu pendre, le frère de Cunégonde qu'il se désolait d'avoir tué, Cunégonde elle-même qu'il avait de nouveau égarée en route, et comment le destin permet enfin qu'il l'épouse lorsqu'il ne l'aime plus. Si c'est du théâtre de Guignol, et, en effet, c'est cela, c'est un Guignol qui a le diable au corps et bien de l'imprévu dans l'esprit.

L'*Ingénu* est d'allure plus calme, encore bien spirituellement fantasque, surtout en son point de départ. Cette fois, nous ne quittons plus la France ; nous allons et venons seulement de la Basse-Bretagne à Versailles. L'histoire est celle d'un jeune Huron qui débarque d'un vaisseau anglais, près de Saint-Malo, reçoit l'hospitalité chez le prieur de la Montagne, M. l'abbé de Kerkabon, et chez Mlle de Kerkabon, sœur du digne homme, et se trouve être leur propre neveu, le fils d'un Kerkabon qui, une vingtaine d'années auparavant, s'en était allé chercher fortune au Canada. M. l'abbé s'empresse de convertir son neveu au christianisme et de le baptiser. L'Ingénu s'éprend d'une jeune personne du voisinage, Mlle de Saint-Yves, et pour vaincre la résistance de la famille, s'en va droit à Versailles implorer l'intervention du roi. En route, il a le tort de dire quelques mots à voix haute sur la révocation de l'Edit de Nantes,

et il n'est pas plus tôt arrivé à Versailles qu'un exempt s'empare de lui pour le mener à la Bastille. Il y resterait longtemps, si Mlle de Saint-Yves ne venait à son tour à Versailles demander sa grâce. Elle l'obtient, par l'entremise d'un favori de Louvois, mais à quel prix ! au prix de son honneur, et l'Ingénu ne recouvre sa liberté que pour voir sa chère Saint-Yves mourir de désespoir et de honte entre ses bras.

Même à travers une aussi succincte analyse (il y a toujours nécessité, avec Voltaire, de retrancher beaucoup, c'est prudent et décent), on sent bien qu'ici passe un reflet de la comédie larmoyante, du drame bourgeois, ou pour mieux dire du roman anglais dont Voltaire s'était tant moqué, mais dont malgré ses moqueries il a subi l'influence. Il y aurait, en effet, dans l'*Ingénu*, à condition de substituer un Dorval ou un Saint-Preux quelconque au Huron, la matière d'un bon drame bourgeois ou d'un bon roman. Le récit grave et triste, ou qui du moins essaie de l'être, de la mort de la belle Saint-Yves, laquelle s'est sacrifiée pour sauver son ami, détonne dans le recueil de Voltaire. Quelque chose qui n'est pas de lui et, en un certain sens, de supérieur à lui, vient ici nous rappeler, en dépit de sa volonté, que le roman peut être plus et mieux qu'invention plaisante ou folle. En un mot, parmi tous ces contes, le récit de la mort de Mlle de Saint-Yves est une page de roman et la seule qu'il ait écrite.

Ce qui est bien de lui, par exemple, ce qui fait de l'*Ingénu* un très réjouissant pendant à *Candide*, ce sont les bonnes figures provinciales esquissées aux premiers chapitres, les conversations de M. l'abbé, de Mlle sa sœur, de M. le bailli, de M. le receveur des tailles et de leurs femmes, rassemblés autour de l'Ingénu dans le

salon du prieuré. On s'évertue à lui trouver des ressemblances avec feu M. de Kerkabon son père et feu Mme de Kerkabon sa mère dont les portraits passent de main en main : « M. de Saint-Yves, qui était grand physionomiste, compara les deux portraits avec le visage de l'Ingénu ; il fit très habilement remarquer qu'il avait les yeux de sa mère, le front et le nez de feu M. le capitaine de Kerkabon, et des joues qui tenaient de l'un et de l'autre. Mlle de Saint-Yves, qui n'avait jamais vu le père et la mère, assura que l'Ingénu leur ressemblait parfaitement », etc. Toute cette description d'une petite société de province soudain arrachée à son calme, d'un paisible intérieur où tombe du ciel un Huron, est digne du peintre fantaisiste à qui nous devons le portrait de la famille Thunder-ten-Tronckh.

Aussi bien, nul ne doute ni ne conteste que les Contes et Romans de Voltaire ne puissent encore nous divertir. Quant à savoir s'ils méritent le qualificatif de *philosophiques*, la chose est un peu plus embarrassante. Dans une très spirituelle préface, M. Faguet s'est amusé à démontrer qu'ils renferment toute une conception de la vie, qui est misanthropie et pessimisme : il me semble bien qu'en ramassant ainsi en une doctrine cohérente et logique les railleries éparses de Voltaire, il n'avait pas l'air très convaincu. L'auteur de ce beau *Dix-huitième siècle* qui a tant contristé les fils de M. Homais, sait mieux que personne qu'on trouverait dans un conte de Voltaire de quoi contredire à peu près tout ce qu'on trouve dans les autres, et que si *Candide* est une vue pessimiste de la vie et de la société humaine, le *Monde comme il va* est l'assurance que, la vie étant mêlée d'autant de bien que de mal, il n'y a pas trop d'inconvénients que le monde aille... comme il va. La religion

est la seule chose sur laquelle Voltaire n'ait guère varié. Tous ces petits récits sont des attaques plus ou moins directes au christianisme. Est-ce là une philosophie ? C'en était une au XVIIIe siècle ; jusqu'à Rousseau, et même après lui dans certains milieux, le mot de philosophe n'a pas d'autre sens que celui d'anti-chrétien. Il est permis aujourd hui de penser que cela ne constitue pas une philosophie. Et qui pourrait s'en faire une en lisant les historiettes de Voltaire ? Tout au plus en emporte-t-on une ironique disposition d'esprit, une tendance à l'irrespect universel. Mais il est probable que la plupart des lecteurs n'y prennent même pas cela. Ils savourent l'esprit qui est prodigué là, semé à mains pleines, étincelant; ils savourent l'apparente bonhomie, l'air de n'y pas toucher, les nonchalances d'un style qui est continuelle moquerie ; et dans l'incomparable montreur de marionnettes dont ils entendent la voix de polichinelle, l'idée ne leur vient pas de chercher un philosophe.

*
* *

Décidément, c'est une œuvre assez mal conçue que le « roman philosophique », puisque, s'il est d'un penseur tel que Montesquieu, la fable s'y réduit presque à rien et y semble encore de trop, et que, s'il est l'œuvre d'un conteur tel que Voltaire, la philosophie y disparaît sous les agréments de la fable. Que dirions nous, si nous le voyions tomber aux mains de leurs disciples qui ne pensaient guère et ne savaient point conter ? Le mieux est d'en dire peu de chose.

Les *Lettres d'une Péruvienne*, par Mme de Graffigny, sont une naïve contrefaçon des *Lettres persanes*. Zilia,

vierge du soleil, c'est-à dire jeune princesse élevée à Cuzco dans le temple du soleil, était destinée au prince Azza qu'elle aimait et dont elle était aimée. Les Espagnols s'emparent de la ville le jour où le mariage allait être célébré. Zilia est prise, conduite à bord d'un vaisseau ; le vaisseau est attaqué par une frégate française et Zilia devient la prisonnière du chevalier d'Eterville qui ne manque pas de s'éprendre d'elle. Il la conduit en France, il l'installe chez ses parents, et il l'épouserait si elle ne s'obstinait dans le souvenir de son cher Azza. Elle apprend tout à coup qu'Azza est infidèle, qu'Azza s'est marié en Espagne. Elle rappelle alors d'Eterville qui, la mort dans l'âme, s'en allait à Malte ; elle ne lui laisse point espérer qu'il puisse jamais devenir son époux : un cœur tel que celui de Zilia ne se donne pas deux fois ; ils seront amis ; ils philosopheront ensemble.

Philosopher est un besoin pour cette vierge du soleil. Ses premières lettres sont écrites de Cuzco, alors qu'elle n'a de sa vie dépassé le seuil du temple, qu'elle n'a rien lu, rien vu ; et déjà elle a des réflexions que ne désavouerait pas une Mme Du Châtelet. Au sortir d'une maladie qui l'a mise à deux doigts de la mort : « La nature laborieuse, écrit-elle au prince Azza, se préparait à donner une autre forme à la portion de matière qui lui appartient en moi », et comme Azza risquerait de ne pas comprendre, elle a l'obligeance d'ajouter : « Je mourais ». A peine débarquée en France, elle découvre et signale tous les maux de la civilisation, gémit et pérore à perdre haleine sur nos « préjugés » ; sa correspondance n'est guère faite que de considérations sur le pouvoir monarchique, sur le rôle du peuple, de la bourgeoisie et de la noblesse dans l'Etat, sur la religion chrétienne et ses miracles qu'elle déclare aussi

incroyables « que l'histoire de Manco-capac et du marais Tisicaca », sur la beauté de la tolérance, sur l'éducation, si supérieure au Pérou : « On sait au Pérou, mon cher Azza, que pour préparer les humains à la pratique des vertus, il faut leur inspirer dès l'enfance un courage et une certaine fermeté d'âme qui leur forment un caractère décidé : on l'ignore en France », etc.

Il faut rendre cette justice à Mme de Graffigny qu'elle a soigné plus que n'avait fait Montesquieu la couleur exotique de son petit roman. Elle avait consciencieusement étudié l'histoire du Pérou et elle a fait dans l'*Introduction* grand étalage de son savoir. Il y est parlé de Manco-capac et de sa femme Coya-Mama-Oello-Huaco, du dieu Pachacamac, des Mamas, des Amautas, et des Caciques, et des Curacas et, plus que de toute autre chose, des Quappas ou Quipos. Ces Quipos jouent un grand rôle dans son livre. Elle les définit : « cordons de coton ou de boyau, auxquels d'autres cordons de différentes couleurs étaient attachés » ; ils tiennent lieu au Pérou de notre art d'écrire ; la place et le nombre des nœuds expriment les idées. Nous sommes avertis que les trois quarts des lettres de Zilia ont été d'abord écrites de la sorte, en quipos, puis transcrites en notre langue par Zilia elle-même :

> Et ceci fut écrit avec le roseau dur,
> Sur une peau d'onagre, en langue khaldaïque...

Pour mieux attester la réalité de son héroïne, Mme de Graffigny lui prête un langage qui est tout en ingénieuses périphrases. Quand la jeune Péruvienne monte pour la première fois en carrosse : « Je sentis cette machine ou cabane, je ne sais comment la

nommer, je la sentis se mouvoir et changer de place ; ce mouvement me fit penser à la maison flottante ». La « maison flottante » est le navire sur lequel elle est venue en France. Lorsqu'elle apprend à Paris à manier l'aiguille et les ciseaux : « Ce que je trouve de plus amusant, ce sont de petits outils d'un métal fort dur et d'une commodité singulière ; les uns servent à composer des ouvrages que Céline m'apprend à faire ; d'autres, d'une forme tranchante, servent à diviser toutes sortes d'étoffes ».

Tout cela est « bien péruvien ». Et néanmoins, malgré les périphrases qui feraient envie à La Harpe ou à Delille, malgré les vocables étrangers qui se rencontrent çà et là dans ces lettres, quoique les animaux s'y nomment des *hamas* et un prêtre un *cusipata*, de même que nous entendions Montesquieu parler par la bouche du Persan Usbeck, nous entendons, et la jouissance est moindre, Mme d'Happoncourt de Graffigny parler par la bouche de la Péruvienne Zilia. Il n'y a pas un instant d'illusion, et autant il pouvait y avoir d'intérêt à écouter Montesquieu, autant il est pénible de subir les appréciations de la bonne dame sur la politique, l'administration ou la religion de son siècle.

Censurés par la Sorbonne, condamnés par le Parlement, *Bélisaire* et les *Incas* ont fait grand bruit au siècle dernier et ont passé pour deux chefs-d'œuvre très supérieurs au *Télémaque*. Ce sont deux catéchismes de la raison. *Bélisaire* est une suite d'entretiens. Le vieux guerrier, à qui Justinien a fait crever les yeux, est depuis peu sorti de prison et retourne chez lui sous la conduite d'un enfant ; en chemin, il rencontre le fils de Justinien, Tibère, qui écoute ses

sages discours, en est ému jusqu'au fond de l'âme et parle de lui à l'empereur. L'empereur se repent d'avoir été si injuste à l'égard de Bélisaire ; désireux de s'éclairer sur ses devoirs de souverain, il va le trouver et pendant quelque temps prend chaque jour sa leçon de vertu. Quand Bélisaire a épuisé tous les lieux communs en honneur au XVIIIe siècle sur la corruption des cours, sur le luxe, la guerre, la tolérance, etc., Marmontel se souvient qu'il s'était proposé d'écrire un roman, et, Bélisaire ayant une fille, il la marie en trois phrases à Tibère. — Dans les *Incas*, sous prétexte de raconter la conquête du Pérou, il a rédigé un long réquisitoire contre le fanatisme ; l'ouvrage est une espèce d'épopée dans le goût pseudo-classique, avec récits de combats, descriptions de tempêtes, allégories et machines ; il est écrit en une vague prose poétique qui en fait une assez bonne parodie, par anticipation, de la première partie des *Natchez*.

Marmontel n'était point sans esprit ; il y a dans ses *Contes moraux* des idées de roman qui après lui ont été reprises et poussées. Il eût même été capable d'exprimer la vie ; ses charmants *Mémoires*, où il s'est peint avec tant de naturel et de vérité, en font foi. Son malheur est d'avoir voulu être lui aussi un « philosophe », emboîter le pas derrière Voltaire et chanter au lutrin la messe encyclopédique. De là ce *Bélisaire* et ces *Incas* qui sont des œuvres mortes et qui depuis longtemps dorment dans l'oubli, entre les *Voyages de Cyrus* du chevalier Ramsay et le *Télèphe* de Pechméja.

Mais il y a au XVIIIe siècle une autre philosophie que celle de la raison, une autre philosophie que celle des « philosophes » : il y a celle de Jean-Jacques. La leur,

toute critique et négative, ne se prêtait qu'à railler et à détruire ; la sienne était plus féconde : venue du cœur, elle pouvait être créatrice. Elle n'a point pénétré dans le roman sans lui causer quelque dommage ; elle y a pénétré du moins sans en exclure aussi radicalement la vie, et ce qui distingue l'auteur de la *Nouvelle Héloïse* de soi-disant romanciers tels que Montesquieu ou Voltaire, Mme de Graffigny ou Marmontel, c'est son désir de conserver au roman le caractère de réalité dont l'avait revêtu Prévost, tout en y introduisant la discussion des plus sérieuses questions sociales.

CHAPITRE VII

LA NOUVELLE HÉLOÏSE.

La *Nouvelle Héloïse* est un très grand événement dont l'influence de Prévost et de Richardson sur Jean-Jacques, son séjour à l'Ermitage et son amour pour Mme d'Houdetot ne sont que les petites causes.

Sa dette envers Prévost n'est pas douteuse. Il l'avait fréquenté en 1751, il avait lu ce *Cleveland* où sa philosophie est en germe, et il a dit dans les *Confessions* avec quel enthousiasme et quelles larmes il l'avait lu. De plus, c'est le *Pour et Contre* qui a éveillé chez lui le goût de la littérature et des mœurs anglaises, si visible dans la *Nouvelle Héloïse*, en particulier dans le portrait de milord Edouard, et c'est par les traductions de Prévost qu'il a connu Richardson.

A Richardson lui-même il doit plus encore. Il a écrit la *Nouvelle Héloïse* au moment où le roman anglais était chez nous en pleine vogue, et déjà ses premiers lecteurs, surtout les envieux, Grimm en tête, avaient signalé des rapports entre son livre et *Clarisse Harlowe*. Ils y avaient noté certaines correspondances entre les principaux rôles, ceux de Clarisse et de Julie, de miss Howe et de Claire, de milord Harlowe et du baron d'Etange, de milady Harlowe et de la baronne d'Etange,

d'Hickman et de M. d'Orbe. Ils auraient pu ajouter que Rousseau est comme Richardson un romancier prédicateur, comme lui un romancier bourgeois et qu'il emploie comme lui dans le roman la forme épistolaire. Quant à prétendre, ainsi qu'on l'a fait de nos jours, que le sujet de la *Nouvelle Héloïse* est le même que celui de *Clarisse*, un amour contrarié par le devoir et vaincu par lui, il faut, avouons-le, simplifier étrangement ces deux ouvrages pour les ramener à une signification identique.

Il est certain que Rousseau estimait Richardson pour son humeur grave et moralisante, et dans une lettre au marquis de Mirabeau aussi bien que dans la *Lettre sur les spectacles* il a chanté ses louanges. N'oublions pas, néanmoins, les critiques qu'il lui adresse dans les *Confessions* et qui portent sur sa morale, sur sa psychologie, sur la sublimité continue de *Clarisse Harlowe*, sur la multiplicité des personnages, qui portent, en d'autres termes, sur le fond autant que sur la forme et atteignent à la fois le penseur et l'écrivain. Il y a chez Rousseau, lorsqu'il entreprend la *Nouvelle Héloïse*, dessein bien arrêté de réussir là où Richardson lui paraît avoir à demi échoué ; s'il y a de sa part imitation, il y a plus sûrement réaction.

Par un détour, on peut dire que puisqu'elle est une réaction contre le roman anglais, c'est donc le roman anglais qui a fait naître la *Nouvelle Héloïse* ; et on n'a pas manqué de le dire. Qu'on ne le dise pas trop haut et avec trop d'insistance. La doctrine de l'évolution des genres appliquée à la littérature, malgré tous les services qu'elle a pu rendre, a son danger ; elle nous habitue à regarder un genre comme une succession de formes qui sortent et se déduisent les unes des

autres. Il y a, certes, dans cet enchaînement quelque chose de très réel et de très curieux ; il était bon d'examiner avec soin les antécédents littéraires des œuvres littéraires et d'en marquer la filiation. Mais ceci ne suffit que s'il s'agit d'écrivains sans personnalité, d'œuvres qui ne sont que des formes, en effet, des formes vides. D'un chef-d'œuvre, lorsqu'on en a dit les antécédents littéraires, on n'a presque rien dit ; on n'en a pas expliqué la naissance, on n'a pas dit par où c'est un chef-d'œuvre, c'est-à-dire une création originale ; il y a autre chose en lui, il y a les mœurs d'une époque et la vie d'un homme, il y a l'individu et cet imprévu qui se nomme le génie. Et il ne faudrait pas que la méthode nouvelle nous fît trop négliger celle de Sainte-Beuve, du maître qui voyait avant tout dans la critique une annexe de l'histoire et de la psychologie, et qui se préoccupait moins d'expliquer une œuvre par d'autres œuvres venues avant elle que par la connaissance d'une âme humaine et d'un temps.

En revenant de Genève où il avait accompagné son ami Gauffecourt, Rousseau se proposait d'y retourner. A la fin de 1755, il va un jour à Montmorency avec Mme d'Epinay ; on réparait la Chevrette. Ils poussent leur promenade un quart de lieue plus loin, jusqu'au réservoir des eaux du parc qui touchait la forêt. Il y avait là « un joli potager avec une petite loge fort délabrée qu'on appelait l'Ermitage », et où plusieurs ermites s'étaient effectivement succédé à la fin du XVIIe siècle. La première fois qu'il y était venu, avant son voyage en Suisse, il s'était écrié : « Ah ! quelle habitation délicieuse ! Voilà un asile tout fait pour moi ». Cette fois, au lieu de la vieille masure, il voit une maisonnette presque entièrement neuve, fort bien

distribuée, très logeable pour un ménage de trois personnes; et Mme d'Epinay qui lui a préparé cette surprise, lui dit en souriant: « Mon ours, voilà votre asile ». Il voudrait refuser, étant naturellement ombrageux et n'ayant jamais su porter le poids d'un bienfait; mais Mme d'Epinay insiste, et d'ailleurs la tentation est trop forte. Il songe qu'il ne peut plus compter sur l'hospitalité des Génevois qu'il a mécontentés en leur dédiant son *Discours sur l'inégalité* ; il songe que Voltaire vient de s'installer près de Genève... Le 9 avril 1756, Rousseau prenait possession de l'Ermitage.

C'était, comme il l'a dit lui-même, rentrer dans son élément. Depuis qu'il avait quitté les Charmettes, depuis surtout qu'il habitait Paris, il était dépaysé; « dans le tourbillon de la grande société, dans la sensualité des soupers, dans l'éclat des spectacles, dans la fumée de la gloriole », il soupirait après ses bosquets, ses ruisseaux et sa libre vie au grand air. Ce fut pour lui une minute heureuse à tous égards que celle où il quitta la ville pour emménager à l'Ermitage. Il avait quelques avances, environ deux mille francs qui lui restaient du produit de son *Devin de village*, et du reste son métier de copiste lui assurait le pain quotidien. Sa nouvelle demeure, simple et proprette, lui parut préférable aux plus somptueux palais. Le printemps commençait, et quoiqu'il y eût encore à terre un peu de neige, les arbres avaient leurs premiers bourgeons. Il vit à ses pieds des violettes, des primevères; il ne lui manquait que sa pervenche. La nuit même de son arrivée, tout près de sa fenêtre, il entendit le rossignol. Et ce fut un enchantement Tous ses vœux étaient accomplis.

L'effet ne se fit pas attendre. Il sentit son cœur s'exalter; il se sentit passer de la haine, de la misanthropie

affectée dont il s'était composé un personnage, à la tendresse. Ce cœur affamé de tendresse, comment le rassasier? Il traînait après lui Thérèse, l'avide et stupide Thérèse, la servante maîtresse dont il n'avait point la force de secouer le joug; vieille liaison sans amour qui le dégradait et le laissait seul. « Dévoré du besoin d'aimer sans jamais l'avoir pu bien satisfaire, je me voyais atteindre aux portes de la vieillesse, et mourir sans avoir vécu. » C'est alors que son génie vint au secours de son cœur. Il crée des êtres de rêve avec qui il s'entretient et se familiarise; il les aime; bientôt le rêve s'ordonne et se compose. Il imagine deux jeunes filles, deux amies, une blonde et une brune; il donne à l'une un amant qui est l'ami de l'autre, et il s'identifie avec lui. Il écrit ainsi les deux premières parties de la *Nouvelle Héloïse* « presque au hasard » et sans savoir où il va. Cependant les semaines, les mois passent; l'hiver arrive. Obligé de se renfermer au logis, il se décide, au risque de démentir tous ses « principes », à entreprendre un de ces livres qu'il avait tant de fois accusés d'être des agents de corruption, à entreprendre un roman. Il en trace le plan; et avec des soins, une dévotion d'amoureux, sur du beau papier doré qu'il sèche avec de la poudre d'azur et d'argent, dont il coud les cahiers avec de la nonpareille bleue, il rédige à nouveau et de façon suivie les deux premières parties qui n'étaient qu'ébauchées. Le printemps de 1757 redouble son délire; il écrit plusieurs lettres destinées aux dernières parties de l'ouvrage, celle de l'Elysée, celle de la promenade sur le lac, et il les écrit dans une espèce de « ravissement ». Voilà le premier résultat de son installation à l'Ermitage. A ce moment, Mme d'Houdetot entre en scène.

Un jour, elle vint à l'improviste lui faire visite. « Elle était à cheval et en homme... Quoique je n'aime guère ces sortes de mascarade, je fus pris à l'air romanesque de celle-là, et pour cette fois ce fut de l'amour. » De l'amour, ceci demande examen. Mais auparavant, rappelons ce qu'était l'aimable visiteuse.

Elisabeth-Sophie-Françoise de la Live de Bellegarde, comtesse d'Houdetot, avait vingt-sept ans ; elle est née en 1730, morte en 1813. « Mimi » pour son entourage ; pour Rousseau, « Sophie ». Il ne la nomme pas autrement dans ses lettres ; il a donné son nom à la jeune fille modèle qu'il marie à Emile ; si bien qu'à dater de là Mme d'Houdetot n'a plus voulu se faire appeler que du nom immortalisé par lui. Elle était la sœur de Mme d'Epinay ; pas jolie, mieux que cela : laide et charmante ; tout ce qu'il y a de plus dangereux. Elle avait le teint un peu gâté par la petite vérole, le nez trop gros, la vue basse, des yeux ronds, et elle louchait. Le charme, qui n'était point dans ses traits, était dans l'expression vive et douce de sa physionomie, dans sa « forêt de cheveux noirs et bouclés », dans sa taille mignonne, dans la grâce de ses mouvements. Il était dans son esprit fin et cultivé, dans sa franchise et sa bonté. « Pour son caractère, dit Jean-Jacques, il était angélique ; la douceur d'âme en faisait le fond ; mais, hors la prudence et la force, il rassemblait toutes les vertus. Elle était surtout d'une telle sûreté dans le commerce, d'une telle fidélité dans la société, que ses ennemis mêmes n'avaient pas besoin de se cacher d'elle. J'entends par ses ennemis ceux ou plutôt celles qui la haïssaient ; car pour elle, elle n'avait pas un cœur qui pût haïr... Enfin, ce qui prouve sans réplique la pureté et la sincérité de son excellent naturel, c'est

qu'étant sujette aux plus énormes distractions et aux plus risibles étourderies, il lui en échappait souvent de très imprudentes pour elle-même, mais jamais d'offensantes pour qui que ce fût. »

Si nous entrions dans l'analyse détaillée de sa vie, nous aurions d'assez sérieuses réserves à faire. Nous sommes un peu plus exigeants qu'on ne l'était au XVIIIe siècle, et prodiguons moins le mot de vertu. Bien des délicatesses et bien des pudeurs manquent à la grande dame d'il y a cent cinquante ans, amie des « philosophes », amie de Grimm et de Diderot, lectrice de Voisenon et de Crébillon fils. Mais que serait-ce, si nous passions de Mme d'Houdetot à Mme d'Epinay? La distance, malgré tout, reste grande entre elles. Il faut tenir compte des mœurs ou, si l'on veut, de l'immoralité environnante; il en faut tenir compte, notamment, pour juger la liaison, qui n'avait rien de mystérieux, de Mme d'Houdetot et de Saint-Lambert, le futur poète des *Saisons*. Son mariage avait été ce que sont au XVIIIe siècle presque tous les mariages aristocratiques. Elle avait été mariée très jeune et de force, ou à peu près, au comte d'Houdetot, bon militaire, mais brutal, joueur, buveur, et aussi peu jaloux qu'il convenait à un gentilhomme. Au bout de cinq ans, elle avait aimé ailleurs, aimé Saint-Lambert. Elle l'aima pour toute sa vie, jusqu'à l'extrême vieillesse, jusqu'à la mort; en sorte que sa constance, extraordinaire à pareille date, sa fidélité dans l'infidélité, lui valut l'estime de tous, y compris le comte d'Houdetot.

Revenons à Jean-Jacques. Durant six mois, il ne la quitte plus; elle vient à l'Ermitage, il va la voir à Eaubonne. Ils ont de longs tête à tête; ils se promènent au soleil, ils se promènent au clair de la lune. Plus il

la voit, plus il se grise ; il lui parle de son amour, elle lui parle de celui qui l'attache à Saint-Lambert. Et le pauvre Jean-Jacques baisse la tête. Mais il la relève ; il recommence à lui chanter sa tendresse, avec cette éloquence incomparable qui enivrait ses auditeurs, dont son style écrit lui-même ne donne qu'une faible idée ; et Mme d'Houdetot le laisse parler. On ne dit pas chut ! au rossignol. Je ne détacherai des *Confessions* qu'une courte scène :

« Il y a près d'une lieue de l'Ermitage à Eaubonne ; dans mes fréquents voyages, il m'est arrivé quelquefois d'y coucher : un soir, après avoir soupé tête à tête, nous allâmes nous promener au jardin par un très beau clair de lune. Au fond de ce jardin était un assez grand taillis, par où nous fûmes chercher un joli bosquet orné d'une cascade dont je lui avais donné l'idée, et qu'elle avait fait exécuter. Souvenir immortel d'innocence et de jouissance ! Ce fut dans ce bosquet qu'assis avec elle sur un banc de gazon, sous un acacia tout chargé de fleurs, je trouvai, pour rendre les mouvements de mon cœur, un langage vraiment digne d'eux. Ce fut la première et l'unique fois de ma vie ; mais je fus sublime, si l'on peut nommer ainsi tout ce que l'amour le plus tendre et le plus ardent peut porter d'aimable et de séduisant dans un cœur d'homme. Que d'enivrantes larmes je versai sur ses genoux ! Que je lui en fis verser malgré elle ! Enfin, dans un transport involontaire, elle s'écria : Non, jamais homme ne fut si aimable, et jamais amant n'aima comme vous ! Mais votre ami Saint-Lambert nous écoute, et mon cœur ne saurait aimer deux fois. Je me tus en soupirant. »

A peine l'avait-il quittée qu'il lui écrivait ; et elle n'avait pas plus le courage de refuser ces brûlantes, ces admirables lettres, qu'elle n'avait celui, quand il parlait, de lui couper la parole. Cela dura six mois... Au

bout du sixième mois, Saint-Lambert reçut une lettre anonyme, qui calomniait Mme d'Houdetot aussi bien que Jean-Jacques. De qui venait-elle ? Très probablement de Thérèse, quoique le mystère n'ait jamais été bien éclairci. Rousseau crut, à tort, qu'elle venait de Grimm ou de Mme d'Epinay ; on sait qu'il voyait partout des complots et que, sa prodigieuse imagination aidant, il arrivait à regarder comme évident ce qui n'était pas même vraisemblable. Il injuria Grimm, Diderot, Mme d'Epinay, et de telle manière qu'elle l'invita à quitter l'Ermitage. De son côté, Mme d'Houdetot s'écartait de lui, après s'être empressée de dissiper tout malentendu et de rassurer Saint-Lambert, ce qui fut facile. Quelque temps encore Rousseau lui écrivit ; il lui écrivit ces « lettres à Sophie » qu'elle a brûlées. Il n'obtint que des réponses polies. Il restait de nouveau seul, et serait même resté sans asile, si un ami ne l'eût reçu près de là dans sa petite maison de Mont-Louis.

On l'a blâmé, raillé de son temps ; on le blâme et on le raille encore. On dit : Saint-Lambert était son ami ; lui disputer le cœur de celle qu'il aimait ! Trahison ! Perfidie ! — Voilà le blâme. On ajoute : il la voyait éprise d'un autre que lui ; il ne l'entendait parler que de cet autre ; quelle situation pour un amoureux transi ! — Voilà la raillerie.

Resterait à savoir comment se concilient la raillerie et le blâme. Car s'il est vrai qu'il la voyait éprise d'un autre, qu'il ne l'entendait parler que d'un autre, je ne vois pas qu'il pût se croire grande chance d'être aimé, ni par conséquent en quoi consiste la « trahison ». La vérité est qu'il ne pensait ni ne cherchait à trahir Saint-Lambert, qu'il lui a écrit à ce sujet les lettres les plus

loyales, qu'il aimait, comme on dit, sans espoir, et d'un amour qui, s'il pouvait flatter Mme d'Houdetot, ne pouvait offenser Saint-Lambert. Je n'ignore pas ce qu'il y a d'équivoque et parfois même de répugnant dans le caractère de Rousseau ; je sais qu'avec lui il est difficile de n'être pas injuste. Encore faudrait-il prendre garde. On se fait des armes contre lui de tout ce qui dans ses *Confessions* lui est défavorable. S'il avoue le trouble de ses sens au cours de ses entretiens avec elle, ses palpitations, ses éblouissements, on s'écrie : « Ah ! le scélérat ! Vous voyez bien ! » Je vois qu'il est une créature humaine et non un pur esprit ; je vois de plus qu'il s'analyse attentivement lui-même, et, par-dessus le marché, qu'il est très franc. Mais ne le croirons-nous que lorsque sa franchise se retourne contre lui ? Lorsqu'il dit : Je n'ai pas un instant songé à tromper un ami ; j'avais vingt ans de plus qu'elle ; j'étais presque un vieillard, pas bien redoutable ; et enfin, à supposer que j'eusse pu l'être, qu'elle eût pu faiblir, je l'aimais trop, d'une tendresse trop haute, pour profiter de sa faiblesse : lorsqu'il le dit, et en vingt passages que je résume, de quel droit dirons-nous qu'il ment ? Disons plutôt qu'en toute cette affaire, où un autre eût été ridicule en effet et odieux, il n'a été ni odieux ni ridicule. La raison ? Eh ! parce qu'il est Rousseau ; parce que s'il est par certains côtés un homme quelconque, faible, inconséquent, capable de pensées basses, il est aussi mieux que cela par ailleurs ; parce qu'il est un poète, et en particulier ici. Coupable ? non ; malheureux, certainement ; un peu dupe peut-être, en ce sens que, sans l'aimer et bien certaine qu'elle ne l'aimerait pas, elle prit plaisir à écouter son chant. Si elle n'a pas été coquette avec lui, il semble bien qu'elle

ait été imprudente et tant soit peu cruelle : elle jouait avec un cœur, un cœur douloureux. Son excuse, à elle, est qu'elle se sentit aimée d'un amour de poète qu'il n'y a pas à prendre très au sérieux, qui fait la plus divine musique aux oreilles d'une femme, mais qui en réalité s'adresse moins à elle qu'à un idéal. Et c'est pourquoi, tout compte fait, elle eut raison de l'écouter sans le croire, et par instant émue, attendrie, charmée, de ne point pourtant perdre la tête; c'est pourquoi aussi elle fit bien de ne pas repousser durement celui dont elle devenait la muse, l'inspiratrice, et de lui être un moment, ce que M Sully-Prudhomme demande que la femme soit toujours au poète : « douce, infiniment douce »...

Nous n'avons pas, d'ailleurs, à juger leur conduite à tous les deux; nous n'avons qu'à déterminer ce que l'œuvre du romancier a pu devoir à son amour. Or, grâce à Mme d'Houdetot, il a vécu six mois dans une atmosphère de flamme. Qu'importe qu'elle aimât un autre que lui ? Elle était toute rayonnante, toute vibrante d'amour, de même qu'il sentait auprès d'elle battre et brûler son cœur ; auprès d'elle, il vivait son roman ; il entendait Julie et il était Saint-Preux. Il éprouvait ces enivrements et ces tortures de l amour dont l'expression remplit plus qu'à moitié son livre. Ce qu'il lui avait dit le soir sous l'acacia en fleurs, nous en retrouvons l'écho dans la page écrite au retour. Les lettres qu'il lui envoyait pendant les six mois d'intimité, celles qu'il lui envoya encore après la quasi-brouille, constituent déjà un roman par lettres ; qu'on y change les noms, et ce sont celles de Saint-Preux à Julie ; mêmes frémissements, mêmes désespoirs, mêmes extases, mêmes tutoiements : car il avait imaginé, raconte-t-il,

de la tutoyer dans ses lettres pour empêcher qu'elle ne les montrât. Ainsi, et au grand bénéfice de l'œuvre en train de naître, le rêve se confondait pour lui avec la réalité. Il l'a dit à merveille : « Je vis ma Julie en Mme d'Houdetot, et bientôt je ne vis plus que Mme d'Houdetot, mais revêtue de toutes les perfections dont je venais d'orner l'idole de mon cœur ». C'est bien cela; il ne les distinguait plus l'une de l'autre; et, par exemple, on se moque de lui sous prétexte qu'après avoir joué près d'elle le rôle de séducteur il l'exhortait à la vertu, l'engageant, dans un élan d'enthousiasme, à rompre même ses liens avec Saint-Lambert pour rentrer dans le devoir. Mais n'est-ce pas là le double thème de la *Nouvelle Héloïse*, et ne l'y voit-on pas célébrer avec la même ardeur, la même sincérité, la passion qui d'abord entraîne Julie, l'héroïsme ensuite avec lequel elle se relève ?

Il est donc juste de tenir compte de l'aventure en faisant l'histoire du livre. Quand il le copie pour Mme d'Houdetot et lui en remet un exemplaire manuscrit, il acquitte, en une certaine mesure, une dette. De même qu'il lui a dû de s'identifier davantage avec son héros, d'elle, de son esprit sage et sensé, de sa bonne humeur raisonnable, tendre sans romanesque, il a passé quelque chose en Julie. Toutefois, remarquons bien ceci : ce n'est pas véritablement de son amour pour la comtesse d'Houdetot qu'est née l'œuvre de Jean-Jacques; c'est bien plutôt de son œuvre, de l'excitation cérébrale provoquée en lui par le travail de son œuvre qu'est né son amour. Il avait vu maintes fois auparavant Mme d'Houdetot chez Mme d'Epinay ; il avait reçu d'elle une première visite au commencement de son séjour à l'Ermitage, visite qu'il a contée

avec grâce: le carrosse s'était embourbé, les petits souliers de Sophie s'enfonçaient dans la boue, bref elle lui arriva chaussée des bottes du postillon et remplissant la maisonnette d'éclats de rire auxquels il mêlait les siens. La scène est jolie, mais jusqu'ici il n'est pas question d'amour : jusqu'ici il l'avait vue sans la remarquer. C'est un an plus tard, c'est lorsqu'il est dans le feu de la composition, lorsqu'il est « ivre d'amour sans objet » et amoureux d'une Iris en l'air, d'une Sylphide, de sa Julie, qu'en revoyant Mme d'Houdetot à sa seconde visite il croit l'aimer. L'irréelle et poétique passion qu'il nourrissait dans son cœur se fixe, se réalise en elle ; et elle lui redevient indifférente dans le temps qu'il achève son ouvrage. Le rêve éclos dans sa tête parmi les parfums et les souffles printaniers, sous le soleil de l'Ermitage, a pris par là une forme plus précise, plus concrète ; n'empêche, et on ne saurait trop y insister, que le rêve avait ici précédé et domine l'épisode de la vie réelle. Il en va tout autrement d'œuvres telles que *Manon Lescaut*, la *Confession d'un enfant du siècle*, *Adophe*, *Dominique*, œuvres que la vie a comme imposées et dictées, qui ne sont pas nées d'une conception mentale, mais d'une expérience faite et d'une souffrance endurée. Dans ces œuvres-là, qui sont quelque chose de plus que de la belle littérature, nous devinons que l'auteur a connu ses personnages avant de conter leur histoire : Rousseau n'a trouvé qu'après coup la forme personnelle dont s'est revêtu son idéal. Et si, malgré ce qu'elle tient de Mme d'Houdetot, Julie nous semblait comme à Musset « une ombre vaine », dès maintenant nous saurions pourquoi.

Mais, je l'ai dit, l'influence de Prévost et de Richard-

son sur Rousseau, son séjour à l'Ermitage, son amour pour Mme d'Houdetot ne sont que les petites causes de la *Nouvelle Héloïse* ; elle a jailli du plus profond de son être ; tout son moi, toute sa vie intellectuelle et morale s'y résume et l'a produite.

Avant même de connaître Richardson ou Prévost, est-ce que Jean-Jacques n'était pas né romancier ? Est-ce qu'il n'en est pas un dans le *Contrat social* comme dans l'*Emile* et dans les *Confessions* comme dans la *Nouvelle Héloïse ?* « Jean-Jacques Rousseau, romancier français, naquit à Genève le 28 juin 1712 », dit spirituellement M. Faguet au début de l'étude qu'il lui a consacrée. Ses premières lectures ont été des romans qui lui venaient de sa mère ; il y a appris à lire, il les lisait avec son père, et le matin les surprenait, et au cri des hirondelles le père tout honteux disait en refermant le volume : « Allons nous coucher ; je suis plus enfant que toi ». Sa vie entière est un roman : vagabond dès l'enfance, homme de tous les métiers, graveur et valet, musicien et montreur de curiosités, un jour secrétaire d'ambassade et le lendemain vêtu d'une robe d'Arménien, voilà quelques-unes de ses métamorphoses. Si d'autre part nous analysons son moi, nous y trouverons de la sensibilité, à coup sûr, une sensibilité excessive, maladive; nous y trouverons surtout une imagination perpétuellement en travail. Ne lui demandez pas d'appuyer ses idées sur des faits de l'histoire, sur les constatations de la science : il se glorifie de mépriser la science et l'histoire, d'être un ignorant. Ses idées, il les appuie sur un principe qu'il a trouvé en lui-même, sur sa croyance à la bonté native de l'homme, à la perfection de l'homme primitif. En vain on lui objecterait qu'il se trompe ; en vain

on lui opposerait ce que l'historien et le savant nous apprennent de cette humanité primitive qui était toute barbare, de cette vie primitive qui était la lutte farouche pour la vie; en vain les voyageurs lui rediraient ce qu'ils ont vu en Afrique, en Amérique, chez les sauvages, chez les « hommes de la nature ». Ce que son imagination lui montre est pour lui évidence et certitude, et s'il peut être dangereux, cela vient justement de ce qu'il est sincère dans le faux. En vérité, si un pareil homme n'avait pas écrit de roman, je ne sais qui en écrirait.

Pour ce qui est de l'Ermitage, quand il en est sorti, la *Nouvelle Héloïse* n'était qu'à moitié faite; il l'a terminée ailleurs, à Mont-Louis. Et puis, tout l'effet de l'Ermitage eût été nul, si Rousseau n'avait eu en lui-même et dès la première heure le plus vif, le plus profond sentiment de la nature. « Je n'ai jamais pu écrire et penser que *sub dio*. » On se rappelle d'où lui est venue l'inspiration de son premier Discours : il allait voir Diderot, prisonnier à Vincennes; en route, il lit dans une gazette le sujet que l'Académie de Dijon venait de proposer; l'éclair jaillit, et il écrit la proposée de Fabricius au crayon « sous un chêne ». L'*Emile* a été composé chez le maréchal de Luxembourg, dans une petite maison isolée au milieu du parc : « C'est dans cette profonde et délicieuse solitude qu'au milieu des bois et des eaux, aux concerts des oiseaux de toute espèce, au parfum de la fleur d'orange, je composai dans une continuelle extase le cinquième livre de l'*Emile* ». Il avait dit déjà : « Mon imagination qui s'anime à la campagne et sous les arbres languit et meurt dans la chambre... J'ai souvent regretté qu'il n'existât pas de dryades; c'eût infailliblement été parmi elles que j'au-

rais fixé mon attachement ». Pour ressentir ce qu'il a ressenti à l'Ermitage, il fallait d'abord être Jean-Jacques, avoir des yeux de paysagiste, une âme sur laquelle agissent puissamment le charme des aurores et des crépuscules, la douceur d'un printemps ou la mélancolie d'un automne, une âme toute mêlée à la vie de la nature et qui se fond pour ainsi dire en elle. Et dès que nous ouvrirons son roman, nous nous apercevrons que, si l'émotion lui est venue de l'Ermitage, le cadre est pris dans les souvenirs de sa jeunesse ravivés par cette émotion, dans le magnifique décor au milieu duquel il avait grandi : « Pour placer mes personnages dans un décor qui leur convînt, je passai successivement en revue les plus beaux lieux que j'eusse vus dans mes voyages. Mais je ne trouvai point de bocage assez frais, point de paysage assez touchant à mon gré... Il me fallait cependant un lac, et je finis par choisir celui autour duquel mon cœur n'a jamais cessé d'errer. Je me fixai sur la partie des bords de ce lac à laquelle depuis longtemps mes vœux ont placé ma résidence,... et j'établis à Vevay mes jeunes pupilles ».

Enfin, d'autres amours que celui de Mme d'Houdetot, des amours de ses jeunes années obsédaient de leur image, en 1757, son cœur et sa pensée. Tour à tour, — je ne fais que réduire une page des *Confessions*, — il évoquait la journée passée au château de Toune, sa rencontre avec Mlle Galley et Mlle de Graffenried, et cette cueillette des cerises qu'il a si délicieusement racontée, et Mlle de Breil, et Mme Basile, et Mme de Larnage, et ses jolies écolières d'antan. Il ne nomme pas ce jour-là Mme de Warens ; qu'il la nomme ou non, son ombre aimable était devant les yeux de Jean-Jacques tandis

qu'il écrivait la *Nouvelle Héloïse*. Mais ces réminiscences d'êtres chéris, la présence même à ses côtés de Mme d'Houdetot, tout cela encore n'est ici que l'accessoire. La *Nouvelle Héloïse* n'est point une autobiographie, quoiqu'il y ait peint l'amour d'après son propre cœur. Quand elle fut publiée, les curiosités furent piquées au vif ; on s'informait, on lui demandait le vrai nom de Julie, de Claire, de M. de Wolmar ; on voulait qu'il se reconnût en son héros, en Saint-Preux. Jean-Jacques est un finaud ; il entretint un malentendu qui contribuait au succès, et la préface en dialogue qu'il a placée en tête de son œuvre n'a pas d'autre but. Plus tard, dans les *Confessions*, il a été plus explicite : « Il est certain que j'écrivis ce roman dans les plus brûlantes extases ; mais on se trompait en pensant qu'il m'avait fallu des objets réels pour le produire ; on était loin de concevoir à quel point je puis m'enflammer pour des êtres imaginaires. » Voilà le mot à retenir, et c'est Jean-Jacques qui a raison.

L'important n'est pas de chercher dans *Nouvelle Héloïse* la trace de ses propres aventures ; l'important est de voir par où l'ouvrage se rattache à ceux qui l'ont précédé et suivi, par où il les complète, et de bien comprendre qu'il résulte comme eux d'un conflit entre cet homme extraordinaire et la société de son temps, entre sa nature intime et son siècle.

Il avait publié déjà le Discours couronné par l'Académie de Dijon et le *Discours sur l'inégalité*. Dans le premier, il jetait l'anathème aux lettres, aux sciences et aux arts ; il accusait la civilisation d'avoir corrompu l'homme et engendré des vices nouveaux. Dans le second, il disait : la nature a fait tous les hommes égaux à peu de chose près ; la société a mis entre eux d'in-

nombrables barrières et d'infinies différences; elle a produit l'inégalité dont ils souffrent ; elle a engendré un mal nouveau. Tel il demeure dans la *Nouvelle Héloïse* ; il y est toujours le révolté dont la sensibilité souffre de ce qui est et à qui son imagination peint ce qui devrait être. Il y développe une théorie nouvelle de la passion, qui n'est plus celle de Prévost, qui est déjà celle à peu près du romantisme; il affirme hautement, magnifiquement, le droit divin de la passion, au mépris de toutes les conventions sociales qui la violentent et l'oppriment, et c'est dans le foyer cette fois, dans l'union de l'homme et de la femme, qu'il vient faire la révolution et prêcher le retour à la nature. Ainsi la *Nouvelle Héloïse*, en même temps qu'elle est la suite des deux précédents Discours, annonce l'*Emile*, la *Lettre sur les spectacles* et le reste. Tout se tient dans l'œuvre et dans la vie de Rousseau, et bien plus que telle ou telle circonstance particulière l'ensemble de sa vie et de sa doctrine explique son roman. On se souvient des belles paroles qu'Ibsen prête au héros du *Canard sauvage* : à l'humanité d'aujourd'hui, industrielle et mercantile, positive et pratique, Grégoire fait entendre « la réclamation de l'Idéal ». Si Jean-Jacques a écrit la *Nouvelle Héloïse*, c'est qu'en plein XVIIIe siècle, parmi une humanité de salon, civilisée, raffinée, artificielle à outrance, il sentait dans son cœur et apportait dans son éloquence la réclamation de l'Instinct.

De là l'immense succès du livre.

Avant même d'avoir paru, ce livre faisait déjà du bruit à Paris et à Versailles. Mme d'Houdetot n'était pas seule à l'avoir lu en manuscrit. Pendant que Rousseau était l'hôte de M. de Luxembourg, chaque matin il allait chez la maréchale et lisait à voix haute :

« Mme de Luxembourg s'engoua de la *Julie* et de son auteur ; elle ne parlait que de moi, me disait des douceurs toute la journée, m'embrassait dix fois par jour », etc. Tandis que le livre s'imprimait, on en causait à la cour, à l'Académie ; les libraires du Palais-Royal et de la rue Saint-Jacques étaient assiégés de gens qui en demandaient des nouvelles. « Il parut enfin et son succès, contre l'ordinaire, répondit à l'empressement avec lequel il avait été attendu. Mme la Dauphine, qui l'avait lu des premières, en parla à M. de Luxembourg comme d'un ouvrage ravissant. Les sentiments furent partagés chez les gens de lettres ; mais dans le monde il n'y eut qu'un avis, et les femmes surtout s'enivrèrent du livre et de l'auteur au point qu'il y en avait peu, même dans les hauts rangs, dont je n'eusse fait la conquête, si je l'avais entrepris. »

Croit-on qu'il exagère ? Si les lettres reçues par lui au lendemain de la mise en vente, nombreuses lettres d'hommes, plus nombreuses lettres de femmes, qui sont restées inédites et se trouvent à présent à la Bibliothèque de Neufchâtel, étaient quelque jour publiées, on verrait jusqu'où alla l'enthousiasme. Qu'on se reporte aux *Mémoires* de Mme de Genlis : un soir, après souper, au Palais-Royal, les dames travaillaient autour de la table ; la duchesse de Chartres, Mme de Montboissier, Mme de Blot parfilaient, Mme de Genlis elle-même brodait une bourse entre M. de Thiars et le chevalier de Durfort ; le duc de Chartres causait avec trois ou quatre de ses familiers en allant et venant. La causerie tomba sur la *Nouvelle Héloïse* ; Mme de Blot, très mesurée, très compassée d'ordinaire, en commença un éloge si vif, si emphatique, que le duc de Chartres

et tous les causeurs se rapprochèrent ; on fit cercle, et elle, s'animant à mesure qu'elle parlait, finit par s'écrier « qu'il n'existait pas une femme véritablement sensible qui n'eût besoin d'une vertu supérieure pour ne pas consacrer sa vie à Rousseau, si elle pouvait avoir la certitude d'en être aimée passionnément ».

Il n'a donc point menti, et rien n'est plus vraisemblable que ce qu'il nous a dit de la princesse de Talmont. Le livre venait de paraître, au commencement du carnaval de 1761. Un colporteur l'apporte à la princesse un jour de bal à l'Opéra. Après souper, elle se fait habiller avec l'intention de s'y rendre et, en attendant, se met à feuilleter le volume. A minuit elle dit : qu'on mette les chevaux, et continue sa lecture. On vient l'avertir que le carrosse est attelé : elle ne répond pas. Au bout d'un certain temps, une de ses femmes lui fait observer qu'il est deux heures : rien ne presse, dit-elle, lisant toujours. Un peu plus tard, sa montre étant arrêtée, elle sonne pour savoir l'heure : quatre heures. Cela étant, répond-elle, il est trop tard pour aller au bal ; qu'on dételle. Elle se fait déshabiller et passe le reste de la nuit à lire.

Il est aisé de comprendre pourquoi le succès de la *Nouvelle Héloïse* a dépassé même celui des premiers écrits de Rousseau, même celui du discours de Dijon dont Diderot lui écrivait : « Il prend par-dessus les nues ; il n'y a pas d'exemple d'un succès pareil ». La doctrine, demeurée la même, au lieu de se présenter abstraitement, sous ses aspects philosophiques ou politiques, se révélait par l'expression de l'amour et par la peinture de la vie conjugale. Rousseau eut pour lui toutes les femmes et, au XVIIIe siècle, c'était avoir

pour soi l'opinion. En même temps que les femmes, il avait pour lui la grande foule obscure, les plébéiens, dont il était, les provinciaux, pour lesquels, dit-il, il écrivait bien plus que pour les gens de Paris et de Versailles : cette vie du foyer, cette sainte et douce vie domestique qu'il célébrait dans la seconde moitié de l'ouvrage, c'était la leur ; ils étaient, eux, beaucoup plus près de la nature, de l'idéal de simplicité et de vérité vers lequel il essayait de ramener son siècle. Mais avec eux, il avait pour lui presque tous les mondains eux-mêmes. Ils étaient si las de leur vie factice, de la littérature et de la philosophie à la mode, littérature d'imitation, philosophie qui ne s'adressait qu'à la raison ! Ils avaient beau vivre en serre chaude, à cent lieues du naturel, se faire un jeu de railler leur propre cœur, se piquer de n'être ni époux, ni pères, ni chrétiens : en eux, au plus profond d'eux-mêmes, comprimé, à demi étouffé, l'instinct subsistait malgré tout ; on ne tue jamais en soi l'homme. On peut bien être une marquise philosophe, mener une existence qui semble un perpétuel paradoxe et qui est en toute chose le contre-pied de la nature, une existence où l'on se couche régulièrement à six heures du matin pour se lever à cinq heures du soir, où l'on est épuisée, à bout de forces, à trente ans, et où l'on vit par je ne sais quel prodige de faiblesse herculéenne au delà de quatre-vingts, où, devenue aveugle, on passe ses nuits à souper et à fréquenter les théâtres, même quand le spectacle ne se compose que de pantomimes : un jour, aux environs de la soixantaine, on s'éveille avec un amour au cœur, un amour simple, ingénu, profond, un amour de fillette ; et c'est le cas de Mme du Deffand. On peut avoir été obligé d'épouser à vingt ans une

jeune personne qui n'en avait pas tout à fait quinze, à ceux qui demandent : êtes-vous marié ? répondre : oui, mais si peu ! avoir passé sa vie à la cour de la grande Catherine ou de Marie-Antoinette, avoir été partout, à Bruxelles, à Vienne, en Russie, en Pologne, en Moldavie, en Crimée, partout sauf au foyer, être en un mot ce papillon ailé, nuancé et changeant qui s'appelle le prince de Ligne : le jour de l'année 1792 où l'on perd un fils, tué dans les plaines de la Champagne, ce jour-là les entrailles s'émeuvent et le sourire léger s'efface à jamais.

C'est parce que nous ne saurions, quel que soit notre genre de vie, tuer absolument en nous la nature, parce que nous ne lui faisons pas violence sans en souffrir secrètement, que l'auteur de la *Nouvelle Héloïse* fut accueilli et adoré au XVIIIe siècle comme un sauveur...

*
* *

Si maintenant j'ouvre à mon tour la *Nouvelle Héloïse*, sera-t-on surpris que je n'en parle plus tout à fait sur le même ton ? J'ai dit pourquoi elle a jadis enivré ses lecteurs ; j'ai à dire pourquoi elle n'en a presque plus.

La Bruyère qualifiait le livre de Rabelais d'énigme inexplicable ; c'en est une aussi que celui de Rousseau. Il est un assemblage de tirades qui endorment et de chants qui ravissent, d'abominables sophismes et des plus généreuses aspirations. Enigme inexplicable, si nous ne connaissions l'homme. Rousseau s'est formé lui-même ; il a grandi et s'est élevé comme il a pu. Placé en apprentissage chez un horloger, à seize ans il s'échappe, sort de la ville, et le voilà sur la grande route. Il a vécu un assez long temps en aventurier,

conseillé seulement par Mme de Warens dont l'affection n'était guère faite pour assainir un cœur et rectifier une conscience ; ensuite, il a traversé le Paris élégant et vicieux de Louis XV ; enfin, il s'est retiré dans la solitude. Ni à dix ans, ni à vingt-cinq, ni à cinquante, il n'a eu de foyer. Sa mère était morte en lui donnant le jour ; il n'a pas eu de sœur, il n'a pas eu de fille, et quant à la femme qu'il appelait sa femme, on sait qu'elle ne répondait en rien, pour parler comme M. Legouvé, « au titre sacré d'épouse ». Cela peut bien lui donner quelques droits à notre estime quand il se fait l'apôtre de cette vie de famille qui n'avait jamais été la sienne et qu'il en ranime le culte parmi les mondains de son siècle ; cela peut même excuser ce qui se mêle d'impur ou de malsain à son apostolat : cela, en tout cas, nous avertit qu'il doit s'y mêler quelque chose d'impur, quelque chose de malsain.

Il y a dans la *Nouvelle Héloïse* un roman idéaliste et un cours de morale selon Jean-Jacques, c'est-à-dire deux œuvres d'imagination, dans un cadre de réalité, dans un décor alpestre tel que personne avant lui n'en avait su peindre.

Du roman, voici en peu de mots quelle est l'action.

La première lettre du recueil est une déclaration d'amour. Saint-Preux s'est épris de son écolière, Julie d'Etange, comme autrefois Abélard avait aimé Héloïse ; de là le sous-titre, *Julie ou la Nouvelle Héloïse*. Il s'est épris, il déclare son amour, et bientôt Julie répond à ses lettres et aussi à son amour. Mais il y a un obstacle entre eux : Saint-Preux est sans nom, sans fortune D'origine bourgeoise ou plébéienne ? On ne nous le dit pas très nettement. Le fait est qu'il n'est pas noble, et le père de Julie est trop entiché de noblesse pour don-

ner sa fille à un roturier. En outre, le baron d'Etange a un vieil ami, M. de Wolmar, homme d'une cinquantaine d'années, qui lui a jadis sauvé la vie sur un champ de bataille et à qui il a de longue date promis la main de Julie. Cependant la passion des deux jeunes gens s'enfièvre et s'affole, tant et si bien que Julie s'abandonne à Saint-Preux. Quelques mois se passent sans qu'ils entrevoient le moyen de fléchir la volonté du baron ; on commence à jaser dans la petite ville ; si leur secret est découvert, c'en est fait d'eux ; point de doute que M. d'Etange ne tue les deux coupables. Ils se résignent à une séparation. Julie reste à Clarens, près de Vevay, avec sa cousine Claire qui est sa confidente et tâche d'être sa consolatrice ; Saint-Preux s'éloigne avec un ami, milord Edouard Bomston, un original qui s'est attaché à lui, qui s'intéresse à son amour et voudrait le servir. En se séparant, Julie et Saint-Preux se sont juré fidélité éternelle : « Je ne t'épouserai jamais, a dit Julie, sans le consentement de mon père, mais je n'en épouserai jamais un autre sans ton consentement ». Fort de cette promesse qui n'est pourtant qu'à moitié rassurante, Saint-Preux s'en va chercher fortune : qu'il réussisse, et peut-être le baron voudra-t-il de lui pour gendre. Quant à nous dire quelle sorte de fortune ce jeune professeur des demoiselles pourrait bien faire en quelques années à Paris ou à Londres, c'est ce que l'auteur a négligé.

Tandis qu'il est à Paris, à Clarens les événements se précipitent. La baronne d'Etange a surpris leur correspondance : déjà malade, atteinte d'une hydropisie de poitrine (je ne sais trop ce que c'est ; nos maladies, nos misères ne changent pas beaucoup d'un siècle à l'autre, mais d'un siècle à l'autre les médecins excel-

lent, sinon à les guérir, du moins à en changer les noms), le désespoir achève de la tuer. D'autre part, le baron presse Julie d'épouser M. de Wolmar ; et après avoir beaucoup lutté avec elle-même, beaucoup souffert, elle cède plutôt que de désespérer celui qu'elle appelle « l'auteur de ses jours ». Saint-Preux, la mort dans l'âme, lui adresse un billet ainsi conçu : « Je rends à Julie d'Etange le droit de disposer d'elle-même et de donner sa main sans consulter son cœur ». Julie devient Mme de Wolmar, et Saint-Preux s'embarque en qualité d'ingénieur sur une escadre anglaise qui va faire le tour du monde. Ici se termine la troisième partie de l'ouvrage qui en compte six.

Lorsque la quatrième commence, quatre ans se sont écoulés. La cousine de Julie, Claire, a eu le temps de se marier avec M. d'Orbe et de perdre son mari. Julie a deux enfants. Elle aime et respecte son digne époux M. de Wolmar, qui de son côté l'estime autant qu'il la chérit ; point de ménage plus uni, plus patriarcal, plus respectable. Nous n'avons pas tourné six pages que nous entendons une voix qui crie à Claire : « Ma cousine, ma bienfaitrice, mon amie, j'arrive des extrémités de la terre, et j'en rapporte un cœur tout plein de vous. J'ai passé quatre fois la ligne ; j'ai parcouru les deux hémisphères ; j'ai vu les quatre parties du monde... mais ce que je n'ai point vu dans le monde entier, c'est quelqu'un qui ressemble à Claire d'Orbe, à Julie d'Etange, et qui puisse consoler de leur perte un cœur qui sut les aimer ». C'est bien lui, oui, c'est Saint-Preux qui revient tel qu'il est parti, toujours aimant, toujours fidèle, le portrait de Julie attaché sur son cœur. Qu'importe qu'il ait fait le tour du monde et vécu des années loin d'elle ? Il l'aime, d'une tendresse infiniment pure, et

il demande la permission de s'arrêter à Clarens en allant en Italie. La permission, il la reçoit, non pas de Claire ni de Julie, mais de M. de Wolmar. M. de Wolmar connaissait, avant même l'aveu auquel elle vient de se décider, l'amour qui avait jadis coûté tant de larmes à Julie et à Saint-Preux. Il admire trop les vertus de sa chère femme pour lui reprocher un passé dont elle a tant souffert ; Saint-Preux lui-même lui inspire de l'estime ; il veut que ce cœur orageux s'apaise, que la passion, épurée, s'y transforme en amitié sainte. Et c'est lui qui appelle Saint-Preux, qui lui offre l'hospitalité sous son toit. Il a son projet ; pour achever la guérison du jeune homme, il compte lui demander de servir de précepteur à ses enfants. De son côté Julie, qui voudrait assurer le bonheur de Saint-Preux et qui sait l'affection que Claire a pour lui, rêve de les unir l'un à l'autre. Mais, malgré les sages combinaisons de M. de Wolmar, malgré les efforts de Julie et de Saint-Preux pour tuer en eux l'ancien amour, cet amour serait le plus fort peut-être, sans une soudaine catastrophe. Au cours d'une promenade sur les bords du lac de Genève, Julie se jette à l'eau pour sauver son fils qui allait se noyer ; on retire des flots la mère et l'enfant ; l'enfant survit, mais la mère meurt ; et dès lors ici-bas tout est fini, la vie est insupportable et vide pour Claire, pour Saint-Preux, pour tous ceux qui ont aimé Julie, aimé, comme dit Rousseau, « cette femme incomparable ».

Il a pris le soin de louer lui-même la composition de son roman et d'en souligner les mérites ; on sait que l'auteur des *Confessions* se fait une loi d'être très sincère, et sans doute cette sincérité-là ne devait pas trop lui coûter. « La chose qu'on y a le moins vue, dit-il, et qui en fera toujours un ouvrage unique, est la simplicité

du sujet et la chaîne de l'intérêt qui, concentré entre trois personnes, se soutient durant six volumes, sans épisode, sans aventure romanesque ».

Il est vrai que l'œuvre est très fortement composée. Encore me paraît-il s'exagérer un peu la simplicité de son sujet et l'absence ici du romanesque. Si les faits n'y sont pas aussi souvent romanesques ou ne le sont pas de la même manière que dans *Cleveland* ou le *Doyen de Killerine*, oserons-nous assurer qu'ils ne le soient jamais ni d'aucune façon ? Aux premières pages, Saint-Preux a vingt et un ans, et il a la haute direction de deux jeunes filles qui n'ont pas vingt ans, Claire et Julie ; il est leur maître de musique, de littérature, d'histoire, de philosophie, il est en quelque sorte leur unique gouvernante et a remplacé la fidèle Chaillot qui avait eu jusqu'alors mission de les élever. On a beau se souvenir qu'il y avait beaucoup d'insouciance et d'inconséquence dans la vie intime de l'aristocratie au siècle dernier : outre que la scène est en Suisse, dans une famille de petite noblesse et en somme dans une famille de braves gens, il est permis de douter qu'à Paris même ou à Versailles la plus étourdie des marquises ou des duchesses eût ainsi laissé sa fille et sa nièce à la garde d'un jeune homme de vingt et un ans. La chose est d'autant plus étrange que Saint-Preux n'est point payé de ses leçons et ne veut pas l'être : le jour où le baron s'informe et exige qu'elles lui soient payées ou qu'elles soient interrompues, Saint-Preux froissé se retire. A quel titre et comment était-il là ? Quand Stendhal a écrit le *Rouge et le Noir*, quand il a voulu, lui aussi, raconter le roman d'un plébéien et d'une fille noble, il s'y est pris avec plus d'adresse : secrétaire du duc de la Môle, Julien Sorel

peut approcher de l'altière Mathilde et peu à peu triompher de ses mépris.

Autre chose : au moment où Julie a résolu de résister à la volonté paternelle et refuse le mari qu'on lui veut imposer, celui-ci perd sa fortune : il va croire que sa pauvreté est la cause de ce refus, que le baron d'Etange dédaigne et repousse un ami devenu pauvre ; et Julie, héroïquement, se sacrifie à l'honneur de son père. Nous serions au théâtre que la ruine de Wolmar ne surviendrait pas avec plus d'à-propos. Et qu'est-ce que ce M. de Wolmar lui-même, qui se révèle un beau jour à sa femme comme étant un prince, russe ou polonais, réfugié en Suisse par goût, par très philosophique dédain des grandeurs et du trône ? Enfin, la mort de Julie, qui forme le dénouement, si elle est due à un accident qui en soi n'a rien de très extraordinaire, n'en est pas moins accidentelle, fortuite ; et l'accidentel, le fortuit dans une œuvre d'imagination, ne serait-ce pas précisément ce que nous appelons le romanesque ?

Il y a pire, dans la *Nouvelle Héloïse*, au point de vue de la vraisemblance. Comme les héros de Richardson, ceux de Rousseau ont un inépuisable besoin d'écriture. Ils ne font point un pas sans emporter leur encrier. Wolmar quitte sa femme qui agonise pour noter ce qu'elle vient de lui dire : de son lit de mort, Julie écrit à Saint-Preux ; en l'attendant au rendez-vous Saint-Preux s'écriait : « Quel plaisir d'avoir trouvé de l'encre et du papier ! J'exprime ce que je sens pour en tempérer l'excès ; je donne le change à mes transports en les décrivant ». Et que n'écrivent-ils pas ? Il y a là des dissertations ou des sermons en forme de lettres qui ont vingt-cinq et trente pages. Car toutes les idées de Rousseau sont dans la *Nouvelle Héloïse*, et les idées de Rousseau

embrassent la vie entière qu'il entend révolutionner, depuis la façon de prier Dieu jusqu'à la façon de faire la pâtisserie. La thèse contenue dans le roman déborde à toute minute le roman ; tantôt elle amène au milieu de l'action une digression sur la musique ou sur les jardins ; tantôt, et ceci est plus grave, nous sentons que les faits, les scènes ne sont imaginés que pour servir de démonstration ou motiver le sermon. D'où vient qu'en s'éloignant de Julie pour chercher fortune, Saint-Preux se fixe à Paris ? Il a soin de nous prévenir que sa qualité de protestant l'empêcherait, à elle seule, « d'y pouvoir aspirer à rien ». Oui, mais son séjour à Paris va permettre à Rousseau de tracer le tableau des mœurs parisiennes, de flétrir la corruption qu'engendre la vie des grandes villes, et par conséquent de caractériser le mal dont il veut nous enseigner le remède dans les dernières parties de son livre. Au moment où Julie épouse M. de Wolmar, Saint-Preux parle de se suicider : la menace nous alarme-t-elle ? S'il devait se tuer, il le ferait sans en parler, sans écrire à ce sujet une interminable lettre où il cite Platon, Brutus et Cassius ; s'il devait se tuer, il se serait tué déjà, et à sa place il y a longtemps que Des Grieux serait mort ! Il ne parle de se suicider que pour fournir à milord Edouard l'occasion de lui écrire à son tour une lettre presque aussi longue et fort belle, qui est la condamnation du suicide et dont Voltaire même admirait la portée morale. On peut s'étonner, aux dernières pages du livre, de l'attitude que garde Julie près de rendre l'âme. Elle vient d'embrasser ses enfants en évoquant un souvenir de l'histoire romaine et le nom de Vespasien : « Je ne sais, dit-elle, s'il faut qu'un empereur meure debout, mais je sais bien qu'une mère de famille ne doit s'aliter que

pour mourir ». Sur quoi elle engage Claire, Wolmar et les enfants à prendre leur repas dans sa chambre d'agonie, pour qu'ils profitent de ses dernières minutes : « On servit sans bruit, sans confusion, sans désordre, d'un air aussi rangé que si l'on eût été dans le salon d'Apollon. La Fanchon, les enfants dînèrent à table. Julie, voyant qu'on manquait d'appétit, trouva le secret de faire manger de tout, tantôt prétextant l'instruction de sa cuisinière, tantôt voulant savoir si elle oserait en goûter, tantôt nous intéressant par notre santé même dont nous avions besoin pour la servir, toujours montrant le plaisir qu'on pouvait lui faire, de manière à ôter tout moyen de s'y refuser, et mêlant à tout cela un enjouement propre à nous distraire du triste objet qui nous occupait. » C'est ce qui s'appelle mourir avec toute sa tête. Veut-on savoir le pourquoi d'une scène si bizarrement inventée ? On le saura en lisant la suite de la lettre, qui est de Wolmar. Wolmar lui-même avoue qu'il était surpris : eh ! quoi, se disait il, cette femme dévote qui dans l'état de santé ne passe pas un jour sans se recueillir et prier, à l'instant de comparaître devant Dieu s'amuse à parer sa chambre, à faire sa toilette, à causer avec ses amis, à égayer leur repas ? Il n'avait pas encore entendu Julie parler avec le pasteur; il ne l'avait pas encore entendue faire sa profession de foi. Une chrétienne comme elle voit arriver la mort sans frayeur, sans angoisse ; c'est ce qu'il fallait démontrer, c'est ce que démontre la scène du dîner. Peut-être n'en est-elle pas plus vraisemblable.

Hélas ! c'est bien ce souci de la démonstration, c'est bien la préoccupation d'une thèse à établir et à développer qui a gâté tout le roman et nous empêche presque d'en sentir les réelles beautés. Cette œuvre, née

d'une idée, a l'apparente rigueur de raisonnement que Rousseau sait donner à ses systèmes ; il s'en faut de beaucoup que nous y trouvions ce qu'il se vantait si haut d'y avoir mis : la logique des faits et des caractères. Bien loin que, la passion de Saint-Preux et de Julie une fois admise, tout le reste suive et s'explique de soi, c'est le point de départ qui rend tout le reste inacceptable. Après nous avoir raconté la faute de Julie et avec un si grand luxe de détails physiologiques dans la première partie de l'ouvrage, c'eût été beaucoup que de nous demander pour elle, comme Prévost pour ceux que la passion entraîne, la pitié : il nous demande de l'admirer, il la canonise. Et il ose nous montrer Saint-Preux rappelé auprès d'elle à quelques années de là et par celui-là même dont elle est devenue la femme ! Qu'on me permette de transcrire un fragment de la scène ; il n'en est aucune qui prouve mieux à quel point le sublime confine au grotesque, ou pour mieux dire à quelles ridicules conséquences mène une fausse conception du sublime.

C'est Saint-Preux qui parle. Il conte à son ami Bomston son retour à Clarens, son émotion, son ravissement, son trouble à mesure qu'il approchait, qu'il reconnaissait les sites si chers, tout le décor de sa jeunesse, de son bonheur et de ses souffrances d'autrefois ; ah ! les délicieuses premières pages ! « Quand j'aperçus la cime des monts, le cœur me battit fortement, en me disant : elle est là ! » Voilà le poète ; nous reviendrons à lui. Mais voici l'autre Jean-Jacques, paradoxal, systématique, qui va jusqu'au bout de ses idées, dût-il y rencontrer l'absurde ou l'odieux :

« A peine Julie m'eut-elle aperçu qu'elle me reconnut,

A l'instant me voir, s'écrier, courir, s'élancer dans mes bras, ne fut pour elle qu'une même chose. A ce son de voix, je me sens tressaillir, je me retourne, je la vois, je la sens. O milord ! ô mon ami !... je ne puis parler. Adieu, crainte ; adieu, terreur, effroi, respect humain. Son regard, son cri, son geste me rendent en un moment la confiance, le courage et les forces. Je puise dans ses bras la chaleur et la vie ; je pétille de joie en la serrant dans les miens. Un transport sacré nous tient dans un long silence étroitement embrassés, et ce n'est qu'après un si doux embrassement que nos voix commencent à se confondre et nos yeux à mêler leurs pleurs. *M. de Wolmar était là* ; je le savais, je le voyais : mais qu'aurais-je pu voir ? Non, quand l'univers entier se fût réuni contre moi, quand l'appareil des tourments m'eût environné, je n'aurais pas dérobé mon cœur à la moindre de ces caresses, tendres prémices d'une amitié pure et sainte que nous emporterons dans le ciel ! — Cette première impétuosité suspendue, Mme de Wolmar me prit par la main, et, se retournant vers son mari, lui dit avec *une certaine grâce d'innocence et de candeur* dont je me sentis pénétré : *Quoiqu'il soit mon ancien ami, je ne vous le présente pas, je le reçois de vous...* »

Tous les mots portent.

On aurait là une intéressante occasion de comparer Jean-Jacques avec l'abbé Prévost, et la comparaison ne serait pas à l'avantage de Jean-Jacques. Trente ans plus tôt, Prévost avait esquissé le plan de la *Nouvelle Héloïse*, à sa manière qui pourrait bien être la bonne. C'est au livre IX de l'*Homme de qualité*. L'héroïne et le comte de *** s'aimaient de l'amour le plus tendre et le plus chaste, ils s'étaient fiancés de cœur l'un à l'autre, lorsque les parents de la jeune fille l'ont contrainte à épouser un vieux gentilhomme du voisinage, M. de C. Le comte s'est éloigné d'elle, il a voyagé au loin et longtemps. Trois ou quatre années se sont écoulées sans guérir leur peine ; ils ont

échangé quelques lettres, mais elle a craint d'être faible, elle a refusé de le voir et bientôt même de correspondre avec lui. Son vieux mari surprend leur secret. Il est touché de la sentir à la fois si malheureuse et si vaillante ; il a pitié de ce qu'ils souffrent tous les deux. Il songe qu'il est un vieillard, que l'heure approche où sa mort les fera libres ; il veut qu'en attendant ils puissent se voir sans remords et sans honte ; il va faire visite au comte, et le prie d'être de ses amis. Le comte, ajoute le narrateur, « sentit l'excès de cette bonté et se dispensa civilement de le revoir. Mais il fit valoir ce sacrifice à Mme de C., qui se crut obligée, pour y répondre, de recommencer à lui écrire... »

Chez Rousseau, non seulement le point de départ rend toute la suite du roman inadmissible, mais le point de départ même ne peut s'admettre, tant la contradiction est flagrante entre les caractères et les actes, entre la personne morale de ses deux héros et la conduite qu'il leur prête. Julie est une raisonneuse ; elle l'est avec délices, avec indiscrétion, et jusque sur son lit de mort ; elle a pleine conscience de tout ce qu'elle dit, de tout ce qu'elle fait ; de plus, c'est une âme élevée, droite, fière. Comment dès lors s'expliquer sa chute ? Comment s'expliquer aussi le mensonge qu'elle soutient pendant des années ? Comment n'a-t-elle pas tout avoué à ses parents ? Son père l'aurait tuée ? C'est plus que douteux, quoique le vieux baron soit, nous dit-on, assez brutal et bien résolu à ne point être le beau-père d'un Saint-Preux ; non, il ne l'eût pas tuée, et la preuve en est que, malgré qu'elle ait tu son secret, il le savait : il l'a révélé à Wolmar avant le mariage. Et puis, quand il l'aurait tuée ? Eh bien, riposte Rousseau, s'il eût épargné sa fille, c'est lui, c'est le père de Julie,

ce sont « les auteurs de ses jours » qui seraient morts de douleur. Conclusion : elle a gardé le silence et sa mère est tout de même morte de douleur. — Est-elle plus loyale vis-à-vis de Saint-Preux ? En l'engageant à s'éloigner d'elle, en lui jurant qu'elle ne se marierait pas sans son consentement, elle savait déjà que sa main était promise à Wolmar, et elle n'a eu garde d'en souffler mot à Saint-Preux ; elle s'est bornée à lui parler gaiement de deux prétendants risibles qui se présentaient et qu'elle a éconduits. — Il y a une autre personne devant qui elle se tait : Wolmar. Quatre ans se passent avant qu'elle lui avoue son secret. Et, à vrai dire, ce secret est tel, que je ne sais plus si je lui en veux de l'avoir tu jusque-là ou de n'avoir pas éternellement tu. Croirait-on qu'à ce propos Rousseau évoque, dans ses *Confessions*, le souvenir de Mme de Clèves et de l'aveu, si noble, si pur, qu'elle fait à son mari ? Oui, il s'est imaginé qu'il refaisait la *Princesse de Clèves* et aussi, d'ailleurs, *Polyeucte*. Il y a tel endroit (cinquième partie, lettre V) où des vers même de *Polyeucte* se sont fondus dans sa prose, dans le langage de sa Julie. Après Corneille et Mme de La Fayette, il avait voulu nous convaincre que la passion peut être source de grandeur morale, que c'est elle qui a éveillé en Julie et en Saint-Preux des énergies inconnues au commun des hommes, elle qui a exalté, anobli leur cœur jusqu'à le rendre capable de sacrifice et de ferme vertu. Et peut-être, en effet, Saint-Preux pour qui l'amour devient une raison de vivre et de bien vivre, vaut-il mieux que ses petits-fils, Werther, René, Antony, que l'amour conduit soit au suicide, soit au dégoût de l'action et de la vie. Mais commencer cette apologie de la passion en nous peignant ses pires égarements,

commencer l'ouvrage qui doit par la suite être une « défense et illustration » de la vie conjugale en nous montrant Mlle d'Etange entre les bras de son précepteur, flétrir en son passé de jeune fille celle dont on va faire le modèle des épouses, cela est purement monstrueux ! Ecrire la *Nouvelle Héloïse* avec la conviction qu'on écrit une autre *Princesse de Clèves*, un autre *Polyeucte*, quelle plus forte preuve de ce qu'il faut bien appeler l'impudeur de Jean-Jacques ?

Cette impudeur, il est tout naturel qu'elle n'ait pas révolté le public du XVIIIe siècle ; elle était pudeur pour des gens habitués à pratiquer Voisenon, Duclos ou Voltaire ; ils ne voyaient pas combien elle était incompatible avec les très réelles vertus dont Rousseau a doué d'autre part sa Julie et son Saint-Preux. Il n'en va plus ainsi pour nous. Dirai-je même que nous serions plus indulgents à des grossièretés de vocabulaire qu'à de telles indélicatesses de sentiment et de pensée ? Laissons de côté les indélicatesses voulues, celles qui font partie de la thèse elle-même, la situation, par exemple, des personnages dans la seconde moitié du roman, Saint-Preux installé à Clarens entre Julie, Claire et Wolmar qui tous, semble-t-il, devraient tacitement s'entendre pour faire le silence et l'oubli sur le passé, qui s'entendent au contraire pour ne point causer d'autre chose, pour n'entretenir Saint-Preux que de sa vieille et éternelle passion, pour la traiter comme une espèce d'infirmité attendrissante et connue de tous, pour dire : l'amour de Saint-Preux, comme ils diraient : sa maladie de cœur ou sa gastralgie, et à tour de rôle l'éprouver, le tâter, lui demander : où en êtes-vous, mon ami ? vous sentez-vous mieux ? — Combien d'autres indélicatesses ! On me saura gré de n'en indiquer

qu'une. Julie qui n'ose avouer à son père et à sa mère son amour pour Saint-Preux, le confie à sa cousine Claire et ne lui en cache rien ; mieux encore, elle le confie en termes aussi explicites à ce milord Bomston, à cet étranger qu'elle ne connaît pas, dont elle sait seulement qu'il va se battre avec Saint-Preux ; elle lui crie : ne me le tuez pas ! je lui appartiens ; — en sorte qu'à quelques jours de là Bomston vient chez Saint-Preux, le félicite d'être aimé d'une personne si accomplie, et ils passent la soirée à causer : « J'ai fait apporter un poulet », dit Saint-Preux, et ils mangent le poulet en causant de sainte-Julie. Et Julie elle-même, après l'aveu qu'elle a fait à Bomston, non seulement supporte de se trouver en présence de lui, mais désire le voir, et prie Saint-Preux de le lui amener.

Il y a là plus que des taches, plus qu'un manque de scrupule et de tact ; il y a manque de psychologie et d'observation. Ne faut-il pas en manquer pour croire qu'une femme puisse livrer le secret de sa faute à un inconnu, et surtout qu'elle puisse le livrer à une autre femme ? Il arrive bien, de temps à autre, que Julie et Claire prennent quelque apparence de réalité ; sur leur visage passe le reflet de visages chers à Rousseau, reflet de Mlle Galley ou de Mlle de Graffenried, de Mme de Warens ou de Mme d'Houdetot ; un instant, la créature fictive s'anime et respire : instant bien court. Julie et Claire ne tardent pas à redevenir ce qu'elles sont véritablement : des abstractions, des entités, des arguments de thèse. Ces filles de son rêve, Rousseau les jugeait adorables : « Bonne et charmante Claire ! » s'écrie-t-il dans les notes qu'il met au bas de la page, lorsqu'il ne peut plus contenir l'admiration qu'il s'inspire à lui-même. Quant à sa Julie, quant à

sa Mme Mentor, à cette éternelle prêcheuse, il ne se fait pas faute d'avouer qu'elle est à ses yeux un ange ; et il n'est personne autour d'elle pour qui elle n'en soit un. Le baron d'Etange avait un procès qui durait depuis des années et qui menaçait d'engloutir sa fortune ; son adversaire passe, un jour, à Clarens, voit Julie, et du coup renonce au procès : on ne fait pas un procès au père d'un ange. Et après tout, peu importerait que Julie fût ou ne fût pas un ange et une sainte ; nous nous contenterions qu'elle fût une créature réelle. Mais des créatures réelles, où en chercher dans ce livre ? Est-ce M. de Wolmar, prince par la naissance, cultivateur par goût, philosophe par tempérament, qui ne s'exprime qu'en sentences, maximes et apophthegmes, et que nous n'arrivons pas à nous représenter autrement qu'avec le nez en bec-de-corbin et le toupet de M. Prudhomme ? « Il est le même pour tout le monde, dit Julie en traçant son portrait, ne cherche et ne fuit personne, et n'a jamais d'autres préférences que celles de la raison. » — « Mon seul principe actif, dit-il de son côté, est le goût naturel de l'ordre, et le concours bien combiné du jeu de la fortune et des actions des hommes me plaît exactement, comme une belle symétrie dans un tableau, ou comme une pièce bien conduite au théâtre. » N'espérez pas de lui un cri, un tressaillement, un geste qui lui échappe ; le Vanderk de Sedaine est moins impassible que lui. A la mort de Julie, il arrive pourtant que ses pleurs coulent; il en est extrêmement étonné : « Je ne croyais pas mes yeux faits pour en répandre. Ce furent les premiers depuis ma naissance; ce seront les derniers jusqu'à ma mort ». — Certain jour, Claire est entrée à l'improviste chez Julie qui la croyait absente de Cla-

rens, et l'émotion a été grande : la petite Henriette, la fille de Claire, en courant au-devant d'elle, est tombée sur le parquet ; Julie s'est évanouie, et à la vue de sa fille à terre, de son amie sans connaissance, Claire s'est évanouie à son tour. Quand on est aimé par des âmes sensibles, on ne devrait jamais revenir de voyage si brusquement et sans crier gare. Pendant ce temps, Saint-Preux saisi, transporté, hors de sens, errait à grands pas dans la chambre, « avec des exclamations interrompues et dans un mouvement convulsif » dont il n'était pas le maître. Et que faisait M. de Wolmar ? « Au lieu de courir à Julie, cet heureux époux se jeta sur un fauteuil pour contempler avidement ce ravissant spectacle. Ne craignez rien, dit-il en voyant notre empressement ; ces scènes de plaisir et de joie n'épuisent un instant la nature que pour la ranimer d'une vigueur nouvelle; elles ne sont jamais dangereuses. Laissez-moi jouir du bonheur que je goûte et que vous partagez. »

Du style, il y aurait beaucoup à dire. Il a les défauts du siècle, d'un siècle où il était malaisé de concevoir la vertu et de lui prêter le langage qui lui convient. Il a cette emphase attendrie qui reparaît dans presque toutes les œuvres écloses entre 1750 et 1800 et qui sonne si faux à notre oreille. Julie appelle Saint-Preux : ô bon jeune homme ! et Saint-Preux lui répond : ô pure et respectable femme ! Il a d'autres défauts qui sont propres à Jean-Jacques, je ne sais quelle allure tutoyeuse et familière qui sent son roturier. Dès la première lettre, Saint-Preux apostrophe celle qui n'est encore pour lui que son élève, Mlle d'Etange : ô Julie ! un peu plus tard, s'il lui parle de sa mère, il dit : la maman; de même que Claire d'Orbe en parlant de son mari dit : mon homme...

Il y a une compensation à tout cela. Si son impuissance à sortir de lui-même empêche Rousseau d'être un créateur de vivants comparable à Balzac ou même à Prévost, s'il y a chez lui, comme on l'a dit avec raison, hypertrophie du moi, ce développement excessif et cette exaltation du moi sont la source même du lyrisme. Au lieu d'un drame de la vie, bornons-nous à chercher dans la *Nouvelle Héloïse* les rêves d'une âme passionnée et à l'écouter lorsqu'elle chante ; bornons-nous à en dégager les thèmes éternels de la joie ou de la douleur des amants et les variations écrites sur ces thèmes : que de pages enchanteresses nous aurons à goûter !

Telles, les dernières pages de la première partie... Est-ce Claire qui parle ? Est-ce de Saint-Preux, de Julie qu'il est question ? Je ne le sais plus, je ne veux plus le savoir ; ce sont deux cœurs étroitement unis que la vie vient séparer; c'est *la* séparation, c'est *le* départ :

« Fuyez dès ce jour, dès cet instant ; craignez qu'un si grand sacrifice ne soit trop tardif ; tremblez de causer encore sa perte après vous être dévoué pour elle. — Quoi ! m'a-t-il répondu avec une espèce de fureur, je partirais sans la revoir ? Quoi ! je ne la verrais plus ? Non,non, nous périrons tous deux, s'il le faut ; la mort, je le sais bien, ne lui sera point dure avec moi ; mais je la verrai, quoi qu'il arrive ; je laisserai mon cœur et ma vie à ses pieds, avant de m'arracher à moi-même.— Il ne m'a pas été difficile de lui montrer la folie et la cruauté d'un pareil projet, mais ce *quoi ! je ne la verrai plus !* qui revenait sans cesse d'un ton plus douloureux, semblait chercher au moins des consolations pour l'avenir. Pourquoi, lui ai-je dit, vous figurer vos maux pires qu'ils ne sont ? Pourquoi renoncer à des espérances que Julie elle-même n'a pas perdues ?... Il a instamment demandé à t'écrire ; mais je me suis gardée de le permettre. Je prévoyais qu'un excès d'attendrissement

lui relâcherait trop le cœur, et qu'à peine serait-il au milieu de sa lettre, qu'il n'y aurait plus moyen de le faire partir. Tous les délais sont dangereux, lui ai-je dit ; hâtez-vous d'arriver à la première station, d'où vous pourrez lui écrire à votre aise. En disant cela, j'ai fait signe à M. d'Orbe ; je me suis avancée et le cœur gros de sanglots j'ai collé mon visage sur le sien : je n'ai plus su ce qu'il devenait ; les larmes m'offusquaient la vue, ma tête commençait à se perdre et il était temps que mon rôle finît. Un moment après, je les ai entendus descendre précipitamment. Je suis sortie sur le palier pour les suivre des yeux. Ce dernier trait manquait à mon trouble. J'ai vu l'insensé se jeter à genoux au milieu de l'escalier, en baiser mille fois les marches, et d'Orbe pouvoir à peine l'arracher de cette froide pierre qu'il pressait de son corps, de la tête et des bras, en poussant de longs gémissements... »

Plus d'une fois Jean-Jacques a parlé ainsi en grand poète de l'amour. Ici, c'est *l'adieu* ; j'ai déjà fait allusion au *retour*, au couplet inoubliable : « Quand j'aperçus la cime des monts, le cœur me battit fortement, en me disant : elle est là ». Mais dans la troisième partie surtout, il est curieux de voir comme le poète répare les bévues du romancier. Le jour où Julie vient de consentir à épouser Wolmar, elle sent que ses forces s'en vont, que la fièvre s'empare d'elle ; il faut qu'elle s'alite, le délire commence : elle est atteinte de la petite vérole. Des jours s'écoulent durant lesquels la vie semble sur le point de lui échapper. Enfin, elle guérit, et revenue à la santé elle conte à sa cousine un rêve, une hallucination qu'elle a eue au plus fort de sa maladie. Elle a cru voir près d'elle, dans sa chambre de malade, la fine et mélancolique silhouette de Saint-Preux ; il était à genoux, il avait pris une de ses mains et « sans se dégoûter de l'état où elle était, sans craindre la communication d'un venin si terrible »,

il couvrait cette main de baisers et de larmes. « A chaque minute, à chaque instant, il me semble le voir dans la même attitude ; son air, son habillement, son geste, son triste regard frappent encore mes yeux : je crois sentir ses lèvres se presser sur ma main ; je la sens mouillée de ses larmes ; les sons de sa voix plaintive me font tressaillir ; je le vois entraîner loin de moi. » Ce n'est pas un rêve de malade, lui répond Claire ; à la nouvelle que tu étais bien mal, Saint-Preux est accouru de Paris, et à peine descendu de la chaise de poste il nous a suppliés de lui laisser voir celle qu'il aimait, celle qui peut-être allait mourir ; et la petite vérole l'a mis lui-même à deux doigts de la mort. — Claire dit vrai : ce n'est pas un rêve de malade, c'est un rêve de poète. Ne demandons pas comment Saint-Preux a pu recevoir si vite la nouvelle, si vite revenir de Paris à Vevay ; ne demandons pas comment il a été possible de l'introduire dans la maison du baron d'Etange qui ne le verrait pas sans mettre l'épée hors du fourreau, de l'introduire jusque dans la chambre de Julie. Souvenons-nous seulement que ce rêve : approcher de celle qu'on aime lorsqu'elle souffre, prendre son mal, souffrir, mourir peut-être avec elle, ce rêve, tous ceux qui ont aimé l'ont fait, et ceux-là surtout qui, séparés de celle qu'ils aiment, comme Saint-Preux, par d'infranchissables obstacles, n'ont pas le droit de veiller sur sa souffrance et de la partager. Et voyez comme le livre change de valeur dès que le poète tient la plume : c'est là, c'est dans ce même passage qu'apparaît, sinon la seule idée délicate, du moins la plus délicate idée de la *Nouvelle Héloïse*. La petite vérole a fort altéré le teint et les traits de Julie : « Ils ne sont plus, dit-elle, ces agréments de mon visage que

mon cœur a payés si cher; la maladie dont je sors m'en a délivrée ». Sa beauté s'en est allée, et ne vit plus que dans le souvenir de Saint-Preux, du seul pour qui Julie voulait être belle : elle peut maintenant devenir Mme de Wolmar. S'il y a des idées malencontreuses ou révoltantes dans la *Nouvelle Héloïse*, celle-ci ne pourrait-elle les racheter ?

Jean-Jacques qui s'est loué à tant de reprises, s'est mal loué. Il se loue, au neuvième livre des *Confessions*, d'avoir su dans la *Nouvelle Héloïse* analyser le cœur humain, et il admire « les finesses de cœur » dont elle est remplie. La louange à laquelle il a droit est autre. Il n'est pas un analyste. Mais à défaut d'une analyse, d'une étude de la passion, quel chant ! On a signalé bien des feuillets du livre où la poésie lyrique du XIXe siècle a trouvé son inspiration et sa forme même. Il ne faut pas se lasser, en parlant de lui, de faire de tels rapprochements; rien n'aide plus à comprendre en quoi consiste son génie d'écrivain. Si on le lit en se plaçant à ce point de vue, on est en premier lieu frappé de la cadence particulière, du rythme de sa phrase et du grand nombre de vers blancs épars dans sa prose. Qu'on examine la lettre XXXI de la première partie, lettre de Saint-Preux à Julie : en l'espace d'une vingtaine de lignes, on y comptera cinq vers, quatre de douze syllabes, un de huit; et les trois premiers se suivent de façon à former comme le commencement d'une strophe : « Il vaudrait mieux cent fois n'être que misérable. — Que me sert, hélas ! d'être heureux ? — Ce ne sont plus mes maux, mais les tiens que j'éprouve », etc. Citerai-je d'autres exemples ? « De quel remords je fus à l'instant déchiré !... Le charme de mes jours est le tourment des tiens... Crois-moi,

[illegible]-en le cœur de ta tendre Julie »... Dans la lettre XXXV de la même partie, en six ou sept lignes il n'y a pas moins de six vers : « Le moindre refroidissement *serait bientôt pour nous la langueur de la mort* : — *un dégoût invincible, un éternel ennui* succéderaient à l'amour éteint ; *et nous ne saurions longtemps vivre — après avoir cessé d'aimer*. En mon particulier, tu sens bien qu'il n'y a que le délire de la passion qui puisse me voiler l'horreur de ma situation présente et *qu'il faut que j'aime avec transport, — ou que je meure de douleur* ». Cette fin de période, en deux vers de huit pieds, est particulièrement fréquente chez Rousseau : « La chaîne qui nous lie est légitime, l'infidélité seule qui la romprait serait blâmable, *et c'est désormais à l'amour — l'être garant de la vertu* », etc.

Pénétrons plus avant : nous noterons des strophes entières auxquelles il ne manque que la rime pour être de Lamartine, de Hugo, ou de Musset : « Ah ! si tu pouvais rester toujours jeune et brillante comme à présent, je ne demanderais au ciel que de te savoir éternellement heureuse, te voir tous les ans de ma vie une fois, une seule fois, et passer le reste de mes jours à contempler de loin ton asile, à t'adorer parmi ces rochers. Mais hélas ! vois la rapidité de cet astre qui jamais n'arrête ; *il vole et le temps fuit* ; l'occasion s'échappe : ta beauté, ta beauté même aura son terme ; elle doit décliner et périr un jour comme une fleur qui tombe sans avoir été cueillie .. Tu cherches un chimérique bonheur pour un temps où nous ne serons plus ; tu regardes un avenir éloigné, et tu ne vois pas que nous nous consumons sans cesse, et que nos âmes, épuisées d'amour et de peine, *se fondent et coulent comme l'eau* »... Ne sont-ce pas les vers du *Lac* ?

Mais je demande en vain quelques moments encore,
Le temps m'échappe et fuit ;
Je dis à cette nuit : sois plus lente ! et l'aurore
Va dissiper la nuit.
Aimons donc ! Aimons donc ! De l'heure fugitive,
Hâtons-nous, jouissons !
L'homme n'a point de port, le temps n'a point de rive,
Il coule, et nous passons.

Cette mélancolique nostalgie du passé qu'ont tour à tour et si harmonieusement traduite Hugo dans la *Tristesse d'Olympio*, Lamartine à la fin de *Jocelyn*, Musset dans le *Souvenir*, elle était déjà dans la lettre, belle entre toutes, où Saint-Preux raconte sa promenade à Meillerie avec Mme de Wolmar : « O Julie, éternel charme de mon cœur ! voici les lieux où soupira jadis pour toi le plus fidèle amant du monde; voici le séjour où ta chère image faisait son bonheur... Voici la pierre où je m'asseyais pour contempler au loin ton heureux séjour ; sur celle-ci fut écrite la lettre qui toucha ton cœur »...

Les voilà, ces coteaux, ces bruyères chéries,
Et ces pas argentins sur le sable muet...
Les voilà, ces buissons où toute ma jeunesse
Comme un essaim d'oiseaux chante au bruit de mes pas !

« Je trouve la campagne plus riante, la verdure plus fraîche et plus vive, l'air plus pur, le ciel plus serein; le chant des oiseaux semble avoir plus de tendresse et de volupté; le murmure des eaux inspire une langueur plus amoureuse, la vigne en fleurs exhale au loin ses plus doux parfums; un charme secret embellit tous les objets ou fascine mes sens. » Ainsi parle Saint-Preux,

à l'heure où il est ivre d'amour ; ainsi va parler la petite Ninon au premier éveil de son cœur :

L'eau, la terre et les vents, tout s'emplit d'harmonies ;
Un jeune rossignol chante au fond de mon cœur ;
J'entends sous les roseaux murmurer des génies ;
Ai-je de nouveaux sens, inconnus à ma sœur ?

Dans *Marion de Lorme*, Didier s'écrie :

. . . . . Femme ! Etre inconstant, amer,
Orageux et profond comme l'eau de la mer !

Saint-Preux avait dit : « Femmes ! Femmes ! objets chers et funestes, que la nature orna pour notre supplice, qui punissez quand on vous brave, qui poursuivez quand on vous craint, dont la haine et l'amour sont également nuisibles, et qu'on ne peut ni rechercher ni fuir impunément !... Beauté, charme, attrait, sympathie !.. Beauté plus terrible aux mortels que l'élément où l'on t'a fait naître, malheureux qui se livre à ton calme trompeur ! »

Si de telles effusions lyriques, et il s'en rencontre dans toutes les lettres de Saint-Preux, dans presque toutes celles de Julie, ne sont pas faites pour donner de la réalité aux héros de Jean-Jacques, elles n'en sont pas moins belles. On a peine à concevoir qu'elles puissent être mêlées à tant de vilenies ou d'énormités. Mais avec Rousseau, on n'est jamais au bout de sa surprise, et à mesure qu'on avance dans l'étude de son œuvre, ce n'est plus le mot de La Bruyère sur Rabelais, c'est une phrase de Pascal qui vous revient à l'esprit : « Quelle chimère est-ce donc que l'homme ? Quelle nouveauté, quel monstre, quel chaos, quel sujet de

contradiction, quel prodige ! Juge de toute chose,... dépositaire du vrai, cloaque d'incertitude et d'erreur, gloire et rebut de l'univers ! »...

*
* *

Envisagée sous le rapport de la doctrine, la *Nouvelle Héloïse* se divise en deux parties qui se répondent et se complètent : la première est une satire des mœurs contemporaines ; la seconde est le plan d'une vie nouvelle, quelque chose comme un traité d'économie domestique.

La satire n'est pas ce qu'il y a de plus neuf dans l'ouvrage, quoiqu'elle ait son intérêt. Ce que Rousseau dit de Paris et du monde, avant lui les auteurs comiques et les « philosophes » du XVIIIe siècle, avant eux La Bruyère et avant ou en même temps que La Bruyère les orateurs chrétiens, Bossuet ou Bourdaloue, Fléchier ou Massillon, l'avaient dit et répété. Il a traversé les salons plutôt qu'il n'y a vécu ; il a peu vu le monde, ou il l'a vu à travers ses humiliations et ses rancunes d'homme du tiers état. Les thèmes qu'il développe sont un peu rebattus : l'accent, l'âpreté de l'accent est bien à lui.

La satire apparaît d'abord dans le rôle qu'il prête aux parents de Julie. Ils ont chargé de son éducation la Chaillot qui, raconte Julie, l'entretenait sans cesse des maximes de la galanterie et des aventures de sa jeunesse ; ils l'ont ensuite confiée au jeune Saint-Preux, et on sait le résultat. La baronne d'Etange ne fait rien ou ne peut rien pour sa fille ; le baron est maître absolu chez lui, point méchant homme, mais volontaire et borné, convaincu que la première condition du bonheur

est pour une femme d'épouser un gentilhomme et bien décidé à marier Julie, malgré ses pleurs, à M. de Wolmar.

Joignons à ces premières scènes du roman les lettres de Julie sur le duel, sur l'honneur du monde qui veut, si on a insulté quelqu'un, qu'on lui fasse amende honorable en lui donnant un coup d'épée ; joignons-y les lettres de Saint-Preux écrites de Paris et sur les mœurs de Paris. Il y décrit successivement et avec une indignation vertueuse la politesse qui est pure grimace, les conversations qui sont un échange de paradoxes et de médisances, les coteries qui imposent aux gens une manière de penser et de sentir, les bienséances qui ne permettent à nul homme d'être lui-même : bref, une vie qui est un perpétuel mensonge. Dans le salon comme au théâtre, nul sentiment vrai, nul élan spontané, rien qui jaillisse du cœur; dans le salon comme au théâtre, des comédiens qui jouent un rôle ; une atmosphère viciée, telle que pour l'avoir respirée quelques jours Saint-Preux est sur le point de perdre la tête et de faire... comme les autres.

Ce qui ressort de là, des deux cents premières pages du livre, c'est que la ville, la grande ville, est corruptrice, idée sur laquelle il nous faudra revenir ; ce qui ressort aussi, et nulle part Jean-Jacques n'a fait preuve de plus de clairvoyance, c'est que le plus grand mal de la vie actuelle est la désorganisation de la famille. L'autorité paternelle en demeure le seul lien, autorité tyrannique qui sacrifie tout à des intérêts de fortune et à des préjugés de caste, qui fait du cadet un chevalier de Malte et de la cadette une religieuse sans s'informer de leur vocation, et marie les aînés sans consulter leur cœur. Pas d'intimité, pas de vie

en commun, pas d'action des cœurs les uns sur les autres. Et sur ce point, n'accusons pas Rousseau d'exagération : il atténue plutôt qu'il n'exagère, et le tableau n'est complet qu'à la condition d'ajouter à ce qu'il dit dans la *Nouvelle Héloïse* ce qu'il va dire dans l'*Emile*. Après quoi, nous pourrons contrôler son témoignage par les lettres ou les Mémoires de son temps, ceux par exemple de Mme d'Epinay, et nous verrons bien qu'il n'a pas menti. Dès que l'enfant est né, on l'enlève à la mère, quoi qu'elle puisse dire. Mme d'Epinay eût bien voulu nourrir son premier-né ; son mari lui écrit : « Que voilà bien une de ces folles idées qui passent quelquefois dans la tête de ma pauvre petite femme ! Vous, nourrir votre enfant ? J'en ai pensé mourir de rire. Quand même vous seriez assez forte pour cela, croyez-vous que je consentisse à un semblable ridicule ? Non, assurément. Ainsi, ma chère amie, quel que puisse être l'avis de messieurs les accoucheurs et médecins, perdez ce projet de vue absolument, il n'a pas le sens commun. Quelle diable de satisfaction peut-on trouver à nourrir un enfant ? » L'enfant est mis en nourrice, loin de la mère, loin de Paris, chez quelque bonne paysanne... Se souvient-on des jolis vers latins dans lesquels l'auteur du *Prædium rusticum*, le père Vanière, raconte la visite que Mme la marquise ou Mme la vicomtesse va faire une fois l'an au bébé et à la nourrice ? C'est toute une expédition ; on s'est installée le mieux qu'on a pu avec quelque bonne amie dans le grand carrosse que remplissent les deux belles robes à panier ; on a voyagé cinq ou six heures, bavardant et caquetant ; on arrive : des chiens de berger aboient au nez des grands chevaux qui piaffent et s'ébrouent ; on met pied à terre, avec une moue d'effroi, tant il en

coûte aux petits pieds à mules de faire trois pas dans la crotte ; on pénètre dans le pauvre logis, ferme ou chaumière... On avait compté sur des émotions ravissantes, car on n'a pas attendu Rousseau pour être des âmes sensibles... Mais décidément cette maison sent le gueux, cette paysanne est trop rouge, cet enfant qui se cache en criant dans son sein, crie trop fort... et l'on s'en revient un peu déçue, au milieu de l'émerveillement des villageoises accourues sur leur porte pour voir passer les belles dames de Paris. Tout cela, en vers latins et en vers latins d'un père jésuite du XVIIIe siècle, est d'une bien coquette préciosité. — A quatre ou cinq ans, l'enfant rentre au logis paternel ; il a gouverneur et valet de chambre, maître de sciences, maître d'humanités, maître de philosophie, sans compter le maître à danser ; il devient une merveilleuse poupée de Vaucanson qui fait la révérence et tourne un compliment comme une grande personne. L'esprit de l'enfant, les mots d'enfant au siècle dernier, c'est le produit le plus exquis et, en un certain sens, le plus attristant, de cette civilisation à outrance. C'est alors qu'à sept ans un Florian savait vivre et à la princesse qui lui avait dit : « Vous avez de fort beaux yeux, mais ils sont un peu trop grands », répondait qu'ils ne le seraient jamais assez pour la regarder. C'est alors que le petit duc d'Angoulême, âgé de sept ou huit ans, reçoit Suffren un livre à la main et lui dit : « Je lisais Plutarque et ses *Hommes illustres* : vous ne pouviez arriver plus à propos ». C'est alors que le petit garçon de Mme de Sabran, dans sa neuvième année, après avoir joué à Versailles devant le roi et la reine l'*Oreste* de Voltaire, interrogé sur ses auteurs classiques, répond à une dame, mère de trois charmantes filles :

« Madame, je ne puis me souvenir ici que d'Anacréon ». — Puis vient l'heure du mariage, mariage qui unit deux blasons, deux fortunes, et ne néglige que d'unir deux cœurs. Des mœurs conjugales, mieux vaut n'en pas parler ; l'histoire de M. et de Mme d'Houdetot que j'ai rappelée est suffisamment instructive ; entre tant d'anecdotes qui attesteraient que leur cas n'avait rien d'exceptionnel, je n'en noterai qu'une, un mot recueilli par Chamfort : « Un homme était en deuil de la tête aux pieds ; grandes pleureuses, perruque noire, figure allongée. Un de ses amis l'aborde tristement : « Eh ! bon Dieu, qui est-ce donc que vous avez perdu ? — Moi ? dit il ; je n'ai rien perdu : c'est que je suis veuf. »

Quant au gaspillage, au désordre qui régnait en de pareils ménages, qu'on se souvienne soit de la maison des Conti où, avec sept cent mille livres de rente, on manquait de bois l'hiver, soit encore de la maison du fermier général d'Epinay : en quatre ans, il dépense 1.500.000 livres en folies de toute sorte, tandis que sa femme reste « sans un sol » et que les domestiques crient après leurs gages arriérés de trois ou quatre années. Il fallait sans cesse que le roi rouvrît sa cassette et payât les dettes des grands qui faisaient si belle figure au château de Versailles.

Cette vie à rebours, anti-naturelle, cette vie hors du foyer ou sans foyer, à laquelle s'est si violemment attaqué Jean-Jacques, il va de soi qu'elle n'était point celle de la bourgeoisie, du peuple, de la nation. Elle était, sauf de rares exceptions, celle d'une minorité, de l'aristocratie. Mais c'est en ce temps-là l'aristocratie qui détient le pouvoir et mène la France ; c'est elle qu'il fallait corriger et assainir. En dépit de ses affirmations,

c'est pour elle qu'écrit Rousseau, et bien que ce ne soit pas d'elle peut-être qu'il a été le mieux compris, c'est d'elle, comme tous les écrivains d'alors, qu'il voulait être lu.

Mais la différence capitale entre les « philosophes » de son siècle et lui est que leur œuvre est uniquement destructive, au lieu qu'il ne démolit rien sans aussitôt rebâtir. Ils ne se soucient pas, en faisant la guerre aux abus et aux préjugés, de savoir et de dire ce qu'il faudrait mettre à la place : ce qu'il y faut mettre, dans la seconde moitié de son livre Rousseau se fait fort de nous l'apprendre.

Il nous transporte à la campagne, dans la maison qu'habitent M. et Mme de Wolmar. Au tableau qu'il vient de tracer de la vie à Paris, il oppose l'histoire d'un ménage fondé sur l'estime et la sincérité réciproques; aux faux plaisirs des mondains il oppose le calme bonheur de deux époux pour qui le monde n'existe plus, pour qui le monde entier tient dans leur foyer. Ils ont trouvé le secret d'être heureux... Ecoutons bien tout ce qu'ils nous disent; ne perdons pas une de leurs paroles! Comment ne pas écouter des gens qui ont le secret d'être heureux et qui veulent bien nous le livrer?

Ils nous le livrent dans trois lettres (lettre X de la quatrième partie, lettres II et III de la cinquième), trois lettres où Saint-Preux fait part à son ami Bomston de ce qu'il a vu à Clarens.

La première nous renseigne sur la maison elle-même et sur le service. La maison est moitié ferme et moitié château. La basse-cour a été agrandie aux dépens des remises; un beau pressoir a remplacé un vieux billard délabré; où paradaient autrefois des paons criards est

à présent une laiterie ; du parterre on a fait un potager ; les mûriers et les noyers, qui sont arbres de rapport, ont succédé le long de l'avenue aux tilleuls et à « l'inutile » marronnier d'Inde. — « Partout, écrit Saint-Preux, on a substitué l'utile à l'agréable, et l'agréable y a presque toujours gagné. Quant à moi, du moins, je trouve que le bruit de la basse-cour, le chant des coqs, le mugissement du bétail, l'attelage des chariots, les repas des champs, le retour des ouvriers... donnent à cette maison un air plus champêtre, plus vivant, plus animé, plus gai, je ne sais quoi qui sent la joie et le bien-être. »

Les terres, plantées en vignes, ne sont point affermées. M. de Wolmar les fait valoir lui-même ; il s'entend à l'agriculture comme à toute chose, en sa qualité d'ex-prince russe ou polonais. Son principe est que « la terre produit à proportion du nombre des bras qui la cultivent : mieux cultivée, elle rend davantage ; cette surabondance de production donne de quoi la cultiver mieux encore ; plus on y met d'hommes et de bétail, plus elle fournit d'excédent à leur entretien ». — « On ne sait, déclare-t-il, où peut s'arrêter cette augmentation continuelle et réciproque de produit et de cultivateurs. » Il a de nombreux journaliers, qu'il recrute de préférence parmi les gens du pays. Il fait toujours avec eux deux prix, le prix de rigueur et de droit, qui leur est dû à tous, et un autre, un peu plus fort, qu'il ne leur paie qu'autant qu'il est content d'eux. Les ouvriers ont des surveillants qui les animent et les observent. Presque tous les jours, du reste, et souvent plusieurs fois par jour, il les visite en compagnie de sa femme qui le suit dans sa promenade. Julie est leur providence ; elle leur donne des conseils, accom-

mode leurs différends. Et les Wolmar sont ainsi des petits souverains ; leur domaine est un Etat dans l'Etat, ce qui, entre parenthèses, pourrait bien contredire un peu la théorie du *Contrat social* et de l'Etat despote ; avec eux renaît une sorte de féodalité tempérée par la sagesse du châtelain, par la grâce et la bonté de la châtelaine, une féodalité d'idylle.

On pense bien que Rousseau, qui touche à tout et résout tous les problèmes, n'a pas manqué de traiter la question des domestiques. Les Wolmar en ont huit attachés à leur service personnel, trois femmes et cinq hommes. « On dirait, au zèle de ceux-ci, déclare Saint-Preux, que chacun, outre son service, se croit chargé de celui des sept autres, et, à leur accord, que tout se fait par un seul. On ne les voit jamais oisifs et désœuvrés jouer dans une antichambre ou polissonner dans la cour, mais toujours occupés à quelque travail utile : ils aident à la basse-cour, au cellier, à la cuisine ; le jardinier n'a pas d'autres garçons qu'eux ; et ce qu'il y a de plus agréable, c'est qu'on leur voit faire tout cela gaiement et avec plaisir. »

On consentirait à tout pour avoir de pareils domestiques, même à épouser M. de Wolmar ! Comment s'y prend-il, ou plutôt, où les prend-il ? Rien de plus simple : il les prend à la campagne, avant qu'ils aient servi ; il les choisit dans quelque famille nombreuse et pauvre ; il les choisit jeunes, bien faits, de bonne santé et d'une physionomie agréable. Il leur fait passer un petit examen et les présente à sa femme : s'ils agréent à tous deux, ils sont reçus d'abord à l'épreuve, ensuite admis au nombre des gens, c'est-à-dire des enfants de la maison, et l'on emploie « quelques jours » à leur apprendre ce qu'ils ont à faire. « Cela est bientôt

appris », assure Saint-Preux. Leur gage augmente tous les ans d'un vingtième. Il n'y a pas d'exemple que l'un d'eux ait demandé son congé. Comme il pourrait cependant arriver qu'on fût obligé de le leur donner, il y a une règle à cela : quand M. de Wolmar a dit : Je vous chasse ! on peut encore implorer l'intercession de madame ; si c'est elle qui a donné congé, le congé est irrévocable.

Reste à sauvegarder leurs mœurs. M. et Mme de Wolmar ne sont pas de ces maîtres qui ne s'inquiètent que d'être bien servis, sans s'embarrasser au surplus de ce que font leurs gens. Pour prévenir entre les domestiques des deux sexes une familiarité dangereuse, ils ne leur défendent pas de se voir ; ils font mieux, ils font en sorte qu'ils n'en aient ni l'occasion ni la volonté. Ils y parviennent, paraît-il, en leur donnant des occupations, des habitudes, des goûts et des plaisirs différents. Ainsi, le dimanche, après le prêche, les femmes se rassemblent dans la chambre des enfants avec quelque parente qu'elles invitent ; elles causent, chantent, jouent au volant jusqu'à l'heure de la collation. La collation se compose de gaufres, d'échaudés et de laitage « Le laitage et le sucre, observe judicieusement Saint-Preux, sont un des goûts naturels du sexe, et comme le symbole de l'innocence et de la douceur qui font son plus aimable ornement. » Rassemblées autour d'un saladier de crème ou d'un plat de ce laitage qui est leur symbole, les servantes de Mme de Wolmar ne sauraient avoir de coupables pensées et rêver aux valets qui sont loin d'elles.

Les valets ont aussi leur dimanche ; ils se réunissent dans une allée couverte : « tantôt, c'est à qui enlèvera à la course un but placé à l'autre bout de l'avenue ;

tantôt, à qui lancera le plus loin la même pierre ; tantôt, à qui portera le plus longtemps le même fardeau ; tantôt, on dispute un prix en tirant au blanc ». Virgile avait prévu M. de Wolmar :

> . . . . . *pecorisque magistris*
> *Velocis jaculi certamina ponit in ulmo,*
> *Corporaque agresti nudant prædura palæstræ.*

Les maîtres assistent aux jeux et décernent les prix.

En hiver, tous les gens de la maison, hommes et femmes indifféremment (on ne voit pas bien pourquoi la promiscuité des sexes, immorale en été, cesse de l'être en hiver), se rendent dans une salle basse où ils trouvent du feu, du vin, des fruits, des gâteaux, et un violon qui les fait danser. Mme de Wolmar daigne y venir ; elle daigne même y danser avec le valet de chambre ou le marmiton. La simplicité des mœurs patriarcales est retrouvée ; c'est l'âge d'or qui ressuscite, à moins que ce ne soit la cité de l'avenir qui s'ébauche et commence à apparaître.

On songe, en effet, en lisant le rêve de Rousseau, à celui qu'allait formuler Saint-Just, à son plan de Constitution idéale : « Article Ier : les Communes éliront tous les deux ans, lors du renouvellement des législatures, six vieillards recommandables par leurs vertus, dont les fonctions seront d'apaiser les séditions. — Article II : ces vieillards sont décorés d'une écharpe tricolore et d'un panache blanc ; lorsqu'ils paraissent revêtus de leurs attributs, le peuple garde le silence et arrête quiconque poursuivrait le tumulte. Le peuple prend les vieillards pour arbitres. — Article III : si le trouble continue, les vieillards annoncent le deuil de

la loi » Saint-Just ne dit pas ce que feront les vieillards si le tumulte continuait encore que la loi fût en deuil. Qu'il était bien, celui-là, un enfant de Jean-Jacques ! Et non pas seulement par ses rêves d'innocence... Il y a un dernier trait à noter dans l'administration intérieure de la maison des Wolmar : la dénonciation y est obligatoire. De même qu'un de leurs domestiques ne doit jamais demander une grâce pour lui-même, qu'il n'en peut demander que pour les autres et n'en obtient une que si les autres la demandent pour lui, dès qu'il y a un coupable parmi eux, ses camarades doivent le dénoncer. N'est-ce pas le moyen de prévenir les fautes ? La certitude d'être dénoncé arrêtera celui qui allait faillir. Je n'en sais rien ; mais je sais que trente ans plus tard le même principe peuplait de délateurs les assemblées de district, les clubs et les gazettes ; et c'est bien pourquoi je songe à Saint-Just en lisant Rousseau et sa description de l'Institut Wolmar.

Venons à la vie que mènent les maîtres de la maison. Ils dédaignent le luxe et l'art ; ils ne dédaignent pas le confortable. Leur installation est commode ; il n'y manque rien de ce qui peut contribuer au bien-être. La cuisine est l'objet des soins particuliers de Julie ; point de plats fins, de mets recherchés ; mais une nourriture saine et abondante. A de certains jours même, elle sert à ses convives d'excellents vins qu'elle appelle vins de Rancio, de Xérès, de Malaga et de Syracuse ; et comme Saint-Preux se récrie, lui faisant la guerre au sujet d'une si manifeste infraction à ses maximes, elle le rassure : ces vins qui portent des noms pompeux, ne sont que des vins du pays diversement préparés par elle.

Peut-être s'étonnerait-on que pour faire boire à ses héros des vins falsifiés, Rousseau eût jugé nécessaire de les emmener si loin des villes. Ils y ont d'autres occupations. Julie a ses enfants. Remarquons en passant qu'on ne nous dit pas si elle les a nourris ; et il est assez singulier que Rousseau ne l'ait pas dit, puisqu'à la même époque il travaillait à l'*Emile* où la question de l'allaitement tient tant de place. Sur ce point, ce n'est pas la *Nouvelle Héloïse*, c'est l'*Emile* qui a déterminé une révolution dans les mœurs de la noblesse ; c'est après l'*Emile* que la maternité est devenue parmi les belles dames de Paris ou de Versailles une mode nouvelle ; c'est après l'*Emile* que nous voyons Restif de la Bretonne intituler une sorte de comédie larmoyante en quatre actes, insérée dans les *Nuits de Paris* : *Sa mère l'allaita*. En revanche, les idées fondamentales de l'*Emile* sont ici en germe : parler au cœur de l'enfant avant de parler à sa raison, ne pas l'accabler de principes abstraits, mais éveiller sa conscience et l'aider à trouver par lui-même les principes du bien et du mal, traiter l'enfant en enfant et non en homme, fortifier son corps avant de cultiver son esprit, ne point donner à son esprit une culture littéraire, lui mettre très peu de livres sous les yeux, le mêler le plus possible à la vie, surtout ne pas appliquer à tous une méthode uniforme, comprendre combien un enfant diffère d'un autre enfant et ne point étouffer, mais développer les qualités naturelles qui lui sont propres, qui font qu'il est lui : voilà la règle, l'excellente règle de Julie éducatrice, et c'est aussi celle de l'*Emile*.

Le temps qu'elle ne passe pas auprès de ses enfants, de son mari, ou au milieu de ses serviteurs, Julie l'emploie à faire du bien autour d'elle, à faire la charité.

Elle n'entend pas simplement par là donner au mendiant qui se présente une aumône, un « demi-crutz » et un morceau de pain, quoique d'ailleurs elle ne les lui refuse jamais. Elle va chercher les maux pour les guérir ; elle s'informe des besoins de son voisinage ; elle en connaît tous les habitants : elle répand chez eux l'aisance, la concorde et la joie.

Rousseau ne s'arrête jamais à mi-route, et le crescendo d'intérêt moral se soutient jusqu'à la fin de son livre. Il a célébré aux premières pages la passion, puis les devoirs et les joies de la maternité : la religion remplit la dernière partie de la *Nouvelle Héloïse* Car tel est pour lui l'aboutissement suprême et comme la suprême grandeur de cette vie de famille qu'il ne pouvait peindre que d'après son imagination, mais dont, à travers ses déclamations et ses enfantillages, il a vraiment entrevu et fait sentir à son siècle toute la sainteté : des soins quotidiens, de devoir en devoir et de tendresse en tendresse, l'âme s'y élève jusqu'à Dieu. Si vague que puisse être la religion de Jean-Jacques, à la fois protestant et déiste, et quel que soit le sens de son credo, gardons-nous bien d'oublier qu'il a donné à sa Julie une âme religieuse, et que telle est l'intimité, telle l'union des cœurs entre les deux époux, que de l'incrédule Wolmar la mort de Julie, ses derniers entretiens, la sérénité de sa foi à sa dernière heure font un croyant. En mourant, elle lui lègue ses lumières ; et par là se parachève l'œuvre de l'épouse ; par là aussi le rêve de Rousseau se revêt d'une beauté qu'on ne saurait méconnaître.

Aux trois lettres que j'ai résumées, il en faudrait encore rattacher une autre : celle où Saint-Preux raconte les vendanges à Clarens. Une poésie presque

virgilienne y respire. « Depuis un mois, les chaleurs de l'automne apprêtaient d'heureuses vendanges ; les premières gelées en ont amené l'ouverture ; le pampre grillé, laissant la grappe à découvert, étale aux yeux les dons du père Lyée (Bacchus) et semble inviter les mortels à s'en emparer. Toutes les vignes, chargées de ce fruit bienfaisant que le ciel offre aux infortunés pour leur faire oublier leur misère, le bruit des tonneaux, des cuves, des légrefass (grands tonneaux du pays) qu'on relie de toutes parts, le chant des vendangeuses dont ces coteaux retentissent, la marche continuelle de ceux qui portent la vendange au pressoir, le rauque son des instruments rustiques qui les anime au travail, l'aimable et touchant tableau d'une allégresse générale qui semble en ce moment étendu sur la face de la terre, enfin le voile de brouillard que le soleil élève au matin comme un voile de théâtre pour découvrir à l'œil un si charmant spectacle : tout conspire à lui donner un air de fête ». Et tout, le travail de la cueillette, les travaux du pressoir, les gais propos et les rires du souper, le soir la réunion de tous les travailleurs dans une salle à l'antique dont la grande cheminée flamboie, les chansons qu'à la veillée chacun dit à son tour, tout a même charme sous la plume de Rousseau. Sur les chansons de la veillée, en particulier, il y a là une page exquise : « Quelquefois les vendangeuses chantent en chœur toutes ensemble, ou bien alternativement à voix seule et en refrain. La plupart de ces chansons sont de vieilles romances dont les airs ne sont pas piquants ; mais ils ont je ne sais quoi d'antique et de doux qui touche à la longue. Les paroles sont simples, naïves, souvent tristes ; elles plaisent pourtant », etc.

La prose de Jean-Jacques, elle aussi, est douce et touchante ; il est un enchanteur. Mais il faut bien, à la fin, secouer l'enchantement et rouvrir les yeux. Voilà des vignerons rassemblés autour d'un festin, après une journée de labeur ; et pas un mot, pas un geste ne leur échappe qui puisse alarmer la pudeur de l'incomparable Julie ? « On boit à discrétion, dit Saint-Preux ; la liberté n'a point d'autres bornes que l'honnêteté. » Et ces bornes ne sont jamais franchies ? Quelques pages plus haut, nous assistions à une scène qui réclamerait le pinceau de Greuze. Au cours de ses tournées, il arrive que M. de Wolmar rencontre quelque bon vieillard dont le sens et la raison le frappent : il le fait causer, et l'amène à sa femme qui le retient à dîner. Elle le place à côté d'elle, le sert, lui parle de sa famille, de ses intérêts. « Le vieillard enchanté se livre à l'épanchement de son cœur : il semble reprendre un moment la vivacité de sa jeunesse. Le vin bu à la santé d'une jeune dame en réchauffe mieux son sang à demi glacé. Il se ranime à parler de son ancien temps, de ses amours, de ses campagnes, des combats où il s'est trouvé, du courage de ses compatriotes, de son retour au pays, de sa femme, de ses enfants, des travaux champêtres, des abus qu'il a remarqués, des remèdes qu'il imagine. Souvent des longs discours de son âge sortent d'excellents préceptes moraux. »

La scène imaginée par Rousseau en rappelle une autre qui s'est jouée à quelques années de là dans la réalité et qu'on dirait inspirée de celle-ci. Linguet après Grimm et Sénac de Meilhan après Linguet nous l'ont rapportée. Une marquise philosophe de 1770 ou 1775, en se promenant un jour aux environs de Paris, aperçoit un bonhomme plus que septuagénaire, le père Jean-

peu à cette vie de cour et de salon dont il était, au fond, très fatigué. Pour nous, qui connaissons mieux la vie de famille et la vie des champs, nous remarquons moins ce que la description de Rousseau avait de neuf et de bienfaisant à son époque que ce qu'elle a de faux et par conséquent d'ennuyeux pour un lecteur d'aujourd'hui. Au lieu d'une églogue, combien nous aurions plus de plaisir à rencontrer un livre, un recueil de lettres, qui serait l'exacte reconstitution de la vie de château, d'une vie campagnarde au XVIIIe siècle !

Au fait, en cherchant bien, la chose n'est pas introuvable. J'ai nommé Mme d'Epinay : a-t-on lu, dans les deux intéressants volumes que lui ont consacrés MM. Perey et Maugras, la correspondance du comte de Preux ? Il était l'oncle de Mme d'Epinay, le frère de Mme d'Esclavelles et de Mme de Bellegarde. Il vivait dans ses terres, c'est-à-dire, je crois, en Picardie, après avoir quelque temps servi dans les armées du roi. C'était un homme affectueux et serviable, tout aussi sensé que M. de Wolmar. Bien qu'il eût la fierté de son nom, de son titre, et qu'il tînt à s'en montrer digne, il était bien loin d'attacher à la naissance tout le prix qu'y mettaient ses contemporains. Rien de plus sage que ce qu'il écrit à ses deux sœurs lorsqu'il les voit occupées à marier leurs filles. L'arrogance de Mme de Bellegarde, femme d'un financier et tout enorgueillie de ses millions, ne l'agaçait pas moins que la vanité de sa vieille parente, Mme de Roncherolles, dont la vie se passait à compter ses quartiers de noblesse. A la nouvelle que Mme de Bellegarde marie sa fille Charlotte, âgée de quinze ans, à M. de Lucé qui en a quarante, mais qui se dit baron de Lucé, il écrit : « Quel diable de mariage saugrenu notre sœur Bellegarde

vient-elle donc de faire pour Charlotte? Je n'y entends plus rien. Ce n'est donc plus la mode de marier ses enfants pour qu'ils soient heureux, apparemment ?... M. et Mme de Bellegarde, en me faisant part du mariage de ma nièce, m'ont prié de venir à la noce ; j'ai d'abord dit oui ; l'idée d'une noce m'avait ragaillardi ; mais quand j'ai vu ce dont il était question, que le prince celui-là, la comtesse celle-là... devaient conduire la bande joyeuse, j'ai changé d'avis et je suis resté. Cela est dit, je n'irai pas, mais je leur envoie un diable (sorte de camion) chargé de gibier. J'ai fait venir mon garde, mes paysans et mes chiens, je leur ai dit : Mes amis, je marie ma nièce, il s'agit de nous distinguer ici. Aussitôt on a commencé les battues, et pendant trois jours et trois nuits nous nous en sommes donné à cœur joie. » Il n'était pas plus d'avis de marier son autre nièce, Louise, à quelque « marmouset » de Paris ; il eût voulu qu'elle vint, avec Mme d'Esclavelles, s'établir chez lui : « Et pourquoi ne trouverions-nous pas quelque bon gros gentilhomme dans notre province qui tiendrait à honneur d'épouser notre enfant ? » Néanmoins, s'il apprend que le neveu d'un duc a demandé la main de Louise, tout en maugréant un peu, il s'engage à léguer sa terre à sa nièce. Finalement, celle-ci épouse le jeune d'Epinay, et tout de suite Mme d'Esclavelles, très dévote, pousse des cris d'alarme : « Ce qui me perce l'âme, écrit-elle au comte de Preux, c'est l'empire que je vois prendre à mon gendre sur sa femme ; il la perdra, il ne lui parle que spectacle, que plaisir ; peu à peu je vois le désir d'aller dans le monde et de se montrer qui la gagne. Jusqu'à présent, elle a résisté ; elle n'a encore été ni à l'Opéra, ni aux comédies... Néanmoins, elle met du

rouge ; mon frère, ma fille qui met du rouge !... Ces deux jeunes gens sont ivres l'un de l'autre ; ils s'embrassent, ils se tutoient toute la journée en notre présence. » On voit que si la famille n'existait guère au XVIIIe siècle, le nôtre n'a pas, quoi qu'il prétende, inventé la belle-mère. La réponse du comte de Preux, qui est assez longue, est tout bonnement admirable de bon sens et de belle humeur : « Allons tout droit devant nous, à chaque jour suffit sa peine. Prenez garde de tout gâter à force de vouloir trop bien faire et que, pour prévenir une imprudence qu'on ne pense peut-être point à faire, pour éviter enfin un malheur... que diable ! qu'on n'évite point quand il a à venir, vous allez préliminairement séparer les goûts du mari et de la femme. Eh ! jouissez et jetez derrière vous ces misères qui ne valent pas la peine qu'on en parle : ne dirait-on pas que le vice et la vertu se trouvent au fond d'un pot de rouge ?... J'aime à les voir aller à la comédie ensemble, moi. Cela est bon, cela, c'est une bonne école, et dès que le mari voudrait y avoir sa femme à côté de lui, tout va bien, au lieu que s'il allait à l'église tous les jours tout seul, je ne répondrais de rien ». Voilà comme parle le comte de Preux, aussi raisonnablement, plus peut-être que n'aurait su le faire M. de Wolmar, et Dieu sait néanmoins que leur vie n'est pas la même ! Le comte, enragé chasseur, vit au milieu de ses chiens, passe la journée à courir ses bois et ses guérets, et rentre boire un coup de vin vieux ; il serait le plus heureux des hommes sans une « chienne de colique » qui le tourmente de temps à autre, et sans l'obligation où il est parfois de faire un voyage à Paris. Il y vient une première fois à la mort de Mme de Bellegarde. Aux portes de la ville, impatienté

d'attendre le bon plaisir des commis d'octroi, il descend de voiture et s'en vient à pied avec son fusil et son chien sans lesquels il ne marche jamais. Il entre dans la maison que, selon la coutume, le veuf a toute tendue de noir et de gris : il embrasse tout le monde en sanglotant, et puis s'écrie : « Ces gens-là me déchirent, mais.... mais ... si l'on veut que je reste, il faut qu'ils habitent un autre appartement ; mais pour cette chambre noire, cette autre grise, le diable m'emporte si j'y remets les pieds, j'en crèverais ! » Au bout de quelques années, un procès le rappelle à Paris, un procès avec un voisin au sujet du droit de chasse dans le seul canton du pays où il y eût des perdrix rouges. Il arrive tout gaillard, sûr d'avance de gagner sa cause : deux de ses juges n'ont-ils pas été ses amis de jeunesse? Les juges feignent de ne pas le reconnaître, ils le reçoivent cérémonieusement, froidement, et il sort très déconfit. Il va à l'Opéra, s'y ennuie selon son habituelle expression « à crever », n'en revient pas des grimaces et des airs à prétention de tout le beau monde qu'il y voit, et bientôt, apprenant que le jugement est renvoyé aux calendes grecques, s'en retourne à son château. A peu de jours de là, il rencontrait, dans le fameux canton aux perdrix rouges, son adversaire en train de chasser ; il lui tirait un coup de fusil, le manquait et, l'autre ayant riposté, M. de Preux tombait frappé à mort. Il s'est peint dans son testament. En instituant sa nièce, Mme d'Epinay, sa légataire universelle, il la chargeait d'une foule de petits legs pour sa gouvernante, pour son vieux valet Jean : « car où veut-on qu'il aille à présent qu'il ne peut plus marcher » ?

« *Item*, trois mille livres une fois payées à un grand drôle nommé Robert, garçon de charrue à ma ferme ;

c'est un vivant bien découplé ; cela boit et mange bien, cela a de la gaîté et fait rondement sa besogne. Il me ressemble un peu... Il arrive tant de choses à la chasse !

« Plus, à l'aveugle qui vient tous les lundis au coin de la forêt, les 6 sols que je suis accoutumé de lui donner ; je voudrais qu'on les lui continuât. Cela ne fait jamais que 24 sols par mois, et cela le met en état de manger de la viande une fois par semaine.

« Je laisse mon chien Briffaut (celui qu'il appelait « la tête carrée » et qui l'avait accompagné à Paris) et mon fusil à deux coups à M. le comte d'Affry ; je lui recommande le pauvre Briffaut, s'il me survit. Cet animal a une connaissance singulière. Il est là, couché ; le diable m'emporte s'il ne devine ce que j'écris ! Je voudrais qu'il fût toujours aussi heureux qu'avec moi »...

Que ceux qui ont lu *Guerre et Paix* évoquent la silhouette du « petit oncle » suivi de son vieux chien Rougaï : ils reconnaîtront la parenté du petit oncle et du comte de Preux. Et s'ils évoquent du même coup, pour la comparer à la maison des Wolmar, la demeure rustique où le Bézoukhow de *Guerre et Paix*, le Lévine d'*Anna Karénine* s'installent avec leur femme, ils sentiront vivement ce qui gâtait l'idéal offert par Jean-Jacques à son siècle. Pas plus que M. de Preux, le petit oncle, Lévine ou Bézoukhow ne sont des saints, quoiqu'ils vivent eux aussi loin de la ville et qu'ils soient eux aussi de bien braves gens. Tolstoï ne prête pas à l'homme, qu'il l'étudie à la campagne ou à la ville, une impossible perfection. Il ne cache pas qu'en tout lieu la créature humaine reste imparfaite et faible ; il ne cache pas non plus qu'en tout lieu elle est condamnée à la souffrance.

Les exhortations que Rousseau adressait à ses contemporains n'ont pas produit et ne pouvaient produire tout l'effet qu'il en attendait. Il a surtout réussi à créer une mode, celle des villégiatures élégantes en fichus de dentelle et robes de linon, à Trianon, Bagatelle ou Moulin-Joli, et des paysanneries d'opéra-comique gentiment orchestrées par Monsigny, Philidor ou Grétry. On est en droit de lui reprocher de s'être fait de grandes illusions sur les mœurs du village. Répéter avec tant d'insistance et de conviction que les mœurs y sont pures et ne se corrompent qu'à la ville, c'était trop clairement prouver qu'il était moins un observateur qu'un rêveur. De tout temps, les moralistes et les satiriques se sont plu à opposer la chaumière au palais, comme ils opposent le passé au présent. De ce lieu commun classique et un peu puéril Rousseau s'est fait un dogme qu'il a proclamé de sa puissante voix, et des centaines d'échos ont redit ses paroles. Dès lors, la ville, et principalement Paris, est le grand foyer de corruption que chacun dénonce, et le *Paysan parvenu* se transforme en *Paysan perverti*. Il est assez plaisant de constater aujourd'hui que tel préjugé dont s'indignait Rousseau, le préjugé de naissance, s'il existe encore quelque part en un siècle où les derniers princes et les derniers ducs se disputent les filles des marchands de lard de Chicago, c'est moins à la ville qu'à la campagne, parmi les hobereaux de la Bretagne ou du Poitou. Et puis, que sert de tant crier que la ville nous corrompt, si nous ne pouvons la déserter, si nous y avons notre place et notre attache, si nous ne sommes pas libres de refaire la vie, si, comme dit Pascal, nous sommes « embarqués »? Mieux vaudrait nous révéler le moyen, s'il en est un, de vivre ici ou là en honnêtes gens.

Je touche, on le sent bien, à la plus sérieuse critique qu'il y ait à faire de la *Nouvelle Héloïse* et peut-être de toutes les œuvres de Rousseau. Au fond de ses œuvres, il y a une leçon d'immense orgueil et d'individualisme hautain. Il ne nous apprend pas à remplir pour le mieux notre rôle dans la société, mais à nous affranchir, à nous isoler, à nous créer notre monde à part. Il prêche la sécession, une sorte d'émigration à l'intérieur. Quand nous voyons sa Julie et son Wolmar distribuer des aumônes, ne nous y trompons pas : ils font du bien autour d'eux afin d'être mieux servis ; ils ne le cachent pas, ils le disent très haut. Analysons leur bienfaisance et nous y découvrirons un calcul d'intérêt. On a dit qu'à l'éducation ultra-aristocratique d'Emile, élevé pour lui seul et hors de l'humanité, il manquait la notion du devoir et de la solidarité humaine : elle n'est pas davantage dans la *Nouvelle Héloïse*. Les paysans dont l'auteur nous parle si volontiers, il n'a pas un grain de pitié pour eux. Comment en aurait-il, puisqu'il ne les connaît pas, puisqu'il se les figure en bergers de bucoliques, puisqu'à ses yeux leur vie est éternellement douce et facile, et que leur travail, ce sont ses propres paroles, « n'a rien d'assez pénible en lui-même pour émouvoir à compassion » ? Comment en aurait-il, puisqu'il n'a pas su ou voulu discerner ce que leur labeur a toujours de si rude, ce que leur misère, à la veille de la Révolution, avait de terrifiant ?

Dans cette vie pastorale dont il enivrait les imaginations, les lecteurs de son temps n'ont pu voir qu'une fraîche idylle à goûter : ni le ministre d'Etat, ni le grand seigneur, ni le financier n'ont pu y puiser le sentiment de leurs responsabilités et de leurs devoirs vis-à-vis des humbles. Le moyen pour les privilégiés, après avoir

lu les lettres de Saint-Preux, de croire ce que Rousseau disait ailleurs des iniquités sociales ? Mais les privilégiés semblaient les plus à plaindre, et l'innocent bonheur des rustres avait de quoi faire envie ! Et ce fut une stupeur, trente ans plus tard, lorsqu'au son du tocsin qui ébranlait tous les petits clochers, on vit apparaître une armée déguenillée, farouche, qui criait la faim, dévastait tout sur son passage, brûlait les châteaux, torturait Huez, dépeçait Belzunce, et faisait rôtir Guillin pour je ne sais quel monstrueux repas d'anthropophages. Ce fut une stupeur. A droite, on était si convaincu que les paysans étaient heureux ! On était si certain, à gauche, de leur candeur et de leur vertu ! Qui eût reconnu en de pareils barbares les bonnes gens qu'avait chantés Jean-Jacques ?

Eh bien ! malgré tout, qu'il lui soit beaucoup pardonné ! Tout n'était pas chimérique dans son rêve. Il est très vrai qu'un souffle sain et vivifiant sort de la terre, et nous sommes de chétifs Antées à qui il est nécessaire de toucher le sol pour reprendre un peu de force. Si décevante que fût son églogue, il n'en avait pas moins le mérite de rompre la barrière entre l'homme et la nature, et de révéler à son siècle ce poème de la nature que le classicisme avait si rarement traduit. Médiocre peintre de la vie humaine, il était un grand peintre de la vie des choses, et c'est ce qu'il serait bien injuste d'oublier.

*
* *

Le cadre de la *Nouvelle Héloïse*, si nouveau à la date où elle a été écrite, n'a rien perdu de sa beauté.

Rousseau est un paysagiste, le premier qui ait paru, sinon dans la littérature, du moins dans le roman. Il

peut y avoir chez Sorel, Scarron, Furetière, un peu de réalisme pittoresque, un art de décrire une rue de Paris ou une auberge de petite ville : aucun romancier, jusqu'à lui, n'avait su peindre un paysage. Ceux de l'*Astrée*, comme ceux du *Télémaque*, sont paysages arcadiens que l'auteur n'a vus qu'en rêve, soit à travers Homère et Virgile, soit à travers le Tasse et Guarini. Le bon d'Urfé, qui aimait son doux pays du Forez et qui voulait le célébrer, en a fait une vallée de Tempé où sur des gazons toujours verts, parmi les fleurs et les parfums d'un éternel printemps, Diane conduit ses nymphes et mène les chœurs de danse. Telle, dans le *Télémaque*, la contrée bienheureuse qu'arrose le fleuve Bétis. Dans le *Cyrus*, dans la *Clélie*, dans la *Cléopâtre* et le *Pharamond*, le paysage tient encore moins de place : il y est également fictif et convenu. Il y a une allée de saules dans la *Princesse de Clèves* et un petit ruisseau : la ligne, la seule ligne du livre où il y soit fait allusion n'est à aucun degré descriptive. Des romans de Lesage, de Marivaux, de Prévost même, sauf quelques touches rapides dans la dernière partie de *Manon Lescaut* ou dans les premiers tomes de *Cleveland*, la nature est absente. Pour Richardson, son indifférence à cet égard dépasse ce qui se peut imaginer : « Tout ce qu'on voit ici, dit Grandison en traversant le mont Cenis, est extrêmement misérable », et voilà l'unique sensation qu'éveille en lui la vue des Alpes. Les romans de Richardson sont des drames sans décor, et Rousseau le lui reprochait avec raison. Il lui reprochait, dit Bernardin de Saint-Pierre dans ses *Fragments sur Jean-Jacques Rousseau*, « de n'avoir attaché le souvenir de ses héros à aucune localité dont on aurait aimé à reconnaître les tableaux. »

Qu'on aime cette plainte, et comme on la comprend ! Essayons aujourd'hui de nous représenter les créatures de rêve dont nos romanciers et nos poètes ont fait pour nous des amis : nous ne saurions séparer leur image des sites au milieu desquels l'auteur les a placées ; et réciproquement, nous ne visiterons ou n'évoquerons plus ces sites sans que la chère image s'évoque à nous. Pour ne prendre qu'un exemple et tout près de nous, songeons à mon *Frère Yves* ou à *Pêcheur d'Islande :* aussitôt, nos yeux vont revoir le ciel gris de Bretagne, la petite cité bretonne ou le village, les maisons écrasées sous le lourd toit de chaume, resserrées autour du clocher de granit que les lichens tapissent d'une mousse jaune ; par derrière, la lande, les champs de genêts et de bruyères, les arbres rabougris, tous tordus dans le même sens sous la poussée continuelle des vents du large, et, en face, la mer, « la mer brumeuse ». Et de même, un lecteur de M. Pierre Loti parcourt-il la Bretagne, passe-t-il à Saint-Pol-de-Léon, devant le clocher du Creizker, ou bien à Paimpol ? Sous toutes les coiffes aux ailes blanches il cherche le fin visage de Gaud ou la pauvre vieille figure de la grand'mère Moan ; à la vue des bérets bleus et des grands cols de marins, son cœur crie : Yves ! ou : Silvestre ! et il se retient pour ne pas demander aux pêcheurs, aux Islandais qui recousent leurs filets en chantant à mi-voix, s'ils n'ont pas connu Yann, qui naviguait là-bas, très loin, sur la *Léopoldine.*

Les lecteurs de Rousseau ont connu de semblables illusions, et ceux d'entre eux qui sont allés en Suisse à la fin du siècle dernier ont fait la route avec les ombres de Julie, de Claire et de Saint-Preux. Dans la

Nouvelle Héloïse, en effet, le paysage enveloppe en quelque sorte les acteurs du drame, et nous ne quittons les cimes du Valais qu'ils nous font gravir, que pour errer avec eux sur le lac de Genève ou sous les ombrages de Vevay.

Ce sens du paysage, ce sens jusque-là si rare dans notre littérature, ne nous figurons pas que Rousseau le doive à l'influence des littératures étrangères. A cet égard, il est vrai, l'Angleterre avait devancé la France; elle avait eu Shakespeare et Milton ; elle avait Thomson, Young, Gray, Macpherson. Dès 1730 Thomson avait publié son beau poème des *Saisons*, si maladroitement adapté plus tard au goût pseudo-classique par Saint-Lambert et aussi par Roucher. Une certaine Mme Bontemps venait de le traduire au moment même où Rousseau écrivait l'*Héloïse*, en 1759. Les *Nuits* de Young avaient paru de 1742 à 1744, et l'Elégie de Gray sur un cimetière de campagne, en 1751 ; les premiers fragments d'Ossian datent de 1760. Les analogies sont nombreuses entre la façon de sentir et de peindre des poètes anglais et celle de Rousseau ; que prouvent-elles ? Elles prouvent qu'à la même époque et dans des contrées fort différentes l'âme humaine peut s'ouvrir aux mêmes sentiments ; elles ne sauraient prouver que tel ou tel livre a donné à Rousseau son âme et ses yeux. Il existe aujourd'hui en Allemagne des critiques qui usent leur vie à compter ce qu'ils appellent les larcins de Virgile : ils mettent en regard de chaque vers des *Géorgiques* un passage d'Homère ou de Théocrite, d'Aristote ou de Théophraste, de Varron ou de Lucrèce, qui présente avec celui de Virgile quelque rapport d'idée ou de style, et ils en concluent que l'auteur des *Géorgiques* était un homme de cabinet qui travaillait

entouré de textes latins et grecs, pêchant à la ligne un mot par-ci, un mot par là. Mais cet accent qui n'est qu'à lui seul, mais, — qu'il décrive un pays, une saison de l'année, une heure du jour ou de la nuit, un oiseau qui vole, une abeille qui butine ou un taureau qui traîne la charrue, qu'il peigne le taillis ou le marais, la plaine ou le rivage, — le charme et la vérité de sa peinture, est-ce là le résultat d'une éducation par le livre ? Il était né avec une âme de poète, aux champs, sur les bords du Mincio ; c'est aux champs, en Campanie, en Sicile, qu'il a vécu presque toute sa courte vie ; et c'est pourquoi il est Virgile !

Le cas de Rousseau est à peu près le même. Doué d'une sensibilité excessive, il a presque toujours vécu à l'air libre ; il est né et a grandi au pied des Alpes ; il y est revenu dans la suite, quand la publication de l'*Émile* avait compromis sa sûreté, avec l'espoir d'y trouver un refuge ; il s'est établi dans l'île de Saint-Pierre, au milieu du lac de Bienne, et y a passé deux mois qu'il considérait comme le plus heureux temps de sa vie. De nouveau proscrit, obligé de fuir, errant, sa pensée se retournait sans cesse vers la Suisse où il avait laissé le meilleur de son cœur, laissé sa jeunesse...

Qu'ils sont forts, les liens qui nous attachent au sol natal ! Qu'elles sont fortes, ineffaçables, les impressions de jeunesse ! Si les âmes communes en restent elles-mêmes marquées, combien la marque n'en doit-elle pas être plus profonde chez l'artiste ou le poète qui ne sentent rien à demi ? De la Renaissance à Rousseau, la France n'a guère produit que deux écrivains qui aient été des amants de la nature : Bernard Palissy et La Fontaine. L'un est né à Agen, l'autre à Château-Thierry. Leurs yeux ont été dès l'enfance habitués aux

perspectives limitées, à un court et riant horizon de plaines et de coteaux : ne s'en aperçoit-on pas à les lire ? Ne s'en apercevrait-on pas surtout, si on les comparait à Chateaubriand et à Bernardin de Saint-Pierre qui tous deux sont nés dans un port, ou à Rousseau né à Genève ?

C'est la montagne qui dans la *Nouvelle Héloïse* forme le décor. La montagne, on peut bien dire que Rousseau l'a découverte. Il l'aime comme un Breton aime la mer ; il voit en elle une vivante et une amie. Il ne l'a jamais revue sans éprouver l'émotion qui étreint le cœur de Saint-Preux lorsqu'au retour de son long voyage celui-ci commence à distinguer au loin, dans l'azur, la cime des monts, la cime toute blanche. Il en connaît tous les aspects ; ou plutôt il ne se lasse pas d'y admirer l'infinie variété des aspects :

« Je gravissais lentement et à pied, écrit Saint-Preux, des sentiers assez rudes, conduit par un homme que j'avais pris pour être mon guide... Je voulais rêver et j'en étais toujours détourné par quelque spectacle inattendu. Tantôt d'immenses roches pendaient en ruines au-dessus de ma tête. Tantôt de hautes et bruyantes cascades m'inondaient de leur épais brouillard. Tantôt un torrent éternel ouvrait à mes côtés un abîme dont les yeux n'osaient sonder la profondeur. Quelquefois je me perdais dans l'obscurité d'un bois touffu. Quelquefois, en sortant d'un gouffre, une agréable prairie réjouissait tout à coup mes regards... Ce n'était pas seulement le travail des hommes qui rendait ces pays étranges si bizarrement contrastés : la nature même semblait encore prendre plaisir à s'y mettre en opposition avec elle-même... Elle réunissait toutes les saisons dans le même instant, tous les climats dans le même lieu, des terrains contraires sur le même sol, et formait l'accord inconnu partout ailleurs des productions des plaines et de celles des Alpes. »

Depuis, la montagne a eu d'autres amants, d'autres poètes, Florian d'abord, dans *Estelle et Némorin*, puis Lamartine dans *Jocelyn*, et Toppfer, et Michelet, et Laprade. Rousseau les vaut tous, et il les a précédés. Par contre, il a laissé à ses successeurs le soin et la joie de découvrir la mer. De la « découvrir », et non de la « retrouver ». Si les poètes de l'antiquité ont chanté la mer, s'ils en ont dit les sourires et les colères, la mer qu'ils chantaient, c'était la Méditerranée, la mer bleue, sans marée, sans cette montée et cette retraite alternatives du flot, sans cette aspiration toujours déçue, sans cet élan toujours brisé qui est la grandeur et la beauté de l'Océan et lui prête une vie incessante, inquiète, douloureuse, une vie si pareille à notre vie ! Rousseau avait vu la mer en allant en Italie ; il l'avait traversée en se réfugiant en Angleterre ; il n'a point fait attention à elle, il n'a point parlé d'elle. En vain son Saint-Preux a fait le tour du monde et connu la grande houle du Pacifique ; il n'en rapporte nul souvenir. Pour lui, pour Rousseau, la mer était une étrangère qui ne pouvait le rendre infidèle à ses beaux lacs de Bienne ou de Genève, et elle attendit Bernardin de Saint-Pierre, Chateaubriand, deux fils de Jean-Jacques, mais élevés, ceux-là, auprès d'elle et par elle.

Ces questions d'origine, il faut constamment y revenir. Quelle âme mieux faite, semble-t-il, que celle de Jean-Jacques pour entendre le langage de l'Océan et en être l'écho ? Non ; cette âme, les impressions d'enfance lui avaient donné sa forme, et il lui était malaisé de concevoir un beau paysage en dehors de ce qui constitue la nature alpestre. Il est probable que la mer lui parut monotone ; il lui fallait de l'imprévu, de l'accidenté, et puisque le mot est déjà chez lui, dans une

des *Rêveries*, disons que le paysage qui lui plaît est un paysage « romantique ». Au moins est-ce bien celui qu'il a peint dans la *Nouvelle Héloïse*. Quand ce ne sont pas les Alpes et leurs neiges et leurs forêts et leurs torrents et leurs précipices qu'il décrit, c'est le jardin de Julie, à Clarens, ce jardin qu'elle nomme l'Elysée. « Vous ne voyez, dit-elle à Saint-Preux, rien d'aligné, rien de nivelé ; jamais le cordeau n'entra dans ce lieu... Les sinuosités, dans leur feinte irrégularité, sont ménagées avec art pour prolonger la promenade, cacher les bords de l'île, » etc. L'Elysée de Julie est une preuve de plus qu'aux yeux de Rousseau un beau site est celui où tout est opposition, contraste et surprise.

Il y a un autre paysage, agreste, intime et familier, dont le charme peut sembler préférable et qu'à présent en effet beaucoup d'entre nous préfèrent. De celui que célébrait Jean-Jacques ses disciples ont créé un poncif dont nous avons eu vite assez ; vite, nous avons été las de leurs « sombres forêts », de leurs « cascades écumantes », et nous les avons abandonnés sur les cimes sublimes où, drapés dans un manteau à la Byron et les cheveux au vent, ils jouaient de la harpe en levant les yeux vers l'Idéal. A mesure que les voyages devenaient plus faciles, une autre réaction s'est produite contre les trop nombreuses descriptions du touriste et les albums de vues à bon marché. Nous hésitons maintenant à grimper au Righi-Culm, à visiter la baie de Naples ou le cirque de Gavarnie, et nous allons au village, en Sologne, en Poitou, en Bretagne, chercher des émotions moins définies, moins classées et moins connues d'avance, des arbres qui n'aient pas leur signalement dans le Guide Joanne, des ruisseaux dont le nom ne soit pas dans le Bœdecker. Nous avons appris à sentir

la beauté de la campagne proprement dite, prairies et guérets, et jusqu'à la grâce souffreteuse des paysages de banlieue chers à M. François Coppée.

La nature était inédite au temps de Rousseau ; il n'est pas étonnant qu'il soit allé d'instinct vers ce qu'elle offre de plus splendide, vers les sites grandioses où elle déploie toute sa fantaisie et toutes ses richesses. On n'avait pas su les voir encore, et il ne faut pas nous en prendre à lui si par la suite, à force de les décrire, on nous les a gâtés. Il n'était pas incapable, d'ailleurs, d'en goûter de plus modestes ; il s'est plu à Ermenonville ainsi qu'à l'Ermitage. Mais il est bien sûr que les meilleures descriptions de la *Nouvelle Héloïse* ne sont pas celles qu'il a faites des scènes champêtres ; il les a en général affadies, à l'exemple de son compatriote Gessner dont il admirait un peu trop les récits idylliques. Il est à noter que les bêtes ne tiennent aucune place dans l'œuvre de Jean-Jacques, et celui qui ne s'intéresse point à elles, qui ne les aime pas, ne saurait tout à fait comprendre ce paysage agreste qu'elles peuplent et animent.

Il y aurait injustice et ingratitude à lui chercher plus longtemps chicane sur ce point. Convenons plutôt que personne avant lui, à part Virgile, n'avait si intimement mêlé son âme à l'âme de la nature. Certes, il avait des yeux de peintre et cette mémoire des yeux qui est spéciale au peintre ; il habitait près de Paris au temps où il écrivait la *Nouvelle Héloïse*, et il y a évoqué le panorama de Genève et de Vevay, il en a noté les aspects, comme s'il l'avait eu devant sa fenêtre. Nous sentons bien, pourtant, que le mot de paysagiste appliqué à Rousseau ne suffit pas à rendre compte des émotions que la nature éveillait en lui. Prenons pour

exemple une des scènes les plus célèbres et les plus belles de son livre, la promenade de Julie et de Saint-Preux sur le lac de Genève, alors que Julie est depuis plusieurs années Mme de Wolmar et qu'ils sont bien résolus l'un et l'autre à étouffer dans leur cœur le cri de l'amour ancien. Ils sont allés jusqu'à Meillerie, jusqu'aux rochers parmi lesquels errait Saint-Preux à l'époque de leur bonheur et du haut desquels il apercevait dans le lointain la blanche maison de Julie. A s'y retrouver, le cœur de Saint-Preux s'est rouvert et son trouble a gagné Mme de Wolmar.

« Revenus lentement au port après quelques détours, nous nous séparâmes. Elle voulut rester seule, et je continuai de me promener sans trop savoir où j'allais. A mon retour, le bateau n'étant pas encore prêt ni l'eau tranquille, nous soupâmes tristement, les yeux baissés, l'air rêveur, mangeant peu et parlant encore moins. Après le souper, nous fûmes nous asseoir sur la grève en attendant le moment du départ. Insensiblement la lune se leva, l'eau devint plus calme, et Julie me proposa de partir. Je lui donnai la main pour entrer dans le bateau ; et en m'asseyant à côté d'elle, je ne songeai plus à quitter sa main. Nous gardions un profond silence, le bruit égal et mesuré des rames m'excitait à rêver. Le chant assez gai des bécassines, me retraçant les plaisirs d'un autre âge, au lieu de m'égayer, m'attristait. Peu à peu, je sentis augmenter la mélancolie dont j'étais accablé. Un ciel serein, la fraîcheur de l'air, les doux rayons de la lune, le frémissement argenté dont l'eau brillait autour de nous, le concours des plus agréables sensations, la présence même de cet objet chéri, rien ne put détourner de mon cœur mille réflexions douloureuses. »

Quel charme, quelle enveloppante et pénétrante harmonie ! C'est un tableau sans doute, un très beau tableau ; n'est-ce pas aussi et surtout un nocturne? Telle

est l'originalité de Jean-Jacques : pour interpréter la nature, avec les yeux d'un peintre il avait les sens et l'âme d'un musicien. Il en était un, et il ne l'a pas prouvé seulement en publiant un *Dictionnaire de musique* ou en faisant jouer le *Devin du village :* il l'a prouvé en transcrivant des sensations si vagues et si confuses qu'elles semblent intraduisibles, en exprimant, moins par des mots que par le rythme de ses phrases, l'accord qui se fait entre la nature et nous aux heures d'allégresse ou de souffrance. Dans la *Nouvelle Héloïse,* la nature est à la fois le décor et un acteur, le principal acteur du drame. Vers elle sont tournées les âmes de tous les personnages ; tous, ils lui demandent tour à tour une règle de conduite, des leçons de sagesse, l'enchantement et l'oubli de leurs peines. Ils sont en communication constante et en constante sympathie avec elle. Elle agit sur eux, leur versant sa paix et sa sérénité ; et d'autre part, ils projettent en quelque sorte sur elle la joie ou la tristesse qu'ils portent en eux. Qu'importe que le ciel soit pur, la nuit calme, l'eau du lac argentée par la lune? Qu'importe que le petit cri bizarre des bécassines emplisse l'air d'un bruit de rires et de baisers ? Toute cette poésie de la nuit se fond en mélancolie dans l'âme désolée de Saint-Preux. On a fait honneur à Amiel de la formule : un paysage est un état d'âme. Il y a longtemps que Rousseau avait développé ce mot-là et montré comme l'âme humaine répand sa teinte sur les objets inanimés. Et peut-être Racine le savait-il déjà, lorsqu'il faisait dire à Phèdre, jalouse du bonheur d'Hippolyte et d'Aricie qui s'aiment sans remords :

Tous les jours se levaient clairs et sereins pour eux.

Mais cela, Rousseau est le premier qui nous l'ait fait véritablement sentir. A dater de lui, nos joies ont su où s'épancher, nos douleurs à qui se confier : « la nature est là, qui t'invite et qui t'aime », toujours prête à fêter l'homme ou à pleurer avec lui.

La *Nouvelle Héloïse*, au reste, n'est pas toute l'œuvre de Jean-Jacques ; elle n'en est guère que le prologue ou plutôt le prélude, et s'il fallait parler très franc, j'avouerais que ce sentiment de la nature il l'a exprimé ailleurs d'une façon qui me touche encore davantage. Il est trop préoccupé, dans la *Nouvelle Héloïse*, de dégager du contact avec la nature toute une morale systématique. On est fâché, au cours de la promenade sur le lac, d'entendre Saint-Preux disserter sur les inconvénients du despotisme et les bienfaits de la liberté en montrant à Julie d'un côté le pays du Chablais si misérable et de l'autre le pays de Vaud si prospère. Rousseau nous semble supérieur, quand il ne cherche à dégager de la nature qu'une harmonie, quand il laisse son âme errer sur les choses comme sur un clavier immense, sans autre souci que de sentir et de rêver, et je ne pense pas qu'il ait rien écrit de plus beau que la cinquième *Rêverie du promeneur solitaire* ou cette troisième *Lettre à M. de Malesherbes* qui fait chanter en nous toute la *Symphonie pastorale* de Beethoven.

*
* *

Tout compte fait et quoique la *Nouvelle Héloïse* ait terriblement vieilli, quoique la vie se soit à peu près retirée d'elle, il n'y a pas de plus grande date, après *Manon Lescaut*, dans l'histoire du roman au XVIIIe siècle. Par elle le roman s'est placé au premier rang parmi

les genres littéraires ; par elle il est devenu en France ce qu'il était déjà en Angleterre, le genre le plus apte à exprimer la vie commune et à traiter les questions qui nous intéressent tous; et en y introduisant la nature qui jusqu'alors en était absente, en y mêlant sans cesse l'âme de l'homme à l'âme des choses, Rousseau en a vraiment fait une œuvre d'art presque aussi vaste que la vie elle-même.

CHAPITRE VIII

LE ROMAN APRÈS ROUSSEAU ; DIDEROT, LACLOS, RESTIF DE LA BRETONNE.

Entre la publication de la *Nouvelle Héloïse* et l'ouverture des Etats généraux, il ne s'est écoulé que vingt-huit ans. Sans garantir absolument le calcul, j'estime que les romans imprimés dans cette courte période sont égaux, sinon supérieurs, en nombre à ceux qui avaient paru pendant les soixante premières années du siècle, et des effets produits par l'*Héloïse* voilà celui qui s'aperçoit d'abord : Rousseau ayant écrit un roman, tout le monde en a voulu écrire.

Mais c'est bien le malheur qu'à la veille de la Révolution, à une époque précisément où les gens de talent sont peu nombreux, tout le monde se pique d'être écrivain. Il n'y a jamais eu tant de prosateurs et de poètes malgré Minerve. Quand Rivarol entreprend en 1788 son *Petit Almanach des grands hommes* et s'amuse à dresser la liste des poétereaux ou des bas bleus qui encombrent le Parnasse, il est tout émerveillé de leur multitude : il y a cinq ou six cents notices dans son *Almanach*, et il fallait être Son Impertinence le comte de Rivarol pour n'être pas à court d'ironie avant la fin d'une si longue revue.

Leurs romans, à tous ces beaux esprits de salon ou d'académie de province, sont de maladroites imitations de Rousseau. Ils ont goûté dans l'*Héloïse* et ils y ont pris ce qu'elle contient de factice : l'abus du raisonnement, l'abus de la prédication, et l'emphase sentimentale. Mondains, élégants, de cœur assez sec, ils s'évertuent à célébrer la nature et font étalage de sensibilité ; leur art n'est qu'artifice, artifice qui peut avoir sa coquetterie ou son ingéniosité, mais qui fatigue vite.

Leurs romans se partagent en trois groupes.

En premier lieu, le roman d'amour qui veut être, à l'instar de l'*Héloïse*, une glorification ou tout au moins une émouvante peinture de la passion : nous n'y trouvons plus aujourd'hui qu'une vague sentimentalité déclamatoire. Tels sont, pour citer les œuvres qui ont eu un moment de vogue, les *Epreuves du sentiment*, par Arnauld-Baculard ; les *Egarements de l'amour ou les Lettres de Fanny et de Melfort*, par Imbert ; les *Lettres de Stéphanie*, par Mme de Beauharnais, et tous les écrits, jadis très lus, de Mme Riccoboni : *Lettres de mistriss Fanni Butlerd*, *Lettres de mylord Rivers*, *Histoire du marquis de Cressy*, *Histoire de miss Jenny*, etc. L'influence des romanciers anglais et de l'abbé Prévost se combine chez Mme Riccoboni avec celle de Jean-Jacques ; il s'y trouve jusqu'à des ressouvenirs de nos romancières d'antan, de Mme d'Aulnoy et de Mme de Villedieu ; mais s'il est facile de nommer ses modèles, il serait plus embarrassant de démêler dans sa copie quelque chose d'original. Une tournure d'esprit assez mélancolique, une certaine délicatesse de style ne suffisent pas à dissimuler tant d'emprunts et à lui constituer une personnalité.

Il y a en second lieu le roman pastoral ou idyllique.

S'il n'est qu'une variété du roman d'amour, il se distingue néanmoins des précédents, et de deux manières, par le cadre qui est champêtre, et par l'innocence des mœurs qu'il représente. Nous sommes là en pleine églogue. Le domaine appartient presque exclusivement à Florian, quoique Bernardin de Saint-Pierre, nous le verrons, en ait cultivé un petit coin. Ce domaine, Florian a cru en sortir de temps à autre ; il a cru un jour refaire le *Télémaque* en écrivant son *Numa Pompilius*. En réalité, qu'il écrive *Numa Pompilius*, ou qu'il imite de l'espagnol sa *Galatée* et son *Gonzalve de Cordoue*, qu'il tire de la Bible son *Eliézer et Nephtaly*, ou enfin qu'il se risque à composer un *Guillaume Tell*, il est toujours le gentil et doucereux romancier bucolique, toujours l'auteur d'*Estelle et Némorin*. De tous ses romans celui-là est le seul qui supporte à peu près la lecture, et je serais fâché d'en dire trop de mal. Il ne faut jamais parler de Florian avec aigreur ou dureté. Il était bon, profondément et sincèrement bon, ce qui n'est point chose banale parmi les gens de lettres du règne de Louis XVI. Il avait établi un « droit des pauvres » à prélever sur la vente de ses livres, quoiqu'il fût lui-même assez pauvre, et cette façon d'être humanitaire me semble préférable à celle de ses contemporains qui parlaient au lieu d'agir. Et puis, sa mort est tout à fait touchante. Lorsqu'éclata la Révolution, il vivait très retiré, à Sceaux, chez le duc de Penthièvre qui lui avait donné un logement dans l'orangerie de son château ; il était bien là, parmi les fleurs, avec une volière dans son cabinet de travail, et il travaillait en paix, sans s'occuper de politique, sans se douter que la terre tremblait autour de lui. La Terreur survient ; on l'arrête, à sa grande stupéfaction. Le 9 Ther-

midor arrive avant que son tour soit venu de monter sur la charrette de Chénier, et huit ou dix jours après il sort de prison. Mais c'était fini ; la secousse avait été trop forte ; sa petite âme de berger d'idylle sortait tout effarée de cette rencontre imprévue avec la peur, avec le crime, avec la mort. Tomber de son joli ciel de rêve au milieu de la boucherie jacobine, la chute avait de quoi le briser. On le ramena à Sceaux, parmi ses oiseaux et ses orangers, et au bout d'une semaine il mourut. La critique ne doit pas être trop rude à ceux qui, ne fût-ce qu'un instant, ont été poètes, et Florian a été poète un jour, le jour où il a écrit les douze vers égarés dans son recueil de fables et intitulés le *Voyage :*

Partir avant le jour, à tâtons, sans voir goutte,
Sans songer seulement à demander sa route,
Aller de chute en chute, et, se traînant ainsi,
Faire un tiers du chemin jusqu'à près de midi ;
Voir sur sa tête alors s'amasser les nuages,
Dans un sable mouvant précipiter ses pas,
Courir, en essuyant orages sur orages,
Vers un but incertain où l'on n'arrive pas ;
Détrompé vers le soir, chercher une retraite,
Arriver haletant, se coucher, s'endormir :
On appelle cela naître, vivre et mourir.
La volonté de Dieu soit faite !

On aurait donc scrupule à railler ses romans, quoique la fadeur en soit extrême. Quelqu'un disait au XVIIIe siècle : « Quand je lis les bergeries de M. de Florian, je regrette de n'y pas rencontrer de temps en temps un loup » ; et en 1786, au temps où elle riait encore, où elle était la reine pleine de grâce et d'esprit, la reine blonde en robe blanche, Marie-Antoinette

refermait son exemplaire de *Numa Pompilius* en soupirant : « Il me semble que je bois du lait ». L'impression est juste, quoique Florian eût de l'esprit, lui aussi, et qu'il l'ait prouvé en rédigeant l'histoire des dix-huit premières années de sa vie. Ses Mémoires valent bien mieux que ses romans. Mais encore remarquons qu'ils s'intitulent : *Mémoires d'un jeune Espagnol.* Ils ne contiennent que sa très authentique biographie, que des faits réels : n'importe, il faut qu'il transpose, qu'il espagnolise, qu'il travestisse tout ce qu'il touche ; les noms français se cachent sous des anagrammes ou s'ornent de terminaisons harmonieuses : Florian devient Niaflor, Ferney Fernixo, Mme Denis Doña Nisa, Voltaire Lope de Vega, et ainsi de suite. Nous reconnaissons là ce qui aurait pu s'appeler au XVIIIe siècle la maladie du siècle : le goût et le besoin du faux, la manie d'enjoliver et de masquer le réel. La tendance s'aggrave chez Florian de ce qu'il est un homme du Midi, du Midi qui vit hors du réel, dans un incessant mirage ; il est le dernier des troubabours et le premier des félibres qui chaque année célèbrent sa fête. En même temps qu'à Greuze, il fait penser à Mistral et même à Valmajour. Comme tous les poètes de son époque, il gâte un peu ce qu'il a de grâce naturelle par les apprêts dont il l'enveloppe ; comme tous les poètes de sa race, il a une sensibilité plus vive que profonde, une tendresse qui est volontiers de l'attendrissement, l'émotion facile mais courte, une disposition native à la mièvrerie et au romanesque. Toutes les fois que dans *Estelle et Némorin* il dit simplement ce qu'il a vu, qu'il trace le décor et décrit le pays natal : Beau Rivage, Florian, Massane et les bords du Gardon, cela est délicieux, et de sa description s'exhale l'odeur du serpolet si chère à

Daudet. Il décrit les fêtes rustiques du mois de mai, la tonte des brebis, les vallons où tombent les cascades d'eau neigeuse, les petits vergers enclos d'épine-vinette et de cognassiers, le départ des troupeaux l'été pour la montagne, les journées brûlantes, les nuits claires, étoilées ; et ceux qui ont été dans la littérature du XIXe siècle les paysagistes du Midi n'ont pas exprimé mieux que lui la beauté de la vie sous le ciel de la Provence ou du Languedoc. Mais quelle humanité de convention et de convention agaçante il place dans ce beau cadre ! Croirait-on qu'il y a encore des pirates dans *Estelle et Némorin* ? Les bergers y passent leur vie à soupirer, à roucouler ; les bergères y sont d'une angélique candeur. Florian ne sait pas, n'ose pas être lui-même. On l'aime pour ce qu'on entrevoit de lui ; et parce qu'il s'obstine à se travestir, on le quitte. Passé quinze ans, il est à peu près impossible d'aller jusqu'au bout d'*Estelle et Némorin ;* et Toppfer en effet n'avait pas quinze ans lorsque son cœur s'éveillait et battait pour Estelle.

Après avoir dit que j'éviterais de malmener Florian, est-ce que je manque à ma parole ? Non ; au fond, je crois que ma conclusion ne lui eût pas déplu. Il a bien pu prétendre, à telle ou telle heure de sa vie, aux louanges des hommes et des femmes : il tenait davantage à l'affection de la jeunesse et de l'enfance. Pour les enfants il a écrit ses Fables ; pour eux il a écrit son Théâtre : « Je veux, disait-il, qu'ils puissent jouer mes pièces à la fête de leur mère, à la convalescence de leur père ». Si nous lui disons que ses romans aussi sont pour eux, il ne nous en voudra pas.

Ceci nous mène à une troisième catégorie de romans, celle du roman pédagogique : auteurs, Mme de

Genlis et Berquin. L'intention en est excellente. On veut écrire des livres qui amusent les petits et qui du même coup les instruisent. Les petits sont à la mode depuis la *Nouvelle Héloïse* et l'*Emile ;* et le XVIIIe siècle, après une assez scandaleuse jeunesse, se met sur ses vieux jours à rédiger son *Art d'être grand-père.* Il est vrai que jusqu'alors je ne sais trop ce que des lecteurs de dix ou douze ans pouvaient aller chercher dans la bibliothèque ; ou plutôt, je le sais par les Mémoires du XVIIe et du XVIIIe siècles, et je frémis, ou je compatis. Les uns, ceux qui étaient bien élevés, lisaient des livres pieux, la Vie des saints, des livres d'histoire, par exemple et à condition que le précepteur ne fût pas un jésuite, ceux du bon Rollin suspect de jansénisme ; les autres lisaient Mme de Villedieu, Mme d'Aulnoy, Mlle Lhéritier. Mais les contes de ces dames, leurs contes de fées eux-mêmes sont d'une galanterie qui, si elle est presque décente, n'est en tout cas guère puérile. Il y avait une lacune à combler, et il faut savoir gré à Berquin comme à Mme de Genlis de s'y être évertués. Ils marquent les commencements d'une littérature qui avait sa raison d'être et qui s'est prodigieusement développée de nos jours. Seulement, le souci d'instruire l'emporte de beaucoup chez Berquin et Mme de Genlis sur l'art d'amuser. Si les titres de Berquin : le *Petit Grandison*, *Sandfort et Merton*, l'*Ami des enfants*, n'ont rien qui puisse mettre en défiance, bien des enfants ont dû faire la grimace en recevant *Adèle et Théodore ou Lettres sur l'éducation contenant tous les principes relatifs aux trois différents plans d'éducation des Princes, des jeunes personnes et des hommes,* voire même ses *Veillées du Château ou Cours de morale à l'usage des enfants.* J'aime à croire que les

éditions qui se publient encore des *Veillées du Château* ne portent plus cet austère sous-titre et qu'elles sont une réduction du texte primitif qui formait trois volumes in-8°. Toute nourrie de Jean-Jacques, soucieuse de former des philosophes, des hommes de la nature et des âmes sensibles, Mme de Genlis prêche à perdre haleine, et outre qu'elle risque fort d'ennuyer les enfants, sa leçon passe presque toujours au-dessus de leur tête. Si bien que, par une ironie du destin, le roman pastoral de Florian, qui croyait s'adresser au public lettré, ne peut plaire qu'aux adolescents, tandis que le roman pédagogique de Mme de Genlis, qui voulait plaire à l'adolescence, s'adresse en réalité aux pères et aux mères de famille.

A tous ces imitateurs de Jean-Jacques le naturel a fait défaut. Aussi n'est-ce point par eux que l'influence de la *Nouvelle Héloïse* a été féconde. Ce qu'il y a de grand chez Rousseau, la flamme de passion, les vues neuves et hardies, le sens profond de la nature, le génie seul pouvait le retrouver et nous le rendre, en Allemagne avec Gœthe, en France avec Bernardin de Saint-Pierre d'abord, ensuite avec Chateaubriand, Mme de Staël, Mme Sand et les lyriques de 1830.

Mais avant d'arriver à Bernardin de Saint-Pierre et en suivant l'ordre chronologique, nous rencontrons trois auteurs qui dans l'histoire du roman ne comptent pas moins que l'auteur de *Paul et Virginie* : Diderot, Choderlos de Laclos et Restif de la Bretonne. Ceux-ci, encore qu'ils doivent bien quelque chose, le dernier surtout, à Rousseau, n'appartiennent pas à la même famille intellectuelle que lui, et ils ont orienté le roman dans une direction toute différente. De là l'intérêt ; ils sont des réalistes.

Avec eux nous sommes loin de l'églogue, plus loin du roman à l'usage de la jeunesse, et leurs œuvres sont de celles qu'il est bon de garder sous la clé. Le réaliste se doit, pour mériter son nom, de peindre la vie telle qu'elle est, mêlée d'un peu de bien et de beaucoup de mal ; il n'en évite pas, il n'en cache pas les laideurs, tant s'en faut : il semble qu'il s'y attache de préférence et qu'il y sacrifierait plutôt tout le reste. A tort ou à raison, le mot de réalisme éveille dans notre esprit l'idée d'un art qui ne va pas sans quelque bassesse ou quelque immoralité; et en ce qui concerne Diderot, Laclos et Restif, la prévention n'est que trop justifiée. Peut-être même, si nous entendons par naturalisme une vérité de plusieurs degrés plus basse que celle du réalisme, conviendrait-il d'appeler Restif un romancier naturaliste, pour le distinguer tout à la fois de Laclos et de Diderot.

*
* *

Ni les romans de Diderot ni ses historiettes n'ont paru de son vivant, sauf les *Deux amis de Bourbonne* et l'*Entretien d'un père avec ses enfants* publiés en 1773, sauf aussi une œuvre de pur dévergondage dont il n'y a pas à se souvenir. Ils ont paru, pour la plupart, dans les trois ou quatre dernières années du siècle, et le plus beau de tous, le *Neveu de Rameau*, n'a été imprimé qu'en 1823. Je ne refais point l'histoire des manuscrits, de leurs aventures et des risques qu'ils ont courus ; elle est curieuse, celle surtout du *Neveu de Rameau* traduit par Gœthe et publié en allemand, puis retraduit de l'allemand en français, avant que le texte original vît le jour. On trouvera tous ces détails

dans l'excellente édition des *Œuvres de Diderot* par M. Assézat. Mais parce que les romans de Diderot n'ont pas été connus du XVIIIe siècle, faut-il les écarter d'une histoire du roman au XVIIIe siècle ? Il est clair qu'ils n'ont pu avoir d'influence sur le roman du XVIIIe siècle : n'en a-t-il pas eu sur eux ? Quand et à quel propos les étudierait-on et comment pourrait-on les estimer à leur juste valeur, si on ne les étudiait pas à la date à laquelle ils ont été composés ? Et si c'est sur le roman du XIXe siècle qu'ils ont eu une action, si peut-être ils en ont eu une en particulier sur Balzac, l'intéressant n'est-il pas de rappeler qu'ils ont été écrits entre 1760 et 1775 et d'expliquer qu'ils aient pu l'être ?

Ce qui les date, ce qui détermine leur place dans l'histoire du roman, c'est qu'ils ont tous une haute portée philosophique. Diderot vient après Richardson et en même temps que Rousseau ; on pourrait même dire qu'il devance Rousseau, puisque le premier de ses romans, la *Religieuse*, est de 1760, antérieur par conséquent d'une année à la publication, sinon à la rédaction de l'*Héloïse*. Ils appartiennent tous à l'époque où le roman, après avoir été longtemps un frivole amusement d'oisifs, était devenu une puissance au moins égale à l'art dramatique, un nouveau moyen offert au penseur de persuader et de dominer, un organe nouveau de la pensée. Ainsi la *Religieuse* est la plus sérieuse protestation que la philosophie du siècle ait élevée, non pas contre le couvent, mais contre les vocations contraintes et forcées, contre la funeste coutume dont se plaignait déjà Bossuet de « précipiter des âmes dans la religion ». La protestation est telle que Diderot paraît avoir été effrayé du retentissement qu'elle n'eût

pas manqué d'avoir : il était prudent depuis sa captivité à Vincennes, il ne voulait pas compromettre, en la personne du chef, la cause de l'Encyclopédie, si menacée et à laquelle il s'était dévoué corps et âme. Sans doute, pour un autre que lui, les révoltantes obscénités dont il a souillé ses romans eussent été une raison suffisante de les tenir cachés ; pour lui, pour le cynique Diderot, cette raison-là n'en était pas une. Il en fallait une autre, celle que je viens d'indiquer : ils ont tous ou presque tous une si forte signification sociale qu'il en a eu peur.

Il ne peut être ici question de discuter les idées du philosophe ou du moraliste. La morale qui pourrait s'extraire de ses romans est souvent incertaine, toujours inquiétante. Elle est, au fond, une morale instinctive et individualiste qui ne reconnaît que des cas particuliers et n'admet pas de règle générale, le contraire par suite de la morale dont l'essence est d'être universelle. Elle est la révolte de l'individu contre la loi ; elle est la conscience individuelle érigée en juge suprême : et ceci peut mener loin, ceci mène loin, quand l'individu est Denis Diderot. Ses instincts étaient grossiers et on ne s'en aperçoit que trop. Mais comme il avait, avec d'assez bas appétits, une âme généreuse et capable de comprendre le beau sous tous ses aspects, même sous l'aspect du bien, il y a de quoi se dédommager avec lui de ses brutalités et de ses paradoxes. S'il déraisonne en voulant définir la vertu, il l'aime, et partout où il la rencontre il sait l'admirer. Dans bien des pages de *Jacques le fataliste*, du *Neveu de Rameau*, des *Deux amis de Bourbonne*, le sentiment qui s'exprime est sain et véritablement élevé.

L'intention de donner au roman, à l'exemple de

Richardson et de Rousseau, une portée philosophique, est évidente chez Diderot, et il lui arrive de la marquer jusque dans le titre ou le sous-titre : *Sur l'inconséquence du jugement public*, *Entretien d'un père avec ses enfants, ou du danger de se mettre au-dessus des lois*. Il ne cache pas que ses préoccupations sont graves. Chez lui, d'ordinaire, l'amour n'est pas le problème en discussion ; la vie en a d'autres qu'il croit plus dignes de réflexion et plus intéressants ; l'amour ne fait le sujet ni du *Neveu de Rameau*, ni de la *Religieuse*, ni des *Deux amis de Bourbonne*, ni de la plupart des récits intercalés dans *Jacques le fataliste*. Mais quand le récit est une histoire d'amour, le sens n'en est pas pour cela plus frivole : aux yeux de Diderot, l'amour lui-même est un problème social, et c'est à ce point de vue qu'il a coutume de l'envisager, par exemple dans l'histoire de Mme de la Carlière et dans celle de Mme de la Pommeraye. Là, plus encore que dans ses drames, il est le précurseur et le vrai maître de Dumas fils : entre la fin de l'histoire de Mme de la Pommeraye et les *Idées de Mme Aubray* le rapport est frappant.

Mais voici en quoi consiste et éclate son art. On s'est plaint, non sans raison, que les pièces à thèse de Dumas eussent trop l'air d'une démonstration. Quant à Richardson et à Rousseau, nous avons vu que leurs héros ne sont que leur porte-voix. En dépit de ses titres et sous-titres qui semblent annoncer un prédicateur, Diderot n'en est pas un ou il en est très rarement un dans son œuvre de romancier. Cela est d'autant plus remarquable qu'il avait, comme tous ses contemporains, le goût de la prédication et que partout ailleurs, dans son théâtre, dans ses articles de l'Encyclopédie, il ne s'est pas fait faute de prêcher. Mais il était capable de faire

autre chose et d'être un grand artiste. Dans ses petites nouvelles et dans ses romans, l'idée se dégage des faits, des gestes de ses personnages qui sont des créatures vivantes et distinctes de lui. L'ouvrage est formé d'anecdotes ou de scènes de la vie présentées sans commentaires. La pensée du philosophe est là ; à nous le soin de la formuler. Nous lisons sa relation en croyant assister à une scène de la réalité, et la conclusion, qui est souvent de très haute portée, a de plus le mérite de s'offrir d'elle-même à l'esprit du lecteur.

Comment arrive-t-il à imiter à ce point la vie, à nous en donner l'impression et presque le frisson?

Presque toujours, et si nous étions plus complètement renseignés peut-être dirions-nous : toujours, il rapporte ce qu'il a vu, ce qu'il a entendu. Il a écrit la *Religieuse* après le procès de la sœur Suzanne Simonin qui, forcée par sa famille d'entrer au couvent de Longchamps, réclamait juridiquement contre ses vœux. Je ne doute pas que les aventures de Mme de la Carlière, de Mme de la Pommeraye et presque tous les récits épisodiques de *Jacques le fataliste* n'aient la même authenticité. Diderot transcrit les faits sans y introduire le moindre travestissement, sans prendre même la peine de changer les noms : il est à l'aise, puisque l'œuvre n'est pas destinée à l'impression. Tout le monde au XVIIIe siècle connaissait le neveu du musicien Rameau. Les héros de *Ceci n'est pas un conte*, Gardeil et Mlle de la Chaux, ont vécu : Diderot était de leurs intimes, et il a joué dans leur existence le rôle qu'il s'attribue dans sa narration. Ailleurs, il nous introduit dans la maison même de son père, si bien que pour écrire sa biographie ou celle de sa famille, le mieux est souvent de consulter le romancier.

Mais il ne suffit pas, nous avons déjà pu nous en convaincre, qu'un fait soit réel pour qu'il paraisse vrai dans un roman. L'art de Diderot a d'autres secrets. Il est un metteur en scène de premier ordre ; il excelle à encadrer les figures qu'il peint, et le cadre ajoute infiniment au relief de la figure. Ce sont mille petits détails de la vie familière qu'il groupe ou qu'il sème à travers le récit. A cet égard, l'*Entretien d'un père avec ses enfants* vaut presque le *Neveu de Rameau :*

« C'était en hiver. Nous étions assis autour de mon père, devant le feu, l'abbé, ma sœur et moi. » Ainsi débute l'*entretien*. Ils causent ; le père, l'ancien coutelier de Langres, plaisante doucement son grand fou de Denis ; puis il y a une minute de silence. « Après cette plaisanterie, bonne ou mauvaise, du vieux forgeron, il se mit à rêver, à nous regarder avec une attention tout à fait marquée, et l'abbé lui dit : Mon père, à quoi rêvez-vous ? » Il rêve à un épisode de sa vie dans lequel il s'est trouvé entre sa conscience qui lui commandait une chose, et la loi écrite qui lui en commandait une autre, et il va conter l'épisode à ses enfants : « Avant que je commence (dit-il à sa fille), sœurette, relève mon oreiller qui est descendu trop bas ; et toi (dit-il à Denis), ferme le pan de ma robe de chambre, car le feu me brûle les jambes. Vous avez tous connu le curé de Thivet... » Voilà de quelle façon Diderot sait engager un récit ; et pour accroître l'illusion de réalité, il y mêle de temps en temps les réflexions ou objections des auditeurs. De temps en temps, la porte s'ouvre ; un voisin entre et prend place dans le cercle après avoir échangé le bonsoir avec ceux qui sont là ; un autre se présente qui a un conseil à demander ; et par cette

porte ouverte, vraiment c'est l'air, c'est la vie qui pénètre dans l'œuvre du romancier.

Enfin, Diderot sait voir le trait caractéristique ou, selon son mot, la « verrue » qui individualise le personnage et qui fait de lui non plus une abstraction, mais un vivant. Il s'est expliqué là-dessus dans les dernières pages des *Deux amis de Bourbonne*. « Un peintre, dit-il, exécute sur la toile une tête ; c'est l'ensemble le plus parfait et le plus rare... J'en cherche le modèle dans la nature, et ne l'y trouve pas... C'est une tête idéale ; je le sens, je me le dis. Mais que l'artiste me fasse apercevoir au front de cette tête une cicatrice légère, une verrue à l'une de ses tempes, une coupure imperceptible à la lèvre inférieure, et d'idéale qu'elle était à l'instant la tête devient un portrait ; une marque de petite vérole au coin de l'œil ou à côté du nez, et ce visage de femme n'est plus celui de Vénus, c'est le portrait de quelqu'une de mes voisines. » Diderot est admirable pour découvrir et nous faire apercevoir la verrue. Trop fréquemment, je le sais et je le regrette, celle qu'il nous montre est fort laide ; il va trop volontiers vers le détail sale, vers la gravelure, vers la trivialité, vers la difformité morale ou physique. Mais la toile est toute grouillante de vie et le portrait se grave fortement dans notre souvenir. Il note jusqu'aux tics de celui qu'il fait parler. On voit bien qu'il est allé à l'école chez Sterne, chez l'auteur de *Tristram Shandy* et du *Voyage sentimental*, passé maître dans l'art de voir et de transcrire le petit détail extérieur des personnes et des choses ; Richardson aussi lui a donné des leçons, et lui a appris à démêler les menus motifs de nos actions, à voir le dedans des cœurs. Mais je ne crois pas qu'aucun romancier avant lui ait su si bien reproduire les mouve-

ments, les jeux de physionomie, et montrer, si je puis dire, le dedans par le dehors.

On lui a beaucoup reproché de ne pas composer. Le reproche n'est pas très juste. Il a horreur, il est vrai, et il l'a répété vingt fois dans *Jacques le fataliste*, de ce qu'on appellerait aujourd'hui la « fabulation livresque », de l'intrigue adroitement conduite vers un dénouement logique. Qu'est-ce que *Ceci n'est pas un conte* et les *Deux amis de Bourbonne*, sinon la « tranche de vie » que tant de gens aujourd'hui s'efforcent de nous servir ? Et pourtant, ne nous hâtons pas trop de conclure. Sauf dans *Jacques le fataliste* où il a voulu imiter et peut-être avec une arrière-pensée de parodie l'allure sautillante de Sterne, il y a une composition chez Diderot et qui n'est pas de qualité médiocre : c'est, par exemple dans l'*Entretien d'un père*, l'art de rassembler plusieurs historiettes qui tendent toutes vers la même fin, qui sont de même ordre, et dont le groupement fait paraître plus forte et plus générale l'idée de l'ouvrage.

A la rigueur, s'il n'avait pas écrit le *Neveu de Rameau*, on pourrait soutenir qu'il n'est qu'un conteur, et la gloire déjà ne serait pas mince, puisque ce conteur fait tour à tour penser à Mérimée et à Maupassant. Après la *Religieuse* où il y a bien quelque monotonie, après *Jacques le fataliste* dont l'incohérence voulue est si impatientante, on pouvait douter, je l'avoue, que Diderot fût capable d'être un narrateur de longue haleine, de ramasser en une œuvre toute une vie, en un mot d'écrire un roman. Mais quoi ! la preuve est faite : il a écrit le *Neveu de Rameau*.

Je n'ignore pas que le *Neveu de Rameau* est étiqueté Dialogue par Naigeon et Satire par M. Assézat. Je n'i-

gnore pas qu'il est toujours embarrassant et malaisé de cataloguer les écrits de Diderot et de dire dans quel genre au juste il convient de les classer. Mais je ne suis pas le seul aux yeux de qui le *Neveu de Rameau* soit un roman et un des chefs-d'œuvre du roman français. Est-ce la forme dialoguée qui nous empêcherait de lui donner ce nom ? Tous les autres romans ou contes de Diderot, de Diderot qui était né avec le génie de la conversation, sont des récits dialogués. Il n'est d'ailleurs pas le seul romancier qui ait ainsi procédé. On aurait quelque scrupule à nommer Gyp à côté de lui ; on peut nommer Tolstoï. La première moitié de la *Sonate à Kreutzer* est un récit dialogué, la seconde un monologue. Et il est bien permis de rapprocher la *Sonate à Kreutzer* du *Neveu de Rameau*. Sans même insister sur des rapports de pensée qu'il serait facile de marquer entre ces deux œuvres de génie, elles ont ceci de commun que dans l'une comme dans l'autre toute une vie humaine se présente en un puissant raccourci ; et j'en conclus qu'ainsi que la *Sonate à Kreutzer* le *Neveu de Rameau* est un roman.

Œuvre vraiment extraordinaire, et où nous retrouvons à leur point de perfection toutes les qualités de Diderot romancier. Il a pris son héros dans la réalité contemporaine ; comme Mercier et Cazotte qui nous ont parlé de lui, Diderot l'avait maintes fois entendu causer au café de la Régence où il allait lui-même chaque soir voir jouer aux échecs en buvant sa demi-tasse. Il nous transporte dans ce café, au milieu des joueurs d'échecs qui vont tout à l'heure oublier de « pousser leur bois » pour écouter et regarder Rameau. Derrière les vitres, il y a le va-et-vient de la rue, les passants affairés ; eux aussi vont s'arrêter, et tandis que Ra-

meau fera ses gambades dans la salle du café, il y aura des faces de badauds collées aux glaces de la devanture, les unes rieuses, les autres presque effrayées. Dans ce cadre si réel, sur ce fond magistralement peint, deux silhouettes ressortent. L'une est Diderot ; il est là tout entier, avec sa verve, son sans-gêne, son éloquence, ses aberrations morales et ses élans magnanimes, peint par lui-même aussi bien que s'est peint Rembrandt. L'autre est Rameau : il serait devant nous en personne que nous ne le verrions pas mieux, grand, l'échine souple, gesticulant et grimaçant de tout son corps...

Qu'on l'écoute causer, et l'on connaîtra sa vie depuis le premier jour. Il est le neveu du grand musicien. Il n'est pas né sans talent, mais il n'avait qu'un talent incomplet, de ces velléités de produire qui n'aboutissent jamais. Il sent vivement la musique, et faute de dons véritables, faute aussi de courage, de volonté, avec ses grands doigts raides qu'il apostrophe et secoue violemment sans pouvoir les assouplir, il n'a pu être et n'est qu'un croque-note. De dépit et un peu de nécessité, après avoir essayé de donner des leçons et couru le cachet par tous pays, — il a voyagé en Bohême, en Allemagne, en Suisse, en Hollande, en Flandre, « au diable vauvert », — il s'est fait parasite. Il est le parasite de tous les sots millionnaires, de toutes les maisons opulentes qui veulent un bouffon. En dernier lieu, il était chez Mlle Hus, de la Comédie-Française, ou plutôt chez le financier Bertin qui est le protecteur en titre de Mlle Hus ; et hier soir, pour une bouffonnerie qui passait la mesure, il a reçu son congé.

Diderot le surprend au bon moment, au moment où

il est sur le pavé, furieux, plus aigri que jamais, au moment où la poche de fiel crève dans son cœur, où le regret d'avoir perdu une si bonne place, l'incertitude du dîner de demain, le souvenir de l'humiliation récente le rendent presque éloquent et font monter à ses lèvres tout ce qui fermente en lui d'écume et de lie.

En une improvisation tumultueuse et accompagnée de mille pasquinades, il nous livre toute l'histoire de sa vie et toute sa philosophie de la vie. L'une est aussi méprisable que l'autre ; l'une a engendré l'autre. A jouer un rôle de valet, il s'est fait une âme de valet. Il n'est plus, semble-t-il, que bassesse et envie. Tantôt il s'acharne contre son oncle dont la gloire l'importune, tantôt contre le génie en général et contre toute supériorité ; tantôt contre la société, contre ses protecteurs de la veille, contre la fortune, contre les richesses dont il enrage de n'avoir point sa part, contre la morale et contre sa conscience qui par instant le gêne encore un peu. Il crie son mépris, le mépris qu'il a de ses patrons, de l'humanité entière, de lui-même ; il prend plaisir à étaler sa gueuserie et sa platitude, comme si en avilissant en lui l'homme il se vengeait de la vie elle-même.

« Je suis envieux. Lorsque j'apprends de leur vie privée (il parle des grands hommes) quelque trait qui les dégrade, je l'écoute avec plaisir ; cela nous rapproche, j'en supporte plus aisément ma médiocrité. Je me dis : certes, tu n'aurais jamais fait *Mahomet*, mais ni l'éloge de Maupeou. J'ai donc été, je suis donc fâché d'être médiocre. Oui, oui, je suis médiocre et fâché. Je n'ai jamais entendu jouer l'ouverture des *Indes galantes*, jamais entendu chanter *Profonds abîmes du Ténare ; Nuit, éternelle nuit,* sans me dire avec douleur : Voilà ce que tu ne feras jamais. J'étais donc jaloux de mon

oncle; et s'il y avait eu à sa mort quelques belles pièces de clavecin dans son portefeuille, je n'aurais pas balancé à rester moi et à être lui », etc.

« Il est dur d'être gueux, tandis qu'il y a tant de sots opulents aux dépens desquels on peut vivre. Et puis, le mépris de soi, il est insupportable. — Est-ce que vous connaissez ce sentiment-là ? — Si je le connais! Combien de fois je me suis dit : Comment, Rameau, il y a dix mille bonnes tables à Paris à quinze ou vingt couverts chacune, et de ces couverts-là il n'y en a pas un pour toi! Il y a des bourses pleines d'or qui se versent de droite et de gauche, et il n'en tombe pas une pièce sur toi! Mille petits beaux esprits sans talents, sans mérite, mille petites créatures sans charmes, mille plats intrigants sont bien vêtus, et tu irais tout nu! et tu serais imbécile à ce point! Est-ce que tu ne saurais pas flatter comme un autre? Est-ce que tu ne saurais pas mentir, jurer, parjurer, promettre, tenir ou manquer comme un autre? Est-ce que tu ne saurais pas te mettre à quatre pattes comme un autre? Est-ce que tu ne saurais pas favoriser l'intrigue de Madame et porter le billet doux de Monsieur comme un autre? » etc.

On voit la vanité qui reparaît ici. Tel est bien le fond de cette âme : une vanité blessée et dont la blessure s'envenime chaque jour. Tombé au plus vil métier, au métier de flatteur et de laquais chargé d'amuser les fermiers généraux pendant qu'ils digèrent, il a mis son ambition à exceller du moins là; et il n'y a que trop réussi. Il n'a plus ni fierté ni dégoûts; mais il est un grimacier sans égal, et c'est ce qui fait le comique intense de tout ce dialogue. A l'heure même où Rameau se désole, s'irrite d'être sans place et sans ressources, où il n'a dans le cœur que de la colère et de la haine, il continue, moitié par vanité, moitié par habitude professionnelle, son rôle de Triboulet. Une conversation qu'il rapporte est une scène qu'il joue; il change à chaque réplique de voix et de figure. Est-il question d

violon ? Il croit en tenir un ; son bras droit simule le mouvement de l'archet, sa main gauche semble se promener sur la longueur du manche ; s'il fait une note fausse, il s'arrête, remonte ou baisse la corde, la pince de l'ongle pour s'assurer si elle est juste, puis reprend le morceau où il l'a laissé. Diderot lui suggère-t il les paroles qui pourraient fléchir Mlle Hus ? Il se prosterne, il colle son visage contre terre, il paraît tenir entre ses deux doigts le bout d'une pantoufle et il murmure en sanglotant : « Oui, ma petite reine, oui, je le promets ». Après quoi, il se redresse et se reprend à discourir le plus sérieusement du monde.

Entre vingt passages où nous le voyons grimacer ainsi, le plus frappant est celui où il compare la musique italienne et la musique française. Il se lève ; peu à peu il « entre en passion », il fredonne à mi-voix, puis viennent « les gestes et les contorsions du corps ». Bientôt, il est à lui seul « tout un orchestre, tout un théâtre lyrique..., courant, s'arrêtant avec l'air d'un énergumène, étincelant des yeux, écumant de la bouche » ; il chante, il danse, il imite les divers instruments. C'est alors que les joueurs d'échecs interrompent la partie commencée et que les promeneurs se pressent devant le café de la Régence ; une sorte d'enthousiasme frénétique s'est emparé de lui ; la sueur ruisselle de son visage mêlée à la poudre de ses cheveux. Un instant, le bouffon se transfigure, devient à la fois effrayant et sublime ; ce qu'il y a en lui de génie avorté tressaille et se débat. « Que ne lui vis-je pas faire ? s'écrie Diderot à la fin de cette étonnante scène dont semblent s'être souvenus Hugo dans les derniers vers du *Satyre* et Tolstoï dans le *Chant du cygne*. Il pleurait, il riait, il soupirait, il regardait ou attendri, ou tranquille, ou

furieux ; c'était une femme qui se pâme de douleur, c'était un malheureux livré à tout son désespoir ; un temple qui s'élève ; des oiseaux qui se taisent au soleil couchant ; des eaux ou qui murmurent dans un lieu solitaire et frais, ou qui descendent en torrent du haut des montagnes ; un orage, une tempête, la plainte de ceux qui vont périr, mêlée au sifflement des vents, au fracas du tonnerre. C'était la nuit avec ses ténèbres, c'était l'ombre et le silence, car le silence même se peint par des sons. Sa tête était tout à fait perdue. » La crise passée, Rameau reste quelques minutes immobile et muet sur une banquette, les bras pendants, les yeux à demi fermés ; puis il avale deux ou trois verres de limonade, renoue l'entretien, et recommence à baver sur les morts et sur les vivants.

On ne lit pas le *Neveu de Rameau* sans y admirer la souplesse et la variété du style, à la fois si facile et si mordant, si spirituel et si imagé, qui tantôt se concentre en une formule et jaillit en un trait, tantôt s'épanouit en une rhétorique abondante et superbe, digne de Hugo. On admire plus encore la puissance créatrice qui s'y révèle. Rameau est, en effet, une création d'une étrange ampleur. En lui il n'y a pas seulement un individu qui a existé, l'ex-protégé de Mlle Hus, le « surintendant de ses chiens et de ses chats » ; en lui il y a le « raté » avec ses fureurs d'impuissant, ses jalousies et ses rancœurs, le raté de l'art et des lettres autour de qui Diderot a eu soin d'évoquer les noms de Palissot, de Poinsinet, de Fréron, de ceux qu'à la même époque Voltaire étrillait dans le *Pauvre diable*. Mais à pareille date, à la veille de la Révolution, le raté de l'art et des lettres est celui-là même qui va sous peu rédiger les journaux, monter à la tribune des

clubs, mettre le sabre aux mains des égorgeurs de septembre et les pousser en avant ; dans les injures que Rameau jette aux riches, aux puissants, dans le débordement lyrique de son envie gronde déjà un *Ça ira*, et l'informe chapeau qu'il retape d'un coup de poing sur sa tête se contourne en bonnet phrygien. Le personnage atteint par là aux plus vastes proportions, et le dernier mot de ce dialogue écrit en 1762 devient pour nous qui savons l'histoire des années suivantes une espèce de prophétique menace, quand au bonsoir que Diderot lui donne d'un ton de mépris : « Que je vive, répond Rameau, encore seulement une quarantaine d'années ; rira bien qui rira le dernier ! »

Estimerons-nous, après cela, que Diderot soit, comme on l'a dit de nos jours, « tout allemand » ou « tout anglais » ? Son art est un retour à la tradition même de l'art national, au vieux fonds français. Ce ne serait pas lui rendre pleine justice que de le rapprocher de Lesage, quoiqu'il y ait parenté entre eux : il le dépasse de toute la tête. Dans notre littérature, il n'y avait rien de comparable au *Neveu de Rameau* depuis Tartuffe et M. Jourdain ; il n'y a rien de comparable jusqu'à Vautrin et au père Goriot. Ici, le réalisme de Diderot rejoint d'un côté Molière et de l'autre Balzac.

*
* *

Il peut y avoir une autre formule du roman réaliste. L'art de Diderot n'est pas entièrement et rigoureusement impersonnel, quoiqu'il sache sortir de lui-même et créer des êtres qui ne lui ressemblent pas. Il n'est pas, comme Jean-Jacques, en chacun de ses héros ; mais il est en général un des acteurs de ses récits dialogués. Dans le *Neveu de Rameau*, il est là, en

face du monstre ; il est là pour lui donner la réplique, pour opposer à ses odieuses professions de foi la protestation du bon sens et de l'honnêteté, et lui crier à certain moment : « Ah ! malheureux ! dans quel état d'abjection vous êtes tombé ! »

Laclos apporte dans le roman un art qu'il ne suffirait même plus de qualifier d'impersonnel, qu'il faut, selon le mot du XIXe siècle, appeler l'art impassible.

Nous ne saurions rien de sa biographie si nous n'avions que son livre pour nous renseigner. Ne cherchons pas dans les *Liaisons dangereuses* des confidences, des détails sur lui et les siens comme aime à en donner Diderot, comme il en donne dans l'*Entretien d'un père avec ses enfants*. Pour nous renseigner, nous devons nous adresser à ceux de ses contemporains qui l'ont connu. Par malheur, ils ne nous parlent que des douze ou quinze dernières années de sa vie. Ils nous font connaître Choderlos de Laclos à partir du jour où il a joué un rôle dans la Révolution. De 1789 à 1792 son nom reparaît sans cesse dans les journaux ; il en rédige lui-même un, le journal des *Amis de la constitution*, c'est-à-dire du club des Jacobins ; il est le conseiller du duc d'Orléans, de Philippe-Egalité, et peu s'en est fallu qu'il ne périt avec lui sur l'échafaud. Devenu général d'artillerie, il a fait les grandes guerres de la République, et il est mort à son poste, à Tarente, en 1803 ; ceci est très bon à savoir. Mais enfin toute cette période de son existence est postérieure à la publication des *Liaisons dangereuses* qui datent de 1782. En 1782 il avait quarante et un ans, il était officier déjà, en garnison à l'île de Ré : voilà tout ou presque tout ce que nous savons de son passé, et nous ne le savons pas par lui. Devinerait-on à le lire quelle était sa profession ? Pressen-

tirait-on dans le romancier de 1782 le démocrate de 1789 ou le soldat de l'an II ? Il n'avait rien écrit jusqu'alors que quelques vers dans le mauvais goût de l'époque ; il n'a guère écrit depuis que des articles de politique ou des traités d'art militaire ; trois articles qu'il a publiés dans le *Mercure* du 17 avril, du 24 avril et du 15 mai 1782 sur la *Cécilia* de miss Burnet sont insignifiants. C'est une sorte d'énigme dans notre littérature que ce roman des *Liaisons dangereuses* dont le succès a été prodigieux sans qu'il ait, semble-t-il, attiré les yeux sur la personne de l'auteur et qui demeure isolé dans la vie de l'auteur, comme en dehors de sa vie. L'intention est manifeste chez Laclos de réagir contre l'exemple et l'école de Rousseau, contre le règne et l'abus du *moi*. Il s'est abstrait autant qu'il est possible à l'homme de s'abstraire de sa création, et l'impersonnalité de l'art ne saurait être poussée plus loin. Reste à se demander si dans le sujet qu'il traitait l'intérêt de sa réputation et de son honneur n'était pas de la pousser moins loin. Ceux qui l'ont approché ont beau nous assurer qu'il était « bon époux, bon père », qu'il était un très honnête homme : j'ai peur qu'après l'avoir lu il ne nous reste un doute...

Tilly, dans ses *Mémoires*, a tracé la silhouette de Laclos. C'était, dit-il, « un grand monsieur maigre, jaune, en habit noir ». Très froid, au surplus, très silencieux, plus porté à observer qu'à se répandre. Un jour néanmoins, au dire de ce même Tilly, il se serait laissé arracher quelques aveux ; il aurait déclaré que les personnages des *Liaisons dangereuses* avaient été peints d'après nature, que celui-ci était un de ses camarades de régiment, celle-là une marquise de Grenoble. Que nous font leurs noms ? Des noms, il y en

aurait bien d'autres à citer, auxquels n'a pas songé Tilly, et par exemple celui de Tilly lui-même. Il va de soi que Laclos a pris son point de départ et ses matériaux dans la réalité ; mais c'est la vérité générale dont il a revêtu le portrait individuel qui en fait le prix, et il n'y a que le léger et impertinent Tilly pour ne pas s'en apercevoir, pour chercher là une « chronique scandaleuse » analogue à celle qu'il rédigeait au début de la Révolution.

Le livre de Laclos est le dernier aboutissement du roman licencieux, du roman de mauvaises mœurs dont le XVIIIe siècle nous a laissé tant de spécimens ; il en est presque le dernier en date, il en est la fleur, la fleur vénéneuse. Mais en même temps que de Crébillon fils il procède de Richardson. Il serait long d'indiquer tout ce que Laclos doit à Richardson. Il ne lui doit pas seulement des situations, telles que la mort de Mme de Tourvel, ou quelques-uns des traits dont il a composé le caractère de Valmont. Bien qu'il ait cent fois plus de talent que lui, il est son élève ; il a pris chez lui ses premières leçons d'analyse et de psychologie. Aussi, malgré de trop visibles analogies dans le sujet qu'il traite avec ceux que traitaient Crébillon fils et ses émules, il leur est très supérieur. Ceux-ci n'avaient guère d'autre but que d'amuser le public ; il a des ambitions plus hautes. Le titre, un peu prudhommesque, de « Liaisons dangereuses » semble annoncer des prétentions de moraliste, et c'est une impression que pourrait confirmer la préface ; ne soyons dupes ni de la préface ni du titre. La vérité est que Laclos ne s'inquiète ni de corriger ni de pervertir ses lecteurs ; il fait minutieusement et froidement sa besogne d'analyste. Son but, à lui, est de faire œuvre d'art. C'en est une, en effet, merveilleuse et infâme.

Je ne puis et ne veux indiquer le sujet qu'en deux mots. Il s'est proposé de peindre le Don Juan français du XVIIIe siècle dont Crébillon fils n'avait tracé qu'une légère esquisse dans les *Egarements* et dans le *Hasard du coin du feu*. Son Don Juan est Valmont. Valmont ne vit que pour l'amour et personne n'est plus incapable d'aimer, car il n'est que vanité. Séduire et perdre celles qu'il a séduites, acquérir ainsi le renom d'homme irrésistible et redoutable, tel est son unique souci. Pour atteindre son but, pour assurer son triomphe, rien ne lui coûte ; il est tour à tour et avec même maîtrise brutal ou hypocrite ; il viole le secret des lettres comme il sait à l'occasion forcer et fouiller un secrétaire ; il a les ruses du forçat avec les grâces suprêmes et le dandysme accompli d'un mondain de ce temps-là. Il n'a pas que de l'élégance ; il a de l'esprit et une perspicacité sans égale au service de ses passions. Il analyse les actes et les propos d'autrui, s'analyse lui-même, se regarde agir, toujours maître de lui. Il est un gourmet et un artiste en vice ; il est le génie du mal, Satan en habit à la française.

Laclos a-t-il exagéré ce qu'il y avait de perversité savante et de cruauté dans le don-juanisme des salons aux environs de 1780 ? Qu'on relise les *Mémoires* de ceux qui furent à la même date les Valmonts de la réalité, les *Mémoires* du duc de Richelieu ou du comte de Tilly entre autres. Cinquante ouvrages, autobiographies ou recueil's de correspondances, sans parler des écrits de Chamfort, sont là pour prouver que Laclos a vu juste et combien son observation est pénétrante.

En regard de Valmont il a placé Mme de Merteuil. Elle est la femme que fait forcément éclore une société dans laquelle l'homme à la mode s'appelle Richelieu ou Val-

mont. Elle est la perfidie féminine en lutte avec l'égoïsme masculin. Elle aussi, elle est toute vanité. Elle met sa vanité, non plus comme Valmont, à étaler ses conquêtes, mais à faire des dupes, à mener une vie aussi dissolue que la sienne en conservant la considération du monde. Et à ce jeu, étant femme, elle est supérieure même à Valmont ; sa rouerie l'emporte sur celle de l'homme. En d'autres termes, elle est pire que Valmont. Abandonnée ou compromise, elle peut tuer, et elle tue : elle tue avec une lettre qui ne compte pas vingt lignes.

Mais voici ce qui, plus que tout le reste, est d'une psychologie subtile et profonde. Valmont et Mme de Merteuil sont amis et pour ainsi dire associés jusqu'aux cinquante dernières pages du roman ; ils s'admirent l'un l'autre, ils aiment l'un en l'autre le confident de leurs prouesses ; ils s'estiment ainsi que deux confrères sans rivaux possibles dans leur art. Eh bien ! ils sont destinés à se haïr un jour. L'heure doit arriver, elle arrive, où ces deux orgueils se heurtent et se trouvent aux prises. La guerre est déclarée, et entre eux la guerre c'est la mort avec l'ignominie. Ils publient les secrets qu'ils s'étaient confiés ; Valmont est obligé de se battre avec un honnête homme dont il avait fait sa dupe, et meurt d'un coup d'épée ; Mme de Merteuil, montrée aux doigts, est réduite à s'enfuir en toute hâte à l'étranger.

L'œuvre est faite à la perfection. Je ne parle même pas des qualités du style : cela est écrit avec un stylet d'acier. Mais entre tant de romans par lettres, éclos du succès de *Clarisse Harlowe* et de la *Nouvelle Héloïse*, il n'en est aucun, sans excepter ces deux-là, où l'intérêt soit aussi bien conduit, aussi gradué, aussi continu.

Laclos dissèque les âmes de ceux et de celles qu'il met en scène sans interrompre ou ralentir un seul instant la marche de l'action. On n'a jamais eu plus d'adresse, et les *Liaisons dangereuses* peuvent être regardées comme le premier roman bien fait qui ait paru en France. La *Princesse de Clèves*, *Manon Lescaut* sont quelque chose de plus et de mieux que des œuvres bien faites : œuvres d'inspiration toute pure, qui ont devancé la théorie, qui ne se recommencent pas, qui ne s'imitent pas. Il en va autrement des *Liaisons dangereuses* : on y peut apprendre à bâtir et à écrire un roman. L'art y a pleine conscience de ses moyens et de ses effets. On serait même presque tenté de penser qu'il y a là un peu trop d'art et d'intelligence. Car avant toute autre chose, Laclos est un homme très intelligent. Sans un mot cru, sans un gros mot, il est allé dans l'analyse du vice plus loin que n'est allé personne. Les caractères qu'il nous peint, il les construit et les développe en psychologue impeccable ; rien n'y manque et chaque trait vient en son temps. Quand Mme de Tourvel, la pieuse et douce Mme de Tourvel, s'est prise au piège de Valmont, quand elle succombe, Laclos sait très bien voir que chez une pareille femme la faute ne peut être qu'un excès et un égarement de la pitié ; il lui fait dire : « Vous êtes donc heureux ? et heureux par moi... je sens que cette idée me console ». Cela est d'une délicatesse extrême ; cela fait songer à l'Eloa de Vigny, à l'ange descendu du ciel pour consoler celui qui souffre et en qui son innocence n'a pas reconnu le démon :

Seras-tu plus heureux, du moins? Es-tu content ?

Surtout, cela est d'un sentiment tout à fait juste. Et néanmoins, on n'est pas pleinement satisfait ; on dis-

cerne trop le travail de la réflexion, le calcul du psychologue qui compose logiquement et méthodiquement ses personnages. Ainsi procède Stendhal qui a pu connaître Laclos en 1800, quand ils étaient tous deux à l'armée d'Italie, qui connaissait en tout cas son œuvre et lui doit beaucoup. Il semble que Prévost ne procède pas de la même manière : il ne raisonne ni ne calcule ; ses personnages s'imposent à lui ; il voit sa petite Manon, son pauvre chevalier Des Grieux, il les voit agir et il raconte ingénuement ce qu'il voit sans s'être dit : ici, ils prononceront tel mot ; là, ils feront tel geste...

Mais j'ai l'air de reprocher à Laclos d'avoir du talent au lieu de génie. Reconnaissons son talent, et venons à une plus sérieuse critique. Puisque j'ai nommé Stendhal, qu'on oppose à la figure de Mme de Tourvel celle de Mme de Rênal : on verra bien ce qui manque à l'œuvre si adroitement, si habilement faite de Laclos. Il avait beau être un peintre et un observateur hors pair de son époque : il était de son époque. A côté de Valmont et de Mme de Merteuil il a voulu peindre une honnête femme, Mme de Tourvel, et une jeune fille, Cécile de Volanges, toutes deux victimes de la scélératesse des deux complices : il n'a pas réussi. Son honnête femme est une dévote et une prude ; sa jeune fille est une petite sotte qui n'est pas très loin de devenir un petit monstre. C'est grand dommage ; nous aurions eu vraiment besoin de rencontrer ici un cœur droit, une âme simple, pour nous détendre et nous rassurer : point de lecture qui cause une impression plus pénible que celle des *Liaisons dangereuses*. Et puis il est regrettable pour l'impassible Laclos qu'il ne soit tout à fait supérieur que dans la peinture du mal. L'art

n'a le droit d'être impassible qu'à la condition d'exprimer en même temps que les laideurs de la vie ce qu'elle offre de sain, de bon et de pur ; sans quoi, il faut un cri comme celui de Diderot : « Ah ! malheureux ! dans quel état d'abjection vous êtes tombé ! » Ce cri, Laclos ne l'ayant pas eu aux lèvres, nous sommes en droit de nous demander s'il l'avait dans le cœur. Que nous importe le dénouement ? Le châtiment aux dernières pages de Valmont et de Mme de Merteuil ne suffit pas à donner à l'œuvre une moralité. En sorte qu'après avoir reconnu l'impersonnalité de son art, après avoir en vain cherché dans son livre son *moi*, sa personne morale, j'en arrive maintenant à craindre de trop bien connaître Laclos par son livre. Bon père, bon époux, tant qu'on voudra ; sa conduite a pu être honorable au début comme à la fin de sa vie. Mais alors c'est qu'avec une conscience droite et une volonté forte il avait une imagination étrangement corrompue ; et cela, nul témoignage, ni celui de Tilly qui d'ailleurs n'est pas un juge fort autorisé en pareille matière, ni celui de personne ne saurait nous l'ôter de l'idée. Au fond, l'art le plus impersonnel est encore, est toujours l'expression d'une âme, et il ne se peut pas que ce que nous créons ne laisse rien entrevoir de ce que nous sommes.

*
* *

Avec Restif de la Bretonne, on n'est pas embarrassé de savoir à qui on a affaire. Outre que son *moi* s'étale et déborde dans tous ses ouvrages, il en est un grand nombre qui ne sont qu'une histoire à peine transposée de sa propre vie. Tel est celui qui s'intitule la *Vie de mon père* ; tel, également, le *Paysan perverti* dont il est le héros principal ; après quoi il a repris la plume et a

rédigé les quatorze tomes de *Monsieur Nicolas ou le cœur humain dévoilé*, où toute sa vie est de nouveau racontée et presque jour par jour. Si nous ne savions pas quel il a été, c'est que nous ne le voudrions pas. Mais il est plus facile de le comprendre que de le dire ; et il est impossible d'entrer dans des détails sur son cas physiologique ou plutôt pathologique. Bornons-nous à rappeler qu'il a composé un calendrier où chaque jour de l'année correspond au nom d'une femme qu'il a aimée, et qu'il aurait pu, si ses calculs sont exacts, en composer un autre du même genre avec les noms de ses enfants. S'il faut l'en croire, en 1775, à la fin de sa vingt et unième année, il était déjà père pour la vingtième fois. Un de ses écrits porte en titre : *Le pornographe*, et malgré les intentions morales qu'il affiche, qu'il a, le mot est devenu un qualificatif inséparable de son nom. On est donc tenté de s'écarter avec dégoût. On referme le livre...

Mais dès qu'on l'a refermé, une espèce de scrupule ou de remords vous vient. Car d'une part, à travers sa bestialité on a entrevu autre chose, presque des éclairs ou des lueurs de génie ; et d'autre part, on songe à ses origines, au milieu dans lequel il a vécu, au dur et constant labeur de toute sa vie. Restif est fils de paysans, et il est un ouvrier. Il est né en 1734 en Bourgogne, à Sacy. Ses parents étaient des cultivateurs qui possédaient la ferme de la Bretonne. Quant au nom de Restif, si nous en croyions la *Généalogie* placée en tête de *Monsieur Nicolas*, il serait la traduction populaire du mot latin *pertinax* qui signifie également *têtu*, et les Restif de la Bretonne remonteraient en droite ligne à l'empereur Pertinax, successeur de Commode. Il est permis de n'en pas croire la généalogie dont Restif

était le premier à sourire. Il avait treize frères ou sœurs... Quelle puissance de vie dans ces familles d'autrefois, avant la Révolution et l'Empire, avant la grande saignée que nous ont faite vingt années de guerre et dont la race est demeurée à jamais affaiblie! La grand'-mère de Diderot avait eu vingt-deux enfants ; il y en avait seize dans la maison de Bagnols où Rivarol est né, et pour ce qui est de Restif, nous venons de voir que s'il avait voulu rassembler ses fils et ses filles en un repas familial, il aurait fallu mettre le couvert en plein air, sur la place publique ou le champ de foire. Il apprit tant bien que mal un peu de latin, lut à la dérobée quelques romans de Gomberville et de Mme de Villedieu ; entre temps, il gardait les brebis et les vaches dans de riants vallons, en compagnie de quelques mauvais drôles. Bientôt, il fut mis en apprentissage à Auxerre chez un imprimeur, chez Fournier dont il n'a jamais publié le nom dans les récits de sa jeunesse : la chose est d'autant plus digne de remarque qu'il ne se gêne pas pour nommer les gens qu'il a connus et raconter leurs aventures avec les siennes. Mme Fournier s'appelle dans *Monsieur Nicolas* comme dans le *Paysan perverti* Mme Parangon ; et quoique l'amour qu'il lui avait voué soit loin de nous apparaître aussi sublime et poétique qu'à lui-même, ce scrupule de délicatesse, extraordinaire de sa part, est peut-être la plus forte preuve qu'il nous ait donnée de sa tendresse pour elle. En 1755 il quitte Auxerre et arrive à Paris ; il travaille à l'imprimerie du Louvre, ne tarde pas à épouser une affreuse mégère, Agnès Lebègue, et le malheureux satyre trouve à son foyer l'expiation de ses fautes. Il est très pauvre : sa femme gaspille le peu qu'il gagne ; il passe toutes ses journées à l'atelier, emportant avec lui son

déjeuner qui se compose d'un croûton de pain ; de temps à autre il a deux sous pour s'acheter une saucisse. Cependant, rien ne peut épuiser l'ardeur et la surabondance de vie qui est en lui ; son cerveau fermente, il faut qu'il écrive, et en 1766 l'ouvrier imprimeur publie son premier roman : *La famille vertueuse*. Dès lors, les volumes succèdent aux volumes avec une facilité et une rapidité stupéfiantes, sans que l'auteur puisse déposer son tablier d'ouvrier. En une trentaine d'années il produit environ 250 volumes. Il est tel de ses romans, *La fille naturelle*, qu'il rédige et met au net en six jours ; il en est d'autres qu'il ne prend même pas le temps d'écrire : il les imprime au fur et à mesure qu'il les imagine. La réputation, réputation louche, lui est venue à dater du *Paysan perverti* : la fortune ne vient pas. Les libraires refusent de payer ce qu'ils lui doivent et vendent des contrefaçons de ses ouvrages, si bien qu'à la fin de sa vie il a tout juste de quoi imprimer *Monsieur Nicolas*, sans qu'il lui soit possible de faire exécuter les estampes qu'il se proposait d'y joindre et dont il avait marqué avec soin le sujet. Aujourd'hui, un exemplaire complet de ses œuvres se vend trente ou trente-cinq mille francs...

On ne peut et on ne doit aborder un pareil écrivain qu'avec répugnance ; mais on ne saurait s'empêcher d'avouer qu'il était, selon un mot qui a été appliqué à d'autres et s'applique à lui mieux qu'à aucun autre, une force de la nature. Essayons de l'évaluer ; prenons, comme il sied, l'étrange animal avec des pincettes, déblayons la fange immonde, et voyons ce qu'il y a par là-dessous.

Il était né, il est resté homme du peuple, et ceci pourrait nous promettre un art nouveau, original, des

œuvres toutes différentes de celles que produisait entre 1770 et 1789 une littérature de salon et d'académie. Notre attente avec lui n'est pas tout à fait déçue, à condition d'aller droit aux ouvrages qu'il a fait paraître à partir de 1780. Jusque-là son originalité, qui du reste ne s'est jamais complètement dégagée, s'entrevoit à peine. C'est peut-être un avantage pour un littérateur d'être dépourvu de culture première, mais c'est aussi un danger. Oui, en un certain sens, c'est un avantage d'être un ignorant : on l'a dit de Marivaux en jouant un peu sur les mots, en entendant par là qu'il avait consulté la vie plus que les livres et n'avait pas subi comme son époque le despotisme de l'art classique, des traditions d'art gréco-latines. On le dirait plus justement de Restif. Son ignorance fait sa confiance en lui ; tout lui est nouveau, tout lui semble une découverte ; le matin il invente la poudre et le soir il découvre l'Amérique. « C'est étonnant, Mme Cardinal, dit le héros de M. Ludovic Halévy, ce qu'on découvre de choses dans l'histoire. » Evidemment ; tout est neuf à qui n'a presque rien lu. Et certes celui-là est condamné à dire bien des paroles inutiles, à remplir ses écrits de naïvetés, de bévues, de sottises qui nous feront hausser les épaules : il se peut, en revanche, qu'étant en dehors de la tradition et de la routine il rencontre çà et là des idées ou des sources de beauté que n'auraient pas rencontrées des gens plus instruits. Mais ce manque de culture première a aussi son danger. Un jour ou l'autre, il faut bien en arriver à ouvrir un livre, à entendre ce qui se dit et se répète ; et le goût, dont l'éducation n'a pas été faite, est à la merci des modes présentes contre lesquelles rien ne l'a mis en garde.

Tel est le cas de Restif. Il a d'abord oscillé entre

toutes les influences littéraires et philosophiques qui vers 1770 se disputaient l'empire. A mesure qu'il lisait et qu'il apprenait à connaître un des romanciers en renom, il en devenait l'imitateur et l'involontaire parodiste. Il a successivement imité l'abbé Prévost, Mme Riccoboni, Richardson ; il a été, selon que le vent soufflait d'un côté ou de l'autre, philosophe de la raison et philosophe du sentiment. C'est de Rousseau surtout, le vrai maître alors de l'opinion, qu'il a subi la tyrannie. On le nommait de son temps « le Jean-Jacques du ruisseau » ; le mot est joli et le caractérise bien, au moins dans sa première manière. Il a l'orgueil de Jean-Jacques, avec mainte aberration morale de plus que lui ; comme lui, il se raconte dans tout ce qu'il écrit et raconte cyniquement tout ce qu'il a pu faire ; comme lui, il prêche à tout propos et non seulement dans ses traités, le *Pornographe*, l'*Anthropographe*, le *Thesmographe* et autres *graphes*, mais aussi dans ses romans ; comme lui, il entend tout réformer, la morale, les lois, la police et jusqu'à notre système orthographique. Je ne prétends pas qu'aucune des réformes qu'il conseillait n'eût sa raison d'être et ne méritât d'être essayée : n'est-il pas question aujourd'hui de mettre notre écriture en accord avec notre prononciation ? Il y a des œuvres entières de Restif (entre autres les quatorze tomes de *Monsieur Nicolas*) qui sont orthographiées de la sorte. Je ne prétends pas davantage que son lyrisme ne soit jamais aimable ou touchant et que sa sensibilité ne puisse à l'occasion nous aller au cœur. Plus souvent, elle risque de produire un effet comique. Je ne citerai qu'une phrase, une phrase de *Monsieur Nicolas* dans laquelle il évoque son départ d'Auxerre et ses adieux à la céleste Mme Parangon. Pour en goûter tout le comique, il est

bon de savoir qu'il a commencé *Monsieur Nicolas* avant la Révolution, qu'il ne l'a achevé qu'en 1796, qu'il y revenait, le revoyait, le complétait et le mettait au courant d'année en année. Il évoque donc ses adieux à Mme Parangon, et voici la note au bas de la page : « Ho ! Ho ! je fonds en larmes en relisant ce trait le 27 mai 1788, au bout de trente-trois ans ! Je fonds en larmes le 12 auguste 1790 ! le 12 mai 1791 ! le 5 décembre 1794 en casant (terme d'imprimerie, il imprimait lui-même son livre) ! le 12 février 1795, en lisant la tierce (autre terme d'imprimerie) ! »

Il y a dans Restif la caricature de Rousseau ; cela est incontestable. La caricature n'est que trop visible dans celui de ses premiers romans qui a passé au XVIIIe siècle pour son chef-d'œuvre, le premier qu'il ait signé de son nom : le *Paysan perverti*. Il lui a donné un peu plus tard une suite : la *Paysanne pervertie*, et finalement il a fondu les deux ouvrages en un seul qu'il a bizarrement intitulé : le *Paysan-Paysanne pervertis ou les dangers de la ville*. Cette addition n'a fait que gâter encore son œuvre ; la première forme en était un peu moins exécrable. Les quatre tomes qu'elle comporte ont paru en 1776, et du coup Restif s'est trouvé célèbre. En neuf ans, le *Paysan perverti* a eu dix éditions ; la traduction allemande en a eu quatre, et la traduction anglaise quarante-deux : les Anglais ont un excellent estomac. Le sous-titre nous avertit déjà que Restif imite Rousseau : les dangers de la ville, la ville corruptrice, vieux thème auquel la *Nouvelle Héloïse* avait donné une vogue nouvelle, et grâce au génie de Jean-Jacques l'apparence d'une vérité. Comme Restif se prenait lui-même pour une victime de la ville, il a mis là toute sa fougue ; il est sincère, il est convaincu. Mais

il s'est joué un bien mauvais tour dans la suite, en publiant *Monsieur Nicolas*, c'est-à-dire ses propres Mémoires; car il résulte de ce qu'il y avoue de sa jeunesse qu'il n'avait pas attendu son arrivée à la ville pour être ce qu'il est, et que la ville n'avait plus rien à corrompre en lui. N'importe, sa conviction là-dessus est inébranlable, et il s'évertue à nous montrer en la personne de son paysan Edmond les ravages que la ville ne peut manquer de faire en nos âmes. Edmond, en effet, devient, — à moins qu'il ne soit d'origine, — un affreux sacripant Il commet les crimes les plus monstrueux : il ne s'agit ni de vols ni d'assassinats. Il roule à la plus crapuleuse débauche; il outrage Mme Parangon elle-même, la sainte Mme Parangon. En fin de compte, sur le point d'être arrêté, il résiste aux gens de police, en poignarde cinq ou six, est pris et envoyé au bagne. Il s'échappe de Toulon : tel Jean Valjean, le forçat de Hugo. Son cœur s'est ouvert; il a compris, il déplore ses erreurs; il n'ose plus reparaître devant les siens, devant Mme Parangon, qui lui ont pardonné cependant et l'aiment encore. Il court le monde; il va un peu partout, au Canada, chez les Esquimaux, chez les Patagons. Je renonce à narrer tout ce qui lui arrive, et me borne à relever un trait où éclate la naïveté de Restif. En s'échappant de Toulon, Edmond a été mordu à la main par un gros serpent qui lui-même s'était échappé je ne sais pas d'où; il a fallu lui couper le bras, ce qui ne l'empêche pas, — ai-je dit qu'il était peintre et sculpteur? — de peindre un tableau dans une église et de sculpter un beau groupe de marbre destiné à orner la tombe de son père. Dans son voyage chez les Esquimaux, il perd un œil; quelque temps après, il

perd l'autre. C'est ainsi que Restif entend nous enseigner la morale, ainsi qu'il comprend l'expiation et qu'il nous peint, pour nous corriger, les effets de la mauvaise conduite. Son héros se réduit de plus en plus ; quel exemple plus saisissant du coupable dévoré par le remords et consumé par le repentir? A la fin du roman il n'est plus qu'un débris. Et Mme Parangon épouse ce débris, cet invalide de l'amour : « Votre ingénuité touchante, lui dit-elle, a produit le charme qui dure encore ». C'est proprement l'union de deux aveugles; il faut bien qu'elle le soit pour trouver Edmond ingénu et s'être fait jusqu'au dernier jour si grande illusion sur son compte. Au reste, elle veille bien mal sur son aveugle : dès le soir du mariage, elle le laisse écraser par un carrosse.

On se demanderait en vain ce que le XVIIIe siècle a pu goûter dans le *Paysan perverti*, n'était qu'il y retrouvait les lieux communs de la philosophie à la mode, l'emphase et la sensiblerie en vogue. Nulle étude de caractères ou de mœurs ; nulle trace en Edmond de son origine paysanne ou de sa profession de peintre ; à peine dix pages sur la vie et les mœurs à Paris. D'interminables sermons, des invraisemblances insensées ; pas une seule minute l'illusion du réel ou seulement du possible. Veut-on un échantillon du style ? « L'éclat de votre vertu luisait encore sur moi ; mais, faible planète, ce n'était qu'un éclat emprunté qui éclairait mes taches. » Ainsi parle Edmond, faible planète. La seule partie curieuse de l'ouvrage en est le dernier chapitre. Restif a trouvé le remède au mal qu'il dénonce, à la corruption des villes ; le remède n'est peut-être pas très neuf, s'il a le tort d'être inapplicable : il consiste, puisque la campagne est honnête

et la ville corrompue, à construire désormais les villes à la campagne. Edmond, qui décidément ressemble beaucoup à Restif, a eu au cours de sa blâmable existence un nombre inouï d'enfants. Mme Paragon les a recueillis, elle en est entourée ; sans cesse il lui en arrive de nouveaux par la diligence ou par le coche ; elle est transformée en une espèce d'asile ; ce n'est plus une femme, c'est un orphelinat. Lorsqu'elle croit qu'Edmond a péri en s'évadant du bagne et qu'elle fait célébrer pour lui une messe, elle a un mot grandiose : « Faites venir, dit-elle, *tous* les enfants... » et la chapelle se remplit. Eh bien ! ce sont ces enfants qui vont peupler la cité nouvelle, édifiée à la campagne ; et cette cité conçue par Restif, si elle fait penser à la Thélème de Rabelais ou à la Salente de Fénelon, l'intérêt vient surtout de ce qu'elle est déjà la cité idéale de Saint-Just, un premier essai du « couvent spartiate » que le jacobinisme allait essayer d'établir. Même mélange de rêverie humanitaire et de principes tyranniques. Voici les principaux articles du règlement que trace Restif :

I. Egalité absolue de tous les citoyens ; ce qui ne l'empêche pas d'ajouter que les citoyens seront soumis « aux fils aînés de l'aîné de la famille » ; parmi ces aînés on choisira le maître d'école et le curé.

II. Partage égal des terres ; dix arpents à chaque chef de famille. Point d'autre impôt que celui qui se paiera au curé ; « il aura les droits de seigneur ».

VI. « Chacun n'aura en propriété que ses meubles, son linge, ses habits qui seront les mêmes pour tous ; on n'aura que le choix de la couleur et de la façon. » (Comment seront-ils « les mêmes pour tous », si chacun peut choisir la forme et la couleur du sien ?)

VII. « Les bestiaux seront en communauté ; il y aura

deux syndics, des adjudants de syndic faisant fonction d'agents de police, un bailli, son lieutenant, un procureur fiscal, et un tribunal de famille présidé par le curé ou en son absence par le maître d'école. »

IX. « Ceux qui auront négligé la culture seront privés pour toute l'année de la moitié de leur portion de vin les dimanches et fêtes. »

XI. « Le jeune homme et la jeune fille qui se distingueront (en apprenant le mieux à lire), auront une cocarde. »

XIV. « Les divertissements seront publics et par conséquent honnêtes » (*par conséquent* est admirable). « Ils consisteront pour les hommes en jeux de boule, ou même de cartes pour les plus anciens, avec une bouteille de vin pour chaque homme. » (On reconnaît ici la maison de M. de Volmar.)

XVII. « Les amusements des femmes faites ne seront autres que d'être assises pour converser entre elles, en ayant l'œil sur la jeunesse des deux sexes. » (Il se pourrait que ceci fût profond.)

XXIV. « Le pain sera bon. »

XXV... « Si une demi-heure après la cloche qui sonnera la clôture de la journée, quelqu'un était trouvé dans les rues par les adjudants des syndics en charge qui feront leur ronde en silence, il sera puni le lendemain. » (Doux pays ! douce liberté !)

XXVIII. « Si... l'on se trouve du temps de reste, le pasteur instruira ses paroissiens sur la théorie de l'agriculture; il leur fera la lecture, et leur expliquera l'*Histoire naturelle* de M. de Buffon. »

XXXIII. « Les pères de huit enfants et au-dessus auront double portion de vin... Les enfants surnuméraires seront répartis chez les habitants qui en manqueront, pour faire leur ouvrage. »

XXXIX. Les paresseux « seront renfermés seul à seul dans une chambre. »

XLIII. « Comme les sujets, tant en garçons qu'en filles, auront à peu près le même mérite, les mariages pourront être la suite de l'inclination des jeunes gens. »

XLV. « Le bourg commun sera fermé chaque jour à la

clôture des travaux, et les portes n'en seront ouvertes que le lendemain à l'heure d'aller aux champs. »

Voilà le rêve social à la veille de 1789.

Mais jusqu'ici nous ne trouvons chez Restif que des utopies bouffonnes et une sorte d'idéalisme ordurier : d'où vient que les romanciers d'à présent, ceux qui s'appellent eux-mêmes romanciers naturalistes, se revendiquent de lui comme d'un ancêtre ? On pourrait répondre qu'ils ont été eux aussi bien souvent, trop souvent, des pornographes idéalistes. La réponse ne serait qu'à demi satisfaisante. S'ils ont écrit la *Bête humaine*, la *Terre* et autres poèmes de l'ignoble, ils nous ont aussi donné cette œuvre de large et forte vérité, l'*Assommoir*. Cherchons donc chez Restif ce qui peut annoncer une œuvre comme celle-là.

Nous l'y trouverons, dans la seconde moitié de sa vie d'écrivain et pourvu que nous ne lui demandions qu'une ébauche, les matériaux épars de l'œuvre plutôt que l'œuvre elle-même. Rien ne lui est plus étranger que l'art ; il n'en a pas la plus vague notion. Il entasse dans chacun de ses livres les éléments les plus disparates ; il est hors d'état de composer quoi que ce soit, de faire un choix dans ses idées et de limiter son ouvrage. Si *Monsieur Nicolas* a quatorze volumes, les *Nuits de Paris* en ont une douzaine ; les *Contemporaines* n'en comptent pas moins de soixante-cinq, et il y a un drame de lui, le *Drame de la vie*, encore sa propre histoire, qui se développe en cinq volumes, au total seize actes. La langue que parle Restif n'est pas moins surprenante ; il emploie des mots tels que *conduisible*, *amabiliser*, *favorabilité* ; il écrit : « Je suis turpin et vil », et pour lui *turpin* est un mot bien français dérivé de la même source que

turpitude. Quant à ses vers, il est charitable de n'en pas citer plus de huit :

C'est là qu'était Victoire,
Objet plein de douceur!
Larmes, en sa mémoire
Vous coulez sur mon cœur!
Elle me fut ravie
Par des parents cruels!
Ils ont rempli ma vie
De regrets éternels!

Voit-on assez l'ouvrier, l'ouvrier sentimental, reparaître dans cette complainte? Tout cela est pitoyable et insupportable. Mais si l'art fait défaut, il n'en est pas moins vrai qu'il est arrivé à Restif de voir ce qu'on n'avait pas vu avant lui : le campagnard, la vie villageoise, et aussi le peuple de Paris, la rue de Paris. La vie villageoise, elle est dans *Monsieur Nicolas*, dans les premiers volumes principalement. Restif y oublie la thèse qu'il a voulu soutenir, après Rousseau, dans le *Paysan perverti* ; il dit avec franchise et candeur ce qu'il a vu autour de lui pendant son enfance. Le tableau n'a rien d'édifiant ; l'animalité du rustre s'étale et se montre au grand jour. Mais c'est bien la première fois qu'un romancier nous fait voir de vrais paysans, sans les adoniser, sans les métamorphoser en bergers d'églogue ; c'est bien la première fois qu'ils apparaissent dans la littérature française depuis *Don Juan* et le *Médecin malgré lui*. Le village du XVIIIe siècle ressuscite, avec sa grossièreté, son ignorance, son cynisme, avec aussi son âme religieuse, son respect des chefs de famille, les traditions de vie domestique qui s'y sont perpétuées tandis qu'elles s'effaçaient dans les maisons de la

noblesse ou de la riche bourgeoisie, avec ses superstitions et son savoureux patois. On peut transcrire une page de *Monsieur Nicolas*, en la choisissant prudemment :

« En ce moment nous fûmes joints par un homme qui sortait de sa vigne, son hottereau sur le dos: c'était Jean Pyot le tisserand, cousin maternel de l'abbé Thomas. Il dit à celui-ci : Bonjeu, mon couhingn : n'an dit qu'vous v'nez d'Pahis? — Il est vrai, cousin. — Savez-vous que l'couhingn Jean Pyot, fi d'Jean le maréchal, vi-à-vi feu voute granpehe, ôt mort? — Non, mon cousin. — Hô ben, il ôt mort, et ses dents reveunent su sa fousse. — Comment! ses dents reviennent sur sa fosse? — Vou' n'savez qu' trou' ç' que chlai veut dihe ! — Non, je vous assure. — Vou' ains entendu dihe coume il était mal-répondant à péhe et méhe, qu'il maudissait queuquefouas, et coume il a une fouas juhé sa méhe, et batu ses deux sœus Marguite et Madelène dans ses bras? — Non, je ne sais rien de tout cela. — Hé bén, il les a batues, et in poichot sa méhe, et il ôt venu à meuhi. Et son péhe et sa méhe l'ont ben pleuré ! car i' disaint: J'ons ben dou chagringn, à cauhe qu'il était méchant: màs lou bon Guieu ôt bon : i'lli aha p'tête fait misehicorde !.. Et v'lai qu'in jour, qu'les grand's filles dou pèys équiont su' sa fousse, à cause qu'alle ôt soulon lou meur, voù ç' qu'ill y a d'la violete, à trouvirent deux d'ses dents, et à s'ensauvirent en criant; màs all' n'ouhihent pâ' l'dihe au péhe et la méhe; i' ign' y eut qu'une jeune éçarvelée qui lleù alit dihe. Lou péhe et la méhe J. Pyot sont vite venus su' la fousse, v'ou qu'il' ont vu les dents ; et il' se sont mis à se récrier, en dihant: Hôla, mon Guieu ! hôla, mon Guieu ! noute poure gassou ôt-i damné?... Si ben que M. le cuhé ôt venu, qui lê' a emmenés chez li. »

Je préfère, quant à moi, à *Monsieur Nicolas* les *Nuits de Paris*, et il me semble bien qu'elles ne sont pas sans valeur. Quoique le romanesque et le sentimentalisme y tiennent encore trop de place et qu'on y retrouve le

Restif de la première époque, celui qu'on pourrait appeler le Berquin de la crapule ou le troubadour de l'étable et du mauvais lieu, c'est une mine de documents sur le Paris d'il y a cent ans. Cela vaut bien mieux que le *Tableau de Paris*, de Mercier, qui date des mêmes années. On s'est habitué à rapprocher les noms de Restif et de Mercier ; impossible de mieux prouver qu'on ne les connaît ni l'un ni l'autre. Nous vivons sur cette idée, dont toute la responsabilité incombe aux romantiques, que Mercier a été un novateur. Les romantiques lui ont su gré d'avoir conspué le classicisme et appelé Racine et Boileau « les pestiférés de la littérature ». Il serait peut-être temps de s'apercevoir que Mercier était un pauvre homme, et que ses idées, quand il en a, sont celles de Rousseau et de Diderot traduites en français de cuisine. Mais pour s'en apercevoir il faudrait lire Mercier, et il est vrai que cela exige un assez pénible effort. Quand Rivarol a dit de ses œuvres qu'elles étaient « pensées dans la rue et écrites sur la borne », il a dit ce qu'il en faut dire. Mercier est un songe-creux et un pur vandale. Il a composé quelques romans : il n'en est pas de plus médiocres au XVIIIe siècle, et pour peu qu'on lise l'*Histoire d'une jeune luthérienne*, on sera fixé sur ce point. On ouvre son *Tableau de Paris* avec l'espoir d'y trouver des détails sur la vie parisienne au siècle dernier : on n'y trouve que de fastidieuses déclamations ; le titre de chaque chapitre est plein de promesses, et sous le titre il n'y a rien, que le vide.

Les *Nuits de Paris* ne nous réservent pas la même déception. Qu'on se figure le *Diable boiteux* débarrassé du surnaturel et de la mascarade espagnole. Restif a vécu parmi le petit peuple parisien, il connaît son

Paris, il en connaît tout au moins les bas-fonds. Durant plus de vingt années, il a passé ses soirées, une fois sa besogne faite, et une bonne partie de ses nuits à errer dans les rues à l'aventure et l'œil au guet. Une femme très riche et très bonne, Mme de Montalembert, avait mis sa bourse et son crédit à sa disposition; grâce à elle il allait secourir les misères et réparer les injustices. Il était une manière de Don Quichotte, à ses risques et périls : la rue était dangereuse la nuit, il y a un siècle. Dans le récit des infortunes qu'il a rencontrées et adoucies, je crois bien qu'il faut faire la part de son imagination et qu'il a quelque peu arrangé les choses. Mais ce n'est pas seulement la charité qui le conduisait : le « hibou de Mme la marquise », « l'observateur nocturne », — ce sont les surnoms qu'il avait pris, – était un curieux. Il ne se lassait pas d'explorer cet univers qu'est Paris ; il collectionnait les petits faits caractéristiques, les types étonnants qu'il découvrait. Il a connu les « industries fainéantes » qui ne s'exercent qu'à Paris : revendeurs de billets de théâtre, ramasseurs d'objets perdus, éleveurs de lapins en chambre, etc. L'éleveur de lapins en chambre est une de ses meilleures trouvailles (*77e Nuit*). Il a visité les cabarets de la rue de l'Arbre-Sec, les billards de la rue de Bussy, surpris les ruses des escrocs, écouté et noté le monologue ou le dialogue des ivrognes. On aimerait à citer son récit d'une querelle entre deux familles de crocheteurs attablés dans une guinguette, la famille Grouin et la famille Tronçon ; cela est pittoresque, grâce au soin avec lequel il transcrit l'argot du faubourg comme il transcrivait le patois de la province ; cela est vivant et réjouissant. Ici on sent bien par où l'auteur de l'*Assommoir*, celui qui a peint cette superbe ker-

messe faubourienne, la noce de Coupeau le zingueur, se rattache à Restif de la Bretonne.

Il y a autre chose encore dans les *Nuits de Paris* : de simples faits divers qui n'ont plus guère d'intérêt pour nous. Restif relate que dans telle rue une femme vient d'être jetée par la fenêtre, que dans telle autre l'erreur d'un pharmacien a causé la mort d'un malade, qu'un vieillard a été écrasé par un fiacre dont le cocher s'est empressé de fouetter son cheval et de déguerpir, qu'une jeune fille s'est asphyxiée dans sa mansarde, etc. Ceci n'est plus du domaine du roman ; ceci, c'est le domaine du journal. Il en va de même des réclamations ou des critiques que lui suggèrent si souvent les négligences administratives qui compromettent l'hygiène ou l'élégance de la grande ville ; il sème à pleines mains les idées ingénieuses, fécondes et pratiques celles-là. Je lui en sais gré ; j'en conclus que cette cervelle trouble et fumeuse n'était pas celle du premier venu. Mais j'ajoute : ceci non plus n'est pas besogne de romancier, c'est besogne de journaliste.

Peut-être est-ce là ce qui nous frappe le plus en lisant Restif : nous sentons chez lui le journalisme qui essaie de naître et n'a pas encore trouvé sa forme. Le journalisme est né au moment même où Restif achevait les *Nuits de Paris*, le jour de 1789 où la presse a été déclarée libre. Il est né tout naturellement et logiquement d'un siècle d'opposition et de curiosité, d'un siècle de causeurs et de touche-à-tout. On pourrait dire que les journalistes existaient chez nous avant le journal, et jamais sans doute nous n'en aurons de supérieurs à Voltaire ou à Diderot. Tout acheminait et poussait le XVIIIe siècle à ce grand événement, survenu

CHAPITRE IX

L'EXOTISME DANS LE ROMAN ; BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

Diderot, Laclos et par instants Restif de la Bretonne ont décrit la vie française à la veille de la Révolution ; Bernardin de Saint-Pierre, qui est leur contemporain, nous présente de tout autres tableaux. Son livre nous transporte au loin, sous un ciel qui n'est pas le nôtre : aux colonies ou, comme on disait alors, aux îles, et dans notre littérature *Paul et Virginie* est le premier roman exotique qui soit un chef-d'œuvre. Mais les chefs-d'œuvre supposent toujours derrière eux une longue série de tâtonnements, d'ébauches, et nous devons bien nous douter que *Paul et Virginie* n'est pas le premier essai d'exotisme dans le roman.

L'exotisme n'apparaît point chez nos romanciers du XVIIe siècle. Au XVIIe siècle, on voyageait fort peu. Cela tient sans doute à ce qu'il était difficile et dangereux de voyager ; cela tient aussi à ce que le reste du monde ne comptait pour ainsi dire pas aux yeux d'un Français. L'orgueil national n'a jamais été plus fort qu'aux environs de 1660. La race était purement elle-même, aussi dégagée que possible de toute influence extérieure. La France était une monarchie puissante, l'arbitre de l'Europe et la reine du monde civilisé. On

venait de toute part vers nous ; nous n'allions pas chez les autres. Nous ignorions ou dédaignions l'étranger et ne voyagions même pas en imagination. L'imagination n'ouvrait ses ailes que pour nous emporter vers le passé, vers l'antiquité grecque et romaine. Il n'y avait point mélange de notre race avec d'autres races vivantes; il y avait seulement, dans les lettres et dans l'art, un continuel échange entre le présent et le passé, et, sous des noms anciens, romanciers ou auteurs dramatiques ne peignaient que les Français de leur temps. Seuls, quelques conteurs qui persistaient en dépit de Boileau à lire et à imiter les romanciers de l'Espagne, tentaient parfois une petite excursion par delà nos frontières. L'imitation de la *Novela* les menait jusque chez les Turcs. Presque tous leurs récits commencent à Madrid ou à Séville pour aboutir à quelque « turquerie » : combat naval contre les vaisseaux du grand Seigneur ou du bey d'Alger, captivité à Constantinople ou « en Alger », galante aventure de sérail, finalement évasion et retour à Séville ou à Madrid. A petite dose, rien de plus aimable que les turqueries du XVIIe siècle ; *Zayde* en est un charmant spécimen. Rien de plus aimable, à la condition de n'y chercher ni des Turcs ni des Espagnols, mais un rêve gracieux et fantasque où se détendait l'esprit du grand siècle.

A la fin du règne de Louis XIV, un changement s'opère dans les mœurs. Soit parce que nos frontières se sont d'abord trop élargies, soit parce que nous avons ensuite essuyé bien des revers, soit plutôt parce que le contact avec les nations voisines, en particulier avec l'Espagne et l'Angleterre, devient plus fréquent, le sentiment national perd de sa force. Nous commençons à voisiner; de Madrid, Mme de Villars et la princesse

des Ursins écrivent de jolies lettres sur l'Espagne où règne maintenant un petit-fils de Louis XIV et qui se trouve ainsi reliée d'une façon plus étroite à la France; de Londres, les réfugiés protestants qui nous ont quittés la veille correspondent avec nous. Dès 1691 le goût des voyages est devenu assez vif pour que La Bruyère le signale dans la sixième édition des *Caractères*, au chapitre de la *Mode* : où il ne veut voir qu'une mode momentanée il y a un besoin de l'âme moderne qui se manifeste et qui va de jour en jour grandir. Tout y contribue : des explorateurs, Tavernier ou Chardin, de retour d'Asie, publient leur journal ; les missionnaires envoient leurs rapports et leurs relations ; les affaires de la Chine, entre autres, prennent une importance extrême, et préoccupent l'esprit public ; enfin les Compagnies fondées par Colbert aux Indes se développent et Law essaie d'en fonder d'autres. A eux seuls, leurs magasins constituent toute une ville sur la côte de Bretagne, à Lorient ; elles y ont une véritable flotte, et le nombre croît sans cesse des émigrants qui s'y embarquent avec l'espoir de faire fortune au delà des mers. C'est le temps où Fénelon, définissant dans sa *Lettre à l'Académie* les devoirs de l'historien, lui recommande le souci de ce qu'il appelle *il costume*, de ce que le romantisme appellera la couleur locale : le choix des traits et des détails qui caractérisent une époque, une nation ou une contrée. Un siècle curieux commence dans lequel l'esprit français ne demande qu'à se répandre au dehors et veut tout explorer, siècle qui va tout à l'heure accueillir avec enthousiasme le grand ouvrage de l'abbé Prévost, l'*Histoire générale des voyages*.

Le premier résultat, en ce qui concerne le roman, est

que le champ où se promenait l'imagination du romancier s'étend et ne tarde pas à comprendre l'univers entier. L'Espagne où se complaisait Lesage, la Turquie où il se rencontrait avec Sandras, l'abbé Prévost et vingt autres de ses confrères, ne suffisent plus, même en y ajoutant, comme fait Montesquieu, la Perse. On s'aventure dans les pays du Nord, en Angleterre où Mlle Lhéritier, Mme d'Aulnoy, Mme Durand, Hamilton et presque tous les auteurs de Mémoires apocryphes entre 1690 et 1715 précèdent Prévost. Après l'Angleterre, l'*Homme de qualité* parcourt la Hollande, l'Allemagne, la Hongrie... la nomenclature serait interminable : autant dire que chez Prévost le roman est d'ordinaire un voyage autour du monde. C'est toute l'Europe et un peu de l'Asie que visite l'Homme de qualité ; c'est le Nouveau Monde que visite Cleveland, et déjà *Manon Lescaut* qui est antérieure à *Cleveland* s'achevait dans les solitudes de l'Amérique. Le héros de roman se transforme en un navigateur, et dans le genre littéraire si longtemps consacré aux amours des princes et des princesses, aux exploits des Artamène et des d'Artagnan, apparaissent des sauvages « vraiment nus ».

L'initiative est-elle venue, ainsi qu'on serait tenté de le croire, de Daniel de Foe, l'auteur de *Robinson Crusoë* ? Le *Robinson* est une très grande date ; mais s'il a encouragé chez nous l'humeur curieuse et vagabonde, elle ne l'avait pas attendu pour naître et s'attester. Il a paru en 1719 et 1720, et la traduction française, du reste très infidèle, de Saint-Hyacinthe et Van Effen, avait aussitôt suivi, en 1720 et 1721. Or, dès l'année 1713, dans un des romans de sa jeunesse, dans les *Effets surprenants de la sympathie*, Marivaux avait décrit la vie d'un solitaire dans une île. Sa description,

à vrai dire, est toute de fantaisie, et ne nous fait nullement sentir ce que la vie en de pareilles conditions suppose de difficultés vaincues et d'efforts accomplis. Quand le héros a faim, il tue des oiseaux à coups de flèches, pétrit de la terre avec de l'eau pour en former un vase qu'il sèche au soleil, et une heure après le bouillon est fait. Il n'a pas plus de peine à se procurer du pain ; il découvre une espèce de blé sauvage qu'il cueille : « Je sus trouver le secret d'en exprimer la farine dont je pétris plusieurs petits pains ». Les sauvages qu'il rencontre sont de bonnes gens qui l'appellent « leur père ». Le récit de Marivaux n'est qu'une naïve esquisse du *Robinson* ; encore en est-ce bien une esquisse?

Il en existe une autre, plus ancienne, dont personne aujourd'hui ne semble avoir conservé le souvenir. Elle date de 1710 et s'intitule *Voyages et aventures de Jacques Massé*. Singulier livre ! On y trouve un peu de tout ou du moins de tout ce qui préoccupait alors les esprits, en particulier le goût de l'histoire naturelle. Jacques Massé, qui nous offre là ses Mémoires, a étudié la chirurgie à Paris, puis à Dieppe, avant de s'embarquer et de courir les mers ; les secrets de l'organisme humain, les problèmes de la physique, de la chimie et de l'astronomie l'intéressent et le passionnent ; il ne laisse pas échapper une occasion d'en discourir, et si ses discours fourmillent de naïvetés, on n'y sent pas moins poindre l'esprit de son siècle, du siècle où M. le président de Montesquieu disséquait des grenouilles et où la jeune comtesse de Coigny ne voyageait point sans emporter dans le coffre de sa voiture un cadavre à disséquer en manière de récréation. De plus, Jacques Massé a vu la révocation

de l'Edit de Nantes et ses suites ; il écrit au moment où les querelles des théologiens, querelles entre jansénistes et jésuites et querelles sur le quiétisme, ont quelque peu compromis la religion et habitué le grand public à discuter ce qui avait été jusqu'alors article de foi. Jacques Massé cause avec des protestants ; il examine, il oppose aux affirmations de la Bible les récentes découvertes de la science ; il s'attaque même aux Evangiles dont il conteste la date et l'authenticité ; il fait de l'exégèse sceptique. Enfin, il raconte les péripéties de son existence errante...

Il s'est embarqué une première fois pour la Martinique, a fait naufrage, a été recueilli et conduit à Lisbonne. Il repart et cette fois sur un vaisseau qui va aux Indes Orientales. En vue de Sainte-Hélène, une tempête s'élève ; le vaisseau est entraîné à mille ou douze cents lieues de là et jeté à la côte. Massé parvient à atterir avec quelques-uns de ses compagnons. La côte paraît déserte. Ils se hâtent de tirer du vaisseau naufragé tout ce qui peut leur être de quelque secours, aliments, vêtements, armes, outils, et s'installent le mieux qu'ils peuvent en attendant qu'un hasard amène vers eux quelque vaisseau. Passons plusieurs des chapitres qui suivent, ceux dans lesquels Massé raconte son expédition avec deux des naufragés dans l'intérieur des terres et la découverte qu'il a faite d'un royaume inconnu. Ce royaume, où règnent l'ordre et la vertu, a bien la mine d'être un Eldorado. Mais Massé ne tarde point à revenir sur ses pas, à la recherche du campement où il a laissé le reste de la troupe. Il s'égare et séjourne huit mois dans les forêts qui bordent le littoral : « Nous vivions de notre chasse ; quelquefois, pour tuer le temps

qui nous semblait d'une longueur mortifiante, nous nous mettions dans notre bateau, et nous nous en servions à faire quelque petite course ou sur la rivière ou en mer ;... ou bien nous grimpions sur les coteaux les plus élevés pour voir de loin si nous ne découvririons point quelque malheureux vaisseau qui pût nous tirer de notre fâcheuse solitude. »

Il finit par retrouver ceux qu'il avait abandonnés ; il les retrouve habillés de peaux de bêtes qui les couvrent jusqu'au genou ; il apprend d'eux ce qu'ils ont souffert en son absence. Une partie de l'équipage s'en est allé sur une grande barque fabriquée avec les débris du vaisseau naufragé ; les autres ont préféré demeurer là. Ils avaient à leur disposition des instruments de toute espèce, de la poudre, jusqu'à du fil et des aiguilles. Ils se sont bâti deux « baraques fort logeables » recouvertes de joncs. Un jour, un d'entre eux a aperçu à une grande distance un sauvage : la peur les a pris, ils ont fortifié leurs maisonnettes, creusé un fossé, élevé une palissade. Après sept semaines, ils ont vu venir vers eux une troupe d'indigènes armés d'arcs et de massues ; ils les ont mis en fuite à coups de fusil. Huit mois plus tard, les ennemis ont reparu et ils étaient toute une armée. Ç'a été une vraie bataille. Les blancs en sont sortis vainqueurs.

Ils forment à présent une sorte de petite république, sagement policée et réglée ; chaque matin ils font la prière en commun. Ils sont douze en tout. Ce n'est qu'après dix-huit années de cette vie qu'ils voient au loin une voile : le vaisseau les reçoit à son bord et les emporte.

J'abrège, quoique les derniers épisodes ne soient

pas non plus sans intérêt. Conduit à Goa, Massé y est jeté dans les prisons de l'Inquisition. On l'en retire pour le mener à Lisbonne : chemin faisant il rencontre des corsaires turcs, est pris, et le voilà esclave près d'Alger. Libre en 1694, à soixante-treize ans, il s'en vient à Londres où il sait que son frère et sa sœur sont établis ; il y écrit son histoire, en laissant à ses neveux le soin de la publier après sa mort.

Elle présente, on le voit, de nombreuses et frappantes analogies avec celle de Robinson Crusoë. La captivité même sur la côte barbaresque, dernière disgrâce de Massé, est la première des infortunes qu'essuie Robinson. Après tout, si Massé a réellement rédigé son journal et fini sa vie à Londres, il se peut que Daniel de Foe l'ait connu, qu'il ait lu son livre ou en ait entendu parler. Du moins est-il incontestable qu'entre les deux œuvres, de valeur si inégale, il y a un rapport d'origine : que l'histoire de Jacques Massé ait été ou non écrite par lui-même (1), il semble évident qu'elle ne l'a pas été sans l'aide de quelque journal de bord. Il y a très certainement des faits et des détails authentiques mêlés à tout ce fatras. Convenons donc qu'avant la publication du *Robinson* le roman français avait déjà confusément entrevu qu'il avait quelque chose à prendre dans le récit du navigateur ou de l'explorateur, qu'il y avait là une source nouvelle d'intérêt et que l'heure était venue d'y puiser.

N'en serait-il pas un peu de notre littérature exotique

(1) Quérard attribue l'ouvrage à un certain Tyssot de Patot, qu'il dit professeur à Deventer et dont aucun autre bibliographe ne cite le nom.

comme de nos colonies ? Combien de contrées par le monde où le premier qui ait mis le pied était un Français, où des Français ont eu toute la peine de la conquête et de la colonisation première, où des Anglais se sont installés ensuite et ont récolté ce que nous avions semé ! On l'a dit avec raison : à l'origine de presque toutes les grandes découvertes modernes il y a un Français, et presque toujours les profits en sont allés à d'autres, d'autres en ont eu l'honneur. Non seulement nous nous laissons supplanter : il faut encore que nous chantions les louanges de celui qui nous supplante et perdions de vue nos titres de premiers occupants. Daniel de Foe est devenu du jour au lendemain populaire en France et y a été regardé comme un initiateur, tandis que le livre de Jacques Massé disparaissait, au fond de nos bibliothèques, sous une épaisse couche de poussière.

Aussi bien, je ne fais pas difficulté de reconnaître l'immense supériorité du *Robinson*. Le *Robinson* nous a tous amusés et ravis quand nous avions douze ou quatorze ans. C'est lui qui a éveillé la vocation de Bernardin de Saint-Pierre et a fait de lui un voyageur. Aujourd'hui encore, il ne se passe point d'année qu'il ne tourne la tête à quelque enfant : de temps à autre, les journaux nous apprennent qu'on a retrouvé sur la grande route, ou dans un port de mer, ou simplement à la gare Montparnasse, des écoliers qui s'étaient enfuis du logis paternel en emportant leur couteau de poche, un peloton de ficelle, un petit pain, et une poignée de sous dans un mouchoir, avec la ferme intention de faire le tour du monde et de découvrir une île déserte. Mais parce que nous avons lu *Robinson* à douze ou quatorze ans, parce qu'il a charmé notre

enfance, nous nous gardons bien de le relire à un âge plus avancé. Que de livres et parmi les plus beaux, dont c'est le destin et dont c'est le malheur que nous les lisions trop tôt ! Telles, pour ne parler que des romanciers, les œuvres de Fenimore Cooper ou celles d'Erckmann et Chatrian. Il est entendu qu'elles sont lectures à l'usage de la jeunesse, et il est rare que nous y revenions.

Nous avons grand tort. Le *Pionnier* et le *Dernier des Mohicans*, *Madame Thérèse* et le *Conscrit de 1813* valent tous les « romans nouveaux », et *Robinson Crusoë* est un très grand livre, un de ceux qui, selon le mot du XVIIIe siècle, composent la bibliothèque du genre humain.

Son premier mérite est son air d'authenticité. Robinson est un être réel et que Daniel de Foe a connu ; c'était un Ecossais. Daniel de Foe a causé avec lui ; peut-être a-t-il eu entre les mains une relation écrite de ses voyages Mais le romancier n'en est pas moins un créateur ; son réalisme n'en fait pas moins honneur à son génie. Il s'est identifié avec son héros, et c'est à chaque page le même scrupule d'exactitude, la même précision, la même sincérité. Il est peu d'œuvres d'art qui donnent plus complètement l'illusion de la réalité. Les premiers traducteurs s'en étaient rendu compte, et ils ont noté l'impression produite sur les lecteurs du *Robinson* : « Il leur semblait, disent-ils, qu'ils s'occupaient avec lui des années entières à dresser une hutte, à élargir une caverne, à faire une palissade ; ils se sont imaginés qu'ils l'aidaient pendant plusieurs mois à polir une seule planche, et ils se croyaient aussi emprisonnés dans leur lecture que le pauvre Robinson l'était dans sa solitude. » Nul détail ne semble

à l'auteur trop bas ou trop minutieux, s'il doit contribuer à cette impression de vérité. Ni le décor, ni les acteurs, rien ne trahit le romancier. Et de toutes les qualités de l'œuvre, c'en est la plus difficile à imiter : par elle, le *Robinson* reste très supérieur à toutes les contrefaçons que le XVIIIe siècle en a tentées.

En second lieu, le *Robinson* a une haute et grave moralité, dont Rousseau s'est aperçu le premier. Dans les efforts du naufragé pour assurer et sauvegarder sa vie, pour résister à tous les maux qui le menacent, à la faim, au froid, à la pluie, au soleil, aux attaques des cannibales, en un mot à la nature et à l'homme, se retrace l'histoire de l'humanité primitive : c'est l'épopée de l'intelligence et de la volonté humaines finalement victorieuses, c'est une seconde *Odyssée* qui n'est pas indigne d'être comparée à celle d'Homère. Si la beauté en est moindre, la valeur morale en est plus grande. Le *Robinson* renferme une sorte de traité d'éducation naturelle. Il ne pouvait pas ne pas plaire à Jean-Jacques qui l'a loué magnifiquement dans l'*Émile* et ne voulait point mettre d'autre livre entre les mains de son élève. Il y retrouvait la plus éclatante confirmation de sa doctrine et son rêve le plus cher : Robinson est l'homme ramené à l'état de nature. Et voyez, songe Jean-Jacques, comme en cet état, hors de la civilisation, Robinson est heureux : il ne tarde pas à aimer son désert, il le quitte à regret, et après l'avoir quitté il y revient ; il y est heureux, et il y est innocent. Il s'exerce à toutes les vertus, chasteté, patience, piété : il était sans religion en arrivant dans son île, il blasphémait, il ne se souciait que de s'enrichir ; à présent, il prie, il loue et remercie le Seigneur ; la solitude lui

a parlé de Dieu. — On comprend que tout cela ait transporté Rousseau.

Il eût pu admirer autre chose encore dans le *Robinson* : le caractère de Robinson lui-même. Robinson est un individu de tel âge et de telle époque, de telle humeur, de telle complexion ; il est de plus une race. Il est l'Anglais, à la fois très pratique et très entreprenant, inquiet tout ensemble et volontaire. Il est né commerçant. Qu'il aille au Brésil ou en Guinée, en Chine ou en Russie, il fait le long de la route son petit commerce et ne revient pas sans avoir fait sa récolte de livres sterling. Il n'y a pas jusqu'à son jeune esclave Xury qu'il ne vende pour un peu d'argent. Et par-dessus tout, il est le génie ou la passion du voyage. Il n'était encore qu'un enfant qu'il rêvait de s'échapper, de monter sur un de ces vaisseaux qu'il voyait se balancer dans le port. Il fait naufrage, il est pris par les Algériens : n'importe ; dès qu'il est libre, il cherche un bateau en partance. Pour rentrer chez lui ? Pour s'exposer à de nouveaux hasards. A chaque fois, il se dit des injures et se remémore tous les maux qu'il a précédemment soufferts ; il enrage de ne pouvoir jouir de ses richesses et goûter le repos ; et puis, après avoir pesté, gémi, il monte à bord et s'en va sur la mer brumeuse.

Cette passion du voyage, je sais qu'elle est plus forte en Angleterre que partout ailleurs, et par là encore on peut dire que Robinson personnifie une race. Mais par là aussi il appartient à l'humanité entière. Toutes les nations de l'Europe se sont reconnues en lui, l'ont compris et admiré ; toutes ont essayé de se l'approprier. On a vu successivement paraître des Robinsons allemands, italiens, et jusqu'à un Robinson de Silésie. On compte

que vers 1760, quarante « Robinsonades » avaient déjà paru en Allemagne, sans préjudice de celles qui s'étaient publiées en Hollande et en Autriche.

Chez nous, ce fut dès lors presque une tradition et une obligation pour les romanciers, ainsi que l'a remarqué M. Texte, que de faire séjourner quelque temps leur héros dans une île : Saint-Preux lui-même en fait à deux reprises l'épreuve. Ce fut surtout une habitude, à dater 1720, que de promener l'action du roman à travers le monde entier et jusque dans les régions les plus sauvages. En prenant possession du roman, l'exotisme y revêtait la forme du récit de voyage et pour tout dire d'un mot de l'aventure.

A ce point de vue, une œuvre mérite de nous arrêter un instant : elle est de Lesage, et il est bien visible qu'il ne l'a pas écrite sans avoir lu *Robinson Crusoë*. On sait d'ailleurs de façon très certaine qu'il l'avait lu : il en a tiré des pièces pour le théâtre de la foire. Son roman date de 1732 et s'intitule : *Les aventures de M. Robert Chevalier, dit de Beauchêne, capitaine de flibustiers dans la Nouvelle France ;* il ne semble pas avoir eu grand succès et de nos jours à peine en connaît-on le titre. Gil Blas a relégué Beauchêne dans l'ombre. Avouerai-je pourtant que Beauchêne, si inférieur qu'il soit à Gil Blas, m'amuse davantage ?

Le livre a été écrit sur des documents authentiques et nous lisons au bas du dernier feuillet : « La suite des Aventures du chevalier de Beauchêne est à Tours entre les mains de madame son épouse ; si elle me l'envoie, j'en ferai part au public. » Tout ce qui transperce de l'original à travers les arrangements et le style de Lesage a gardé de l'intérêt et de la saveur. Beauchêne est « un gros garçon » d'assez bonne mine, « blanc et

blond, dit-il, comme le sont communément les Canadiens » ; il aspire à vivre libre, en enfant perdu, soit pionnier dans la forêt vierge, soit flibustier sur les vaisseaux qui le long des côtes disputent aux Anglais et aux Espagnols les dépouilles du Nouveau-Monde. Sa vie est un tissu d'excursions hasardeuses et de gredineries, meurtres ou vols allègrement contés : Lesage se retrouve parmi des coquins assez proches parents de ses chers *picaros*, et il y est à l'aise. Les exploits ou les infortunes de Beauchêne n'ont rien, à leur date, qui ne puisse être vrai. Après avoir longtemps fait son métier de pirate au service de la France, le drapeau blanc déployé, après avoir joué de cruels tours aux Anglais, il tombe entre leurs mains. Il est traîné dans les prisons de Kinsal : il y a là des pages dont on dirait que Diderot s'est souvenu en racontant dans le *Fils naturel* les souffrances endurées par Lysimond prisonnier des Anglais. Dans la prison de Kinsal, Beauchêne est devenu si faible qu'un autre prisonnier peut lui arracher sa maigre pitance et lui donner impunément des coups de pied dans l'estomac : « Il fallait, s'écrie-t-il, que je fusse bien mal, puisque je n'eus pas même la force de jurer. » Il essaie de se venger et d'écraser la tête de son camarade avec une pierre qui pèse sept ou huit livres et qui lui sert d'oreiller : il est hors d'état de la soulever et se prend à pleurer de désespoir. Il s'évade enfin ; il est réduit quelques jours à se nourrir de ce qu'il ramasse dans les champs, n'osant se montrer dans une ville ; il lui arrive de brouter de l'herbe. Dès qu'il est en vue de la mer, il se sent renaître : « Malgré la faim canine qui me tourmentait, je prenais plaisir à considérer les vaisseaux qui se présentaient à ma vue, et je n'en voyais pas un à la voile que je ne me représentasse qu'il était à moi. »

La dernière partie du récit est la moins neuve ; naufrage sur la côte d'Afrique, scènes de cannibalisme, tout cela n'est qu'une plate imitation du *Robinson*. Mais au début, la figure de Beauchêne se dessinait avec quelque vigueur ; par moments, cet aventurier de terre et de mer, compagnon de chasse des Iroquois avant d'être l'associé des flibustiers, ressemblait aux héros de Fenimore Cooper et principalement à Bas-de-cuir.

On voudrait que Lesage se fût moins appliqué à embellir l'histoire de Beauchêne. Il y a mis du sien, et plus qu'il n'aurait fallu. Il y a, selon son habituel procédé, accumulé un grand nombre de récits intercalaires qui se greffent les uns sur les autres ; il en est un, celui de Monneville, qui ne remplit pas moins de cent cinquante pages, et où reparaît, où s'étale le romanesque suranné dont il avait fait si grand abus dans *Gil Blas*. Lesage n'est pas un romancier de vaste et puissante imagination. Pauvre, obligé de produire, il a grossi son volume comme il a pu, surtout avec des emprunts aux conteurs espagnols, et il l'a gâté. Ce ne sont que jeunes gens habillés en filles et pris pendant quinze ans pour des filles, et autres inventions de même force. Citerai-je les premières lignes du sommaire qui est en tête du second chapitre consacré à Monneville : « Il prend un habit de cavalier, fait la conquête d'une femme de théâtre et devient commis d'un gros homme d'affaires qui veut lui faire épouser sa fille par force », etc. Dès que Lesage ne se contente plus de suivre le manuscrit de Beauchêne et veut inventer, il recommence éternellement *Gil Blas*.

Mais du texte primitif il a conservé bien des termes et bien des petits traits de mœurs dont il a senti la valeur pittoresque. Lorsqu'il nous conduit chez les

Iroquois [illegible] quelques [illegible] le [illegible] de la façon de p[illegible] le cri de guerre » en frappant plusieurs fois de la main sur la bouche ». Le chef des Iroquois s'appelle « le Grand [illegible] ». Chez eux, un prisonnier de guerre condamné au supplice du feu est sauvé si quelqu'un l'adopte en lui jetant au cou un collier et sur les épaules une couverture. Faire la paix se dit : « enterrer la hache ». Les Iroquois qui ont été pris et vont périr entonnent leur chanson de mort : « Cette chanson contient ordinairement l'énumération des personnes qu'ils ont tuées dans leurs courses et le nombre des chevelures qui parent leurs cabanes. » Lesage nous offre jusqu'à des échantillons de la langue iroquoise. *Thetiabeghein, kahoonrai, kahoonrai, acistack*, veut dire : « Mes frères, aux armes, aux armes, feu ! » Nous entendons un peu plus loin des nègres qui crient : « *kio kio paw* ! » Que signifie *kio kio paw* ? Je confesse que je ne m'en souviens plus, mais il n'importe. Pour que Lesage o-ât transcrire tant de vocables bizarres et en parsemer sa prose sans craindre d'évoquer dans l'esprit de ses lecteurs le dialogue de Covielle et de Cléonte, il fallait que le goût de l'exotisme fût déjà bien vif, et c'est cette constatation qui est intéressante.

Des traits de mœurs étrangères et de couleur locale nous en pourrions noter quelques uns dans le *Diable boiteux* et dans *Gil Blas* où Lesage a peint avec beaucoup plus de soin que ses devanciers le décor de la vie espagnole ; nous en noterions d'autres et en abondance chez l'abbé Prévost. A condition toutefois de ne pas les chercher dans les scènes de l'*Homme de qualité* qui se passent en Orient... Quelle invincible et mystérieuse séduction l'Orient a toujours exercée sur nous ! Est-ce

la beauté de son ciel et de sa lumière ? Est-ce le caractère de la race musulmane, le silence qui enveloppe sa vie intime, le secret, l'impénétrable secret du harem ? C'est avec le même enchantement que nous lisons *Azyadé*, que nos grands-pères lisaient les *Orientales* ou le *Dernier Abencerage*, que les hommes et les femmes du XVIIIe siècle ont lu les historiettes turques de Lesage après celles de Sandras, et après celles de Lesage celles de Prévost. Le prestige opérait, en dépit de l'ignorance où étaient nos romanciers de la vie en Orient. Sur ce point, Prévost n'en sait pas plus que ses rivaux ; dans l'histoire même de Théophé, de la « Grecque moderne », les noms seuls sont orientaux. En revanche, il a parlé de l'Angleterre comme quelqu'un qui la connaissait bien et y avait vécu. Les *Mémoires d'un homme de qualité* renferment de bien curieuses descriptions de Londres et des mœurs anglaises, depuis la gigue jusqu'à la boxe.

Tout n'est donc pas incolore ou d'un coloris faux dans la peinture que le roman essayait de tracer, dès les trente ou quarante premières années du XVIIIe siècle, de la vie à l'étranger. L'exotisme, qui n'avait été primitivement que la poésie du voyage aventureux, commençait à impliquer une part de vérité. Vérité encore tout objective. On s'informe des coutumes et des costumes, on prend des vues, on recueille des expressions, et on s'en tient là. De quelque nationalité que soit le personnage, il sent et pense à peu près comme un Français. Cleveland, il est vrai, a le spleen ; mais à supposer que le spleen soit exclusivement une maladie de l'âme anglaise, c'est vraiment trop peu que ce spleen pour que nous reconnaissions en Cleveland un Anglais. On sait si les Persans de Montesquieu,

malgré tout ce qu'il savait et tout ce qu'il a dit de la vie à Ispahan, ont l'air d'en venir. Seul, le Beauchêne de Lesage a un peu de relief et d'étrangeté. En lui parfois le Yankee apparaît ; souffleté un jour par sa mère, il la menace et jure qu'il se vengera : on le sent toujours prêt à saisir le couteau qu'il porte fixé à sa jarretière. C'est le forban du temps jadis, hardi, brutal, féroce, capable avec cela d'un élan généreux et qui se ferait sauter plutôt que d'amener son pavillon. Mais sa rude physionomie ne s'entrevoit que par éclairs ; trop souvent Lesage s'interpose entre nous et son modèle, et les réflexions ironiques, les traits de fine malice qu'il lui prête dérangent l'idée que nous étions en train de nous faire de lui. Nous lui en voulons un peu d'avoir répandu sur le journal de Beauchêne, probablement écrit au petit bonheur et vaille que vaille, la décence et la correction de la bonne langue classique.

Peut-être sommes-nous trop exigeants. A son époque les imaginations étaient neuves ; il n'était pas besoin de grand'chose pour les émouvoir. Chaque nation aujourd'hui a sa littérature et nous en avons des traductions ; il se fait un incessant va-et-vient entre les peuples les plus éloignés ; la distance n'existe plus et la surprise est abolie. On ne se retourne plus pour regarder un Persan ; on ne s'écrie plus : comment peut-on être Persan ? Il ne faut rien moins que l'art de Leconte de Lisle ou de M. Loti pour nous rendre la notion de ce qui différencie les races et cette sensation du lointain sans laquelle il n'y a point d'art exotique. Au siècle de Louis XIV, avec quatre ou cinq petits mots, Quinault évoquait aux yeux du lecteur les pays perdus dans la neige et la brume, leurs habitants enfouis sous des fourrures et chaussés de patins : il disait simple-

ment dans l'indication du lieu de la scène : « On voit sur le théâtre des peuples transis de froid ». Au XVIIIe siècle, on exigeait une indication un peu plus détaillée et précise ; encore n'était-il pas nécessaire qu'elle fût bien longue. L'auteur de *Manon Lescaut* n'employait qu'une demi-page à dépeindre la Nouvelle-Orléans ou les savanes qui s'étendent au delà ; et c'était assez de cette demi-page pour emporter au loin, vers l'inconnu, la rêverie de bien des âmes.

A tout prendre, le roman exotique était en bonne voie quand la philosophie du siècle vint l'enrayer et le fausser. En vain Montesquieu avait posé le principe (auquel, du reste, il ne s'est guère conformé dans les *Lettres persanes*) que le climat modifie l'être humain. L'école philosophique qui triomphe vers 1750 ne croit plus à la diversité de l'être humain, à la diversité des races : elle croit à « l'homme », identique en tout temps et en tout lieu par sa raison. On sait quelles ont été en politique les conséquences d'une telle doctrine ; dans la littérature elles n'ont pas été moins fâcheuses. Le théâtre s'est peuplé d'abstractions. Quant aux héros du roman, s'ils ont continué à courir le monde, ç'a été désormais à la poursuite des « préjugés » qu'ils avaient charge de dénoncer et de détruire. Assyriens de Voltaire, Péruviens de Mme de Graffigny ou de Marmontel, Espagnols de Florian, tous sont des philosophes à peine déguisés. Ils ne sont plus des aventuriers de tel ou tel pays ; ils sont la raison aux prises avec les crimes du despotisme ou de la religion. Zadig, cheminant en Egypte, abolit les coutumes cruelles qu'encourageaient les prêtres, celle par exemple qui faisait une loi aux veuves de monter sur le bûcher de leur mari mort et de se laisser brûler avec lui. En fait de

nationalités, les romanciers philosophes n'en distinguent que deux : l'Anglais et le sauvage. L'Angleterre étant regardée alors comme le berceau de la philosophie, c'est-à-dire de la libre pensée, on ne nous présente plus un Anglais qu'on ne le canonise. De son côté, le sauvage étant par excellence l'homme de la nature, on en fait une manière de sage sur qui la civilisation n'a pu mettre ses tares ; avec le Huron de Voltaire ou l'Indien de Mercier, nous sommes loin, non seulement des anthropophages du *Robinson*, mais même des Rouintons de *Cleveland* et des Iroquois du *Flibustier Beauchêne*.

Et cependant, la philosophie du siècle n'a pas été de tout point funeste au développement de l'art exotique. Elle abattait les barrières qui avaient trop longtemps séparé les différents peuples ; elle répandait les grandes idées de fraternité et d'humanité. Le cosmopolitisme prend naissance au XVIIIe siècle et s'incarne exquisément en la personne du prince de Ligne, citoyen du monde et suprême dilettante de la vie. Les esprits de ceux qui ne voyagent pas restent faussés ; mais ceux qui voyagent doivent aux leçons des philosophes de voir autre chose qu'une brute dans un indigène de l'Australie ou de l'Afrique, et leur observation se fait d'autant plus attentive qu'il s'y mêle beaucoup de sympathie. De ces voyageurs le plus illustre s'est appelé Bernardin de Saint-Pierre.

*
* *

Je bénis le destin qui veut qu'une histoire du roman au XVIIIe siècle aboutisse à *Paul et Virginie* et s'y termine. Parmi les romans du XVIIIe siècle qui apportent avec eux quelque chose de neuf et de durable, un nou-

veau principe de vie, un nouvel élément de beauté, *Paul et Virginie* est bien le dernier en date : il a paru deux années à peine avant la Révolution, dans le courant de 1787. Après avoir feuilleté tant d'œuvres inquiétantes ou même malsaines, il fait bon rencontrer cette fleur fraîche et s'y reposer les yeux. Que ne suis-je Bernardin de Saint-Pierre lui-même pour faire ici sentir l'intention de la Providence et une de ces causes finales qu'il excellait à découvrir ! C'est lui qui, voyant la conformation du cantaloup et sa division en tranches, en concluait que le cantaloup est destiné à être mangé en famille ; c'est lui qui a dit que les puces sont noires afin d'être plus aisément aperçues sur la blancheur de notre peau et plus aisément saisies. De même, sans doute, *Paul et Virginie* est au XVIIIe siècle le dernier en date des romans qui comptent, pour que notre étude puisse s'achever sur une rassurante impression d'innocence.

Quand bien même la Providence n'aurait rien à voir en cette affaire, il ne faudrait pas s'exagérer le rôle que joue le hasard dans l'apparition des chefs-d'œuvre. Une très élégante édition de *Paul et Virginie* qui a paru il y a quelques années contient une assez malheureuse préface. Le principal tort de l'auteur n'est pas d'y avoir confondu, selon sa coutume, la critique et le reportage, s'appliquant à établir que le héros s'appelle Paul parce qu'ainsi s'appelait un Franciscain rencontré trente années auparavant par Bernardin de Saint-Pierre, ou que dans le naufrage authentique du *Saint-Géran* ce n'est pas Virginie, mais le capitaine du bateau qui périt pour n'avoir pas voulu quitter ses vêtements. Son tort est surtout de s'écrier : « Une chose m'étonne entre toutes dans ce roman, c'est le

moment où il fut écrit ». En réalité, peu d'œuvres sont plus nettement datées que celle-là. Elle se rattache à toute une série de romans dont j'ai déjà parlé et où s'attestait le désir, de plus en plus fort entre 1770 et 1789, de réagir contre l'immoralité raffinée ou cynique du vieux dix-huitième siècle. Au souffle de Rousseau l'églogue avait fleuri partout, dans le jardin du petit Trianon comme dans les ouvrages de Mme de Genlis, de Florian ou de Berquin. *Paul et Virginie* appartient à la période idyllique que va si brusquement clore le bruit de la canonnade et du tocsin, à la même période qu'*Estelle et Némorin*, que vingt autres rêves d'Eden et d'âge d'or, que vingt autres essais de chaste et naïve pastorale. Avant de dire par où le roman de Bernardin de Saint-Pierre dépasse les berquinades Louis XVI, sachons reconnaître qu'il y a son point de départ et ce que la mode d'un temps mêle de factice à ses grâces originales.

Ce qui le rapproche des berquinades et par suite ce qui a vieilli en lui, c'est ce qu'il renferme d'idées morales ou philosophiques empruntées à Rousseau. Rousseau avait été, à la fin de sa vie, durant ses dernières années de séjour à Paris, le maître et l'ami de Bernardin. De toutes les influences qui ont contribué à le former, voilà bien celle dont les effets se remarquent au premier regard. Elle se trahit dans une foule de détails. Mme de la Tour et Marguerite, les deux mères amies, en vivant côte à côte, en mettant en commun leurs joies, leurs peines, leurs modestes ressources et même leurs enfants qu'elles allaitent à tour de rôle, en projetant, dès qu'elles ont l'une un fils et l'autre une fille, de les unir plus tard, ne font qu'imiter Claire et Julie dans les dernières parties de la *Nouvelle Héloïse*. Le jardin que

Paul a tracé, s'il y pousse des arbres inconnus en Suisse, n'en est pas moins conçu et tracé d'après les mêmes principes que l'Elysée de Clarens ; il y a apporté des nids de la forêt voisine, il y a établi une colonie d'oiseaux libres et pourtant apprivoisés qui ne s'écartent plus, colonie ailée toute semblable à celle de l'Elysée et à laquelle Virginie, à l'exemple de Mme de Wolmar, distribue elle-même le grain. Comme chez Mme de Volmar, on est végétarien dans les deux humbles cabanes ; on y sait aussi bien qu'elle rehausser la qualité et le goût des mets les plus simples en disant : « C'est mon ouvrage... J'ai cueilli ce fruit... J'ai préparé cette boisson »... en un mot, assaisonner les mets avec un peu de son cœur et les sucrer d'un sourire. Comme elle, enfin, on fait du bien autour de soi, et on récolte à chaque pas des bénédictions de vieux nègres ou de petits négrillons.

Ces imitations de détail seraient sans conséquence, si Bernardin n'avait aussi essayé d'emprunter à Jean-Jacques sa philosophie, cette fameuse philosophie de la nature qui, claire et forte chez Jean-Jacques, l'est beaucoup moins chez ses disciples. Pour que Restif de la Bretonne et Bernardin de Saint-Pierre s'en revendiquent l'un et l'autre, il faut apparemment qu'ils entendent sous le même mot des choses bien différentes ; et le vrai est peut-être qu'ils ne s'entendaient pas très bien eux-mêmes. Le candide et excellent Bernardin, grand partisan des causes finales, se croyait un penseur et se prenait au sérieux dans ce rôle. Il avait la prétention de résoudre les plus difficiles problèmes de la science en se passant de la science, en faisant de la physique et de la chimie comme Virginie fait la cuisine, avec son cœur. Cela l'a mené à démon-

trer que le soleil tourne autour de la terre, que la cause des marées est la fonte des glaces polaires, etc., et il s'est posé toute sa vie en victime des physiciens et des naturalistes, parce que ceux-ci se moquaient un peu de lui. Chez lui, la philosophie de la nature devient d'une extrême puérilité en même temps que d'une incohérence extrême. L'incohérence éclate dans *Paul et Virginie* où, après avoir conduit ses deux héros jusqu'à l'âge de quinze ans sans leur apprendre à lire ni à écrire, après avoir fait de leur ignorance absolue la condition de leur félicité, il glisse aux dernières pages un hymne, renouvelé de Cicéron, en l'honneur des Lettres qui éclairent et consolent.

L'idée générale que cette philosophie fournit à son livre est le lieu commun tant de fois développé à la même époque. Il a voulu, lui vingtième ou centième, opposer, ce sont ses propres termes, le bonheur naturel au malheur social. Nous connaissons le refrain : tous les maux viennent de la société ; hors de la vie champêtre et de la solitude point de salut ! Si la formule : « Une chaumière et un cœur ! » n'est pas de celui qui, après avoir écrit *Paul et Virginie*, a encore écrit la *Chaumière indienne*, elle devrait être de lui. Telles sont les « grandes vérités » qu'il annonçait dans son Avant-propos, et voilà pourquoi à partir du jour où Virginie s'en va en Europe, où la société reprend ses droits sur elle et sur les siens, c'en est fait d'elle et des siens ; voilà aussi pourquoi la vieille tante vers qui elle va, la vieille demoiselle de qualité, représentant la société, doit être un monstre abominable : c'en est un, en effet, et à la fin de sa vie elle a bien l'air d'être quelque peu possédée du démon. Pourtant, si le *Saint-Géran* n'avait pas fait naufrage, rien n'empêchait Virginie et

Paul enfin réunis d'être à tout jamais heureux : est-ce donc la faute de la société si le *Saint Géran* a manqué la passe et s'est échoué ? A supposer que le livre prouvât quelque chose, il prouverait qu'on a tort de souhaiter la fortune et que, si Mme de la Tour ne s'en était point souciée, sa fille n'eût pas fait le voyage où elle a trouvé la mort. « Contentement passe richesse. » C'est là une morale très honnête, très simplette aussi : est-ce bien cette philosophie de la nature que Bernardin croyait prêcher après Rousseau et d'après Rousseau ? En ce cas, elle est très vieille, et pour nous mener à de pareilles conclusions il n'était pas besoin de prêcher longuement.

Bernardin prêche un peu trop. Il s'en fait une obligation. Au moment même où la lettre écrite d'Europe par Virginie vient d'arriver, le vieux créole qui nous conte cette histoire profite de notre émotion pour nous glisser un sermon, qui tient dix pages, sur les avantages de la solitude et sur le bonheur naturel. Plus loin, il s'empare du pauvre Paul qui est tout entier à son chagrin et qui songe à rejoindre Virginie en Europe. Il l'accule contre le tronc d'un papayer, et lui démontre à l'aide de la méthode socratique, par questions et réponses, la vanité des distinctions sociales, les inconvénients de la fortune, le néant de la gloire, l'impossibilité d'être heureux autrement que par la vertu et d'avoir de la vertu ailleurs que dans une île, à l'ombre d'un papayer. A la minute suprême, après la mort de Virginie, il a le courage de le poursuivre encore et de lui dire : « Mon fils, écoutez-moi ». Suivent dix autres pages de développement sur cette idée : la vie est une épreuve ; et je ne dis pas qu'elles ne soient d'un sentiment élevé ; je dis que les sermons sont de trop ici et

ne servent de rien, puisque Paul n'en va pas moins mourir de sa peine.

Enfin, cette philosophie a pénétré les personnages et les a un peu gâtés. Il est trop évident que Julie est une petite-nièce de Mme de Wolmar. Elle est une raisonneuse. Qu'elle ne puisse manger un fruit sans mettre en terre le noyau ou les pépins, c'est déjà légèrement impatientant ; qu'elle le fasse par principe, avec sentences à l'appui, voilà ce qui désole. Elle abuse d'ailleurs des sentences : « Le pain du méchant remplit la bouche de gravier. — Qu'il est difficile de faire le bien ! il n'y a que le mal de facile à faire. — Il ne faut rien faire, pas même le bien, sans consulter ses parents. — On ne fait son bonheur qu'en s'occupant de celui des autres », etc. Cette pauvre petite Virginie, il faudrait si peu de chose pour qu'elle fût tout à fait charmante ! Si sa mère lui avait dit quelquefois : « Parle donc simplement »... ou bien : « Regarde devant toi »... Elle a négligé de le lui dire ; et Virginie parle comme un livre, et les yeux de Virginie ont pris « une obliquité naturelle vers le ciel » qui leur donne au gré de Bernardin une expression de sensibilité touchante. Qu'on avait de peine, en 1787, à se figurer la vertu sans grimaces ! Faut-il avouer une incertitude qui m'est cruelle ? Lorsque le *Saint-Géran* va sombrer, un robuste marin s'élance vers Virginie : qu'elle quitte ses vêtements, et il pourra nager avec elle jusqu'au rivage. L'idée est bizarre ; n'importe, admettons-la. Virginie aime mieux mourir que de quitter ses vêtements. Est-ce sublime ? est-ce ridicule ? J'hésite et suis fâché d'hésiter. Le geste exquis de Polyxène qui, sous le couteau du sacrificateur, tombe en rassemblant autour d'elle les plis de sa robe virginale, ne nous causait point cette indécision et ce malaise.

En de pareils traits on reconnaît déjà ce que la philosophie de la nature apportait avec elle de sentimentalisme et d'emphase. Il en est mainte autre trace dans *Paul et Virginie*. Ainsi, les surnoms que les bonnes gens ont donnés aux allées de leur jardin et aux sites du voisinage : la Concorde, la Découverte de l'amitié, les Pleurs essuyés. Les tableaux de Greuze ont de ces titres. Devinerait-on que les mots : « paisibles enfants de la nature », désignent des singes ? Les « pâles violettes de la mort » qui se confondent sur les joues de Virginie avec « les roses de la pudeur », c'est du mauvais Delille ; et je ne puis voir la fontaine de Virginie « décorée d'une pompe à la fois magnifique et sauvage », sans regretter que cette fontaine décorée d'une pompe soit une métaphore de Bernardin.

Mais si l'empreinte de l'époque est visible et s'il fallait bien l'indiquer, il serait très injuste et très maladroit d'y attacher trop d'importance. Malgré l'*Avant-propos*, malgré les réflexions ou les sermons du narrateur que l'on passe instinctivement, on peut lire *Paul et Virginie* sans se douter que Bernardin se crût philosophe. En fait, sa philosophie ne s'étale point indiscrètement et il lui arrive à lui-même d'oublier qu'il en a une. Ç'a été, tout compte fait, un bonheur pour lui que de n'être pas une forte tête, et de suivre plus souvent que les principes hérités de Jean-Jacques l'impulsion de son propre cœur. S'il n'a pas la logique de Jean-Jacques, il est exempt de ses impuretés. Tandis qu'il croit enseigner la philosophie de la nature, il s'en écarte sans cesse et se met en contradiction avec elle. Il a ce qu'elle n'enseignait point, ce qu'elle se refusait même à admettre : les délicatesses et les pudeurs d'une âme chrétienne. Virginie et Paul ont beau avoir grandi

librement, en plein air et au grand soleil ; leur vie a beau être, ainsi qu'il l'a très heureusement dit, attachée à celle des arbres comme celle des faunes et des dryades : ils ne sont ni dryades ni faunes, ils ont toute la chasteté qui manque à la bête, à la créature primitive, à la nature puissante et impudique, toute la chasteté qui manque aux créations de Rousseau et de Diderot. Est-ce la forêt, où la plante vigoureuse étouffe la plante faible, qui leur aurait appris à avoir pitié de toute faiblesse et de toute souffrance ? Leur religion est-elle le déisme du Vicaire savoyard, est-elle la religion qui ne veut d'autre temple que la nature, d'autre livre saint que le grand livre de la nature ? Ils évoquent les scènes bibliques dans leurs jeux ; les préceptes de l'Evangile sont sur leurs lèvres. Et là-bas, par-dessus les cimes des grands bois, sur le flanc de la montagne, qu'est-ce donc qui se dresse sinon le clocher d'une église, de la petite église des Pamplemousses où chaque dimanche et la main dans la main ils vont entendre la messe ?

C'est assez pour nous avertir que la philosophie de la nature se réduit sous la plume de Bernardin à très peu de chose, à une simple et vague aspiration vers une vie de paix et d'innocence qui s'écoulerait parmi le parfum des fleurs et le chant des oiseaux ; et c'est parce qu'il l'a réduite à cela qu'au lieu de produire après tant d'autres une œuvre déclamatoire mêlant le cynisme à la sensiblerie, au lieu de créer des Julies et des Saint-Preux qui ont autant de vertu dans leurs discours qu'ils en manquent dans leurs actions, il a écrit cette modeste histoire, si délicieusement pure, à laquelle nul autre titre n'eût mieux convenu que le nom de Virginie et qui est en effet le poème de la vir-

ginité. Histoire à peine esquissée, sans grande profondeur d'analyse, qui ne fait point penser, n'en déplaise à Bernardin, mais qui plaît et qui touche. Elle nous parle de deux enfants de même âge ; elle nous montre leur demeure ; elle nous dit qu'ils étaient bons, charitables, pieux ; qu'un jour ils ont fait une très longue course pour obtenir la grâce d'une esclave fugitive ; qu'ils s'aimaient tendrement, comme un frère aime sa sœur, puis d'une tendresse plus inquiète et troublée, qu'enfin ils se sont aimés d'amour ; que bientôt ils ont été séparés, que l'un a dû rester tandis que l'autre voyageait au loin, et que lorsqu'ils allaient être rendus l'un à l'autre, elle a péri, presque immédiatement suivie par lui dans la mort. Il n'y a pas plus d'action, pas plus de péripéties dans *Paul et Virginie*. N'y cherchons pas davantage des caractères : nous n'y trouverons que le charme qui se dégage de l'enfance, de ses joies et de ses douleurs. La maladresse serait grande de mettre en regard *Roméo et Juliette* ou même *Jocelyn*. Le petit livre de Bernardin n'est point le roman ou le drame de la passion et des souffrances viriles ; mais si c'est le roman des amours enfantines, c'est déjà quelque chose d'aimable et qui véritablement nous manquait. L'antiquité avait produit *Daphnis et Chloé* ; l'humanité moderne n'avait rien à lui opposer, sauf *Estelle* si indigne d'être comparée à *Paul et Virginie*. Nous n'avions pas eu encore notre idylle chrétienne ; peut-être n'en avons-nous pas eu d'autres depuis. Sur le tombeau de Graziella se lit l'inscription : « Elle avait quinze ans »... mais ce tombeau est solitaire ; celui qui a aimé la petite Italienne avait plus de quinze ans et il n'est pas mort de sa mort. Ce qui nous rendra toujours chers Virginie et Paul, c'est qu'ils sont les deux jumeaux

de l'amour et de la mort, têtes blondes rapprochées dans le berceau et dans la tombe. Si nous essayons de nous rappeler une idée que la lecture de l'ouvrage ait fait naître en nous, il est probable que nous n'y réussirons pas ; mais il nous en reste une impression de mélancolie très douce et très pure, telle qu'en dégage la musique ou qu'en peuvent dégager les vieilles légendes...

Il nous en reste autre chose : la vision d'harmonieuses attitudes, d'un décor étrange et ravissant que nos yeux n'oublient plus. Si Bernardin n'est point un philosophe, ni un psychologue, il est un très grand peintre et, pour parler le langage d'aujourd'hui, le premier de nos écrivains artistes.

Le mouvement qui, à la fin du règne de Louis XVI, portait les esprits vers l'antiquité explique en partie cette qualité de son talent et le progrès nouveau que l'art du romancier a fait avec lui. Jusque-là, on n'avait guère imité l'antiquité qu'à travers une imitation, à travers les œuvres du XVIIe siècle, et sans prendre la peine de se familiariser avec elle. Vers le milieu du siècle, un courant d'études commence à se former dont l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres est le centre, et dont les monuments de l'art antique sont l'objet. La connaissance du passé devient une science : elle fait le prix du *Voyage du jeune Anacharsis*, fort supérieur au *Séthos* que l'abbé Terrasson avait publié en 1731. L'*Anacharsis* suit de près *Paul et Virginie*, à quelques mois seulement d'intervalle. L'abbé Barthélemy y a ramassé, en une sorte de *Télémaque* érudit, l'histoire de la civilisation grecque ; il y a rebâti l'Acropole, et le succès que l'œuvre a obtenu prouve qu'elle venait à son heure. En même temps le

comte de Caylus, amateur passionné et éclairé des beaux-arts, invitait Vivien et ses élèves à chercher dans Homère ou dans Virgile des sujets de tableaux, à revenir au sévère idéal de la Renaissance et de l'antiquité : il rapprochait l'art et les lettres, et préparait la réconciliation, qui s'est achevée aux environs de 1830, du peintre et de l'écrivain.

C'est dans ce mouvement des esprits que la poésie de Chénier a ses origines. A coup sûr, Chénier a atteint à une perfection d'art plastique où seul au XVIIIe siècle il a su atteindre : tel de ses vers a la sobre et parfaite beauté d'un marbre grec, tel de ses poèmes est un bas-relief digne d'orner un temple d'Athènes. Mais on ne peut nier que Bernardin de Saint-Pierre n'ait eu lui aussi quelque intuition du beau qui se révélait à Chénier. Lui aussi, il a puisé à la grande source d'où sont sortis la Bible et l'Iliade, la poésie de Sophocle et l'art de Phidias. Il aime à évoquer les scènes de la Bible, et Chateaubriand, qui l'a loué dans le *Génie du Christianisme*, a eu soin de remarquer ce que de telles réminiscences ajoutaient de grâce pure à ses tableaux. Tantôt Virginie, une cruche d'argile sur la tête, se plaît à figurer Séphora : Domingue et Marie, qui représentent les bergers de Madian, lui défendent l'approche de la fontaine où elle venait chercher un peu d'eau ; Paul accourt, chasse les bergers, remplit la cruche de Virginie et en la posant sur sa tête y pose une couronne de pervenches rouges ; après quoi leur ami, le vieux créole, se chargeant du rôle de Raguel, accorde à Paul la main de sa chère fille Séphora. Tantôt elle figure Ruth pauvre et veuve, occupée à glaner des épis, et le grand soleil des tropiques qui éclaire la scène y répand tout l'or de la

Syrie ou de la Palestine. Autant que de la poésie biblique, Bernardin s'inspire de l'art grec ; il lui emprunte ses beaux thèmes et ses belles formes. Devant Virginie et Paul assis côte à côte et pieds nus il croit voir « un groupe antique de marbre blanc, représentant quelques-uns des enfants de Niobé ». Les deux portraits qu'il a tracés de Virginie et de Paul en bas âge sont véritablement exquis :

« Je n'arrivais point de fois ici que je ne les visse tous deux tout nus, suivant la coutume du pays, pouvant à peine marcher, se tenant ensemble par les mains et sous les bras, comme on représente la constellation des Gémeaux. La nuit même ne pouvait les séparer : elle les surprenait souvent couchés dans le même berceau, joue contre joue, poitrine contre poitrine, les mains passées mutuellement autour de leur cou, et endormis dans les bras l'un de l'autre. »...

« Un jour que je descendais du sommet de cette montagne, j'aperçus, à l'extrémité du jardin, Virginie qui accourait vers la maison, la tête couverte de son jupon qu'elle avait relevé par derrière pour se mettre à l'abri d'une ondée de pluie. De loin je la crus seule ; et m'étant avancé vers elle pour l'aider à marcher, je vis qu'elle tenait Paul par le bras, enveloppé presque en entier de la même couverture, riant l'un et l'autre d'être ensemble à l'abri sous un parapluie de leur invention. Ces deux têtes charmantes, renfermées sous ce jupon bouffant, me rappelèrent les enfants de Léda, enclos dans la même coquille. »

On sent ce qu'il y a là d'un peu plus tendre et mièvre que dans les créations de l'art grec ; c'est l'art grec déjà proche de sa décadence. Du moins est-ce bien quelque chose de nouveau dans la prose française et dont on ne saurait méconnaître le charme.

D'autre part, la vie de Bernardin a été celle d'un

voyageur. A douze ans, il fait son premier voyage, à la Martinique, avec un de ses oncles qui commandait un navire de commerce. Il parcourt ensuite presque toute l'Europe, la Hollande, l'Allemagne, la Russie. Mais il était né au bord de la mer, au Havre ; elle l'attirait, et il se rembarque. Il va à l'Ile de France et y passe deux ans. La relation qu'il a publiée au retour nous montre de quelle manière il voyageait. Il voyageait avec son album d'impressions et de croquis, toujours en quête de nouvelles sensations d'art qu'il notait au fur et à mesure. Quoique les leçons de Jean-Jacques aient contribué à ouvrir ses yeux et son cœur aux beautés de la nature, en tant que paysagiste il ne l'imite pas, il le complète. Il est plus attentif que lui à l'infinie variété des formes et des nuances, et en outre, ayant traversé les mers, ayant abordé aux rives les plus lointaines, il a sur sa palette des tons qui manquaient à Rousseau.

Aussi est-il aisé de comprendre ce qui a fait jadis et ce qui fait encore le prestige de *Paul et Virginie*. Entre les mains de ce voyageur qui avait en lui l'âme d'un néo-grec, l'exotisme devait se transformer, se revêtir de poésie et de couleur ; et c'est bien ce qui est arrivé.

Sur les romanciers qui avaient avant lui tenté de peindre la vie exotique, il avait le grand avantage d'avoir séjourné aux colonies. Cela n'eût point suffi à faire de lui un artiste; encore était-ce beaucoup que d'apporter en cette entreprise les données d'une expérience personnelle. Il avait contemplé un ciel, des constellations que nous ne voyons pas : la Croix du Sud, qui scintille si souvent tout en haut des tableaux de M. Loti, resplendit sur l'horizon la nuit où le vaisseau

seau de France emporte Virginie loin de Paul. Il avait vu le décor qu'il peint, respiré la flamme des étés brûlants, goûté la douceur de nuits plus lumineuses et plus transparentes que celles de nos climats, assisté aux formidables orages qui prennent là-bas l'apparence d'un cataclysme préhistorique, et connu pendant la saison des pluies les longues journées de paresse au fond d'une case tapissée de nattes. Toute la vie coloniale d'il y a cent ou cent cinquante ans, — vie à peine indiquée dans le chapitre des *Aventures de Beauchêne* qui nous conduit chez M. Rémoussin, le colon canadien, — est dans *Paul et Virginie*, et elle y est si réelle que nous la revivons en imagination. La ville, il est vrai, les belles maisons de Saint-Louis, nous n'y entrons guère ; mais nous pouvons voir le dimanche les colons opulents qui vont à la messe portés dans un palanquin. Voici le gouverneur, M. de la Bourdonnais, qui a conservé ses belles manières et aussi son esprit léger de parisien et d'homme de cour ; sa perruque est soigneusement poudrée, et il est très beau à voir passer sur son cheval, avec son escorte de grenadiers en uniformes blancs, mousquet sur l'épaule, cocarde blanche au tricorne. Voici, en regard, les créoles pauvres, une mère avec trois grandes filles un peu jaunes, toute une population de petites gens en veste courte et long caleçon qui ne mettent de souliers que pour se rendre à l'église. Peu à peu, d'année en année, il en est venu là de tous les coins de la France, gens de toute condition, naufragés de la vie qui avaient une honte à cacher ou un chagrin à oublier, et qui sont allés vers les « îles » ainsi que vers une terre promise. Ce sont de petites figures un peu effacées, un peu teintes ; leurs habits sont démodés et ils ressemblent

à leurs habits ; c'est comme une humanité passée de mode dont la France ne voulait plus et qu'elle a mise là au rebut. Puis, voici le planteur, l'aventurier vigoureux et sans scrupules, résolu celui-là à faire fortune, et qui fera fortune ; il arpente sa cour, la pipe aux dents et le rotin à la main, au milieu de ses nègres dont le troupeau obéit et tremble à son moindre signe. Les plus humbles, les plus petits détails de la vie à l'Ile de France, Bernardin de Saint-Pierre nous les donne. Il nous dit le moyen de faire du feu en frottant deux morceaux de bois l'un contre l'autre, et où se trouve le bois de ronde qui, brûlant à la façon d'une torche, tient lieu de lanterne le soir pour rentrer chez soi ; il nous dit la coutume des négresses de déposer sur les tombeaux des paniers de fruits et de suspendre aux arbres voisins des pièces d'étoffe, tandis que les Indiennes de la côte malabare apportent des cages et laissent, au-dessus de la tombe encore ouverte, s'envoler les oiseaux qu'elles tenaient captifs. Il note jusqu'à l'habituel menu d'un déjeuner : du café, du riz cuit à l'eau, des patates chaudes et des bananes fraîches, le tout servi dans des calebasses et sur des feuilles de bananier.

Nous ne rencontrerions nulle part, avant lui, un tel luxe de renseignements précis. Mais s'il se bornait à nous en offrir de semblables, il serait plus documenté que ses prédécesseurs, et rien de plus. Il fait mieux. L'exotisme n'est plus chez lui description géographique ou ethnographique ; au lieu d'un homme instruit qui nous renseigne sur des mœurs étrangères, nous avons devant nous un artiste qui en exprime le pittoresque, la saveur particulière, et dégage la beauté contenue dans les choses. Voyez quel effet il tire de l'harmonie des noms que lui fournit la topographie

locale; dès la première page ces noms habilement groupés : le Morne de la découverte, la Baie du Tombeau, le Cap Malheureux, font à notre oreille une musique douce et triste qui nous prédispose à la mélancolie. Comme Chénier a senti la riche harmonie des noms grecs, Claros, Delos, Argos,

Clanis, Démoléon, Lycothas et Riphée,

de même Bernardin fait chanter les jolis noms de sonorité caressante et neuve : les Pamplemousses, la rivière des Lataniers. Il excelle aussi à comprendre et à rendre l'élégance compliquée, la bizarre et délicate beauté de forme ou de coloris des fleurs et des fruits que le soleil tropical fait éclore. Il se plaît à décrire la souple et mince silhouette du palmiste, les vieux arbres moussus d'où pendent, comme une chevelure, de longues feuilles de scolopendre et autour desquels s'enroulent les lianes. Ah ! ces plantes coloniales, comme il les aime, et comme il les fixe sur sa page blanche sans les déformer ! Il les aime pour leurs noms sonores, pour le caprice de leur dessin, pour la splendeur de leur corolle, pour la suavité de leurs parfums. « Diverses espèces d'aloès, la raquette chargée de fleurs jaunes fouettées de rouge, les cierges épineux, s'élevaient sur les têtes noires des rochers, et semblaient vouloir atteindre aux longues lianes chargées de fleurs bleues ou écarlates, qui pendaient çà et là le long des escarpements de la montagne... Il avait semé des graines d'arbre qui, dès la seconde année, portent des fleurs ou des fruits, tels que l'agathis, où pendent tout autour, comme les cristaux d'un lustre, de longues grappes de fleurs blanches, le lilas de Perse qui

élève droit en l'air ses girandoles gris de lin », etc.

Des oiseaux, des étoffes, des produits indigènes de l'île il parle avec la même subtilité de sensation. D'autres après lui ont pu avoir des sens aussi subtils, plus subtils même ; sous ce rapport, aucun écrivain antérieur ne peut lui être comparé. Il démêle dans la rumeur de la forêt le bruit sec et léger des palmes que le vent balance ; il voit le reflet de l'arc-en-ciel qui se joue, après les grandes pluies, sur les flancs verts et bruns de la montagne, et quant à la délicatesse de son odorat, n'en est-ce pas un suffisant témoignage que cette phrase : « Des parfums aromatiques sortent de la plupart de ces arbres, et leurs parfums ont tant d'influence sur les vêtements qu'on sent ici un homme qui a traversé une forêt quelques heures après qu'il en est sorti ».

Mais je me reprocherais d'analyser l'art de Bernardin sans reproduire un ou deux des tableaux d'ensemble qui sont si nombreux et si parfaitement beaux dans *Paul et Virginie*.

Un coucher de soleil :

« Quand le soleil était descendu à l'horizon, ses rayons, brisés par les troncs des arbres, divergeaient dans les ombres de la forêt en longues gerbes lumineuses qui produisaient le plus majestueux effet. Quelquefois son disque tout entier paraissait à l'extrémité d'une avenue, et la rendait tout étincelante de lumière. Le feuillage des arbres, éclairé en dessous de ses rayons safranés, brillait des feux de la topaze et de l'émeraude. Leurs troncs moussus et bruns paraissaient changés en colonnes de bronze antique ; et les oiseaux, déjà retirés en silence sous la sombre feuillée pour y passer la nuit, surpris de revoir une seconde aurore, saluaient tous à la fois l'astre du jour par mille et mille chansons. »

Une nuit sereine :

« Il faisait une de ces nuits délicieuses, si communes entre les tropiques, et dont le plus habile pinceau ne rendrait pas la beauté. La lune paraissait au milieu du firmament, entourée d'un rideau de nuages que ses rayons dissipaient par degrés. Sa lumière se répandait insensiblement sur les montagnes de l'île et sur leurs pitons qui brillaient d'un vert argenté. Les vents retenaient leurs haleines. On entendait dans les bois, au fond des vallées, au haut des rochers, de petits cris, de doux murmures d'oiseaux qui se caressaient dans leurs nids, réjouis par la clarté de la nuit et la tranquillité de l'air. Tous, jusqu'aux insectes, bruissaient sous l'herbe. Les étoiles étincelaient au ciel, et se réfléchissaient au sein de la mer qui répétait leurs images tremblantes. »

Il est un tableau plus vaste encore et plus expressif : le naufrage du *Saint-Géran*, et ceci encore est bien de l'art exotique. Toute la poésie tragique, et qui n'avait pas été dite, du voyage au vieux temps, sur un vaisseau à voiles long de trente ou quarante mètres, sur des mers mal connues et avec des cartes incomplètes, du voyage qui était toujours un coup d'audace, tient dans ces dix ou quinze pages ; et aussi la poésie tragique de la mer dont Bernardin est le premier qui ait su peindre avec des mots la brutalité et la beauté. Dira-t-on que sa description pâlit auprès de celles qui sont dans *Mon frère Yves* et dans *Pêcheur d'Islande* ? Le vrai est qu'elles ne se ressemblent pas, ne pouvaient se ressembler, mais se valent. Loti a peint la tempête en pleine mer ; Bernardin peignait un cyclone sur les côtes de l'Ile de France, et ces cyclones, il les connaissait aussi bien que Loti connaît les colères de l'Océan ou du Pacifique : il en avait observé plus d'un, et le *Journal* de son voyage à l'Ile de France nous offre les études

qui lui ont servi plus tard à composer son tableau. Ce qui est admirable dans ce récit d'un naufrage, c'est comme les divers temps en sont marqués, c'en est le crescendo de pathétique et d'horreur. Le vaisseau, tout d'abord, est aperçu au loin, signalé, abordé par le pilote ; puis on entend le canon d'alarme ; les ténèbres se repandent sur l'île; la nuit est venue, sans lune, impénétrable. Des feux brillent sur le rivage où tous les habitants de Saint-Louis, créoles, nègres et mulâtres, sont rassemblés, devisant des chances qui restent au *Saint-Géran* d'attérir. A sept heures du matin, M. le Gouverneur survient avec ses grenadiers ; il ordonne une décharge générale. Au bruit des coups de fusil répond le canon du vaisseau ; on en voit la flamme rouge ; on entend le sifflet des maîtres qui commandent la manœuvre, on entend les matelots crier à trois reprises : « Vive le roi ! » Soudain, une clameur monte de l'île : « L'ouragan ! » Annoncé par les cris d'innombrables oiseaux de mer qui fuient à tire d'ailes, l'ouragan arrive en coup de foudre ; un tourbillon de vent déchire la brume, et le *Saint-Géran* apparaît à découvert prêt à s'engloutir. Quelques minutes encore et tout est fini : un drame, tel que les colonies en ont vu si souvent se produire dans les premiers temps de leur existence, vient de se terminer.

Oui, elle est bien complète et saisissante, cette résurrection de la vie coloniale au XVIIIe siècle, et on voit clairement ce que Bernardin de Saint-Pierre a ajouté aux esquisses de ses devanciers. Avec lui, le mot d'exotisme prend toute sa signification, celle qu'il a gardée chez l'auteur d'*Atala* et chez l'auteur d'*Azyadé*. Ce ne sont plus des aventures extraordinaires, quelques traits de mœurs ou quelques singularités d'histoire

naturelle empruntés à des relations de voyages : c'est une vie inconnue de nous qui se révèle à nous, qui nous grise de parfums, de couleurs et d'harmonies étranges, nous enveloppe de toute part et devient pour un moment notre vie. Qui sait même, après tout, si débarrassée des fadeurs qu'elle renferme l'histoire de ces deux enfants serait aussi vraie, et si un talent d'une grâce un peu amollie n'était pas le plus propre à rendre, jusque dans ce qu'il a d'alanguissant, le charme de la vie créole ?

*
* *

En butte, au temps de Louis XIV, aux sarcasmes des plus illustres auteurs et mis pour ainsi dire hors la littérature, en l'espace de moins de cent ans le roman y a pris la première place. J'ai dit, dès le début de cette étude, la raison de sa rapide fortune ; peut-être est-il bon de la redire ici. Il était libre de toutes les entraves et de toutes les conventions qui paralysaient le développement des autres genres. Le classicisme qui s'était refusé à reconnaître son existence, s'était du même coup ôté le droit et le pouvoir de lui imposer des lois.

On sait ce qui est arrivé aux auteurs dramatiques et aux poètes du siècle dernier. Ils ont cru recueillir l'héritage du XVIIe siècle, parce qu'ils imitaient les formes d'art que celui-ci avait créées à son usage, qui étaient appropriées à ses mœurs, et dans lesquelles il avait fait si largement entrer la vie. Ils les ont conservées, bien qu'elles ne fussent plus en harmonie avec le génie de leur époque ; au lieu de travailler à leur tour d'après le modèle vivant, ils ont imité les chefs-d'œuvre des maîtres ; au lieu d'être à leur tour des peintres du réel, ils ont été d'industrieux et froids copistes.

La vie du XVIIIe n'est pas dans ses épopées ; elle n'est pas dans ses poésies lyriques ; elle n'est pas dans ses tragédies ni même, sauf quelques exceptions fameuses, dans ses comédies : elle est dans ses romans. La face changeante du siècle s'y reflète. Ses mœurs, ses passions, son rêve humanitaire, la chronique contemporaine, la discussion des questions sociales, tout ce que les autres genres laissaient presque entièrement de côté, le roman s'en est emparé et en a fait sa substance ; si bien qu'au XVIIIe siècle les seuls écrivains qui continuent l'œuvre des grands classiques sont ceux qui ne les imitent pas. Avec des moyens tout autres ils atteignent comme eux et sont seuls alors à atteindre au vrai. Ce ne sont pas des moralistes tels que Duclos ou Sénac de Meilhan, c'est Lesage, c'est Marivaux, Crébillon fils et Laclos, qui continuent La Bruyère. Ce n'est pas Crébillon le tragique ou Voltaire, c'est Prévost qui continue Racine. Ce ne sont pas Voltaire ou Destouches, Piron ou Gresset qui continuent Molière, c'est l'auteur du *Neveu de Rameau*. Et si quelqu'un au XVIIIe siècle continue Bossuet et Bourdaloue, ce ne sont pas les représentants de l'oraison funèbre et du sermon, c'est l'auteur de la *Nouvelle Héloïse*. Au moment où éclata la Révolution française le roman était engagé dans toutes les voies où l'a poussé le XIXe siècle. Il était le seul genre en progrès, le seul genre vivant ; aussi est-ce par lui que s'est tout d'abord manifesté le romantisme. Ni le drame ni le lyrisme n'étaient encore constitués que déjà l'âme nouvelle et l'art nouveau se révélaient dans *Atala*, *René*, *Corinne*, etc.

Mais ici prend fin la tâche que je m'étais tracée. Avec la Révolution une période nouvelle commence dans l'histoire du roman, période que dominent les

noms de Chateaubriand, de Mme de Staël, de Benjamin Constant, et qui va jusqu'aux dernières années de la Restauration, jusqu'aux débuts de Mérimée et de Stendhal, de Mme Sand et de Balzac. A cette période se rattachent divers romanciers dont les premiers écrits sont antérieurs à 1800, entre autres Mme de Souza et Mme Cottin, Xavier de Maistre et Pigault-Lebrun. Il convient même d'y rattacher Mme de Charrière : quoique son exquise *Caliste* ait paru en 1786, sa vraie place est à côté de Mme de Staël et de Constant sur qui son influence a été si forte.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE I. — Le roman à la fin du règne de Louis XIV ; Courtilz de Sandras. 1

CHAPITRE II. — Lesage. 39

CHAPITRE III. — Marivaux; Crébillon fils. 58

CHAPITRE IV. — L'abbé Prévost. 90

CHAPITRE V. — Influence de Richardson. 180

CHAPITRE VI. — Le roman philosophique avant Rousseau et en dehors de son école. 203

CHAPITRE VII. — La *Nouvelle Héloïse*. 226

CHAPITRE VIII. — Le roman après Rousseau; Diderot, Laclos, Restif de la Bretonne. 307

CHAPITRE IX. — L'exotisme dans le roman ; Bernardin de Saint-Pierre. Conclusion. 355

aris. — Soc. franç. d'imp. et de libr. (Lecène, Oudin et Cie).

de Benja-
années de
ée et de
ériode
miers
ouza
n. Il
ue
ce
on